

Université de Montréal

**La mémoire d'un territoire : Projet d'archéologie publique
de camps forestiers du XX^e siècle au Témiscouata, Québec**

Par
Laurence G. Bolduc

Département d'anthropologie, Faculté des arts et des sciences

Thèse présentée en vue de l'obtention du grade de
PhD en anthropologie

Juin 2020

© Laurence G. Bolduc, 2020

Université de Montréal

Département d'anthropologie, Faculté des arts et des sciences

Cette thèse intitulée

**La mémoire d'un territoire : Projet d'archéologie publique
de camps forestiers du XX^e siècle au Témiscouata, Québec**

Présentée par

Laurence G. Bolduc

A été évaluée par un jury composé des personnes suivantes

Katherine Cook

Présidente-rapporteuse

Brad Loewen

Directeur de recherche

Adrian Burke

Membre du jury

Manon Savard

Examinatrice externe

Résumé

Cette étude explore les camps forestiers du XX^e siècle au Témiscouata dans le cadre d'un projet d'archéologie publique. À l'aide des sources archéologiques, historiques et orales, cette recherche examine les conditions matérielles et structurelles caractérisant la vie quotidienne des bûcherons. Deux sites de camp forestier des années 1940, localisés au Parc national du Lac-Témiscouata, ont fait l'objet d'interventions archéologiques. Ces sites ont livré un ensemble d'artéfacts industrialisés et homogènes majoritairement prédéterminé par une compagnie forestière. Malgré ce cadre matériel contrôlé typique de la frontière industrielle, l'analyse de culture matérielle permet toutefois de mettre en lumière les choix de consommation et les comportements individuels des travailleurs forestiers. En effet, cette étude révèle que les bûcherons utilisaient diverses stratégies pour s'appropriier leur environnement physique et pour maintenir un certain contrôle sur leur vie, comme la consommation d'alcool et de médicaments brevetés.

À partir des témoins matériels des camps forestiers, comment pouvons-nous traduire le mode de vie unique des bûcherons pour les communautés d'aujourd'hui ? Puisque le lien historique et identitaire avec l'industrie forestière est encore bien présent au Témiscouata, l'archéologie publique présentait une approche prometteuse pour produire une recherche plus inclusive et pertinente pour la communauté locale. Cette thèse explore le rôle que peut jouer l'archéologie dans la réactivation de la mémoire des camps forestiers, et expose la manière dont la communauté peut contribuer à la documentation de son propre passé. Pour ce faire, plusieurs stratégies participatives ont été employées, dont une activité de fouilles publiques, un atelier-conférence interactif et des entretiens avec des témoins ayant vécu dans les camps forestiers. Le cadre d'analyse, basé sur la catégorisation des interventions des participants lors des activités publiques, a permis de caractériser la nature de la contribution du public à la recherche. En raison de la qualité mnémonique des témoins matériels, cette thèse démontre que l'archéologie agit comme un « déclencheur de mémoire », favorisant le partage de connaissances et de souvenirs personnels sur les camps forestiers.

Mots-clés : archéologie publique, camps forestiers, frontière industrielle, mémoire, histoire forestière, communauté, Témiscouata, Québec.

Abstract

This study explores 20th century lumber camps through a public archaeology project in Témiscouata, Québec. Using archaeological, historical and oral sources, this research examines the material and structural conditions shaping lumberjacks' lives. Two lumber camp sites of the 1940s located at Lake-Témiscouata national Park were examined archaeologically. The sites revealed an industrialized and homogenous artifact assemblage generally selected by the lumber company. Despite the controlled material world of the industrial frontier, it is possible to shed light on individual workers' behaviour and consumption habits. Material culture analysis shows that workers used a variety of strategies to navigate their corporate environment and maintain a certain form of control over their lives, such as the consumption of alcohol and patent medicine.

Today, how can we translate the material past of lumberjacks' daily lives for present communities? Residents of Témiscouata maintain a strong historical connection and identity towards the lumber industry, and so public archaeology offers a compelling approach to conduct a more inclusive and relevant research for the local community. This study explores the role archaeology plays in the revitalization of memory surrounding lumber camps, while addressing how communities can contribute to the documentation of their past. We used numerous participative strategies such as a public excavation activity, an interactive public workshop and interviews with the elders who worked in the former lumber camps. An analytical framework enabled the categorization of participants' comments generated during these activities. This analysis brings greater understanding to the nature of the community's contribution to research. Drawing on the mnemonic quality of material remains, this study shows that public archaeology can act as a "memory trigger" to encourage the sharing of local knowledge and personal stories.

Keywords: public archaeology, lumber camps, industrial frontier, memory, lumber history, community, Témiscouata, Québec.

Table des matières

Résumé	i
Abstract	iii
Table des matières	v
Liste des tableaux	xi
Liste des figures	xiii
Liste des sigles et abréviations	xvii
Liste des sources orales	xix
Remerciements	xxi
Introduction	1
Chapitre 1 – Projet d’archéologie publique de camps forestiers au Témiscouata	5
1.1 Conceptualiser la frontière industrielle	6
1.2 Le potentiel archéologique des camps forestiers	8
1.2.1 Culture matérielle	9
1.2.2 Structures	9
1.3 Orientation et questions de recherche	11
1.4 Méthodologie de terrain	13
1.5 Présentation du cadre d’analyse	14
1.6 Le Témiscouata et l’héritage forestier	16
1.6.1 Mise en contexte : La création du Parc national du Lac-Témiscouata	18
1.7 Potentiel de l’archéologie publique	19
1.7.1 Archéologie du passé récent et rôle de la mémoire	21
1.8 Orientation et questions de recherche	22
1.9 Méthodologie participative	23
1.9.1 Définition de la communauté et du « public » visé par le projet	24
1.9.2 Partenariats et promotion du projet	26
1.9.3 Activité de fouilles publiques	28
1.9.4 Entretiens oraux	29
1.9.5 Retour et diffusion : Atelier-conférence	30

1.10	Présentation du cadre d'analyse : la réactivation de la mémoire	31
Chapitre 2 –	Portrait théorique de l'archéologie publique	35
2.1	Rétrospective des influences théoriques de l'archéologie publique	36
2.1.1	Au-delà de l'archéologie processuelle et du positivisme	37
2.1.2	De l'archéologie postprocessuélisme à l'archéologie sociale	38
2.1.3	Apport de l'archéologie autochtone	40
2.1.4	Influence de la théorie critique.....	43
2.2	Les débuts de l'archéologie publique : pratique avant théorie.....	44
2.2.1	L'archéologie publique au Royaume-Uni	46
2.2.2	Développement de l'archéologie publique au Canada.....	47
2.3	Théoriser la pratique : les modèles de l'archéologie publique.....	50
2.4	Le spectre de l'archéologie publique	54
2.4.1	La participation archéologique.....	54
2.4.2	L'archéologie communautaire.....	56
2.4.3	L'archéologie engagée	58
2.5	Critiques de l'archéologie publique	60
2.6	Vision de l'archéologie publique pour ce projet.....	62
2.7	Bilan	64
Chapitre 3 –	Histoire de l'industrie forestière au Témiscouata	67
3.1	Développement de l'industrie forestière au Québec	68
3.1.1	La frontière industrielle au Québec	70
3.2	Le Témiscouata (1850-1950).....	72
3.2.1	Mise en place d'une économie agroforestière.....	74
3.2.2	L'exploitation forestière au Témiscouata.....	76
3.2.3	La Fraser Companies Limited.....	77
3.2.4	Déclin de la Fraser et période de mobilisation (1950-1976).....	80
3.3	La vie et le travail dans les camps forestiers.....	81
3.3.1	L'architecture et l'organisation des camps forestiers.....	82
3.3.2	Le travail du bûcheron.....	85
3.3.3	L'alimentation	87
3.3.4	La santé et l'hygiène	89

3.3.5	Temps libres et loisirs	90
3.3.6	Les conditions et les relations de travail	91
3.4	Image du bûcheron dans la culture populaire	92
3.5	Critique de l’historiographie et potentiel de recherche	94
3.6	Bilan	96
Chapitre 4 –	Archéologie des camps forestiers : présentation des résultats	99
4.1	Site de la Terre-à-Fer (CkEe-3)	102
4.1.1	Description et histoire du site	102
4.1.2	Historique des travaux archéologiques	105
4.1.3	Stratégie de fouilles	107
4.1.4	Résultats de la fosse à déchets du site CkEe-3	108
4.1.4.1	Présentation de la structure et des sols associés	109
4.1.4.2	Analyse fonctionnelle de la culture matérielle	110
4.1.5	Datation et interprétation de la fosse à déchets (1948-1960)	115
4.2	Site de la Vieille-Écluse (CkEe-47)	117
4.2.1	Description et histoire du site	117
4.2.2	Travaux archéologiques antérieurs	119
4.2.3	Fouille archéologique à l’ancienne écurie, opération 1A	121
4.2.3.1	Méthodologie de terrain	121
4.2.3.2	Résultats et interprétations	122
4.2.4	Inventaire visuel du dépotoir	125
4.2.4.1	Méthodologie de terrain et mode d’enregistrement	125
4.2.4.1	Analyse fonctionnelle de la culture matérielle du dépotoir	128
4.2.5	Présentation des fosses	136
4.2.6	Sondage de la fosse 5	138
4.2.6.1	Méthodologie de terrain	138
4.2.6.2	Résultats et interprétation de la fosse	139
4.2.7	Distribution spatiale des artefacts du dépotoir	142
4.2.7.1	Interprétation de la zone A – dépotoir est	142
4.2.7.2	Interprétation de la zone B – descente de rivière	144
4.2.7.3	Interprétation de la zone C – dépotoir sud	144

4.2.8	Datation du site par les bouteilles en verre	145
4.3	Bilan	147
Chapitre 5 – Conceptualiser le camp forestier : Stratégies d’adaptation en frontière		
	industrielle	149
5.1	Le camp forestier et la logique du capitalisme industriel	150
5.2	Les biens de consommation et le contexte social	153
5.3	Analyse selon le type de propriété des objets	156
5.3.1	Analyse de la collection du site de la Terre-à-Fer (CkEe-3).....	158
5.3.2	Analyse de la collection du site de la Vieille-Écluse (CkEe-47)	160
5.3.3	Stratégie d’appropriation de l’espace physique	164
5.4	Étude des bouteilles d’alcool et de médicaments.....	165
5.4.1	La consommation d’alcool dans les camps forestiers	166
5.4.1.1	Les bouteilles d’alcool du site de la Vieille-Écluse	166
5.4.1.2	Discussion entourant la consommation d’alcool.....	170
5.4.2	La consommation de médicaments dans les camps forestiers	172
5.4.2.1	Le phénomène des médicaments brevetés au Québec	172
5.4.2.2	Les bouteilles de médicaments du site de la Vieille-Écluse	175
5.4.2.3	Discussion entourant la consommation de médicaments brevetés	179
5.5	Mise en scène de la masculinité.....	181
5.6	Stratégies d’adaptation au sein de la frontière industrielle	183
5.7	Bilan	185
Chapitre 6 – Réactivation de la mémoire des camps forestiers		
6.1	Concept de mémoire	188
6.1.1	La mémoire individuelle	188
6.1.2	La mémoire collective.....	189
6.2	L’archéologie comme un « déclencheur de mémoire ».....	192
6.2.1	Les artefacts.....	193
6.2.2	Les sites archéologiques.....	194
6.2.3	La fouille archéologique.....	195
6.3	De la théorie à la pratique : Apport des méthodes ethnographiques.....	195
6.4	Résultats de l’activité de fouilles publiques.....	196

6.4.1	Méthode d'analyse : Catégorisation des interventions.....	199
6.4.2	Discussion autour de l'activité de fouilles publiques.....	205
6.5	Résultats des entrevues semi-dirigées.....	206
6.5.1	Analyse semi-qualitative de contenu thématique.....	207
6.5.2	Analyse du discours	212
6.5.3	Discussion sur l'enquête orale et la mémoire.....	214
6.6	Résultats de l'atelier-conférence	216
6.6.1	Discussion sur l'atelier-conférence	218
6.7	Bilan.....	219
Chapitre 7 – Bilan critique et perspectives en archéologie publique.....		223
7.1	Lacunes du projet et difficultés rencontrées	224
7.2	Bilan positif et valeur du projet.....	227
7.3	Retour sur ma vision de l'archéologie publique	229
7.4	Avenues futures pour l'archéologie publique	230
Conclusion.....		235
Bibliographie.....		241
Annexe 1 – Figures		285
Annexe 2 – Tableaux.....		307
Annexe 3 – Certificat d'éthique et consentement verbal.....		313
Annexe 4 – Exemple de fiche d'enregistrement pour l'activité de fouilles publiques.....		315
Annexe 5 – Grille de questions pour entrevues semi-dirigées		317

Liste des tableaux

Tableau 1.–	Catégories d'interventions utilisées dans l'analyse.....	32
Tableau 2.–	Exemple de différentes définitions de l'archéologie publique	51
Tableau 3.–	Liste de produits culturels inspirés de l'époque des camps forestiers.....	93
Tableau 4.–	Contenu de la fosse à déchets séparé par catégorie fonctionnelle.....	111
Tableau 5.–	Association des couches aux différents événements du site.....	123
Tableau 6.–	Distribution des artefacts par lot et par catégorie fonctionnelle.....	123
Tableau 7.–	Distribution des objets par catégorie fonctionnelle, CkEe-47.....	130
Tableau 8.–	Distribution des artefacts par catégorie fonctionnelle de la fosse 5, CkEe-47	139
Tableau 9.–	Catégorisation des artefacts provenant de la zone A du dépotoir et proportion par rapport à l'ensemble du dépotoir	143
Tableau 10.–	Catégorisation des artefacts provenant de la zone B du dépotoir et proportion par rapport à l'ensemble du dépotoir	144
Tableau 11.–	Catégorisation des artefacts provenant de la zone C du dépotoir et proportion par rapport à l'ensemble du dépotoir	145
Tableau 12.–	Distribution des artefacts de la fosse à déchets en fonction de leur type de propriété.....	159
Tableau 13.–	Distribution spatiale des objets corporatifs dans le dépotoir du site CkEe-47	162
Tableau 14.–	Distribution spatiale des objets individuels dans le dépotoir du site CkEe-47	163
Tableau 15.–	Distribution des bouteilles d'alcool par secteur du site.....	167
Tableau 16.–	Distribution des bouteilles de médicaments par secteur du site	175
Tableau 17.–	Présentation du profil des participants à l'activité de fouilles publiques	198
Tableau 18.–	Fréquence d'intervention dans chaque catégorie.....	200
Tableau 19.–	Profil des individus ayant travaillé dans les camps forestiers interviewés.....	206
Tableau 20.–	Thèmes utilisés dans la catégorisation des entrevues.....	208
Tableau 21.–	Citations tirées des entrevues pour l'analyse du discours	213

Liste des figures

Figure 1.–	Carte localisant les deux sites à l'étude (CkEe-3 et CkEe-47).....	12
Figure 2.–	Carte indiquant les limites de la MRC de Témiscouata	16
Figure 3.–	Schéma représentant le « spectre de l'archéologie publique »	36
Figure 4.–	Schéma du « <i>deficit model</i> » d'après Merriman (2004).....	52
Figure 5.–	Continuum des recherches collaboratives d'après Colwell-Chanthaphonh et Ferguson (2008b).....	53
Figure 6.–	Modèle idéal de l'archéologie publique d'après Grima (2016).....	53
Figure 7.–	Photo montrant la scierie de la compagnie Fraser à Cabano en 1943	78
Figure 8.–	Carte postale du village de Cabano sur le bord du lac Témiscouata	78
Figure 9.–	Photo d'un camp en bois rond de type « dingle ». Camp de la Vieille- Écluse dans les années 1940.....	84
Figure 10.–	Photo d'un bûcheron et ses outils dans les années 1940	85
Figure 11.–	Photo dans la cuisine du camp de l'écluse, années 1940.....	88
Figure 12.–	Localisation des deux sites de camp forestier à l'étude au Parc national du Lac-Témiscouata	102
Figure 13.–	Plan de la seigneurie de Madawaska de 1938	104
Figure 14.–	Détail d'une photographie aérienne de la Terre-à-Fer prise en 1963	104
Figure 15.–	Plan du site de la Terre-à-Fer localisant les sondages.	106
Figure 16.–	Emplacement de l'opération de fouilles 1A	108
Figure 17.–	À gauche : la fosse à déchets en cours de fouille	109
Figure 18.–	Tuyau de pipe en plastique noir modifié à la main.....	112
Figure 19.–	Tête de hache en acier.....	113
Figure 20.–	Canette d'un quart d'huile à moteur de marque B/A.....	114
Figure 21.–	Photo d'une canette de sel d'Epsom en métal, produit par le Laboratoire du Dr. Pierre	115
Figure 22.–	Détail d'une photo aérienne du secteur du camp de la Vieille-Écluse en 1963.	117
Figure 23.–	Photographie du camp principal en 1945	118

Figure 24.–	Plan du site CkEe-47 localisant les principales structures, aménagements et aires d'activités du site.....	120
Figure 25.–	Photo montrant l'écurie du site de la Vieille-Écluse	124
Figure 26.–	Photos du dépotoir dans le boisé du site de la Vieille-Écluse	126
Figure 27.–	Carte du site CkEe-47, montrant la localisation des différentes zones	127
Figure 28. –	À gauche, jarre d'entreposage de style shelf jar	130
Figure 29. –	Assiette de métal émaillé blanc	131
Figure 30. –	Bouteille à whisky de marque Calvert de Baltimore	132
Figure 31. –	Briquet en métal chromé de marque Champion	132
Figure 32. –	Mitaine de cuir	133
Figure 33. –	Bouteille transparente du tonique de marque Wampole	134
Figure 34. –	Bouteille carrée en verre incolore de liquide d'embaumement de marque Dodge Chemicals Co.	135
Figure 35.–	Vue générale de la fosse 1 située dans le dépotoir est du site	136
Figure 36.–	Photo de la fosse 5 avec le sol parsemé de boîtes de conserve.	138
Figure 37. –	Bouilloire en métal émaillé bleu	140
Figure 38.–	Graphique montrant la proportion de chaque type de propriété dans l'assemblage	160
Figure 39.–	Graphique montrant la proportion de chaque catégorie d'objets de propriété corporative.....	161
Figure 40.–	Graphique montrant la proportion de chaque catégorie d'objets de propriété individuelle.....	163
Figure 41.–	Graphique montrant la proportion de chaque type de propriété d'objets pour chaque secteur du dépotoir de la Vieille-Écluse	164
Figure 42.–	À gauche : bouteille transparente du site CkEe-47. À droite : une publicité du whisky Three Castles affichant une bouteille de forme identique.....	167
Figure 43.–	Publicité tirée de la section « carnets du docteur »	170
Figure 44.–	Bouteille carrée transparente du site CkEe-47.	177
Figure 45.–	Photo d'une bouteille de médicament non identifié du site CkEe-47.	178
Figure 46.–	Mécanisme sociocognitif de la transmission de la mémoire collective.....	191

Figure 47.–	Photos des participants prises lors de l’activité de fouilles publiques, été 2016.....	197
Figure 48.–	Graphique montrant la part de chaque catégorie d’intervention pour l’activité de fouilles publiques.....	200
Figure 49.–	Fréquence de mention des thèmes pour chaque entrevue.....	208
Figure 50.–	Graphique représentant le pourcentage de chaque catégorie d’intervention pendant l’atelier-conférence	217

Liste des sigles et abréviations

ACA	Association canadienne d'archéologie
APNQL	Assemblée des Premières Nations du Québec et du Labrador
SAA	Society of American Archaeology
SEPAQ	Société des établissements de plein air du Québec
SHA	Society of Historical Archaeology
SHAT	Société d'histoire et d'archéologie du Témiscouata
WAC	World Archaeological Congress

Liste des sources orales

- A.L. Homme, bûcheron, Saint-Juste-du-Lac, MRC de Témiscouata, 2015
- B.N. Femme, fille d'un bûcheron, Saint-Juste-du-Lac, MRC de Témiscouata, 2016
- C.M. Femme, fille d'un bûcheron, Saint-Michel-du-Squatec, MRC de Témiscouata, 2016
- M.L. Homme, bûcheron, Dégelis, MRC de Témiscouata, 2016
- B.P. Homme, bûcheron et draveur, Auclair, MRC de Témiscouata, 2016
- J.-H.D. Homme, cuisinier dans les camps au Témiscouata, Saint-Michel-du-Squatec, 2016
- M.B. Femme, cuisinière dans des camps en Ontario, fille de bûcheron, MRC de Témiscouata Lac-des-Aigles, 2016
- S.N. Femme, ancienne cuisinière dans les camps, Saint-Juste-du-Lac, MRC de Témiscouata, 2016
- S.G. Homme, participant à l'activité, résident de Packington, MRC de Témiscouata
- L.T. Homme, participant à l'activité, résident de Rivière-du-Loup, MRC de Rivière-du-Loup
- S.R. Homme, participant à l'activité, résident de Packington, MRC de Témiscouata
- N.C. Femme, participante à l'activité, résidente de Biencourt, MRC de Témiscouata
- Y.M. Homme, participant à l'activité, résident de Biencourt, MRC de Témiscouata
- R.C. Homme, participant à l'activité, résident de Lots-Renversés, MRC de Témiscouata
- C.T. Homme, participant à l'activité, résident de Rimouski, originaire de Biencourt, MRC de Témiscouata
- P.D. Femme, participante à l'activité, résidente de Rimouski, MRC de Rimouski

Remerciements

La réalisation de cette thèse n'aurait pas été possible sans le soutien de plusieurs personnes et l'apport de nombreux organismes. Avant tout, j'aimerais remercier mon directeur de thèse, Brad Loewen, pour ses judicieux conseils, sa disponibilité et ses encouragements continus. Je suis reconnaissante pour son dévouement à ma réussite académique et pour sa façon de toujours pousser ma réflexion plus loin.

Mon projet d'archéologie publique n'aurait pu voir le jour sans l'appui du Parc national du Lac-Témiscouata. Je suis particulièrement redevable au directeur du parc, Denis Ouellet, aux responsables à la conservation Pierre-Emmanuel Chaillon et Samuel Moreau, et à l'archéologue Marianne-Marilou Leclerc, qui ont appuyé mon projet dès le premier jour et m'ont montré une générosité sans borne. Un merci particulier à toute l'équipe qui m'a fourni un soutien technique et professionnel incroyable. Enfin, je ne peux passer à côté de la précieuse contribution de toute la communauté du Témiscouata, composée de personnes passionnées et accueillantes. Un grand merci à tous les organismes culturels régionaux qui ont facilité la concrétisation de ce projet, comme la Société d'histoire et d'archéologie du Témiscouata, le Musée du Témiscouata, le Beau-Lieu Culturel, la Bibliothèque de Squatec, etc.

Je souhaite également remercier tous les organismes subventionnaires qui ont fourni un apport financier indispensable : Le Conseil de recherche en sciences humaines (CRSH) pour le financement principal de ma recherche, le Fonds Parcs Québec pour le financement de mes activités publiques au parc, et l'équipe de recherche ArchéoScience-ArchéoSociale (AS²) de l'Université de Montréal pour le financement de mes analyses ostéologiques.

Enfin, je tiens à remercier mes collègues, mes amis et ma famille pour leur soutien moral et psychologique tout au long de cette aventure. Merci à Amélie Guindon pour ton écoute et pour nos innombrables discussions de labo qui m'ont aidée à surmonter les épreuves. À mon conjoint François, je ne peux assez te remercier pour ta patience, ta présence, tes encouragements et ton optimisme contagieux. J'ai la chance d'avoir été entourée de gens incroyables qui m'ont fait grandir intellectuellement et personnellement.

Introduction

Lorsque j'ai entrepris mon doctorat en anthropologie en 2014, je me suis immédiatement tournée vers l'approche de l'archéologie publique qui offrait, à mon avis, une dimension sociale et humaine unique à la recherche archéologique. Inspirée par une littérature prolifique en archéologie publique issue des universités américaines et britanniques, j'étais résolue à développer un projet inclusif qui encourage la participation de la communauté, ici, au Québec.

Concrètement, l'idée de ce projet de recherche est née à l'été 2014, à la suite d'une visite au Parc national du Lac-Témiscouata dans le Bas-Saint-Laurent. Le parc offrait déjà de nombreuses activités à thématique archéologique, dont des fouilles publiques sur un site préhistorique. Au cours de cette visite, j'ai discuté longuement avec le responsable de la conservation et avec l'archéologue de la richesse inexplorée du patrimoine archéologique de la période industrielle. Les divers inventaires réalisés dans le contexte de l'aménagement du parc ont relevé l'existence de plusieurs vestiges associés à l'exploitation forestière (Eid 2014 ; Martijn 1964; Pintal 2012 ; Ruralys 2010). Si plusieurs sites de camp forestier du XX^e siècle avaient été répertoriés, aucun n'avait encore fait l'objet d'une étude formelle (Eid 2013). Ainsi me suis-je proposée pour explorer l'héritage forestier du parc par la mise en œuvre d'un projet d'archéologie publique sur les camps forestiers. Les deux sites à l'étude consistent en des camps de la compagnie forestière Fraser occupés, entre autres, pendant les années 1940 et 1950.

L'industrie forestière a joué un rôle indéniable dans le développement économique et démographique du Témiscouata. Pendant la première moitié du XX^e siècle, la population vivait au gré d'une économie agroforestière, séparant le temps de travail entre la terre et la forêt. Afin d'approvisionner les scieries, les compagnies forestières déployaient des centaines de travailleurs dans les camps forestiers, créant de petites communautés d'hommes en forêt qui partageaient un même espace pendant plusieurs mois consécutifs. D'un point de vue archéologique, les sites de camp forestier de la première moitié du XX^e siècle constituent un objet d'étude fascinant pour examiner la culture matérielle et l'espace de vie d'une communauté de bûcherons. Comme les camps forestiers étaient occupés que pour quelques années, puis abandonnés, ils offrent un potentiel de recherche unique, une petite capsule temporelle recelant les témoins des

comportements et habitudes d'un groupe précis à une époque donnée. Malgré l'apparente homogénéité de la culture matérielle moderne en contexte de frontière industrielle¹, il est possible d'y déceler les différentes réponses créatives des individus soumis aux contraintes du capitalisme et du paternalisme industriels.

L'époque des camps forestiers aura réussi à marquer non seulement le paysage du Témiscouata, mais aussi la mémoire de ses habitants. La population locale détient de vastes connaissances sur l'histoire régionale et maintient toujours un lien historique et identitaire avec l'industrie forestière. Nombreux sont des descendants directs de plusieurs générations de bûcherons. Le Témiscouata représente donc un terrain propice à la mise en œuvre d'un projet d'archéologie publique pouvant être pertinent autant pour la communauté que pour la recherche. L'objectif de ce projet est donc de puiser dans la mémoire vivante et les savoirs locaux pour documenter l'histoire des camps forestiers et compléter les données archéologiques. Par un échange réciproque de connaissances, la communauté devient plus qu'un simple récepteur d'information archéologique, mais elle peut participer activement à la recherche portant sur leur propre patrimoine forestier. C'est dans l'inclusion de cette communauté à la démarche archéologique que j'espère raviver cette mémoire et l'actualiser pour les générations présentes et à venir. Au cours de ce projet, j'emploie diverses stratégies permettant à la communauté de contribuer à la recherche, dont 1) une activité de fouilles publiques, 2) des entretiens oraux et 3) un atelier-conférence interactif. La population locale est également tenue informée des développements du projet par le biais des médias locaux et des réseaux sociaux.

L'activité de fouilles publiques se présentait sous la forme d'une expédition archéologique d'une durée de quatre heures, au cours de laquelle un groupe de personnes pouvait s'initier à la fouille archéologique en plus de partager leurs propres connaissances et souvenirs personnels de l'époque des camps forestiers. Ces informations ont été colligées et analysées de manière à pouvoir mieux caractériser la nature de cette contribution de la communauté. L'activité a été construite sur la base d'un échange réciproque et non d'une simple conversation à sens unique. L'archéologue

¹ La notion de frontière industrielle fait référence à un établissement combinant espace de vie et de travail, qui se retrouve éloigné des centres habités, et orienté autour d'une seule activité économique. Ce concept sera expliqué plus en détail au cours des prochains chapitres.

joue ici davantage le rôle de facilitateur, ou médiateur, permettant aux participants de s'exprimer par rapport à un sujet qu'ils connaissent parfois bien mieux que ce dernier.

Étant donné le caractère récent de la période à l'étude, j'ai eu l'occasion de discuter avec des sources de première main, soit des hommes et des femmes ayant travaillé dans les camps forestiers entre les années 1940 et 1960. J'ai utilisé la méthode d'enquête orale, soit l'entretien semi-dirigé, pour recueillir les témoignages de leur expérience dans les camps forestiers. L'intégration des méthodes ethnographiques à la pratique archéologique signifie plus qu'une simple aide à l'interprétation des découvertes archéologiques ; elle permet également d'explorer en profondeur la signification de certains lieux, objets, et événements du passé pour la communauté actuelle.

Le projet d'archéologie publique s'est prolongé après la fouille, sous la forme de diverses initiatives de diffusion. En plus d'avoir animé une présentation au parc national à l'intention des visiteurs, j'ai conçu une activité de type atelier-conférence s'adressant spécifiquement à la communauté locale. En plus d'informer des découvertes faites sur le terrain et de l'avancement du projet, cette activité interactive a également donné à la communauté un accès direct à la collection d'artéfacts. Au cours de la présentation, les membres de l'auditoire ont été invités à apporter leur propre interprétation et à partager leurs connaissances de l'histoire locale pour aider à la recherche.

Enfin, je suis d'avis que l'archéologie publique constitue une avenue réflexive et méthodologique prometteuse pour : 1) impliquer la communauté dans la documentation de son propre patrimoine local, et 2) réactiver la mémoire des camps forestiers grâce à l'expérience archéologique. En faisant appel à l'approche de l'archéologie publique, j'aspire à approfondir le rapport entre la discipline de l'archéologie et la société, et je vise, ultimement, à produire une recherche plus inclusive et pertinente pour les communautés locales.

Présentation des chapitres

Le 1^{er} chapitre présente le projet général de la thèse, tant ce qui a trait aux concepts abordés qu'aux méthodes utilisées. Le chapitre 2 se consacre à l'approche de l'archéologie publique, en décrivant les étapes de son développement au sein de la discipline. Il se veut une synthèse des connaissances existantes et une discussion critique de la place de l'archéologie publique dans l'échiquier théorique actuel. Le chapitre 3 présente l'histoire de l'industrie forestière au

Témiscouata et résume les différentes composantes de la vie dans les camps forestiers dans la première moitié du XX^e siècle. Je porte une attention particulière à la notion de frontière industrielle qui est pertinente pour mieux comprendre les dynamiques économiques et sociales d'un milieu de vie comme les camps forestiers. Le chapitre 4 présente les résultats archéologiques obtenus sur les deux sites de camp forestier à l'étude au Parc national du Lac-Témiscouata. Après une présentation du contexte historique et des méthodes de terrain utilisées pour recueillir les données, j'offre enfin un classement de la culture matérielle et une analyse simple de distribution spatiale du matériel et des structures retrouvées sur le site. Le chapitre 5 présente l'analyse et une discussion plus détaillée des données matérielles du site de la Vieille-Écluse (CkEe-47). En classant les artefacts en fonction de leur propriété corporative ou individuelle, je peux alimenter la discussion des habitudes de consommation et autres stratégies d'adaptation des travailleurs en contexte de frontière industrielle.

Dans le chapitre 6, je dresse un pont entre le passé et le présent avec une présentation des résultats et des observations faites lors des différentes activités d'archéologie publique. Les données émanent de méthodes ethnographiques de l'observation participante, des entretiens oraux et des notes de terrain. S'en suivent une discussion des concepts complémentaires de mémoire individuelle et de mémoire collective, puis une analyse de l'impact de l'expérience archéologique sur l'activation de la mémoire entourant le passé forestier. Enfin, le chapitre 7 boucle la réflexion sur l'archéologie publique en proposant un bilan critique de cette approche et en remarquant autant ses avantages que ses limites. J'en tire quelques conclusions sur l'ensemble du projet et j'offre quelques recommandations à l'intention des recherches futures en archéologie publique.

Enfin, je tiens à souligner l'utilisation répétée du pronom personnel « je » tout au long de la thèse. Cette formule me semble plus appropriée, étant donnée la nature personnelle du projet. En effet, je me suis retrouvée à documenter l'expérience personnelle des participants lors de leurs interactions avec le passé, une situation qui requiert d'adopter une certaine transparence dans la traduction de leur vécu. Le style d'écriture de cette thèse vise à exposer ma propre voix de chercheuse, et à mettre en valeur la voix de ceux qui ont participé de près ou de loin à la réalisation de cette recherche.

Chapitre 1 – Projet d’archéologie publique de camps forestiers au Témiscouata

À la fin du XIX^e siècle, le Témiscouata offrait des conditions favorables au développement d’une industrie forestière prospère : de riches forêts, de puissants cours d’eau et une main-d’œuvre abondante et disponible. L’arrivée de cette industrie va pousser une société essentiellement rurale et agraire à s’ajuster à une nouvelle économie agroforestière. Devant la pauvreté du sol et le manque de possibilités économiques, les colons s’engagent comme bûcherons pour le compte des grandes compagnies forestières, comme la Fraser Companies Limited à Cabano. Les hommes deviennent alors des travailleurs mobiles, délaissant leur terre et leur famille pendant l’hiver pour rejoindre les chantiers en forêt (Blanchard 1935; Fortin et Lechasseur 1993). Pour la durée de leur contrat, les travailleurs résident dans des camps forestiers, c’est-à-dire des établissements temporaires composés de quelques bâtiments rudimentaires en bois.

Grâce aux informations fournies par les sources écrites et orales, il est possible de reconstituer les différents aspects de la vie quotidienne dans les camps forestiers du XIX^e et XX^e siècle, incluant l’organisation spatiale des chantiers, l’architecture des bâtiments, l’alimentation des travailleurs, les techniques de travail, les modes de rémunération, les conditions d’hygiène, les temps libres, etc. (Beaudoin 2014 ; Fortin 1981 ; Hardy 2001 ; Pomerleau 1997 ; Proulx 1985). À partir de cette documentation, nous pouvons mieux concevoir ce que pouvait être le vécu d’un bûcheron dans ces camps: de longues journées de travail physique pour un maigre salaire, des conditions de vie précaires, des règles de comportement strictes et un monde matériel uniforme prédéterminé par la compagnie. Malgré tout, une vision romantique du métier de bûcheron demeure fortement ancrée dans la mémoire collective, une version embellie qui est souvent perpétuée par les médias de masse et la culture populaire. En fait, sous l’apparente liberté qu’offrait la vie en forêt, le chantier représentait en réalité un milieu contraignant régi par les règles sociales et économiques du capitalisme industriel.

Au regard du peu de données archéologiques existantes sur les camps forestiers et de la place centrale qu’occupe l’industrie forestière dans l’économie et l’identité régionale, un projet d’archéologie publique au Témiscouata représentait un réel intérêt tant sur le plan scientifique que

social. Cette recherche multidisciplinaire utilise les sources archéologiques, historiques et orales dans le but de dresser un pont entre le passé et le présent. Pour ce faire, la thèse s'articule autour de deux volets parallèles, soit un volet **archéologique** et un volet **public**, chacun possédant son propre cadre théorique et méthodologique. Voici un énoncé qui résume les objectifs et questionnements qui guident chacun de ces volets :

Volet archéologique : l'intégration du passé. Les chapitres 3, 4 et 5 se consacrent à l'étude archéologique et historique de deux camps forestiers du XX^e siècle, localisés au Parc national du Lac-Témiscouata. Je propose de catégoriser la culture matérielle selon le type de propriété des objets et d'analyser leur distribution spatiale sur le site afin de faire ressortir les objets représentatifs des habitudes de consommation des travailleurs, comme des bouteilles d'alcool et de médicaments, par exemple. Je tente de comprendre l'espace du camp forestier dans le cadre du concept de la frontière industrielle, où les travailleurs usent d'une série de stratégies pour s'approprier leur environnement physique et remédier à leurs conditions de vie contraignantes.

Volet public : l'intégration du présent. Les chapitres 2, 6 et 7 se consacrent à la démarche d'archéologie publique visant à impliquer la communauté du Témiscouata dans la documentation et l'appropriation de son histoire locale. Cette approche me permet aussi d'explorer la relation qu'entretient la communauté actuelle avec le patrimoine forestier et d'appréhender le rôle de l'archéologie dans cette connexion avec le passé. L'analyse des données recueillies lors d'activités publiques sera guidée par la notion de « réactivation de la mémoire ». Comment la pratique de l'archéologie peut-elle contribuer à éveiller les souvenirs et promouvoir le partage de connaissances liées à l'époque des camps forestiers ?

Volet archéologique : l'intégration du passé

1.1 Conceptualiser la frontière industrielle

Le terme « frontière » renvoie à la notion géographique et historique d'un espace au-delà des terres colonisées. L'emploi de ce terme a longtemps été associé au phénomène d'expansion euroaméricaine vers le *wilderness*, ou les terres sauvages de l'Ouest (Forbes 1968). Dans le contexte de la révolution industrielle des XIX^e et XX^e siècles, une frontière industrielle représente un espace de vie et de travail créé par l'implantation d'une industrie extractive sur un territoire en

périphérie des milieux habités. Bernard Knapp (2002) définit la communauté de frontière industrielle comme un établissement orienté autour d'une seule activité économique, caractérisé par la mobilisation de travailleurs spécialisés et de leur dépendance envers une compagnie pour l'accès aux biens et ressources. Ces établissements fonctionnent habituellement selon un modèle paternaliste qui régule les habitudes domestiques et de travail visant à garder l'ordre social (Garner 1992). Le paternalisme corporatif réfère à l'attitude bienfaitrice et contrôlante de la compagnie envers ses employés, à l'image d'un père pourvoyeur et protecteur de ses enfants. Il s'agit d'une stratégie de l'employeur pour exercer un certain contrôle sur les comportements d'une main-d'œuvre qui doit demeurer loyale et docile.

Certains archéologues ont utilisé le concept de frontière industrielle pour comprendre la dynamique des groupes habitant en marge d'une société (Green et Perlman 1985 ; Hardesty 1985). Ces études portent sur les établissements humains formés par l'industrie forestière (Brashler 1991 ; Franzen 1992 ; MacKay 1979, 2014), par l'industrie minière (Cowie 2011 ; Douglass 1998 ; Garner 1992 ; Goddard 2002 ; Hardesty 2002b ; Knapp 2002 ; Timmons et Dixon 2011) ou lors de la construction de barrages (Maniery 2002) ou d'aqueducs (Van Bueren 2002). Hardesty (1985) note que dans ces endroits éloignés, les individus adhèrent à un système culturel commun tout en reproduisant les habitudes de consommation établies par la société industrielle. Les mêmes valeurs, attitudes et technologies des grands centres industriels sont importées dans le nouvel environnement. Ces produits industriels standardisés devenant de plus en plus accessibles à la classe ouvrière, leur valorisation représente ainsi une passerelle vers une culture matérielle commune avec la classe moyenne (Cohen 1982 ; Hardesty 1985).

Un autre trait de ce mode d'établissement est l'absence de séparation claire entre l'espace de travail et l'espace domestique. Depuis l'essor du capitalisme industriel, de nouvelles normes sociales se sont construites autour d'un système qui segmente les comportements à adopter à l'intérieur et à l'extérieur du cadre du travail (Little 1997). Au contraire, les chantiers éloignés ne disposaient pas de tels mécanismes physiques et psychologiques de dissociation. Les travailleurs devaient alors se conformer aux règles et aux comportements appropriés lors des heures de travail, et ce, à tout moment de leur présence au camp. En raison de leur double fonction domestique et industrielle, les sites de camp forestier peuvent être compris dans ce cadre conceptuel de la frontière industrielle. Les autres caractéristiques associées à la frontière industrielle comprennent également:

la spécialisation économique, l'éloignement géographique, et la nature temporaire et rudimentaire des bâtiments.

1.2 Le potentiel archéologique des camps forestiers

Selon l'inventaire du patrimoine archéologique industriel créé par Gisèle Piédalue (2009), ce sont les sites associés à l'exploitation forestière qui se trouvent être les plus nombreux sur le territoire québécois. Les types de sites et de vestiges qui témoignent des activités forestières des XIX^e et XX^e siècles comprennent entre autres des villages de compagnie, des scieries et usines de pâtes et papiers, des camps forestiers, des dépôts de compagnie, des écluses et d'autres infrastructures. Dans les deux cents dernières années, le Québec a accumulé un vaste patrimoine archéologique industriel qui commence à peine à être étudié et mis en valeur.

Jusqu'ici, les firmes privées d'archéologie ont effectué la majorité des travaux associés aux sites d'exploitation forestière dans le cadre des projets d'aménagement. Prenons pour exemples le site de la Pulperie de Chicoutimi (Savard 1987) et ceux des villages industriels de Val-Jalbert au sud-ouest du lac Saint-Jean (Subarctique 2010, 2013), de Bay-Mills situé à Baie-Sainte-Marguerite au Saguenay (Arkéos 1996) et de Price-Mills sur la rive sud de l'estuaire du Saint-Laurent à Grand-Métis (Ethnoscop 2005). Si plusieurs villages industriels ont fait l'objet de fouilles, il en est tout autre pour les camps forestiers qui demeurent très peu investigués au Québec (Archéotec 2006, 2015 ; Laboratoires d'archéologie de l'UQAC 2009; Savard et Beaudry 2016). À titre de référence, nous pouvons nous tourner vers les études des camps forestiers aux États-Unis (Brashler 1991 ; Dinsmore 1985 ; Franzen 1992, 1995 ; Richner 1986 ; Rohe 1986) et de l'Australie (Davies 2001, 2002, 2005). Au Canada, les travaux les plus importants ont été menés au Parc national Algonquin en Ontario sur deux dépôts de compagnies datant du XIX^e siècle (Blaubergs 2007 ; MacKay 2007, 2014). Ces dépôts étaient utilisés par les compagnies forestières comme lieux d'entreposage pour le ravitaillement des camps forestiers à proximité. Roderick MacKay (2014) souligne l'urgence d'étudier les sites forestiers qui sont exposés aux éléments naturels, souvent pauvrement préservés, et vulnérables au pillage. En somme, la documentation croissante des camps forestiers des XIX^e et XX^e siècles confirme l'intérêt archéologique de ce type de site trop longtemps ignoré, considéré comme trop récent. Peut-être également ont-ils été écartés, car considérés comme trop imbriqués dans la mémoire vivante pour être conformes à une certaine idée de l'archéologie ?

Plusieurs questions restent en suspens concernant la nature et la composition du registre archéologique des camps forestiers du Québec. Quelles sont les structures, la culture matérielle et l'organisation spatiale qui caractérisent les sites des XIX^e et XX^e siècles ? Quel est le cadre matériel dans lequel vivaient les communautés de bûcherons ? À partir des sources disponibles, j'ai cherché à synthétiser l'information concernant les particularités archéologiques des sites de la frontière industrielle.

1.2.1 Culture matérielle

Stanley South (1977) a proposé un schème archéologique propre au contexte industriel qu'il a nommé *the frontier artifact pattern*. Ce schème suppose que plus de 80 % de l'assemblage mobilier soit représenté par la quincaillerie d'architecture et les matériaux de construction (clous, papier goudronné, vitre, pièces de quincaillerie, etc.) et par les objets de cuisine (céramique, vaisselle de métal, ustensiles, bouteilles de condiments, boîtes de conserve, etc.). Les 20 % restant du *frontier artifact pattern*, regroupent les catégories d'excitants et alcool (bouteilles d'alcool, pipes, boîtes à tabac, etc.), de santé et hygiène (bouteilles de médicaments, peigne à poux, etc.), de l'habillement (mitaines, bottes, boutons, ceintures, etc.), d'activités et loisirs (hameçons, cartouches de fusil, instruments de musique), des objets personnels (médailles, chapelets, bijoux, etc.), de transports (fer à cheval, clous à ferrer, courroies) et de communications (fils de téléphone, isolateurs de porcelaine). À ce schème diagnostique, nous pouvons ajouter des objets propres au contexte de camp forestier, dont les outils de coupe de bois (lames de sciote, godendard, haches, chaînes, etc.), ou encore le mobilier domestique des camps (parties de poêle, lampes à l'huile). La culture matérielle qui est associée à ce genre de site demeure donc essentiellement industrialisée et manufacturée en masse. La composition de l'assemblage se retrouve à l'image de ce qui était fourni par une compagnie pour subvenir aux besoins de ses employés.

1.2.2 Structures

Étant donné la nature rudimentaire des bâtiments sur un chantier forestier, les seules structures subsistantes consistent habituellement en de simples vestiges de bois : plancher, pièces de charpente, bases de mur, solives, etc. Pour indiquer l'emplacement des bâtiments, les archéologues notent habituellement la présence de petits bourrelets de terre indiquant l'endroit où reposaient les billes de bois formant l'assise des murs (Archéotec 2006 : 150 ; MacKay 2014).

L'aménagement de caveaux à légumes ou caches était fréquent pour préserver les provisions (Brashler 1991 ; Pomerleau 1997 : 18). On observe également sur les sites de camp forestier des fosses de toutes sortes : fosses d'aisances, fosses à déchets, fosses d'entreposage, etc. Concernant les fosses d'aisances, elles s'enfoncent habituellement de quelques pieds de profondeur, surmontées d'une petite structure de billots de bois, et éloignées d'au moins une dizaine de mètres du chantier. Le caractère expéditif et temporaire des structures retrouvées sur ces sites rappelle le déplacement régulier des opérations industrielles.

Nous pouvons donc convenir que le cadre matériel d'un lieu comme le camp forestier est le fruit d'un véritable produit de l'ère moderne industrielle. Margaret Purser (1999) soulève la difficulté méthodologique de travailler avec une culture matérielle moderne du XX^e siècle. Contrairement aux objets produits de manière artisanale, il n'existe pas de lien direct entre l'objet et son fabricant en raison du processus de mécanisation. Selon Purser, la culture matérielle du capitalisme, retrouvée en énorme quantité souvent sans distinction régionale, est beaucoup plus facile à catégoriser qu'à analyser (Purser 1999 : 122). Les chercheurs doivent alors repenser la façon d'accéder aux idéologies et aux motivations des individus derrière la fabrication des objets industriels. L'homogénéité de la culture matérielle, d'après Hardesty, est tributaire de l'idéologie corporative qui règne dans ces sites de la frontière industrielle : « *corporate ideology often works as a social control mechanism that may reduce variability among work camps as local social formations* » (Hardesty 2002a: 97). Les sites de camp forestier ne font pas exception et l'on peut s'attendre à voir une forte tendance vers l'homogénéisation des assemblages causée par le contexte corporatif industriel.

Les vestiges matériels laissés dans le paysage de la frontière industrielle permettent non seulement de compléter ou de parfaire les informations historiques, mais ont aussi le potentiel de dévoiler des dynamiques sociales plus profondes, propres à ce milieu de vie unique. Au-delà des comportements d'une population ouvrière en apparence passive, les individus devaient employer une variété d'actions et de stratégies créatives afin d'améliorer leurs conditions de vie. Les caractéristiques sociales, matérielles et conceptuelles de l'espace du camp forestier seront donc au cœur de l'analyse globale de cette étude.

1.3 Orientation et questions de recherche

Le contexte particulier que représente la frontière industrielle peut alimenter plusieurs questions de recherche. Quel intérêt scientifique offre un tel espace en apparence standardisé ? Quelle est la contribution de l'archéologie dans la documentation d'un phénomène historique récent ? Qu'est-ce qui différencie la culture matérielle des camps forestiers des autres sites urbains ou ruraux ? L'intérêt scientifique d'étudier une telle culture matérielle homogène distribuée à grande échelle se trouve alors dans sa remise en contexte locale et sociale (Hardesty 2002 : 97 ; Miller 1987).

Cette étude cherche à mettre en lumière les habitudes et les comportements individuels des travailleurs forestiers dans le cadre restrictif de la vie de chantier. L'objectif est de faire ressortir les différentes stratégies qu'employaient les travailleurs pour s'approprier leur espace physique et pour maintenir une certaine forme de contrôle sur leur vie. Quels choix s'offraient à eux alors que leurs faits et gestes étaient contrôlés et soumis aux règles de la compagnie ? Au moyen d'une analyse approfondie de la culture matérielle provenant de deux sites de camp forestier au Témiscouata, je compte exposer les différentes options qui s'offraient aux travailleurs de l'époque afin qu'ils puissent s'adapter à leurs conditions de vie en frontière industrielle. Le camp forestier incarne un espace de vie créé par une compagnie sur les lieux de travail et possède, par conséquent, une fonction à la fois domestique et industrielle. Plusieurs aspects de la vie quotidienne, comme l'alimentation ou l'hébergement étaient pris en charge par la compagnie et non par l'individu même. Nous devons donc considérer la majorité des artefacts de la sphère domestique comme le fruit d'une sélection corporative. Pour tout ce qui a trait à l'analyse de la culture matérielle, il convient de bien distinguer les biens fournis par la compagnie (propriété corporative), de ceux achetés et consommés par l'individu (propriété individuelle). L'examen de ces objets d'appartenance individuelle et de leur disposition sur les sites me permettra d'appréhender le vécu des communautés de bûcherons en contexte de frontière industrielle. Dans ce contexte, je me base sur la pensée de Barbara Little (1997) lorsqu'elle cherche des variations subtiles dans la culture matérielle de masse pour voir l'expression des groupes sous-représentés dans la culture dominante.

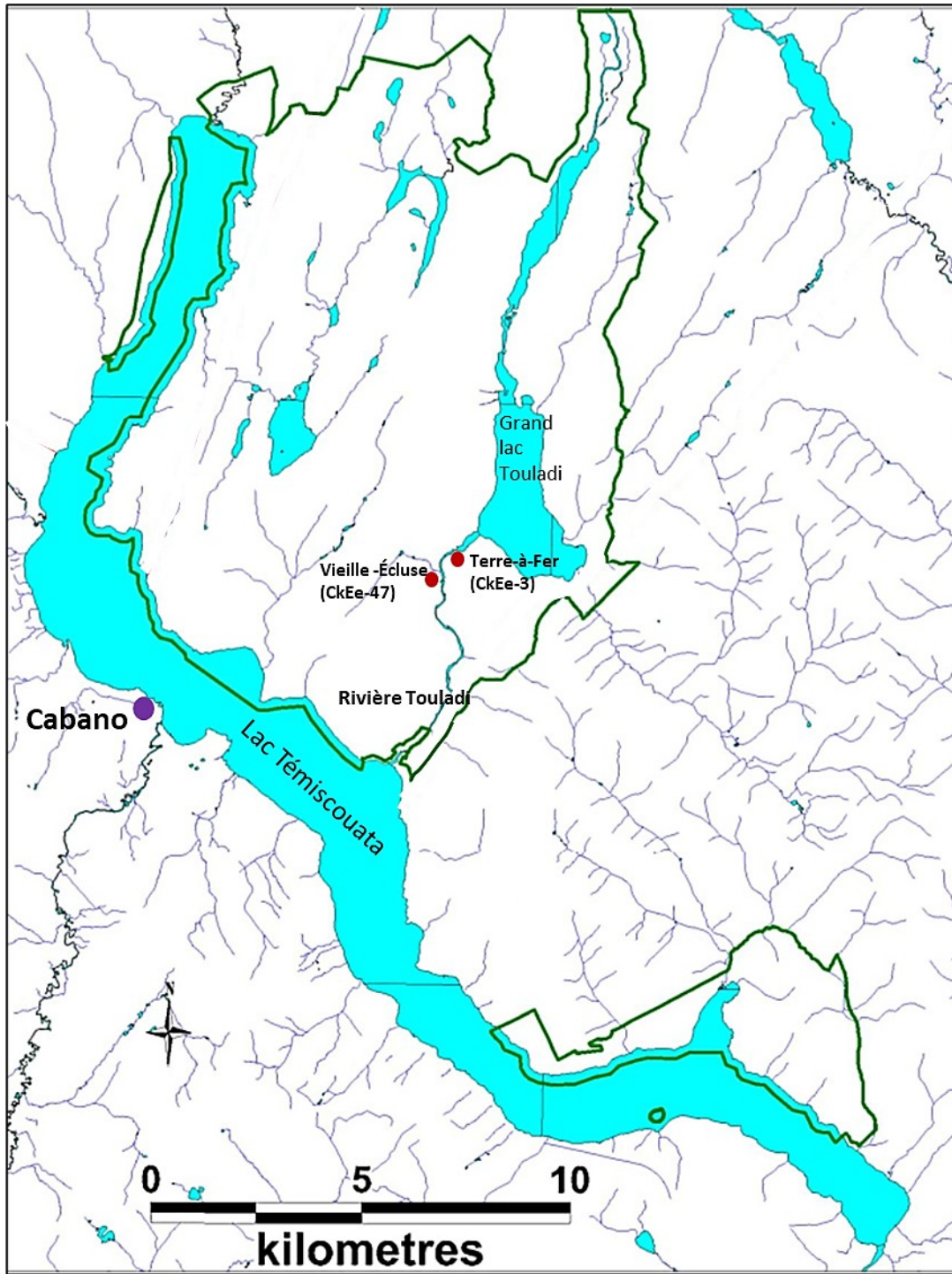


Figure 1.– Carte localisant les deux sites à l'étude (CkEe-3 et CkEe-47). Le tracé en vert indique les limites du territoire du Parc national du Lac-Témiscouata (Source : carte modifiée de Ruralys 2010)

1.4 Méthodologie de terrain

Deux sites du Parc national du Lac-Témiscouata ont fait l'objet d'investigations archéologiques pour cette étude. Il s'agit des sites de la Terre-à-Fer (CkEe-3) et de la Vieille-Écluse (CkEe-47), tous deux identifiés comme d'anciens camps de la compagnie forestière Fraser en activité durant la première moitié du XX^e siècle. Les deux sites se trouvent aux abords de la rivière Touladi qui se déverse dans le lac Témiscouata au sud (Figure 1). Le choix de ces deux sites a reposé sur trois facteurs, soit le potentiel archéologique, l'intérêt scientifique et l'accessibilité. Le site de la Terre-à-Fer était déjà bien documenté, ayant fait l'objet d'inventaires archéologiques avant l'aménagement d'infrastructures pour le parc national. Malheureusement, la succession d'occupations et d'activités récréatives sur ce lieu a réduit la possibilité d'y trouver des structures et des contextes archéologiques non perturbés. La situation du site de la Vieille-Écluse était tout autre. En effet, sa position à l'écart des sentiers et activités du parc a assuré son intégrité depuis son abandon. D'ailleurs, ce camp est invisible d'un point de vue historique : il n'y est fait mention dans aucun document écrit, et ne figure sur aucune carte. Sa localisation étant connue de certains résidents et employés du parc, j'ai pu repérer le site à l'aide d'une simple inspection visuelle des lieux. Malgré l'accessibilité limitée du site, son potentiel scientifique et archéologique justifiait la poursuite des recherches.

Consciente des lacunes existantes au sein des sources historiques et archéologiques sur les camps forestiers du Témiscouata, j'ai entrepris ma recherche en conservant un questionnement large et des orientations flexibles. L'objectif était de m'adapter au contexte du terrain et de préciser mes orientations de recherche en fonction des données recueillies et des sujets parlants pour la communauté. Mes objectifs de départ étaient 1) de déterminer les zones de richesse archéologique, 2) de retracer l'historique des occupations des sites, 3) de comprendre l'organisation spatiale du chantier, et 4) de documenter la culture matérielle. Lors d'un inventaire réalisé en 2015, des sondages systématiques, mais distribués dans l'espace de façon aléatoire, ont été effectués afin de mieux connaître la stratigraphie et l'organisation spatiale des deux sites.

L'été 2016 était consacré à l'activité de fouilles publiques durant laquelle deux carrés ont été fouillés avec l'aide de membres de la communauté. En ce qui concerne le site de la Vieille-Écluse, j'ai combiné la fouille à plusieurs autres méthodes de collecte de données :

- 1) Un inventaire visuel du dépotoir de surface.
- 2) Une collecte de surface des objets les plus révélateurs.
- 3) Le positionnement GPS des structures visibles et de l'étendue du dépotoir.
- 4) Un sondage exploratoire à l'intérieur d'une fosse.

Les diverses opérations archéologiques ont été supervisées par moi-même, assistée de Vanessa Michaud, étudiante à la maîtrise de l'Université de Montréal. Comme les fouilles ont été réalisées dans le cadre d'une activité avec le public, il a fallu en adapter les objectifs et limiter l'étendue de l'aire à investiguer. Le terrain et le traitement des artefacts terminés, l'analyse des données visait à identifier la culture matérielle la plus parlante et à cartographier la distribution spatiale du mobilier sur le dépotoir. La campagne de 2016 a permis de consolider les données de la culture matérielle, des dates d'occupation des sites, de la disposition des aires d'activité et de la fonction des structures (Bolduc 2017). Dès lors, j'ai pu approfondir plusieurs avenues de recherche et d'analyse touchant aux habitudes de consommation et aux comportements individuels des bûcherons ayant habité ces camps à l'époque.

1.5 Présentation du cadre d'analyse

Je propose plusieurs étapes dans le traitement et l'analyse de l'assemblage matériel des sites de la Terre-à-Fer et de la Vieille-Écluse. Tous les artefacts inventoriés ont été classés par matériau, puis par catégorie fonctionnelle, soit selon la fonction première assignée à l'objet. Ces catégories ont été tirées du système de classification de Parcs Canada, puis adaptées en fonction du contexte spécifique d'un site de camp forestier. Ce système a été adapté dans le but de comprendre l'objet dans son contexte d'utilisation ou de consommation. Les catégories se déclinent comme suit : alimentation, alcool et tabac, médication/soins du corps, habillement, outils et matériel de travail, mobilier du camp/construction, produits chimiques, communication.

Dans le contexte de frontière industrielle, il est pertinent de considérer la propriété des objets comme catégorie d'analyse. Cette étape consiste à séparer les objets de propriété corporative des objets de propriété individuelle, et ce, pour chaque catégorie fonctionnelle. Dans ce cas, l'objectif est de distinguer les différents aspects de la vie de chantier qui étaient pris en charge par la compagnie, par rapport à ce qui était du ressort et du choix de l'individu (acquisition ou achat

volontaire dans le but d'une consommation ou utilisation personnelle). L'étape suivante consiste à identifier l'emplacement de ces différents types d'objets sur le site afin d'établir une carte de distribution spatiale. Une telle analyse me permettra d'établir un possible schéma d'utilisation sociale de l'espace. La présence d'une concentration d'objets de consommation personnelle pourrait-elle signifier l'appropriation d'un espace précis du chantier par les travailleurs? Finalement, la dernière étape d'analyse consiste à approfondir l'étude de certains types d'objets considérés plus révélateurs des habitudes et comportements individuels. En l'occurrence, je propose d'analyser plus profondément la grande quantité de bouteilles de verre retrouvées sur le site de la Vieille-Écluse, essentiellement constitué de bouteilles d'alcool et de médicaments. Je tiens à exposer le contexte et les raisons entourant la consommation de tels produits qui révèlent l'expérience vécue des individus dans le milieu standardisé et corporatif de la frontière industrielle. J'anticipe que ces témoins vont révéler un schème dominant représentatif d'un cadre de vie matériel sélectionné typiquement conçu pour satisfaire les besoins du capitalisme industriel.

Volet public : l'intégration du présent

1.6 Le Témiscouata et l'héritage forestier

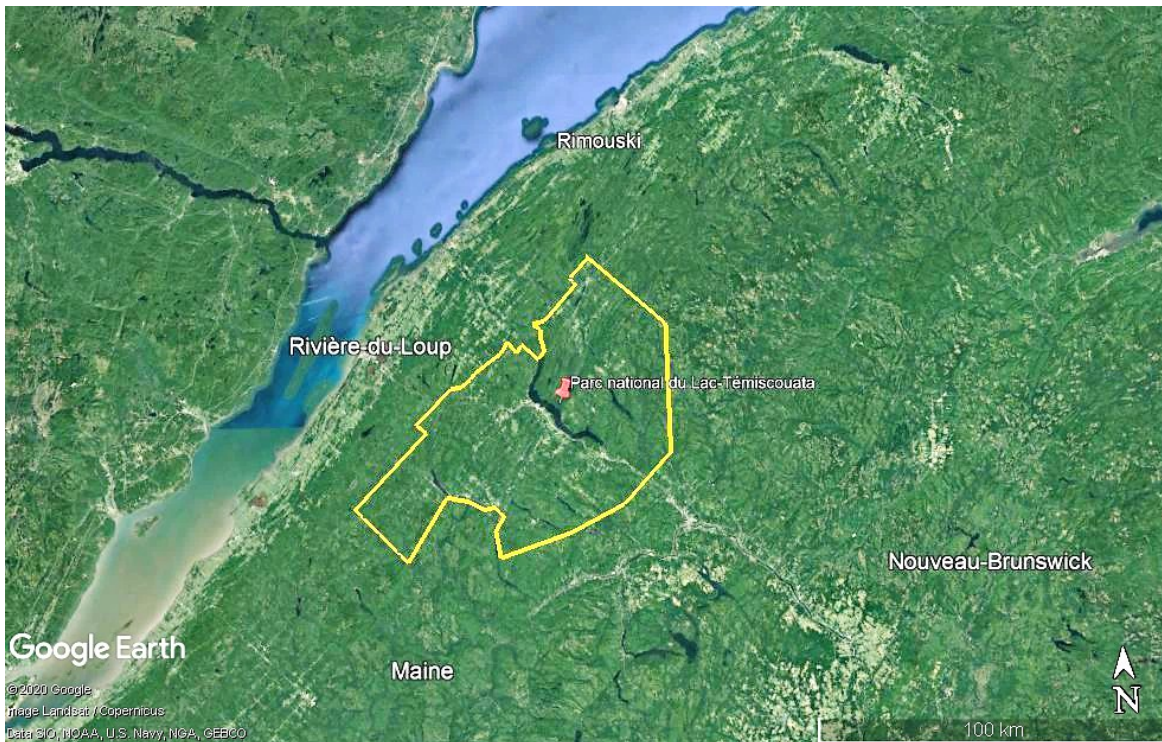


Figure 2.– Carte indiquant les limites de la MRC de Témiscouata en jaune (Source : Google earth)

Le Témiscouata désigne aujourd'hui une municipalité régionale de comté (MRC) au sein de la région québécoise du Bas-Saint-Laurent (Figure 2). Éloigné des grands centres urbains, le Témiscouata, malgré ses 19 municipalités constitutives, possède une faible densité démographique avec seulement 20 000 habitants pour un territoire de 4 000 km² (MRC Témiscouata 2019). Fruit de considérations politiques et économiques, la création de la MRC du Témiscouata en 1982 découle également d'un désir citoyen de définition identitaire (Bérubé 1995). Les habitants se distinguent par une fierté et un sentiment d'appartenance propre à ce territoire, comme en témoigne l'hymne régionale composée par Blondin Dubé (Massé 2017 : ix). Les paysages, composés de vallées, de champs, de vastes forêts et d'immenses lacs, sont au cœur de cette appartenance commune au territoire.

Il est également essentiel de reconnaître que le Témiscouata fait partie du territoire traditionnel non cédé de la Confédération Wabanakis (comprenant la nation malécite *Wolastoqiyik/Wahsipekuk*). Ce territoire a accueilli divers groupes autochtones depuis des millénaires, une présence ayant laissé de nombreuses traces archéologiques (Chalifoux et al. 1998). Même si la présente recherche se concentre sur la période récente de l'industrie forestière, nous reconnaissons le fort héritage culturel autochtone qui empreint d'abord ce territoire.

Le comté du Témiscouata est défini dans un cadre géographique et un milieu physique bien distinct. Il fait partie de la région naturelle des monts Notre-Dame, combinant larges vallées et plateaux bien drainés favorables à l'occupation humaine (Ruralys 2010). Grâce à son réseau hydrographique plutôt linéaire, ce territoire est utilisé depuis des millénaires par les populations autochtones et euro-canadiennes comme axe de circulation entre la vallée du Saint-Laurent, le Nouveau-Brunswick et le Maine (Chalifoux et al. 1998 ; SHAT 2002). Parmi les plus importants plans d'eau se trouvent le lac Pohénégamook, le lac Long, le lac Baker, le Grand lac Squatec, et le lac Témiscouata couvrant une superficie à lui seul de 65 km². Les sites à l'étude se trouvent dans le bassin versant de la rivière Touladi s'écoulant dans le lac Témiscouata, et à proximité des larges bassins de la rivière Madawaska et de la rivière Saint-Jean, dont le fort débit d'eau est propice au transport du bois.

Assise économique pour la région, la forêt soutient des activités de coupe forestière, d'acériculture, d'écotourisme, de sciage, de transformation du bois et de cartonnerie. Recouvrant 87 % du territoire, cette forêt est presque entièrement séparée entre le domaine public et les compagnies privées (MRC Témiscouata 2019). Au Témiscouata, le bouleau jaune et le sapin baumier dominant, même si les décennies de coupe ont grandement modifié la composition du paysage (Boucher 2009; Ruralys 2010 : 23). L'ensemble de ces caractéristiques confère au Témiscouata un statut idéal pour l'exploitation forestière. Enfin, avec cette abondance de forêts et d'eau, la population se tourne naturellement vers des activités récréatives de chasse, de pêche, de camping et de promenades en véhicules tout-terrain qui semblent rejoindre toutes les générations. Référant à cette épaisse forêt du Témiscouata le géographe Raoul Blanchard écrit: « Aussi ne faut-il pas s'étonner que toute la région soit encore sous le signe du bois » (Blanchard 1935 : 209).

La forêt fait donc partie intégrante du passé et du présent des Témiscouatins. Depuis quelques années, un intérêt nouveau voit le jour pour la commémoration du passé forestier régional.

La Société d'Histoire et d'Archéologie du Témiscouata (SHAT) met en valeur ce patrimoine par le biais de diverses activités éducatives et de conférences. En 2015, une pièce de théâtre a mis en scène le mouvement contestataire citoyen des années 1970 qui mena à la création de la cartonnerie de la compagnie Papier Cascade à Cabano (Tourisme Témiscouata 2015). Cette période de soulèvement populaire est encore bien présente dans la mémoire des résidents et aurait contribué au sentiment identitaire régional. Le Festival du carton à Cabano se tient d'ailleurs annuellement et vise à commémorer et à mettre en valeur ce patrimoine matériel et immatériel. Enfin, le Musée du Témiscouata a monté en 2014 une exposition nommée « Enracinés » dédiée à la culture forestière. Selon le concepteur, cette exposition a réussi à rétablir une certaine forme de fierté et de gratitude envers les bûcherons, dont l'héritage fut longtemps méconnu et dévalorisé (Samuel Moreau, communication personnelle 2015). En effet, même si les récentes initiatives locales témoignent d'un désir de célébration de la culture forestière, de nombreuses contradictions persistent dans le discours populaire et les idées véhiculées sur le temps des bûcherons. Cette thèse vise donc à explorer davantage le rapport des communautés descendantes à ce patrimoine contesté.

1.6.1 Mise en contexte : La création du Parc national du Lac-Témiscouata

L'événement de la création du Parc national du Lac-Témiscouata en 2009 nous éclaire sur le rapport historique et affectif qu'entretiennent les Témiscouatains avec leur territoire. En 2003, la Société des établissements du plein air du Québec (SEPAQ) cherchait à acquérir et protéger 175 km² de terres publiques au nord du lac Témiscouata. Le projet avait reçu le soutien de plusieurs municipalités et d'organismes régionaux œuvrant dans le milieu touristique et environnemental. Malgré les promesses de relance économique, le projet n'a pas trouvé consensus auprès des citoyens qui se retrouvaient aliénés d'une partie du territoire utilisé pour la chasse, la pêche, la motoneige et autres activités récréatives et de villégiature. Moyennant une compensation financière offerte par la SEPAQ, certains habitants se résolurent à abandonner leurs chalets et camps de chasse, renonçant ainsi à des générations d'activités saisonnières. Dépouillés d'un territoire dont ils se sentaient fortement investis, plusieurs citoyens ont fait entendre leurs voix contre le projet de création du parc national lors des audiences publiques (*L'actualité* 2010). Ce débat public révèle la place toujours importante que tient la forêt dans la vie des Témiscouatains et renvoie à leur attachement affectif envers ce territoire approprié par des générations de familles et de travailleurs forestiers.

Mon projet de recherche s'inscrit dans ce contexte social, culturel et politique particulier. L'idée d'origine consistait à étudier le patrimoine forestier selon une perspective sociale, en d'autres termes, de construire la recherche de manière à ce que la communauté participe activement à la documentation de sa propre histoire pour ainsi se réapproprier une part du territoire perdu. Consciente de ces enjeux d'actualité, je cherchais une approche qui réserve une place à la communauté dans le but de respecter et de renouveler son lien historique avec la forêt. Dans cette optique, j'ai préconisé une approche d'archéologie publique qui encourage le partage de connaissances et de récits personnels sur le territoire, l'histoire locale et le patrimoine forestier.

1.7 Potentiel de l'archéologie publique

L'archéologie publique est le produit de questionnements profonds concernant la place de la discipline dans la société (Matsuda 2004 : 67). Quel est l'apport de l'archéologie à la société contemporaine ? Qui bénéficie réellement du fruit des recherches ? Les archéologues peuvent-ils s'ériger comme seule autorité en matière de connaissance du passé ? Comment rendre l'archéologie plus utile aux communautés locales et descendantes ? En réponse à ces questions, l'archéologie publique, ou archéologie communautaire, émerge afin de connecter davantage les communautés à leur patrimoine archéologique par l'intermédiaire de diverses stratégies de participation et de collaboration. Si « l'archéologie publique » et « l'archéologie communautaire » réfèrent initialement à deux approches distinctes, leur emploi se fait aujourd'hui de manière plutôt interchangeable (Simpson 2009b : 45-46). Dans le cadre de cette thèse, j'ai privilégié le terme « archéologie publique » pour sa nature englobante et unificatrice. Ce terme comprend l'ensemble des approches visant à intégrer les différentes communautés dans la démarche archéologique : archéologie collaborative, archéologie communautaire, *community-based archaeology*, archéologie engagée, archéologie autochtone, engagement civique, archéologie appliquée, etc.

Depuis deux décennies, l'approche de l'archéologie publique a su se faire une place au sein de la recherche universitaire et a su l'enrichir de son propre cadre théorique et méthodologique. Avec les années, la notion d'archéologie publique s'est étendue au-delà d'une simple transmission unidirectionnelle du savoir archéologique. Plus que de simples objets d'études, les différentes communautés (autochtones, locales, descendantes, etc.) peuvent bénéficier des recherches tout en y contribuant avec l'ensemble de leurs connaissances et expériences. L'intégration à la démarche

archéologique vise à inclure toutes les personnes qui ont un intérêt particulier, autant affectif que scientifique, pour le patrimoine local en leur offrant une occasion inédite d'interagir avec l'objet ou le site archéologique. L'individu est appelé à accomplir des gestes concrets menant à la découverte du passé, à la construction du savoir et à la protection de son patrimoine. Plusieurs auteurs soutiennent que le contact entre le public et le passé a le potentiel de générer des effets bénéfiques d'un point de vue personnel, social, économique ou intellectuel (Jameson 2005 ; Little 2002 ; Little et Shackel 2007 ; Simpson 2009b ; Thomas 2014). Ces auteurs croient que l'expérience archéologique offre à l'individu la possibilité 1) de développer de nouvelles compétences ou aptitudes, 2) d'acquérir de nouvelles connaissances et d'être stimulé intellectuellement, 3) de se sensibiliser aux enjeux du patrimoine archéologique, 4) de tisser des liens sociaux et de se rapprocher de sa communauté, et 5) de renforcer un sentiment d'appartenance envers son territoire ou sa région. Alimentée par cette orientation sociale et réflexive, l'archéologie publique a le potentiel d'enrichir autant la communauté que la discipline de l'archéologie. Dans le débat sur l'utilité de l'archéologie (Dawdy 2009 ; Henson 2012), Barbara Little demeure convaincue que la valeur intrinsèque de l'archéologie ne se mesure pas en de simples termes économiques, mais se situe dans l'inclusion et les actions sociales (Little 2007 : 17). Le potentiel de l'archéologie se situe donc dans son engagement intime avec le passé, un engagement qui se répercute sur le plan personnel et social dans le présent.

En se plongeant dans la documentation produite en archéologie publique, il est difficile d'ignorer l'omniprésence des discours idéalistes et élogieux. La tendance est à vanter les mérites éthiques de cette approche et à ne présenter que les histoires à succès. En réaction à cette rhétorique « naïve », certains décrivent une réalité beaucoup plus complexe et se font critiques par rapport aux promesses de l'archéologie publique (Carman 2011 ; Dawdy 2009 ; González-Ruibal et Criado-Boado 2018 ; King 2012 ; La Salle 2010). Je propose d'explorer davantage les causes de ces critiques au chapitre 2. Le fruit d'une telle réflexion critique permet de canaliser l'archéologie publique dans une voie plus réaliste et consciente de ses limites implicites (Griebel 2013 : 159). Un potentiel réflexif immense de recherches s'offre aujourd'hui aux archéologues visant à mieux cerner le rôle de l'archéologie dans la société.

1.7.1 Archéologie du passé récent et rôle de la mémoire

En étudiant les camps forestiers du XX^e siècle, cette thèse se situe dans le cadre temporel du passé récent, de plus en plus exploré en archéologie (Burström 2008 ; Dalglish 2013b ; González-Ruibal 2008, 2014 ; Harrison et Schofield 2010 ; Leizaola 2007 ; Pearson et Shanks 1997 ; Voss 2010). L'archéologie du passé récent rejoint des préoccupations de l'archéologie publique en ce sens qu'elle vise à dégager des altérités au discours historique dominant et travaille à rendre l'archéologie pertinente pour la société actuelle (Burström 2008). Elle agit pour créer un rapport plus personnalisé avec un environnement matériel familial. Dalglish (2013a) remarque que les individus ressentent une connexion particulière avec les endroits encore présents dans leur mémoire et faisant figurer leurs ancêtres. Le rapport avec les lieux et les gens du passé nous renvoie à une réalité autre, mais complémentaire à la nôtre (Burström 2008 : 28).

L'avantage des sites du passé récent comprend bien sûr l'abondance des sources d'information : orales, écrites, matérielles. Les chercheurs peuvent puiser facilement dans la mémoire des individus, ce qui permet un portrait plus complexe de l'histoire vue à petite échelle. La nature récente du passé permet de se centrer sur le registre personnel de la vie quotidienne des communautés de toutes les classes sociales. En effet, nombre d'études en archéologie publique s'intéressent à la mémoire des communautés ouvrières et industrielles des XIX^e et XX^e siècles (Casella 2012 ; Gadsby et Chidester 2007 ; Massheder-Rigby 2014 ; Shackel et Gadsby 2008). Le public semble éprouver une sensibilité particulière envers le dur quotidien de la vie ouvrière d'antan et reconnaît l'importance de commémorer la mémoire d'une population souvent sous-documentée dans l'histoire dominante.

Dans ce contexte, il est pertinent d'explorer le champ de la mémoire, qu'elle soit individuelle ou collective. Il est reconnu que la mémoire n'est pas la reproduction exacte du passé, mais un processus continu dans lequel des éléments d'information de différentes sources sont reconstitués en un tout (Schacter 2001). La mémoire individuelle nous intéresse dans la mesure où elle nous renseigne sur les valeurs, les attitudes et les expériences vécues de ce passé. La mémoire collective constitue quant à elle une notion étudiée dès les années 1920 par le sociologue et philosophe allemand Maurice Halbwachs. Celui-ci s'intéressait alors à la construction sociale de la mémoire, affirmant que c'est par l'entremise de la société que l'individu acquiert ses souvenirs et se les recontextualise. Cette mémoire sera alors partagée, construite et héritée par ce même groupe

(Halbwachs 1976). Contrairement à l'histoire érigée sur des faits consignés, la mémoire s'ouvre à un ensemble inclusif de savoirs oraux, de représentations artistiques, de rituels et de pratiques non officielles par lequel une collectivité se rappelle le passé (Connerton 1989). Il s'agit d'un passé qui est vécu et sans cesse réintégré par les acteurs sociaux.

En plus de s'intéresser aux aspects sociaux de la mémoire, les chercheurs se sont penchés sur la relation existant entre la mémoire et les objets (Boric 2010 ; Jones 2007 ; Meskell 2005 ; Radley 1990 ; Debary et Turgeon 2007 ; Van Dyke et Alcock 2003). Cette matérialité de la mémoire constitue une avenue de prédilection pour l'archéologie publique. Sur les sites de la fin du XIX^e siècle et du XX^e siècle, la culture matérielle est souvent plus facilement reconnaissable et inscrite dans l'histoire individuelle et familiale, ajoutant un aspect biographique au registre archéologique. L'archéologie publique bénéficie d'ailleurs de cette qualité mnémonique des objets pour activer un engagement intime entre les individus et leur passé. La construction du passé individuel se mêle donc aux autres informations propres à la mémoire. Les communautés peuvent ainsi entrer en contact avec l'expérience des générations précédentes à l'aide des objets courants de la vie quotidienne. González-Ruibal (2014) a remarqué que le contact direct avec les objets du passé récent catalyse les réflexions et les souvenirs personnels. Le site et l'objet archéologiques constituent des « déclencheurs de mémoire » créant un contexte favorable au partage des histoires personnelles (Moshenska 2007 : 92). Dans le cas de ce projet sur le patrimoine forestier, l'approche de l'archéologie publique offre à la communauté témiscouataine un accès tangible au vécu et à la mémoire des générations de travailleurs forestiers qui l'ont précédée.

1.8 Orientation et questions de recherche

En me basant sur le contexte historique de la communauté du Témiscouata, j'ai pu formuler quelques constats permettant de mieux orienter ma recherche. *Un*, j'ai observé qu'il existe un lien historique et affectif indéniable entre les habitants du Témiscouata et l'industrie forestière. *Deux*, j'ai trouvé que la communauté possède une vaste mémoire collective de l'époque des camps forestiers. J'y ai vu réunies des conditions favorables à la réalisation d'un projet d'archéologie publique portant sur les camps forestiers du XX^e siècle au Témiscouata. Cette étude cherche à mieux cerner le lien entre la communauté actuelle et le patrimoine forestier, et à mieux comprendre le rôle que l'archéologie peut jouer dans cette connexion au passé. Comment l'archéologie peut-

elle contribuer à réactiver cette mémoire et intégrer la communauté dans la découverte de son passé ? Par le biais de cette étude, je cherche à explorer certaines idées, ou hypothèses de départ, qui sont :

- 1) L'archéologie agit comme un « déclencheur de mémoire » qui permet aux communautés de se reconnecter au passé. Le contact avec l'objet et le site archéologique crée l'occasion de raviver et de reconstruire cette mémoire.
- 2) Les souvenirs personnels et les savoirs locaux apportés par les membres de la communauté permettent d'enrichir la recherche archéologique et d'approfondir nos connaissances sur les camps forestiers.
- 3) L'approche de l'archéologie publique constitue une démarche prometteuse pour réaliser une recherche plus inclusive et pertinente au niveau social.

Afin d'explorer ces idées dans le cadre de mon projet d'archéologie publique, je propose d'employer une méthodologie participative permettrait d'intégrer la communauté actuelle du Témiscouata et de mettre en valeur leur mémoire sur les camps forestiers.

1.9 Méthodologie participative

Au cours des vingt dernières années, les archéologues ont proposé diverses méthodologies pour mettre en application les notions théoriques de l'archéologie publique (ex. archéologie décolonisatrice, collaborative, réflexive, engagée, participative, etc.). Ces idées ont réorienté le fonctionnement de la recherche sur les plans de l'épistémologie scientifique, de l'éthique des méthodes de collecte de données et des rapports d'autorité entre chercheurs et communautés descendantes. Les méthodes participatives empruntent des aspects à plusieurs disciplines, soit l'archéologie, l'ethnologie, la muséologie et les communications. Dans l'ensemble de la documentation traitant des recherches collaboratives et participatives, les auteurs s'entendent pour associer le succès des projets à certains comportements et attitudes, soit la communication, la flexibilité, l'écoute, le respect, l'honnêteté, l'équité et la patience (Lyons 2013 ; McDavid 2004 ; Shackel 2011). Une telle démarche exige un effort constant de communication, une connaissance certaine des enjeux locaux et une grande priorité accordée à la conciliation, et ce, pour toute la durée du projet, de la conception à la diffusion.

Un exemple réussi de cette méthodologie participative est donné par Natasha Lyons (2013) dans le cadre de ses recherches avec une communauté inuite du Nord canadien. Selon Lyons, une méthodologie participative requiert une intégration active des membres de la communauté dans la réalisation du projet et cherche à engager les collaborateurs dans un dialogue constructif (Lyons 2013 : 56). L'aspect participatif traduit un désir d'incorporer la voix d'une communauté dans le processus interprétatif et d'inclure les personnes qui ont un intérêt particulier, autant affectif que scientifique, pour le patrimoine local. Brendan Griebel (2013) est d'avis que si l'archéologie communautaire est pour devenir un outil créateur de recherche pertinente en contexte socioculturel diversifié, il faudra l'accepter comme un système conceptuel flexible et non comme une méthodologie rigide. Lors de ma propre expérience, j'ai trouvé que le rapport direct et humain avec la communauté me procurait une meilleure compréhension globale du contexte actuel au fur et à mesure que le projet avançait et se redéfinissait. Cela a été rendu possible, entre autres, par des objectifs initiaux de recherche flexibles et ouverts, tout en laissant place aux questionnements et aux informations complémentaires apportés par la communauté au cours du projet.

Concrètement, je propose une combinaison de stratégies visant à intégrer les organismes locaux et la communauté locale au travers de partenariats et d'activités ouvertes au public. Cela comprend entre autres la tenue d'une activité de fouilles publiques, d'entrevues avec d'anciens travailleurs forestiers, d'un atelier-conférence et une présence active dans les médias. La prochaine section détaille les étapes faisant partie de la démarche participative : 1) définition de la communauté et du public visé, 2) partenariat et communications, 3) activité de fouilles publiques, 4) entretiens oraux, 5) retour et diffusion : atelier-conférence. L'ensemble du projet de terrain s'est échelonné sur une période de trois ans, entre 2015 et 2017.

1.9.1 Définition de la communauté et du « public » visé par le projet

Comment définir la communauté ? Existe-t-il plusieurs types de communautés ? Qui sera exclu ou inclus dans les projets communautaires ? Plusieurs archéologues se sont attardés à ces questions dans le cadre de leurs recherches (Adler et Bruning 2008 ; Canuto et Yaeger 2000 ; Smith et Waterton 2009). Il convient d'abord de souligner la distinction entre une *communauté locale* et une *communauté descendante*. La communauté locale inclut la population qui habite actuellement près du site archéologique étudié, qui ne possède pas nécessairement de lien direct généalogique

avec les anciens occupants du site, mais qui peut néanmoins avoir développé un lien étroit affectif et identitaire avec le territoire et les lieux. Pour sa part, la communauté dite descendante renvoie aux groupes qui s'associent fortement à un patrimoine archéologique en raison de leur affiliation historique, culturelle ou sociale (Colwell-Chanthaphonh et Ferguson 2008b : 8). Ce sont habituellement les familles descendantes des anciens occupants du site étudié qui sont restées dans la région sur plusieurs générations.

La communauté est un fait social composé d'individus qui se rassemblent autour d'une identité propre. L'appartenance à une communauté n'est pas seulement définie en fonction de la géographie, mais elle se construit également autour d'éléments identitaires communs, comme la langue, la religion, l'âge, l'ethnicité, l'orientation sexuelle, la classe sociale, etc. (Smith et Waterton 2009 : 18). Il faut toutefois se rappeler qu'une communauté est construite et imaginée par les collectivités et constamment en redéfinition selon les relations sociales (Alleyne 2002 ; Canuto et Yaeger 2000). En effet, certains affirment que les archéologues ont tendance à définir les communautés de manière homogène (Agbe-Davies 2011 ; Alleyne 2002), et à tenir pour acquis qu'il existe déjà une communauté possédant une identité propre bien avant leur arrivée sur le terrain (Carman 2011).

Ces questionnements et critiques autour de la notion de communauté me furent utiles lorsqu'est venu le temps d'identifier les individus inclus et exclus de mon projet d'archéologie publique au Témiscouata. Comme mon projet est circonscrit dans un espace géographique défini et qu'il témoigne d'une période de l'histoire régionale encore présente dans la mémoire des habitants, celui-ci visait autant la communauté locale du Témiscouata que la communauté descendante d'anciens bûcherons. Afin de cerner l'identité spécifique d'un groupe, il faut remonter à ses origines afin de comprendre les raisons historiques de leur présence et leur situation (Adler et Bruning 2008). Dans le cas du Témiscouata, les villages ont été fondés par des familles euroquébécoises, principalement francophones et de foi catholique. Originellement agriculteurs, les hommes s'adaptèrent au travail saisonnier des chantiers forestiers et devinrent bûcherons de père en fils. Aujourd'hui, la population du Témiscouata est beaucoup moins homogène qu'elle ne l'a déjà été, mais il demeure une forte présence de familles ancrées dans le territoire depuis des générations. Au cours de mes deux années de terrain, il était rare de rencontrer quelqu'un dont aucun membre de la famille n'avait travaillé dans le secteur forestier. Dans la mesure où je

cherchais à interpeler les individus possédant un attachement personnel ou démontrant un intérêt particulier envers le territoire et l'histoire des camps forestiers, j'ai décidé de cibler uniquement les habitants du Témiscouata, et non l'ensemble des Québécois. Cela explique également pourquoi je n'ai pas lancé l'invitation à tous les visiteurs du parc national. Le public ciblé inclut les résidents d'une dizaine de municipalités localisées autour du territoire du parc national : Squatec, Cabano, Notre-Dame-du-Lac, Dégelis, Lots-Renversés, Biencourt, Lejeune, Auclair, Saint-Juste-du-Lac et enfin, mais aussi, quelques plus grands centres comme Rivière-du-Loup et Rimouski.

1.9.2 Partenariats et promotion du projet

En 2015, le Parc national du Lac-Témiscouata représentait le partenaire principal du projet, m'apportant un appui essentiel sur le plan des ressources matérielles, humaines et financières. De concert avec le responsable à la conservation et le directeur du parc, j'ai pu développer une ébauche de projet intégrant autant mes objectifs de recherche doctorale que leur mission de mise en valeur du patrimoine culturel. En plus du partenariat conclu avec le parc, j'ai établi un contact avec le directeur de la Société d'Histoire et d'Archéologie du Témiscouata (SHAT), qui se trouvait être aussi le directeur du Musée du Témiscouata à l'époque. Ce dernier m'a assuré la pleine collaboration des deux organismes et m'a donné accès à leurs ressources documentaires et archivistiques. À partir des liens établis avec ces organismes régionaux, je pouvais plus facilement entrer en communication avec les membres de la communauté. Il apparaissait primordial de chercher l'appui de personnes-ressources qui connaissaient bien le contexte local et pouvaient m'aider à réaligner différents aspects du projet en fonction des contraintes précises. L'étape suivante a consisté à établir une liste de contacts et de collaborateurs potentiels qui pouvaient s'impliquer dans le projet. L'objectif était d'informer les principales ressources locales et régionales de l'existence du projet et d'identifier leur intérêt à y contribuer. Dans mon cas, je suis reconnaissante de la collaboration et du soutien reçus de la part des organismes suivants :

- Parc national du Lac-Témiscouata et la SEPAQ
- Société d'Histoire et d'Archéologie du Témiscouata / Le Musée du Témiscouata
- Le Beau-Lieu Culturel du Témiscouata (à Notre-Dame-du-Lac)
- La bibliothèque municipale de Saint-Michel-du-Squatec

Chacun a contribué à la mise en œuvre du projet, soit en fournissant des locaux et du matériel, en faisant la promotion du projet, en offrant de l'information historique, en donnant accès à leurs archives, en me fournissant des photographies, ou simplement en me dirigeant vers les bonnes personnes-ressources. Chaque organisme est composé d'individus qui font partie de la communauté et qui possèdent chacun leur propre base de connaissances sur l'histoire locale. Cette phase de mise en contact avec des individus issus de la communauté s'est révélée cruciale pour instaurer la confiance des gens envers le projet et moi-même comme chercheuse. J'inclus dans le terme « communications » toutes les interactions ponctuelles, les conversations impromptues ou la participation aux événements communautaires qui m'ont permis de prendre le pouls de la communauté, de faire connaître mes intentions et de créer l'ouverture à la participation.

L'étape suivante de la mise en place du projet a consisté à promouvoir l'activité de fouilles publiques organisée au parc national du Lac-Témiscouata. Au printemps et à l'été 2016, j'ai employé plusieurs stratégies de communication pour recruter de futurs participants à l'activité de fouilles. Aidée par une professionnelle, j'ai conçu une affiche promotionnelle que j'ai distribuée dans les principaux points de service des villages (annexe 1, Figure-A.2). L'objectif portait sur la visibilité de l'événement au plan local afin que les résidents comprennent que le projet était conçu pour eux et qu'ils puissent apporter une contribution à la recherche concernant leur histoire. C'est alors que j'ai décidé de ne recruter que des personnes adultes, non des enfants, pour participer à l'activité de fouilles publiques. Cette décision répondait à mes objectifs de recherche centrée sur le partage de connaissances historiques et de souvenirs personnels. Il fallait également considérer la complexité administrative d'inclure des mineurs dans ma recherche en regard du certificat de recherche éthique de l'Université de Montréal.

L'étape de promotion demandait donc de trouver l'appui des médias locaux, ceux-ci représentant des acteurs importants de leur communauté. Ils constituent un canal souvent sous-estimé par les chercheurs, pourtant primordial pour informer et interpeler la population. Le message principal véhiculé reposait sur la valeur de leurs connaissances et de leurs souvenirs pour la documentation de l'histoire forestière régionale et l'occasion unique de découvrir des objets du passé. Voici une liste des stratégies de communication et de promotion qui ont été employées pour informer et recruter la population locale :

- Entretien télévisé pour des diffuseurs régionaux (TVA Rivière-du-Loup)
- Entretien à la radio de Dégelis (CIMT)
- Article dans le journal Info-Dimanche de Rivière-du-Loup
- Affiches promotionnelles dans les points de services et bulletins municipaux
- Kiosque d'information au centre culturel de Notre-Dame-du-Lac
- Publicité sur les réseaux sociaux des principaux organismes culturels régionaux

1.9.3 Activité de fouilles publiques

L'activité de fouilles publiques a été conçue dans le format d'une expédition intitulée « **Sur les traces des bûcherons d'autrefois : Expédition archéologique au Parc national du Lac-Témiscouata** ». Les personnes désireuses de participer à l'activité pouvaient s'inscrire par téléphone et choisir une journée de fin de semaine du mois d'août. Ils recevaient ensuite un document préparé à leur attention décrivant les détails de l'activité et de la recherche en général afin de les orienter vers une meilleure compréhension de leur rôle dans le projet (annexe 1, Figure-A.3). Précisions d'abord que la participation des membres du public dans le cadre de ce projet de recherche universitaire a été approuvée par un comité d'éthique de l'Université de Montréal. Celui-ci a émis un certificat attestant que le projet était conforme aux règles d'éthique en vigueur (annexe 3). En vertu de cette certification, les participants à l'activité devaient consentir aux paramètres de la recherche. Un synopsis de consentement verbal a été distribué à cet effet (annexe 3).

L'activité, d'une durée de quatre heures, incluait le temps de fouilles, de discussion sur l'histoire, de partage de souvenirs et d'exploration du territoire. Dans un premier temps, les participants étaient accueillis au site de la Terre-à-Fer, un magnifique espace aménagé au bord du Grand lac Touladi et entouré par la forêt. L'activité débutait par une introduction à l'histoire forestière locale suivie d'une brève formation sur les techniques de fouilles. Les participants entamaient alors leur première séance de fouilles à l'emplacement d'une fosse à déchets des années 1940. Dans le respect des normes établies par le ministère de la Culture et les Communications du Québec, un maximum de quatre fouilleurs bénévoles pouvait être présent sur le site afin de bien superviser les opérations de fouilles. Le groupe était alors dirigé vers le site de fouilles de la Vieille-Écluse en empruntant à pied un ancien chemin forestier de plus d'un kilomètre. Cette petite expédition en pleine forêt donnait l'occasion de s'imprégner de

l'environnement et d'apprendre à connaître les participants. Arrivés sur les lieux, les bénévoles étaient invités à lire le paysage transformé et à imaginer l'organisation de l'ancien chantier. Une deuxième séance de fouilles était organisée à l'emplacement d'un ancien bâtiment du camp. Les participants étaient ensuite amenés à explorer l'ancien dépotoir du camp, à se promener parmi des centaines d'objets en surface du sol et à discuter des objets les plus évocateurs pour eux. L'activité se terminait par une discussion de groupe autour d'une tasse de thé noir et de galettes à la mélasse fait maison par une cuisinière de la région. Ce moment était consacré à un bilan des découvertes de la journée et au partage d'histoires personnelles souvent tirées de leurs propres souvenirs d'enfance ou d'anecdotes racontées par leurs parents ou grands-parents. Les participants se voyaient encouragés à partager leurs interprétations et leurs réflexions au sujet de la vie dans les camps forestiers.

Pour l'enregistrement des données, j'ai utilisé la méthode de l'observation participante qui me permettait d'interagir et d'échanger avec le groupe de manière informelle dans le cadre d'une activité commune. L'idée consistait à noter toutes les interventions, en d'autres termes tous les commentaires, les anecdotes, les observations ou propos rapportés par les participants au cours de l'activité. Ces données ont été colligées à l'aide d'une application mobile d'enregistrement vocal, en plus de notes prises sur des fiches créées à cet effet (annexe 4). Ces données devaient m'aider à 1) documenter l'histoire locale, 2) identifier et interpréter la culture matérielle, et 3) mieux comprendre la relation qu'ils entretiennent avec le patrimoine forestier. L'objectif final visait à déterminer si l'expérience archéologique offre un terrain propice à la réactivation de la mémoire et le partage des savoirs.

1.9.4 Entretiens oraux

Dans un contexte comme celui des camps forestiers, l'histoire orale possède la faculté d'enrichir la compréhension des objets et des lieux d'une façon qui est difficilement atteinte par l'archéologie seule (Beck et Somerville 2005). Le propre d'étudier une période récente de l'histoire réside en la possibilité d'accéder à la mémoire des personnes qui ont été directement témoins des événements passés.

Au cours de mon séjour au Témiscouata à l'été 2016, j'ai rencontré plusieurs personnes âgées ayant elles-mêmes vécu et travaillées dans les camps forestiers, en tant que bûcherons, draveurs ou

cuisinier[-ère]s. Je me suis également entretenue avec quelques descendants de bûcherons, considérant que leurs souvenirs et leurs histoires familiales constituaient des sources d'information valable pour l'époque étudiée. Plusieurs d'entre eux ont accepté d'être interviewés dans le cadre d'entrevues semi-dirigées. Les entretiens se sont déroulés dans l'environnement qui convenait le mieux à la personne interviewée, que ce soit à son domicile, ou directement sur les lieux du parc national. Toutes les entrevues ont été enregistrées sur une tablette électronique, après avoir reçu le consentement verbal de l'informateur.

La méthode utilisée pour colliger les témoignages consiste en l'entrevue semi-dirigée, qui, contrairement aux entrevues formelles, permet une plus grande flexibilité des sujets de discussion tout en étant moins intimidant pour la personne interviewée. L'objectif principal de ces rencontres visait à enregistrer toutes informations, anecdotes, ou souvenirs liés à la vie dans les camps forestiers. Au cours de ces entrevues, j'ai montré plusieurs photographies d'archive et d'artéfacts à l'aide de supports numériques, qui ont permis de réactiver certains souvenirs et de réorienter le discours en cas de digressions. Si la rencontre se voulait une discussion ouverte, les questions posées cherchaient à répondre à certaines interrogations archéologiques liées aux sites (leur chronologie, leur localisation, la position des bâtiments, leur architecture et l'organisation) et à la vie quotidienne (alimentation, travail, hygiène, santé). Une grille de questions avait été préparée à l'avance pour guider les discussions (annexe 5).

À partir des enregistrements vocaux, j'ai pu retranscrire leurs propos sous la forme de verbatim. Tout au long de cette thèse, j'ai tiré des informations à même ces transcriptions pour étayer mes interprétations ou pour apporter des informations supplémentaires. Afin de garder l'anonymat de mes sources, j'ai utilisé un système de référence par initiales pour les citations utilisées dans le texte (ex. M.B.). Si j'ai mis en avant les sources orales dans ce projet en archéologie publique, c'est qu'elles permettent : 1) de faire contribuer la population à la recherche archéologique, 2) d'accéder à la mémoire personnelle et collective de la communauté et 3) de mieux comprendre le rapport actuel au patrimoine forestier.

1.9.5 Retour et diffusion : Atelier-conférence

Un programme d'archéologie publique ne se limite pas aux activités de terrain, mais se prolonge au travers d'une série d'actions visant à en faire bénéficier l'ensemble de la communauté.

Idéalement, un esprit d'équité doit être conservé tout au long du projet. Selon moi, ce « retour à la communauté » peut se faire de différentes manières soit par la contribution directe à la recherche lors de la collecte de données, soit en rendant accessibles les résultats de la recherche une fois la collecte de données terminée.

Je suis donc retournée au Témiscouata à l'été 2017 pour diffuser les résultats préliminaires de la saison de fouilles précédente. J'ai cherché à présenter les données dans un format et un vocabulaire accessible à tous. Une première conférence a donc été planifiée avec le parc national en vue d'être présentée à l'ensemble des visiteurs. Même si la présentation a attiré bon nombre de personnes, l'auditoire n'était pas assez constitué de membres de la communauté ayant un intérêt historique, personnel ou affectif avec les découvertes présentées. Pour y remédier, j'ai conçu un événement précisément afin de rassembler la communauté locale et de lui présenter les résultats des recherches. Je tenais à ce que la communauté soit informée de l'avancement du projet et puisse interagir directement avec les objets découverts sur les sites. La présentation se voulant interactive, j'ai organisé un « atelier-conférence » en partenariat avec la Société d'Histoire et le Musée du Témiscouata (annexe 1, Figure-A.4). Cette activité a eu lieu au Fort Ingall, un site historique bien connu de la région, et situé dans un endroit central et facile d'accès à Cabano. Ce type d'activité était plus adéquat pour les personnes âgées qui n'ont pu prendre part à l'activité de fouilles publiques, mais qui désiraient tout de même contribuer à la recherche avec leurs connaissances sur l'histoire locale. En plus de la présentation interactive, j'ai présenté la collection d'artéfacts mise au jour lors des fouilles en les disposant sur une table à la vue de tous. Les membres de l'auditoire pouvaient donc intervenir tout au long de l'activité en apportant leurs interprétations des artéfacts ou bien en partageant leurs propres souvenirs entourant les camps forestiers. L'ensemble de la présentation a été enregistrée à l'aide d'une tablette électronique afin que les commentaires et informations puissent faire partie des données à analyser.

1.10 Présentation du cadre d'analyse : la réactivation de la mémoire

Tout au long de cette analyse, c'est la notion de *réactivation de la mémoire* qui guide les interprétations. Selon cette notion, l'objet, le site et la fouille archéologique peuvent servir de déclencheur de mémoire, encourageant le partage de souvenirs et de connaissances entourant le passé. À l'aide des données recueillies lors des fouilles publiques et de l'atelier-conférence, j'ai

développé une méthode d'analyse visant à caractériser la contribution des participants à la recherche. J'ai d'abord noté toutes les interventions des participants au cours de l'activité, articulées sous la forme de commentaires, d'observations ou d'anecdotes. À partir des transcriptions d'enregistrements et des fiches de notes, j'ai pu calculer le nombre d'occurrences de chaque type d'intervention. J'ai ensuite classé les interventions à l'intérieur de grandes catégories, comme le présente le tableau 1. Cette grille vise à décoder les propos portant sur le patrimoine forestier, selon qu'ils proviennent de la mémoire collective, des souvenirs personnels ou bien des connaissances des participants. Cette méthode m'a permis enfin de déterminer de quelle manière la communauté a pu concrètement contribuer à la recherche. Un tel cadre analytique représente un exemple possible d'organisation des données publiques recueillies lors de projets avec les communautés. Il m'a permis d'explorer de quelle manière l'archéologie publique agit comme déclencheur de mémoire, et de mieux comprendre la manière dont cette mémoire a pu contribuer aux interprétations archéologiques.

Catégorie	Exemple d'interventions
Mémoire individuelle	Anecdotes personnelles et souvenirs d'enfance
Mémoire collective	Information sur les camps forestiers et le contexte historique
Savoirs locaux	Information pratique et empirique sur la culture matérielle et le territoire
Interprétations archéologiques	Identification et interprétation des artefacts, observations archéologiques
Réflexions sur le passé	Commentaires personnels et perceptions du passé

Tableau 1.–Catégories d'interventions utilisées dans l'analyse

Concernant les données recueillies lors des entrevues avec les témoins directs, j'ai effectué une analyse de contenu thématique. L'objectif d'une telle analyse était d'identifier et d'isoler les informations pertinentes pour la recherche (Blanchet et Gotman 2007 ; Mazière 2005). À partir des transcriptions d'entrevue, j'ai codé et classé les propos des individus selon des thèmes généraux. Cette approche thématique permet de découper les discours en segments ayant une signification pour le locuteur. En calculant et en comparant la fréquence des thèmes évoqués, il est possible de faire ressortir les sujets d'importance pour chacun des témoins. Les renseignements contenus dans ces témoignages permettront également de compléter notre portrait des camps forestiers du Témiscouata. Enfin, à l'aide d'une analyse du discours, j'ai pu également faire ressortir certains propos tenus par les témoins qui étaient plus révélateurs de leur expérience personnelle dans les camps forestiers. L'objectif était de mieux cerner l'attitude générale et les sentiments exprimés

envers ce passé. En résumé, l'intérêt d'étudier des sites de camp forestier à l'intérieur d'un projet d'archéologie publique consiste à réconcilier le passé et le présent en permettant aux communautés actuelles d'interagir avec les objets archéologiques et ainsi de réactiver la mémoire entourant l'époque des camps forestiers.

Chapitre 2 – Portrait théorique de l’archéologie publique

We suggest that unless archaeologists find ways to make their research increasingly relevant to the modern world, the modern world will find itself increasingly capable of getting along without archaeologists. – Fritz et Plog (1970 : 412)

Depuis les années 1980, la discipline archéologique fait face à de grands enjeux éthiques concernant sa pertinence sociale et la place qu’elle réserve aux communautés touchées par les recherches (Colwell-Chanthaphonh et Ferguson 2008a ; Jameson et Baugher 2007 ; Leone et al. 1987 ; Potter 1994 ; Shackel et Chambers 2004). Les archéologues se voient reprocher, entre autres, d’être déconnectés du monde moderne (Fritz et Plog 1970), de négliger les intérêts du public et des communautés (Schadla-Hall 1999) et de perpétuer l’emprise coloniale sur les peuples autochtones (Trigger 1984). Face à ces critiques, l’émergence d’une « archéologie publique » fait écho au besoin imminent de démocratisation de la discipline. Une multitude de stratégies sont mises en place non seulement pour encourager la diffusion des résultats archéologiques et la protection du patrimoine archéologique, mais également pour favoriser l’engagement de la communauté de manière plus significative.

Aujourd’hui, l’archéologie publique est perçue comme une approche plus réflexive, engagée, qui vise l’intégration des communautés dans le processus de recherche. D’abord articulée dans les milieux anglo-saxons (États-Unis, Royaume-Uni, Australie, Canada), l’archéologie publique ou communautaire englobe un ensemble de méthodes et concepts visant à définir et à approfondir le rapport entre l’archéologie et la société. Le penseur français Michel Foucault observe toutefois qu’une nouvelle discipline n’émerge pas en vase clos, mais représente le fruit de « l’épistémologisation » d’un ensemble de savoirs et pratiques déjà existant (Foucault 1969 : 245-246). En effet, l’émergence de l’archéologie publique fait partie intégrante de la longue évolution théorique qu’a connue la discipline archéologique depuis les années 1970. Elle se positionne par rapport à une multiplicité de courants, de concepts et de principes définis à l’intérieur d’un « spectre » de l’archéologie publique (Figure 3). La synthèse historique et épistémologique de l’archéologie publique qui suit vise à situer cette thèse dans la continuité des courants théoriques passés et actuels.

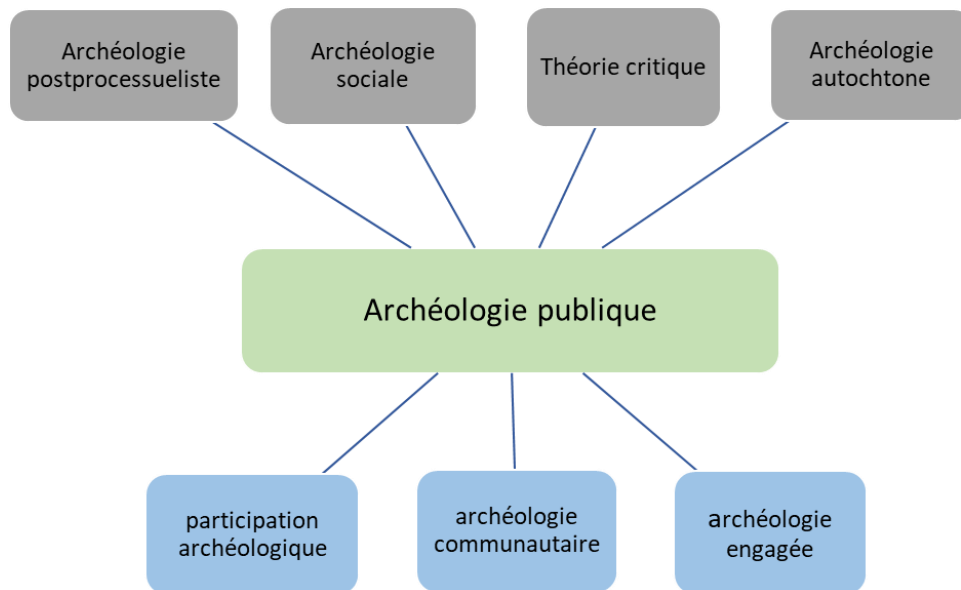


Figure 3.– Schéma représentant le « spectre de l'archéologie publique ». Les cases grises représentent les influences théoriques et les cases bleues représentent les principales approches opératoires actuelles. (Source : L. Bolduc)

2.1 Rétrospective des influences théoriques de l'archéologie publique

Une première question se pose à savoir quels courants théoriques ont permis l'émergence et la formation de l'archéologie publique? Je répondrais que l'archéologie publique tire ses principales influences de l'archéologie postprocessueliste, de l'archéologie sociale, de l'archéologie autochtone et de la théorie critique (*critical theory*). Un retour chronologique au travers ces différents courants mettra en lumière les principaux penseurs et praticiens qui ont posé les bases d'une nouvelle approche archéologique. Je tiens à préciser qu'il ne s'agit en rien d'un schéma exhaustif des approches présentées au sein de la littérature. Plusieurs influences et courants théoriques considérés plus marginalisés ont également fortement contribué à création d'une discipline plus diversifiée et plurielle. Je me suis simplement limitée aux approches qui ont été plus centrales dans la construction de mon propre projet et qui ont constitué les influences théoriques et pratiques utiles selon mon contexte de recherche.

2.1.1 Au-delà de l'archéologie processuelle et du positivisme

Au cours des années 1960 et 1970, l'influence théorique de la Nouvelle Archéologie (*New Archaeology*) se propageait au sein du milieu universitaire nord-américain, britannique et scandinave. Adoptant une pensée positiviste, la Nouvelle Archéologie tenait à élever la discipline au rang de « science objective » en utilisant les méthodes quantitatives dans le but d'édifier des théories générales du comportement humain. Les recherches s'orientaient vers la compréhension des schèmes d'établissement, des modes de subsistance et de la technologie des peuples préhistoriques, et cela, dans une perspective d'adaptation écologique sans attention particulière portée aux croyances et aux spécificités culturelles des groupes étudiés (Trigger 2006 : 394-395). À cette époque, le milieu archéologique était dominé par une élite masculine blanche (Knapp 1996 : 142) menant des projets d'envergures financés par les grands établissements muséaux (Smithsonian Institute, Musée de l'Homme, etc.). L'archéologie restait la chasse gardée d'une poignée d'experts, dont les activités se déroulaient hors de la portée du public et des communautés étudiées. Par ailleurs, l'idée « d'objectivité » scientifique justifiait la réticence des archéologues à se préoccuper des considérations sociales et politiques entourant leurs recherches. Situait le passé en dehors du présent, les archéologues ne croyaient pas qu'il était approprié d'utiliser le savoir archéologique dans les débats entourant les enjeux contemporains (Hodder 1991a ; Shackel 2002). La disposition positiviste de l'archéologie de ces années véhiculait l'idée d'une vérité atteignable par la science et proposait une version du passé contrôlée par des experts qui se distanciaient des communautés et des enjeux du présent.

Ainsi, peu d'intérêt était porté envers le soutien et la participation du public, préférant garder les communautés à l'écart des interprétations archéologiques (McGimsey 1972 ; Shackel 2002 ; Simpson 2009b : 24-25). La démarche archéologique était empreinte de cette notion de distance « objective » par rapport aux objets d'étude et au public en général. Il n'était pas bien vu pour les chercheurs de s'engager avec les communautés au-delà de leurs recherches. Inévitablement, un sentiment de méfiance s'est développé envers des archéologues qui arrivaient sur le terrain en observateur distant, emmagasinant des données et repartant sans égard pour les populations les ayant accueillis. Nicholas et Hollowell (2008) qualifient cette extraction de connaissances et de données de « colonialisme scientifique ». Plusieurs auteurs ont critiqué le traitement des Autochtones comme de simples objets d'études ne possédant ni contrôle ni agentivité au regard de

la construction et de la gestion de leur propre passé (Deloria 1992, 1995 ; Ferguson 1996 ; McGuire 1992 ; McNiven 2005 ; Trigger 1980, 1984).

Au cours des années 1970, le milieu de l'anthropologie a fait l'objet de critiques similaires (Asad 1973 ; Hymes 1974). Plusieurs se disaient alors insatisfaits de la manière dont les anthropologues se cachaient derrière leur objectivité pour justifier leur détachement envers les communautés qu'ils étudiaient. Certains chercheurs sont d'avis qu'un engagement plus personnel de l'anthropologue a le potentiel d'engendrer des changements positifs dans la vie des individus (Gough 1968 ; Leacock 1987 ; Menzies 2001). Menzies (2001) reproche à l'ethnologie scientifique traditionnelle de reproduire des inégalités sociales. Il affirme que la soi-disant objectivité scientifique est une illusion et que les chercheurs devraient s'engager ouvertement dans les enjeux et les luttes des peuples opprimés (Menzies 2001). En réponse à ces critiques, l'anthropologie engagée revendique l'implication personnelle des chercheurs dans la communauté à l'étude. L'anthropologue canadien Richard Salisbury (1976) a choisi de se positionner en tant qu'ombudsman face aux communautés, en d'autres termes, en médiateur neutre qui traduit le langage des deux partis opposés dans le cas de situations politiques chargées. Sans négliger l'importance et le rôle qu'il peut jouer dans les luttes politiques et économiques vécues par les communautés minorisées, l'anthropologue doit cependant, d'après Salisbury, conserver sa neutralité et transmettre l'information de manière compréhensible aux deux partis sans appuyer un point de vue plus qu'un autre. Ces pionniers en anthropologie ont tenté d'ouvrir le dialogue et de remettre en question les méthodes de recherche traditionnelles en faveur d'une pratique plus réflexive et engagée envers les communautés.

2.1.2 De l'archéologie postprocessuélisme à l'archéologie sociale

Alimentée par ces frustrations à l'égard de l'archéologie processuelle et de l'anthropologie traditionnelle, la discipline entreprend un tournant épistémologique majeur qui viendra bouleverser le mode de production intellectuelle. Les années 1980 et 1990 ont assisté à l'éclatement des approches conceptuelles et méthodologiques avec l'arrivée des courants postmoderniste, postprocessuélisme, marxiste, féministe, etc. Le relativisme et le constructivisme sont préférés au positivisme traditionnel. Ce virage ouvre la porte à une diversité de perspectives sur le passé, entre autres pour tout ce qui a trait à l'incorporation des voix autochtones (Anyon et Ferguson 1995 ;

Layton 1989). D'après Bruce Trigger, ces nouveaux intérêts de recherche orientés vers le côté humain ont eu l'effet d'encourager le rapprochement entre les groupes autochtones et les archéologues (Trigger 1997). Dans sa synthèse sur les contributions du courant postmoderniste à l'archéologie, Bintliff (1991 : 275-276) soutient que le postprocessuélisme aura poussé les archéologues à repenser les dimensions sociales et morales de leurs recherches et à s'ouvrir à différentes perspectives sur le passé, particulièrement celles des minorités sous-représentées dans le discours dominant. De manière générale, le postprocessuélisme reconnaissait l'importance du contexte, de la construction sociale et des recherches multidisciplinaires.

Au cœur de ce renouveau théorique se trouvent de grandes questions entourant les répercussions sociales des recherches, l'autorité des archéologues sur la construction du passé (Deloria 1995) et la pertinence de l'anthropologie dans le monde contemporain (Ahmed et Shore 1995). Avec la professionnalisation du milieu archéologique, un dispositif institutionnel est mis en place pour nommer les archéologues comme des experts du patrimoine pouvant manipuler, gérer et interpréter les données du passé. C'est à cette époque que se manifeste une « crise de la représentation », traduisant une incertitude sur la manière adéquate de décrire et d'analyser les réalités sociales (Clifford et Marcus 1986 ; Pels et Nencel 1991 ; Said 1978). Mon intention ici n'est pas de faire la synthèse de ce débat qui a profondément marqué l'histoire de la pensée anthropologique. Je vais simplement souligner que le milieu anthropologique est passé par une période de redéfinition épistémologique et a reconnu l'urgence de s'adapter aux nouvelles réalités du monde contemporain. Ahmed et Shore pensent que ce n'est pas une crise de la représentation qu'a traversée l'anthropologie, mais bien une crise de la pertinence : « *Social anthropology as we have known it is in danger of becoming marginalized and redundant unless it adapts to the changing world which now threatens to undermine its cherished theories, methods and practices* » (Ahmed et Shore 1995 : 15). Selon eux, la crise nécessite de s'engager dans les enjeux contemporains, de s'intéresser aux problèmes d'intérêt public, de savoir communiquer ses recherches à une audience plus large que le seul cercle universitaire.

Avec le temps, la pensée postprocessuélisme évolue et fait place à d'autres approches, en l'occurrence celle de l'archéologie sociale. Certains ont discuté et tenté d'appliquer cette vision d'une archéologie indissociable de son contexte social (Hall 2001 ; Hodder 2008 ; Hodder et al. 1995 ; Loewen 2010 ; Meskell et Preucel 2007 ; Trigger 2006). Ces archéologues explorent

davantage les dimensions sociales, culturelles et religieuses des populations passées et redirigent leurs intérêts envers l'expression sociale de l'humain au travers de la production matérielle. S'inspirant particulièrement des théoriciens des sciences sociales, comme Pierre Bourdieu ou Anthony Giddens, les chercheurs abordent une multitude de concepts interreliés, comme l'agentivité (*agency*), l'identité, la mémoire, le genre, l'ethnicité, la classe sociale ou la matérialité.

Plusieurs de ces idées soutenues par l'archéologie sociale avaient été mises à l'essai par Ian Hodder dans le cadre de ses recherches au site néolithique de Çatal Höyük en Turquie (Hodder 2003). Son approche théorique repose sur les notions de multivocalité et de réflexivité. Il reconnaît que le passé est construit en partie dans le présent dans une relation dialectique et que nous devons intégrer la voix des minorités afin de développer des interprétations alternatives complémentaires au discours dominant (Hodder 1991a, 1991b). Hodder (2008 : 198) rappelle qu'il est primordial de créer un contexte collaboratif de travail dans lequel ces différentes voix seront validées en fonction des réalités sociales. Par contre, il conteste la légitimité de toutes ces voix alternatives et il rejette la position relativiste soutenant que toutes les « vérités » et « connaissances » s'équivalent. Il affirme qu'un tel éclatement des interprétations risque de désavantager les acteurs sociaux et permet aux archéologues de rester détachés et désengagés (Hodder 1991a). Sans tomber dans le piège du relativisme, il est possible d'enrichir la « voix archéologique » par d'autres systèmes de savoirs. On y constate alors une sensibilité pour l'incorporation des voix oubliées de l'histoire dominante : celles des femmes, de la classe ouvrière, des communautés autochtones ou afro-américaines, etc.

2.1.3 Apport de l'archéologie autochtone

En réaction aux abus de confiance et aux pratiques maladroites perpétrés par certains archéologues depuis des décennies, la voix de chercheurs d'ascendance autochtone s'élève pour formuler les bases d'une approche nommée *Indigenous archaeology* (archéologie autochtone) visant la décolonisation de la pratique archéologique. Les bases théoriques et méthodologiques de cette approche ont eu une influence indéniable dans la construction de l'archéologie publique aujourd'hui. L'archéologie autochtone peut se définir assez simplement par l'archéologie pratiquée *par, pour* et *avec* les communautés autochtones. Les premiers énoncés théoriques ont été formulés peu avant le tournant du millénaire (Nicholas et Andrews 1997 ; Swidler et al. 1997 ; Watkins

2000), puis une série d'auteurs ont poursuivi dans cette voie afin d'en développer les principes et les méthodes constitutives (Atalay 2006, 2012; Gonzalez et al. 2006; Kerber 2006; Lydon et Rizvi 2010; Nicholas 2010; Silliman 2008; Smith et Wobst 2005). Dans leurs écrits, les chercheurs tentent de déconstruire l'épistémologie scientifique occidentale pour promouvoir d'autres systèmes de savoirs et de construction du passé. Cela passe essentiellement par l'intégration de la tradition orale au savoir archéologique (Anyon et al. 1997). Cette composition épistémologique prend en considération de nouvelles méthodes d'investigation incluant l'histoire orale, la généalogie et les connaissances traditionnelles du territoire, tout en respectant les valeurs et sensibilités des Autochtones.

Ces initiatives s'insèrent dans la foulée des changements législatifs encadrant les recherches en contexte autochtone. En 1990, le Congrès des États-Unis adopte en 1990 la *Native American Grave Repatriation Act* (NAGPRA) qui oblige les archéologues à restituer aux communautés autochtones concernées les restes humains, les objets funéraires et autres objets dits du patrimoine culturel exhumés lors des fouilles archéologiques effectuées sur des terres du ressort du fédéral. Cette loi relance le débat d'une pratique archéologique plus éthique et collaborative, et remet en question les rapports de pouvoir préexistants entre les archéologues et les communautés autochtones. Un des premiers exemples de réussite d'un projet de recherche collaboratif est trouvé dans le sud-ouest des États-Unis, lors d'un projet conjoint avec les communautés zuñis qui se sont engagées dans la gestion et le contrôle de leur patrimoine (Anyon et Ferguson 1995).

L'archéologie autochtone a tout de même fait l'objet de critiques qui dénonçaient la perte de la rationalité scientifique aux mains d'un savoir traditionnel subjectif (McGhee 2008). Certains auteurs y voient deux perspectives non conciliables, autrement dit, que la vision du monde autochtone entre en contradiction avec l'approche scientifique des archéologues (Higginbotham 1982). Pourtant, d'autres ont imaginé la possibilité d'une collaboration basée sur le respect et la décolonisation (Watkins 2012). Cette décolonisation cherche à reconnaître différentes perspectives et interprétations du passé, et à adopter un modèle de recherche collaboratif qui fait participer les membres des communautés de manière respectueuse (Atalay 2012; Moser et al. 2002). L'objectif est d'équilibrer les rapports de pouvoir qui ont trop longtemps défavorisé les Autochtones au profit des chercheurs experts.

Du côté de l'anthropologie nord-américaine, une série de propositions similaires a émergé en faveur de recherches gérées *par* les Autochtones (Jones 1970), utilisant des méthodologies décolonisatrices et orientées vers les intérêts des communautés concernées (Smith 1999). L'anthropologue autochtone Charles Menzies (2001) propose des bases méthodologiques permettant d'asseoir des relations respectueuses : 1) initier le dialogue et composer une proposition de recherche, 2) modifier des objectifs en consultation avec la communauté, 3) réaliser la recherche comprenant des membres de la nation et valoriser le transfert des connaissances et aptitudes, 4) rester en contact avec la nation lors des phases d'analyse et communiquer les résultats de manière compréhensible. En plus d'un repositionnement méthodologique, une telle anthropologie autochtone rejette le paradigme de la science occidentale comme seule option valide en recherche.

Malgré les réticences du milieu universitaire devant la perte d'objectivité, Leacock (1987 : 323) avance qu'il n'existe pas de corrélation entre l'engagement des chercheurs et la rigueur scientifique de la recherche. Un anthropologue impliqué dans la communauté prendra autant, sinon plus de précaution pour obtenir un enregistrement juste et rigoureux des informations. Menzies appuie les initiatives de ses prédécesseurs (Gough 1968 ; Leacock 1987) qui ont osé s'engager en mettant à contribution la neutralité implicite de leur discipline au bénéfice des communautés (Menzies 2001 : 32). Il prône également d'appliquer les mêmes considérations de décolonisation et d'engagement social aux études des autres groupes minorisés par le discours dominant du passé et maintenus à l'écart des recherches. Plusieurs chercheurs vont reconnaître la pertinence de ces nouvelles orientations de pratiques collaboratives pour tous les groupes soumis aux rapports de domination créés par le colonialisme, l'impérialisme, le capitalisme ou l'esclavage (Lyons 2013 ; Menzies 2001).

Aujourd'hui, alors que nombre de recherches en archéologie publique sont menées dans des contextes non autochtones, il est primordial de rappeler l'immense contribution théorique et éthique de l'archéologie autochtone durant les trente dernières années. Même un projet comme le nôtre, abordant la réalité ouvrière des travailleurs forestiers du Témiscouata au XX^e siècle, pourra s'inspirer des idées centrales de l'archéologie autochtone pour tout ce qui a trait à la reconnaissance de toutes les voix minorisées du passé, aux rapports de pouvoir entre le chercheur et la communauté, et à l'adaptation de la recherche aux contextes sociaux locaux.

2.1.4 Influence de la théorie critique

Le discours réflexif de la théorie critique (*critical theory*) incarne une autre assise théorique importante de l'archéologie publique. À partir des années 1920, un groupe d'intellectuels allemands faisant partie de « l'École de Francfort » forment les bases de la théorie critique. Ceux-ci s'intéressaient particulièrement au rapport entre l'idéologie et la construction du savoir (Leone et al. 1987 : 283-284). S'inspirant de cette approche, les archéologues remettent en question la position d'autorité de l'archéologue, s'attaquant à la construction hégémonique du passé et de l'histoire des cultures non occidentales. Dans l'ouvrage, *Toward a Critical Archaeology*, Leone, Potter et Shackel (1987) proposent d'adapter les principes de la théorie critique à l'archéologie dans le but d'exposer les multiples facteurs (politiques, sociaux, économiques) influençant l'interprétation du passé. Quelques années plus tard, le projet *Archaeology in Annapolis* mené par l'Université du Maryland est mis sur pied, se démarquant par sa démarche réflexive et participative (Potter 1994). Au cœur du projet se trouve l'idée d'offrir au public une visite guidée réflexive d'un site archéologique du XIX^e siècle. La trame de la visite est tissée en vue de sensibiliser les visiteurs à l'impact des enjeux politiques sur la construction du passé. L'objectif était de développer chez les visiteurs un sens critique et un questionnement de l'origine de leurs propres pratiques quotidiennes.

Hodder (2003) rappelle l'importance de se demander comment nos perceptions, nos biais et nos interprétations peuvent venir affecter la construction du passé, et comment de telles constructions affectent le présent. L'archéologue se doit de remettre en question le pouvoir en place et de partager une partie de son autorité dans le but de permettre à d'autres voix d'émerger (Hamilakis 1999 : 66). Pour Palus et al. (2006), la théorie critique offre un cadre pertinent pour expliquer comment l'idéologie opère dans toutes les facettes de la réalité sociale. Dans le cas des études de classe, de genre et d'ethnicité, les chercheurs s'intéressent à évaluer comment les enjeux du passé se prolongent dans ceux du présent. L'objectif de cette approche est d'apporter une certaine conscience locale du pouvoir et des idéologies qui façonnent autant le présent que le passé.

La *critical archaeology* a été longuement débattue et revisitée (Washburn 1987 ; Wilkie et Bartoy 2000), si bien que plusieurs chercheurs l'intègrent encore à la conception de leurs recherches collaboratives avec les communautés (Hodder 2003 ; Lyons 2013 ; Matthews 2004 ; McDavid 1997). Bien que cette théorie ne soit pas mise en premier plan dans cette présente étude,

elle a, en revanche, imprégné la nature de mes interactions auprès du public tout au long du projet. J'ai porté une attention particulière à laisser les participants construire leurs propres interprétations du passé et à prendre conscience de mes propres biais et motivations en tant que chercheuse qui détient une certaine position d'autorité.

2.2 Les débuts de l'archéologie publique : pratique avant théorie

Aux États-Unis, le premier archéologue à avoir utilisé le terme « archéologie publique » est Charles McGimsey dans son livre *Public Archaeology* de 1972. À l'époque, McGimsey associe ce terme à une pratique archéologique professionnelle exercée *au nom du public* et *à l'aide des fonds publics*. Répondant aux nouvelles exigences législatives, les archéologues sont désormais mandatés – par le gouvernement ou des entrepreneurs privés – pour assurer le relevé et la sauvegarde des biens archéologiques menacés par les travaux d'aménagement du territoire. L'archéologue se porte donc garant du patrimoine archéologique *pour le bien commun de tous*. Dans ce contexte, l'archéologie publique est née d'un sentiment d'urgence de préserver les sites archéologiques. Selon McGimsey (1972), cela doit passer par l'éducation des gens aux enjeux du patrimoine archéologique, les objectifs étant de sensibiliser la population à la protection du patrimoine archéologique et de chercher son appui dans le financement des programmes archéologiques. Cette association de l'archéologie publique à la pratique professionnelle – contrairement à la recherche universitaire – est reprise par Thomas King (1983) qui rappelle les devoirs parfois contradictoires de l'archéologue envers la population, mais aussi envers la loi, ses clients et ses collègues. Autant King encourage les différentes initiatives de participation du public aux projets de terrain mandatés, autant il reconnaît que de telles activités sont mal accueillies par le milieu professionnel. La participation du public est vue comme une nuisance, demandant trop de supervision et promouvant même le pillage de sites archéologiques (King 1983 : 159).

Dans son article paru dans la revue *Current Anthropology*, Daniel Miller (1980) est l'un des rares chercheurs à avoir défendu l'importance de la contribution de la communauté à cette époque. En se basant sur son expérience aux Îles Salomon, Miller avance que les archéologues ont tout à gagner à s'adapter au contexte local et à la vie sociale, et à avoir recours à la tradition orale comme source complémentaire d'information (Miller 1980). Il reconnaît que les sites archéologiques possèdent une valeur pour les communautés et qu'ils détiennent encore un rôle important dans le

présent. Surtout dans le cas des pays alors dits « en voie de développement », les archéologues devaient justifier leur présence et leur pertinence aux yeux de ces communautés qui avaient peu de ressources (Miller 1980 : 714). Ces idées novatrices pour l'époque ont alimenté une intéressante discussion à la suite de l'article, mais ne semblent pas avoir affecté la pratique au-delà de ce débat intellectuel.

Il faut attendre les années 1990 pour voir une réelle adoption et la promotion des principes de l'archéologie publique par les associations d'archéologie. La notion d'archéologie publique se détache alors de son association à la pratique professionnelle *au nom du public* pour justifier des activités de diffusion et d'éducation *au bénéfice du grand public*. Cette réorientation apparaît en réponse au besoin pressant de justifier la place de l'archéologie dans la société et de rendre la discipline plus accessible aux différentes communautés (Society for American Archaeology 1996). Francis McManamon (1991) rappelle aux archéologues l'importance d'adapter leur message en fonction de chaque type de public s'ils veulent générer un intérêt grandissant pour leurs projets archéologiques. Dans ce contexte, le « public » renvoie non seulement à l'ensemble de la population consommatrice du savoir archéologique, mais également à l'ensemble des instances gouvernementales, politiciens, promoteurs, enseignants, nations autochtones, amateurs, sociétés d'histoire, etc., pesant sur la pratique archéologique. Chacun de ces groupes peut avoir des intérêts distincts envers le patrimoine archéologique, qu'ils soient culturels, identitaires, politiques ou économiques, et l'archéologue doit savoir communiquer efficacement avec chacun de ces auditoires intéressés. Les archéologues ne sont plus les seuls à bénéficier du patrimoine archéologique et partagent la responsabilité de transmettre ce savoir de façon accessible. De cette manière, les archéologues se font redevables envers le public qui les finance.

Plusieurs publications de cette époque misent sur l'éducation et la diffusion comme démarche centrale à la pratique de l'archéologie publique (Jameson 1994, 1997 ; Little 2002 ; Molyneaux et Stone 1994 ; Stone et Planel 1999). Les initiatives d'éducation interactive font désormais partie des programmes de recherche et de diffusion des principaux organismes patrimoniaux comme les parcs nationaux, les sites historiques et les musées d'archéologie. Lea et Smardz définissent l'archéologie publique ainsi : « *those projects and programmes designed to enhance popular knowledge of and appreciation for archaeology* » (Lea et Smardz 2000 : 141). Selon cette définition plutôt simpliste, l'archéologie publique se voulait en ce temps une pratique ludique centrée sur la diffusion du savoir

archéologique. À cette époque, la participation du public à la démarche archéologique demeurait à un degré encore superficiel, permettant aux personnes de profiter de l'expérience archéologique sans véritablement y *contribuer*.

2.2.1 L'archéologie publique au Royaume-Uni

Au Royaume-Uni, le contexte dans lequel l'archéologie publique a émergé se distingue de l'Amérique du Nord par 1) l'absence des enjeux liés aux peuples autochtones, 2) une participation régulière des groupes amateurs, 3) l'existence de programmes de financement public majeurs. Le Royaume-Uni possède un historique d'engagement citoyen dans le patrimoine archéologique local qui n'a pas d'égal en Amérique du Nord. Depuis le XIX^e siècle, il existe une forte tradition d'amateurs d'histoire et d'archéologie qui s'investissent personnellement dans la sauvegarde et la mise en valeur des ressources archéologiques régionales. Ces groupes constituent des acteurs importants de la scène locale qui se sont, en quelque sorte, approprié la pratique archéologique (Simpson 2009b ; Thomas 2014). Avec la professionnalisation de la discipline et l'arrivée de l'archéologie préventive dans les années 1980, ces amateurs perdent leur place à la table et sont relégués au même niveau que le grand public.

Malgré ce cloisonnement de la pratique archéologique, une des particularités du contexte britannique est l'apport financier venant du secteur public au travers de subventions et de programmes gouvernementaux (English Heritage ou Heritage Lottery Fund, Museums, Libraries and Archives, Institute of Field Archaeologists). Ces organismes offrent dès lors des options de financement pour des projets patrimoniaux à caractère communautaire et identitaire. Ces nouvelles sources de financement ont encouragé l'émergence d'une archéologie dite communautaire (*community archaeology*) visant à intégrer les membres d'une communauté dans des activités patrimoniales (Simpson 2009b : 35). Ancrés dans un discours politique, les programmes et les projets d'archéologie communautaire devaient favoriser la cohésion sociale et le partage d'un sentiment identitaire commun et d'appartenance au territoire (Isherwood 2012 : 11). Plusieurs archéologues (Isherwood 2012 ; Marshall 2002) soutiennent que l'apparition d'une archéologie communautaire en Angleterre ne représente pas le fruit d'une réflexion théorique interne à la discipline même, mais répondait au contraire à des possibilités externes pour le financement des projets à caractère communautaire. Aujourd'hui, l'archéologie communautaire au Royaume-Uni

est considérée comme un domaine de recherche distinct qui possède ses propres questions, processus et pratiques (Dalglish 2013a ; Marshall 2002 ; Richardson et Almansa- Sánchez 2015 ; Tripp 2012).

À compter de 1986, le *World Archaeological Congress* (WAC) voulut élever la discussion et la réflexion de la place de l'archéologie dans la société contemporaine. Cet organisme à but non lucratif a énoncé les bases d'une archéologie plus réflexive, moins eurocentrique et plus adaptée au présent (Asherson 2000 : 2 ; Schadla-Hall 2006). Dans une visée postcolonialiste, plusieurs archéologues s'intéressent à la dimension sociopolitique de la pratique archéologique en dehors du milieu universitaire (Meskell 1998). Dans un éditorial de la revue *European Journal of Archaeology*, Tim Schadla-Hall énonce sa vision de l'archéologie publique :

We should consider not only public interest in terms of protecting and recording the past but also ways in which we can both involve the public and make it possible for them to engage in many of the issues which we too often debate without reference to them. (Schadla-Hall 1999 : 147)

Peu après, le milieu archéologique se dote de la revue scientifique *Public Archaeology*, couvrant des sujets aussi variés que le marché clandestin d'antiquités, la représentation de l'archéologie dans les médias, et la participation des communautés locales à la démarche archéologique. Dans ce contexte européen, l'archéologie publique s'intéresse également à la perception de l'archéologie par le public et à la notion de consommation de « commodités » archéologiques (Flatman 2009; Holtorf 2007; Moshenska 2009, 2017; Richardson et Almansa-Sánchez 2015). Ces produits archéologiques comprennent non seulement les artefacts et les sites, mais également les éléments de culture populaire, les tours guidés, les connaissances et autres aptitudes intellectuelles produites par une éducation formelle en archéologie (Moshenska 2009 : 46). Une telle perspective économique permet d'évaluer cette « industrie » de l'archéologie afin de mieux comprendre les raisons derrière la consommation de tels produits par le public.

2.2.2 Développement de l'archéologie publique au Canada

Au Canada, aucune législation nationale ne régit la gestion du patrimoine archéologique, hormis dans les lieux et monuments nationaux dûment constitués. Il en revient à chaque province de financer, gérer et développer sa propre archéologie en fonction du contexte local. Au Québec,

la pratique archéologique se retrouve partagée entre les mains des professionnels (firmes privées d'archéologie, musées, parcs nationaux), des chercheurs universitaires, des municipalités et, en de rares occasions, d'amateurs (société d'histoire). Depuis les années 1970, la vaste majorité de l'archéologie est pratiquée par le secteur privé dans le cadre de projets ponctuels mandatés, créant ainsi un certain fossé entre le public et l'archéologie. À l'époque des grands projets de développement dans le Nord canadien, de nombreux chercheurs venant de toutes disciplines (anthropologie, géographie, sociologie, droit) ont eu à travailler sur les questions autochtones. En réalité, les communautés étaient rarement consultées, et encore moins considérées comme partenaires, ce qui a contribué à consolider l'image négative des scientifiques et des anthropologues (APNQL 2014 : 1). Aujourd'hui, des documents officiels et protocoles existent pour guider les chercheurs dans l'application des valeurs de respects, d'équité et de réciprocité (APNQL 2014). Un nombre croissant de projets visant la décolonisation de l'archéologie voit le jour, encourageant l'implication des communautés autochtones dès les premières étapes d'élaboration de questions et d'objectifs de recherche. Malgré ces nombreux efforts d'inclusion et les progrès établis, Kelvin et Hodgetts (2020) dénoncent le fait que de telles initiatives tendent à répliquer les mêmes dynamiques coloniales et à favoriser le statu quo. Ces projets favorisent davantage le modèle de la science occidentale plutôt qu'intégrer les paradigmes autochtones (Kelvin et Hodgetts 2020 : 7). C'est pourquoi certains chercheurs proposent d'autres avenues, par exemple celle d'une « archéologie du cœur » qui accueille ouvertement l'union des caractères intellectuels et émotifs dans le but de former une pratique archéologique plus holistique et chaleureuse (Lyons et al. 2019; Supernant et al. 2019). Ceux-ci préconisent des connexions authentiques, personnelles et saines entre les chercheurs et les différentes communautés autochtones pour le partage constructif d'information sur le passé.

Plusieurs initiatives collaboratives dans les milieux autochtones ont vu le jour au cours des trente dernières années au Québec. Par exemple, depuis sa création au Nunavik, en 1980, l'Institut Culturel Avataq a longtemps organisé des activités de recherches archéologiques avec les jeunes de la communauté inuite. Cet organisme a mis sur pied bon nombre de projets visant la documentation, la protection et la valorisation du patrimoine inuit local (Institut Culturel Avataq 2020). Citons également l'embauche de l'archéologue David Denton dans les années 1990 par la nation crie, offrant un exemple de collaboration fructueuse entre archéologues et communautés autochtones dans le Nord (Denton 2002, 2003). Plus récemment le projet collaboratif au fort

Odanak, organisé par le Musée des Abénakis et ses partenaires, visant à former quelques membres de la communauté aux techniques de l'archéologie (Musée des Abénakis 2020). Enfin, soulignons le programme de recherches archéologiques de Ekuanitshit sur la Côte-Nord qui a impliqué les membres de la communauté innue, autant dans la conception du projet que dans le travail de terrain (Ouellet 2018). Souvent de nature ponctuelle, ces programmes éducatifs et participatifs ne générèrent que peu de publications scientifiques. Il fallut attendre 2018 pour voir un numéro spécial de la revue *Recherches amérindiennes au Québec* consacré aux approches communautaires et collaboratives dans les recherches archéologiques en contexte autochtone au Québec.

En 1999, l'Association canadienne d'archéologie (ACA) adopte un code de déontologie incitant ses membres à : 1) communiquer les résultats de leurs recherches à un large public, 2) sensibiliser le public à la protection du patrimoine archéologique, et 3) se rendre accessible aux groupes d'intérêts locaux (ACA 1999). Les approches de l'archéologie publique et communautaire se sont donc retrouvées en pleine expansion au Canada et prennent de plus en plus de place dans la littérature académique (Cook et Compton 2018; Kelvin et Hodgetts 2020; Lea et Smardz 2000 ; Lea 2007, 2014; Lyons et Blair 2018; Supernant et al. 2019). Afin de répondre à cette préoccupation d'ouverture au public, une multitude de programmes à caractère éducatif et participatif voient le jour au Canada, notamment en Ontario (Doroszenko 2007 ; Lea 2007) et dans les provinces maritimes (Hansen et Fowler 2007 ; Pope et Mills 2007). La majorité d'entre eux ont été développés au sein de musées, de sites historiques, de parcs nationaux (Cloutier 1997) ou encore des projets universitaires offrant au public des activités archéologiques diverses : fouilles publiques, écoles de fouilles, conférences, ateliers, visites guidées interactives, etc. Un exemple d'une des premières initiatives d'intégration du public peut être donné par le projet de recherche de Adrian Burke et d'Érik Chalifoux au Témiscouata à l'été 1992 (Chalifoux 1993). Ceux-ci ont réalisé un « projet pilote » de fouilles publiques, invitant des groupes de bénévoles à participer aux différentes tâches menées par les archéologues sur le terrain. Si les premières initiatives de recherche publique et collaborative au Canada se sont développées en contexte autochtone, de plus en plus de projets explorent le patrimoine méconnu d'autres communautés culturelles de la période historique (Brooks 2005).

Dans la foulée des réformes archéologiques des années 1960 et 1970, au lieu d'être le fruit intellectuel des universités, l'archéologie publique répondait plutôt à un besoin professionnel et

gouvernemental. L'archéologie publique telle que pratiquée aux États-Unis et au Canada a dans un premier temps développé un discours centré sur la promotion de l'archéologie et la vulgarisation du savoir archéologique au grand public. Malgré les bonnes intentions des établissements muséaux et d'enseignement, l'archéologie publique s'est fait coller l'étiquette d'un simple mode de transmission du savoir archéologique par le divertissement. Cette étiquette « superficielle » encore attachée aujourd'hui a contribué à tenir à distance l'archéologie publique du milieu de la recherche universitaire. Cette trajectoire explique d'une certaine façon pourquoi les archéologues universitaires ont éprouvé, et éprouvent encore aujourd'hui de la difficulté à théoriser un mouvement initialement pratique et contextuel. Dès lors, comment partir d'un ensemble de pratiques et de méthodes si hétérogènes pour en arriver à un programme de recherche réfléchi basé sur la conceptualisation du rapport entre la société et l'archéologie ?

2.3 Théoriser la pratique : les modèles de l'archéologie publique

Pour expliquer l'émergence de l'archéologie publique au sein de la discipline, nous pouvons nous tourner vers les idées de Michel Foucault tirées de *L'archéologie du savoir* (1969). Foucault tente de disséquer les disciplines scientifiques existantes pour comprendre comment elles sont passées du champ de connaissances empiriques à celui d'une science formalisée. Il avance que certaines disciplines émergent d'abord du domaine du discours et des *positivités*, c'est-à-dire d'une base de connaissances, d'expériences et de pratiques. C'est le tri et l'analyse du discours d'un champ scientifique qui donne lieu à un nouveau savoir (Foucault 1969 : 247). Les bases d'une nouvelle discipline se consolident ensuite dans le processus d'*épistémologisation* de ce savoir, autrement dit dans l'articulation de concepts et de choix théoriques au sein de la discipline. L'archéologie publique se situe, selon moi, dans cette étape d'épistémologisation. La pratique, les discours et les réflexions critiques entourant l'archéologie publique ont effectivement créé un ensemble de savoirs qui ont été triés et reformulés en différents énoncés conceptuels. Cependant, en l'absence de lois générales et d'une théorie unifiée de l'archéologie publique, cette discipline n'aurait pas encore atteint la phase de *formalisation* comme l'entend Foucault.

Le modèle théorique de l'archéologie publique est en redéfinition depuis plus d'une vingtaine d'années. D'abord, apparaît en 1997 la publication d'un numéro spécial de la revue *Historical Archaeology* consacré à la relation entre l'archéologie et le public. Dans son introduction, Carol

McDavid exprime le besoin d’approfondir les bases théoriques dans l’étude du rapport entre les communautés et l’archéologie. Pour ce faire, il est important de s’écarter des relations publiques pour laisser place à un réel échange dynamique avec les communautés. Ce numéro constitue l’une des premières tentatives de définition d’une discipline en pleine formation qui ne demande qu’à être prise au sérieux. Depuis, l’archéologie publique a été adoptée par un nombre grandissant de chercheurs au sein du milieu universitaire. Cette croissance s’accompagne d’un foisonnement d’approches et de définitions qui peut rapidement devenir déroutant (Almansa-Sanchez 2010 ; Matsuda 2004 ; Richardson et Almansa-Sanchez 2015).

Auteurs	Définitions
Lea 2007: 108	« <i>Public archaeology is the discipline of archaeology that links members of many publics with archaeological heritage</i> »
Flatman 2009 : 51	« <i>Public archaeology is archaeology for all</i> »
McDavid 2009 : 165	« <i>Public archaeology can now be seen as any endeavours in which archaeologists interact with the public, and any research (practical, analytical, theoretical) that examines or analyses the public dimensions of doing archaeology</i> »
Almansa Sánchez 2010 : 1	« <i>All the relations between archaeology and the present society, in order to improve the general understanding and cohabitation of archaeology</i> »
Okamura et Matsuda 2011 : 4	« <i>A subject that examines the relationship between archaeology and the public, and then seeks to improve it</i> »
King 2012 : 6	« <i>[...] the practice of archaeology addressing matters of interest to the public</i> ».
Guttormsen et Hedeager 2015 : 192	« <i>Public archaeology is understood as how contemporary societies ‘negotiate’ by exclusion and inclusion in terms of what is defined worth remembering and telling, as well as how people communicate by using heritage and the past for their own end in present societies</i> »
Moshenska 2009 : 47	« <i>[...] public archaeology in the broadest sense is the discipline concerned with studying and critiquing the process of production and consumption of archaeological commodities</i> ».

Tableau 2.–Exemple de différentes définitions de l’archéologie publique

Le tableau 2 offre un échantillon de la diversité des définitions recensées sur l’archéologie publique. Devant cette multiplicité lexicale, existe-t-il une définition générale qui unifie toutes ces approches ? Certains auteurs maintiennent que l’élaboration d’une définition trop restrictive n’est

ni souhaitable ni productive (Guttormsen et Hedeager 2015 ; Schadla-Hall 1999). Ils expliquent que chaque projet est construit et adapté en fonction du contexte local et des enjeux de la communauté (sociaux, économiques et politiques), ce qui demande une flexibilité dans les méthodes et les concepts utilisés.

Nous devons l'une des premières synthèses de l'archéologie publique à Nick Merriman, rédacteur en chef de la revue *Public Archaeology*. Merriman (2004) sépare les projets d'archéologie publique selon deux modèles conceptuels, soit le *deficit model*, et le *multiple perspective model*. Le premier modèle s'appuie sur la diffusion et l'éducation archéologique pour améliorer la connaissance du public sur les questions d'archéologie et de protection du patrimoine. Dans ce contexte, le public est invité à participer aux activités archéologiques de manière limitée et encadrée par les professionnels qui contrôlent le discours. Dans ce modèle, l'archéologue joue avant tout le rôle de médiateur entre le public et la ressource archéologique (Figure 4), tel un facilitateur qui partage le savoir de manière accessible (Grima 2016 : 4).

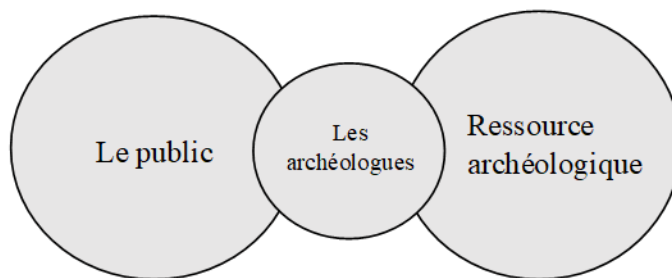


Figure 4.– Schéma du « *deficit model* » d'après Merriman (2004)

Reuben Grima accusera ce modèle de maintenir l'accès privilégié des archéologues au savoir archéologique, leur permettant de sélectionner ce qui sera partagé au public. Reconnaisant les limites de ce modèle, Merriman (2004:7) présente le *multiple perspective model* qui se veut plus collaboratif et qui enrichit la vie des gens en stimulant leurs réflexions. Pour ce faire, les différents publics sont invités à débattre et à proposer leurs propres versions du passé.

Colwell-Chanthaphonh et Ferguson (2008 b) ont également tenté de systématiser les idées de l'archéologie publique en proposant un spectre de la collaboration. Ils ont classifié les projets selon leur degré de collaboration, sous la forme d'un spectre ou continuum (Figure 5).



Figure 5.– Continuum des recherches collaboratives d’après Colwell-Chanthaphonh et Ferguson (2008b)

À l’une des extrémités de ce continuum se trouve la résistance, signifiant un refus des communautés de participer à la recherche. Au milieu, la participation fait référence à un degré superficiel d’inclusion et d’engagement du public. Enfin la collaboration se place à l’autre extrémité du continuum, représentant un réel partage des pouvoirs entre le chercheur et la communauté. Si la pleine collaboration constitue l’idéal à atteindre, en réalité, les chercheurs ne réussissent habituellement qu’à impliquer la communauté dans seulement une ou deux étapes du processus de recherche.

Un autre schéma de classification et de conceptualisation de l’archéologie publique a été proposé par Reuben Grima (2016). L’image de la « tour d’ivoire » savante a longtemps caractérisé la nature de la relation entre les archéologues et le public. Grima critique cette image qui sous-entend que les archéologues agissent en principaux protecteurs du savoir et des ressources archéologiques.

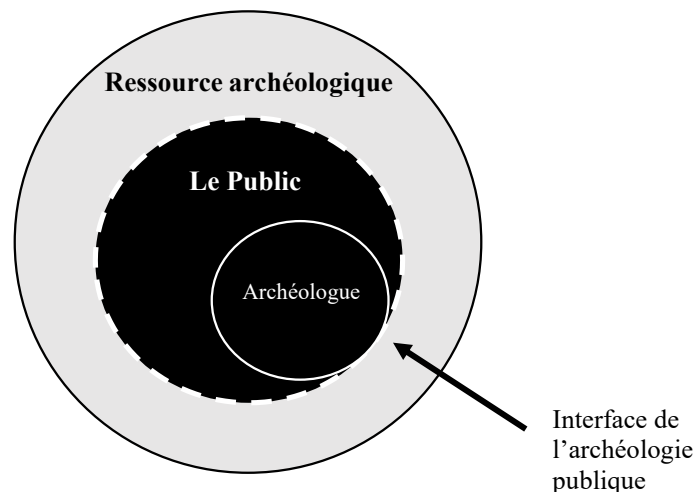


Figure 6.– Modèle idéal de l’archéologie publique d’après Grima (2016)

À l'inverse de cette pensée « verticale », Grima propose un modèle circulaire qui place l'archéologue comme faisant partie du public et non d'une catégorie distincte de spécialistes (Figure 6). Selon ce modèle, l'archéologie publique se situe à l'interface entre la ressource archéologique et le public, dans cette rencontre entre le passé et le présent. De cette manière, la ressource archéologique est accessible à tous et l'interaction entre le public et le passé peut se produire dans un cadre beaucoup plus large.

Aujourd'hui, nombreuses sont les universités qui offrent des programmes de formation de cycles supérieurs, ou des cours spécialisés dans les diverses approches de l'archéologie publique (*applied anthropology, community-based archaeology, activist archaeology, civic engagement, archaeology education, etc.*). Ces approches s'insèrent dans un large spectre qui traduit les différentes méthodes et orientations privilégiées par les chercheurs travaillant avec les communautés. Contrairement à Colwell-Chanthaphonh et Ferguson (2008a), je ne présenterai pas le spectre de l'archéologie publique comme échelle graduée du moins collaboratif au plus collaboratif, car je suis d'avis qu'une telle échelle crée le risque de juger du degré moral des projets. En effet, même si certains projets peuvent paraître moins collaboratifs dans sa conception théorique initiale, il peut tout autant offrir des opportunités intéressantes et générer des résultats positifs pour la communauté. Chaque projet est construit différemment en fonction du contexte local et des ressources disponibles et permet ainsi un degré différent d'engagement communautaire.

2.4 Le spectre de l'archéologie publique

2.4.1 La participation archéologique

La participation signifie une contribution directe des membres de la communauté à un projet de recherche archéologique. Cette participation peut se faire à diverses étapes du projet : lors de la conception, de la recherche historique, des travaux de terrain, de l'interprétation et l'analyse des données, ou lors de la diffusion et de la publication des résultats. Une quantité impressionnante d'ouvrages dédiés à la participation du public en archéologie est apparue au cours des quinze dernières années (Dalglish 2013b ; Jameson et Baugher 2007 ; Little 2002 ; Little et Shackel 2007 ; Okamura et Matsuda 2011 ; Simpson 2009a ; Skeates et al. 2012 ; Stone et Zhao 2015 ; Thomas et Lea 2014). Les auteurs réfléchissent aux bienfaits potentiels générés par le contact du public avec l'objet, le site ou la pratique archéologique. L'intention est d'aller au-delà de la simple promotion

de la discipline ou de la protection des sites archéologiques, pour positionner l'archéologie comme un outil social et civique. L'archéologie est vue non pas comme une fin en soi, mais comme un moyen de faciliter l'engagement citoyen et la création de « capital social ». Little (2007) définit le capital social comme l'ensemble des interactions sociales qui tissent la vie des gens et construisent leur unicité sociale basée sur la confiance, la réciprocité et les valeurs communes.

L'aspect participatif d'un projet permet d'inclure les personnes qui portent un intérêt particulier, autant affectif que scientifique, au patrimoine local en offrant une occasion unique d'interagir avec l'objet ou le site archéologique. Les personnes sont appelées à poser des actions concrètes menant à la découverte du passé, à la construction du savoir et à la protection de leur patrimoine. Même si le degré de participation varie selon le projet et la communauté, chaque occasion créée pour connecter le public au passé possède le potentiel de générer des effets positifs d'un point de vue personnel, social ou intellectuel. Les individus se rassemblent et partagent la même expérience dans une courte période, augmentant ainsi leur capital culturel et social.

La fouille archéologique et le travail de terrain sont des éléments centraux de l'expérience archéologique. Barbara Little (2007) compare l'expérience du travail de terrain en archéologie à une forme de rituel qui relie les individus au travers d'une activité quelque peu étrange. Elle voit la fouille elle-même comme une performance qui génère un dialogue entre le passé, le présent et le futur (Jones 2012). Par de telles initiatives, les archéologues se repositionnent d'une situation passive à une situation nécessitant l'interaction directe avec le public, le partage des connaissances et le développement d'une réflexion critique (Stone 2015). Matsuda rappelle aux archéologues de ne pas sous-estimer le potentiel d'effet à long terme de ces activités participatives : « *once the public recognise that their voices are considered and represented within the public agenda of archaeology, they should begin to regard the archaeological debate as their own concern* » (Matsuda 2011: 74). D'après lui, les répercussions positives se font sentir à partir du moment où le public se sent inclus dans le programme archéologique. En somme, la participation à l'archéologie peut être utilisée comme une méthode concrète pour illustrer la pertinence de l'archéologie et du patrimoine. L'utilité de l'archéologie en ce sens n'est pas définie en termes économiques, mais plutôt en termes de « capital social ». Dans cette optique, l'idée repose sur la *valeur* intrinsèque de la participation en archéologie, qui a le potentiel d'engendrer des bénéfices sociaux et politiques pour les individus.

Cet aspect participatif sera central dans la présentation de ma propre construction de l'archéologie publique, reconnaissant que l'expérience archéologique offre au public une occasion unique d'interagir avec le passé, et de contribuer à la construction et au partage de la mémoire et des histoires personnelles. De plus, cette notion de participation semble pertinente et utile pour explorer l'hypothèse initiale du projet, soit que l'archéologie puisse agir comme un « déclencheur de mémoire » offrant aux communautés un espace de partage d'histoires et d'expériences personnelles. Au moyen de la participation, l'exposition aux artefacts et l'intégration aux conversations portant sur le passé offrent un espace unique dans lequel le public témiscouatain pourra explorer, partager et mettre en valeur sa mémoire des camps forestiers.

2.4.2 L'archéologie communautaire

L'archéologie communautaire décrit un cadre de recherche dans lequel une communauté ciblée (locale ou descendante) est encouragée à collaborer dans les étapes de la démarche archéologique, de l'élaboration du projet à la présentation des résultats. J'englobe sous le terme archéologie communautaire toutes les approches dites collaboratives, *community-based archaeology*, *Participatory Action Research* (PAR) ou archéologie autochtone. Il existe une vaste bibliographie sur l'archéologie communautaire, certains ouvrages étant devenus des références en matière de théorie et de méthodes (Atalay 2012 ; Colwell-Chanthaphonh et Ferguson 2008a ; Greer 2002 ; McDavid 2004 ; Moser et al. 2002 ; Moshenska et Dhanjal 2012), tandis qu'une grande quantité d'études de cas fournissent des exemples de projets menés avec diverses communautés au Canada (Brooks 2005 ; Griebel 2010 ; Lyons 2013 ; Pope et Mills 2007), aux États-Unis (Gadsby et Chidester 2007 ; Shackel et Gadsby 2008), en Angleterre (Casella 2012 ; Cole 2012 ; Isherwood 2013 ; Massheder-Rigby 2014), en Afrique (Schmidt et Pikirayi 2016), et en Australie (Greer 2002). L'ouvrage phare de Sonya Atalay (2012) offre une vue d'ensemble utile de la *community-based archaeology*, qui repose sur un principe de partage équitable des bénéfices de la recherche dans une perspective durable. Pour ce faire, il est important de viser la participation de la communauté dans toutes les étapes de la recherche et d'être ouvert à l'intégration de différents systèmes de savoirs traditionnels.

Afin de mieux comprendre les bases de l'archéologie communautaire, il est important de reconnaître l'influence apportée par l'anthropologie collaborative. Plusieurs anthropologues ont

conceptualisé et appliqué les principes d'une pratique collaborative (Lassiter 2005, 2008 ; Fluehr-Lobban 2008 ; Rappaport 2008 ; White 2012). Ce type de pratique offre un cadre où les archéologues s'engagent localement au travers de partenariats et de collaboration avec les communautés. Les participants à la recherche (ou la communauté) sont vus comme des collaborateurs ou partenaires qui s'investissent activement dans l'élaboration et l'exécution du projet dans une perspective d'échange mutuel non hiérarchique (Fluehr-Lobban 2008). Lassiter (2005) rappelle toutefois les nombreux défis amenés par l'approche collaborative, qui demande de savoir gérer les différentes attentes et visions des partenaires, et de savoir bien considérer tous les aspects éthiques, politiques et moraux de la recherche.

Dans le contexte archéologique, la collaboration signifie que plusieurs individus, organismes ou groupes d'intérêts travaillent conjointement avec l'archéologue sur la réalisation d'un même projet (Colwell-Chanthaphonh et Ferguson 2008b). La démarche consiste à s'engager dans des actions concrètes visant à établir une pratique plus équitable et qui rassemble différents acteurs. Habituellement, les archéologues font appel à un éventail de partenaires venant de l'extérieur du milieu universitaire, tels que les municipalités, les musées locaux, les sociétés d'histoire, les groupes d'amateurs ou les communautés autochtones, en s'assurant que les intérêts de chacun soient entendus et considérés. Les archéologues ne se positionnent plus comme les seuls arbitres du passé, mais invitent à leur table plusieurs autres acteurs qui ont des opinions et motivations variées. Comme le mentionnent Moser et ses collègues : « [...] *it is no longer acceptable for archaeologists to reap the material and intellectual benefits of another society's heritage without that society being involved and able to benefit equally from the endeavour* » (Moser et al. 2002: 221). En traçant une telle démarche inclusive, le chercheur accepte de remettre en cause son propre rôle et ses responsabilités au profit d'une plus grande diversité d'interprétations et de pratiques. Colwell-Chanthaphonh et Ferguson (2008b) croient que la collaboration avec les communautés permet d'établir de nouveaux cadres interprétatifs et de nouvelles façons d'aborder la culture matérielle. En résumé, la démarche collaborative repose sur les principes que :

- 1) L'intégration de multiples voix et systèmes de savoirs – autres qu'archéologiques – permet d'atteindre une version plus juste et complète du passé.
- 2) Une restructuration des dynamiques des pouvoirs est nécessaire pour inclure les communautés dans le processus décisionnel.

- 3) Les projets peuvent engendrer des répercussions positives dans la communauté s'ils s'inscrivent dans une perspective durable et réciproque.
- 4) La réussite d'un projet repose sur la communication et la connaissance de la communauté.

Cette approche de l'archéologie publique est particulièrement pertinente dans le cadre de mon propre projet au Témiscouata, dans la mesure où je travaille au sein d'une communauté ciblée possédant un lien historique et identitaire avec l'industrie forestière. Inspirée par les travaux phares en archéologie communautaire, j'ai développé une méthodologie de travail et des stratégies de participation adaptées au contexte précis de cette communauté.

2.4.3 L'archéologie engagée

Différents termes ont été employés pour associer l'archéologie à un outil d'engagement social et politique : *activist archaeology* (McGuire 2008; Sabloff 2008; Stottman et al. 2010), *civic engagement* (Little 2012 ; Little et Shackel 2007), *applied archaeology* (Shackel et Chambers 2004), ou *problem-oriented archaeology* (Dawdy 2009). Une approche dite activiste ou engagée signifie que l'archéologie est utilisée comme un moyen d'agir sur le monde contemporain et de poser des questions délicates touchant la communauté (McGuire 2008 ; Stottman 2010). Les enjeux abordés peuvent être très variés, passant de la justice sociale à l'immigration, au racisme, à la protection de l'environnement et à la lutte des classes. Aussi est-il important de bien connaître les besoins et les intérêts de la communauté, afin de mieux les intégrer dans le cadre de la recherche. Certains auteurs soutiennent qu'il est du devoir de l'archéologue de défendre les intérêts de la communauté et d'apporter des changements positifs (Colwell-Chanthaphonh et Ferguson 2008a ; Little et Shackel 2007 ; Prybylski et Stottman 2010 : 138 ; Stottman 2010 : 3).

Le concept d'activisme renvoie à la production d'un savoir archéologique axé sur l'autocritique, sur la réflexivité, et ancré dans l'action (Gadsby et Barnes 2010). Un exemple, fourni par Shackel et Gadsby (2008), démontre comment l'archéologie peut servir d'outil pour promouvoir un discours ouvert en faveur de la lutte des classes entre les grandes compagnies industrielles et les travailleurs. Pour ce faire, ils ont employé diverses méthodes, dont des ateliers, des discussions de groupe, des entretiens avec d'anciens ouvriers, une école de fouilles pour les jeunes du quartier, des journées portes ouvertes sur le site, un blogue et un site internet. Ces stratégies de l'archéologie publique ont permis d'ouvrir un dialogue sur la lutte des classes vécue

par la communauté dans le passé et le présent (Gadsby et Chidester 2007 ; Shackel et Gadsby 2008). Les idées de la théorie critique sont centrales à l'archéologie activiste en ce sens qu'elles s'intéressent aux rapports de pouvoir, de résistance et de dominance, et au contexte politique de la pratique archéologique. Finalement, l'archéologie activiste vise à développer les connaissances, les savoir-faire et les valeurs qui auront un effet positif sur la vie des gens (Little 2007 : 2). Dans ce contexte, le passé est utilisé pour intégrer les citoyens aux débats actuels et aux décisions sur la gestion du patrimoine.

L'approche engagée ou activiste tente de répondre à la question : comment l'archéologie peut-elle se rendre utile ? En d'autres termes, comment instrumentaliser l'archéologie de manière à provoquer le changement et à avoir un impact positif concret dans la vie des individus ? Parfois, cela se traduit par la création d'emplois reliés au milieu touristique et patrimonial, mais de plus en plus, les archéologues engagés veulent jouer un rôle actif dans la résolution d'enjeux contemporains, comme les droits autochtones, les luttes ouvrières ou les inégalités sociales et raciales. Dawdy (2009) encourage les archéologues à penser aux bienfaits concrets permettant d'améliorer les conditions actuelles des communautés en difficulté, en abordant, par exemple, les questions de changements climatiques, d'urbanisation, d'agriculture durable, de capitalisme ou de ressources renouvelables.

Je tiens toutefois à préciser que ma recherche n'adopte pas une approche activiste, en ce sens où elle ne prétend pas répondre à un problème concret rencontré par la communauté. Je n'entends pas utiliser cette recherche comme une plateforme pour aborder des enjeux sociaux et politiques plus délicats, comme le racisme ou le colonialisme. Néanmoins, mon projet demeure alimenté par l'idée de partage d'autorité en remettant en cause ma situation d'experte en matière d'histoire forestière locale. Dans la mesure où les idées de l'archéologie publique constituent la base des approches activistes (Stottman 2010), il était important d'exposer l'éventail des approches disponibles aux futurs chercheurs désirant s'aventurer dans cette voie.

En résumé, si les chercheurs n'ont pas encore trouvé de consensus autour d'une approche commune de l'archéologie publique, ils partagent certaines positions similaires concernant l'importance de : 1) rejeter l'idée d'une seule forme de narration et d'interprétation archéologique, 2) reconnaître le caractère contextuel des recherches et la flexibilité des modèles interprétatifs (Ferris et Welch 2015), et 3) coopérer avec des individus et organisations en dehors du milieu

archéologique professionnel ou universitaire. Reconnaisant la grande diversité et variété d'approches développées au cours des dernières décennies, je me suis tourné vers celles qui incarnaient davantage les valeurs et l'esprit de la présente recherche. Même si le terme « archéologie publique » est utilisé pour qualifier la nature de ce projet, il est pertinent de reconnaître les influences théoriques et pratiques de chacune de ces approches spécifiques (participation du public, archéologie communautaire, archéologie engagée) dans la construction du projet au Témiscouata.

2.5 Critiques de l'archéologie publique

Malgré un accueil généralement favorable dans le milieu archéologique, ces nouvelles approches ont tout de même fait l'objet de certaines critiques et de reproches. Les critiques s'articulent autour : 1) de l'aspect superficiel de la participation du public, 2) de la tendance à l'autopromotion, 3) du maintien des anciens rapports de pouvoir, et 4) des contraintes logistiques des milieux universitaire et professionnel.

La première critique concerne le degré superficiel des projets d'archéologie publique, souvent associés aux simples activités de diffusion, d'éducation et de tourisme archéologique. Que ce soit dans le cadre d'expositions interactives, de visites de sites archéologiques, de fouilles publiques ou de camps de jour pour les jeunes, le public reçoit souvent le rôle d'observateur passif qui absorbe l'information transmise. Certains archéologues ont décrié le manque de réflexion théorique et de rigueur scientifique (Dawdy 2009). Une grande partie des publications détaillent des projets ponctuels d'archéologie publique ou communautaire tenus le temps d'une journée ou d'un été. Malgré la popularité de ces activités, le rapport avec le public reste fragile et les intérêts de la communauté ne sont pas réellement pris en compte. Les projets sont souvent organisés de manière expéditive, laissant entendre un manque d'engagement à long terme dans les communautés (Lyons 2013). Pourtant, c'est au travers d'une présence continue que les chercheurs seront en mesure de bien connaître la communauté et de cibler les intérêts et enjeux qui les touchent dans le présent. Une telle présence continue demeure parfois difficile à assurer pour certains chercheurs en raison de l'investissement de temps que cela implique. Dans le cas de ce projet au Témiscouata, je reconnais n'avoir été présente physiquement que pour une courte période de temps (pendant deux

étés et visites ponctuelles par la suite), ce qui m'a apporté une compréhension précieuse, mais limitée, des réels enjeux de la communauté.

Cela nous amène à la deuxième critique, celle de l'archéologie publique comme moteur d'autopromotion (Dawdy 2009 ; McDavid 2004). Malgré les bonnes intentions initiales et les tentatives de participation et de collaboration, certains auteurs demeurent sceptiques quant aux réels bénéfices apportés aux communautés. Comme le soutient Dawdy (2009), l'archéologie publique ne sert en fin de compte qu'à la discipline elle-même et ne cherche qu'à promouvoir ses propres intérêts et à s'assurer le soutien du public. Dans cette perspective, si l'archéologie tente de se rendre utile et de justifier sa pertinence dans le monde contemporain, c'est d'abord pour se préserver elle-même et garantir son financement. Il est vrai que certains auteurs vont surtout célébrer leurs réussites et les résultats positifs des projets d'archéologie communautaire et publique sans développer un regard critique sur leurs propres pratiques. Dans cette optique de gratification, les auteurs vont souvent omettre de présenter les difficultés et obstacles rencontrés, ou d'expliquer les causes d'un projet moins populaire. Par exemple, les archéologues vont souvent supposer que le public possède un intérêt intrinsèque pour l'archéologie et que les individus sont naturellement portés à s'y engager personnellement. Soulevant un point souvent négligé, Matsuda (2004) observe que la participation à un projet d'archéologie demande au public d'investir du temps, de l'énergie, des efforts et un intérêt qui ne sont peut-être pas présents à l'origine. Il serait donc plus pertinent et honnête de la part des archéologues de reconnaître les limites de leurs recherches et d'exprimer les facteurs ayant affecté la participation communautaire.

La troisième critique renvoie plus particulièrement aux limites des projets d'archéologie dite collaborative. La principale insatisfaction concerne le maintien du statu quo dans les dynamiques de recherche et le maintien de l'autorité de l'archéologue, reproduisant les rapports de pouvoir préexistants (La Salle 2010 ; La Salle et Hutchings 2016). Comme l'archéologie investit plus d'efforts et de temps que les intervenants issus de la communauté, sa voix porte un peu plus que celle des autres, et donc, elle risque de ne pas réellement redresser les rapports de pouvoir (Atalay 2012). Malgré le désir des archéologues de partager leur autorité avec les communautés, ils ne parviennent pas à équilibrer les inégalités inhérentes à la structure traditionnelle de recherche, se retrouvant plutôt à les perpétuer sous couvert d'un discours idéaliste. Marina La Salle et Richard Hutchings (2016) se positionnent assez fortement sur le sujet, affirmant qu'il est illusoire de penser

que les initiatives d'archéologies communautaires favorisent la décolonisation de la pratique et l'autodétermination des communautés puisqu'elles ne cherchent qu'à valider la seule pertinence des archéologues. Pour en arriver à une réelle collaboration, il faut se demander qui met en place le projet, qui prend les décisions, qui finance les opérations et comment les retombées sont redistribuées dans le but de redresser les inégalités de pouvoir entre le chercheur et son sujet (La Salle 2010). Dalglish (2013a : 5) soulève aussi le problème du manque de reconnaissance des rapports de pouvoir au sein des projets d'archéologie communautaire, courant le risque de renier le potentiel de justice sociale plutôt que de l'encourager.

La quatrième et dernière critique repose sur les contraintes imposées par le milieu universitaire. En s'adaptant au calendrier de la communauté, en plus de s'engager sur une période pouvant aller jusqu'à une dizaine d'années (Lyons 2013), les chercheurs se retrouvent désavantagés dans leur avancement professionnel. En effet, peu de chercheurs ont le financement et le temps pour s'engager dans ces projets de longue durée. En plus des difficultés entourant l'implication et le financement à long terme, le cursus d'études aux cycles supérieurs n'est pas encore adapté pour former des spécialistes de l'archéologie publique, qui demande de développer des aptitudes et compétences incontournables dans des disciplines connexes, soit l'ethnographie, les communications, la muséologie, la gestion, ou les nouvelles technologies, en plus d'apprendre à travailler dans différents milieux (communautaires, municipal). Tim Schadla-Hall (2006) articule le besoin de faire de la place dans la formation universitaire pour l'archéologie publique, pour que les étudiants comprennent les enjeux plus larges du travail d'archéologue, en l'occurrence ses dimensions politiques, économiques, éthiques et médiatiques.

Il peut être logique et tout naturel d'exprimer certaines réserves par rapport à cette jeune approche que reste l'archéologie publique. Les remises en question et les débats font partie intégrante du développement d'une discipline, et une nouvelle vague de chercheurs émerge aujourd'hui avec des attentes plus réalistes, et des propos plus nuancés (Almansa Sánchez 2018).

2.6 Vision de l'archéologie publique pour ce projet

Dans cette thèse, je tiens à dissocier l'archéologie publique de son ancienne étiquette simpliste d'éducation et de diffusion archéologiques. Je la situe dans un *programme de recherche* qui possède sa propre structure théorique et méthodologique, et qui a le potentiel de générer des

effets positifs autant pour le chercheur que pour la communauté et le public ciblé. Ma vision de l'archéologie publique se construit autour de l'importance de la participation des communautés à la démarche archéologique, à l'intégration des savoirs locaux et aux narrations personnelles. Cette vision correspond davantage à un hybride des modèles proposés par Merriman (2004) et par Grima (2016), positionnant le chercheur comme un médiateur entre le public et la ressource archéologique tout en permettant à ce public de contribuer à la recherche avec ses connaissances et expériences. La collaboration avec les groupes, organismes et médias locaux ainsi que la contribution directe et indirecte des membres de la communauté locale sont des facteurs primordiaux à la réussite du projet de recherche sur l'archéologie des camps forestiers du Témiscouata.

Pour moi, en tant que chercheuse ne possédant pas les mêmes repères historiques et géographiques que les membres de la communauté, il est plus approprié de tenir le rôle de facilitateur que d'expert qui vient « éduquer » les individus à propos de leur propre histoire et leur propre territoire. Ce rôle de facilitateur laisse une plus grande place aux précieuses connaissances orales et savoirs locaux disponibles par l'entremise d'une interaction honnête et ouverte avec le public. L'archéologie publique représente un cadre opérationnel pour guider ce processus d'échange entre l'archéologue et la communauté entourant un patrimoine local. Sur le plan conceptuel, cette recherche se base également sur la notion de la *multivocalité*, qui guidera les rapports avec le public et la construction des interprétations.

La notion de multivocalité renvoie à l'intégration de multiples versions alternatives par rapport au discours archéologique dominant. Une telle orientation implique une diversité d'orientations, de sources de savoirs et d'interprétations. Il est du devoir de l'archéologue de contester et de résister à la construction d'une histoire unique et officielle afin de présenter un passé plus inclusif et diversifié (Shackel 2004). Les archéologues doivent aménager un espace où les histoires et les récits de différents groupes marginalisés seront entendus et considérés. Habituellement appliquée dans le contexte autochtone, où la tradition orale se heurte à l'épistémologie scientifique occidentale (Anyon et al. 1997; Atalay 2012 ; Colwell-Chanthaphonh et Ferguson 2006 ; Lyons 2013), la notion de multivocalité peut également être utilisée en contexte non autochtone, en l'occurrence dans les cas de communautés rurales ouvrières peu éduquées et sous-représentées dans les écrits historiques (Adams 1973 ; Casella 2012 ; Massheder-Rigby 2014).

Je considère que ce concept est tout désigné pour guider les méthodes et les procédures employées au cours de ce projet d'archéologie publique. Comme mentionné au premier chapitre, je propose que les savoirs locaux et les anecdotes personnelles fournies par la communauté permettent d'enrichir la recherche archéologique et d'accéder à des connaissances non disponibles dans les écrits. Dans le cadre de ce projet au Témiscouata, les « voix multiples » font référence aux établissements, organismes, groupes et individus qui gravitent autour du projet et s'engagent dans le discours sur le passé.

2.7 Bilan

Après une trentaine d'années de débats, de définitions et de mise en pratique, l'archéologie publique occupe une place notable au sein du paysage théorique actuel. Aujourd'hui, ce nouveau domaine prend une proportion grandissante dans les milieux professionnel, universitaire et muséal. Son parcours a évolué d'un domaine de pratique financé par les organismes patrimoniaux et les agences gouvernementales, vers une orientation scientifique universitaire visant à répondre aux préoccupations éthiques et sociales de la discipline. Longtemps associée à des activités éducatives offertes une fois un projet terminé, cette discipline intègre le public et les membres des diverses communautés en amont des projets de recherche et au cours de leur réalisation. Rappelons aussi que plusieurs archéologues québécois se sont déjà engagés dans des recherches collaboratives et respectueuses envers les communautés, et ce, avant même l'introduction formelle des approches dites publiques. Au Québec, plusieurs de ces projets pionniers ont été réalisés de manière ponctuelle et à l'échelle locale ; malheureusement, peu ont laissé de traces écrites de leur démarche intellectuelle.

Enfin, un des aspects uniques des projets d'archéologie publique réside dans l'impossibilité de contrôler tous les paramètres, car ils sont dépendants de plusieurs acteurs sociaux extérieurs au cadre universitaire. Ces partenaires, collaborateurs et participants possèdent différents horaires, différents intérêts et différentes ressources qui les mènent à s'engager à différents degrés. Chaque chercheur doit établir ses propres barèmes de recherche en fonction du cadre local spécifique, et doit répondre aux imprévus avec flexibilité et ouverture. Aujourd'hui, nous retrouvons une bibliographie grandissante pouvant guider les chercheurs dans la voie des approches publiques et à mieux prévoir et gérer les nombreuses embuches qui se présenteront à eux. Plusieurs auteurs ont

démontré qu'une démarche scientifique est possible tout en respectant les valeurs sociales et éthiques prônées par l'archéologie publique (Atalay 2012 ; Gadsby et Chidester 2007 ; Lyons 2013 ; McDavid 2004 ; Potter 1994).

Ces publications, entre autres, m'ont inspirée dans la réalisation de mon projet d'archéologie publique portant sur les camps forestiers du Témiscouata. Étant donné que les projets d'archéologie publique se construisent dans le contexte local, touchant directement à l'histoire des communautés, il est essentiel de développer une compréhension approfondie du cadre historique dans lequel s'insère l'objet d'étude. Le prochain chapitre aborde le contexte d'émergence de l'industrie forestière au Témiscouata et met en lumière les différents aspects de la vie dans les camps forestiers. Un tel retour historique vise à mieux définir la relation qu'entretient la communauté avec le patrimoine forestier aujourd'hui. La mémoire collective construite autour de l'époque des camps forestiers est tributaire d'un ensemble de facteurs historiques, sociaux, identitaires et économiques qui doivent être explorés davantage.

Chapitre 3 – Histoire de l'industrie forestière au Témiscouata

Ils [les bûcherons] ne savaient pas dissimuler leur penchant à l'ivrognerie sous le voile discret des libations nocturnes ; leurs manières manquaient d'urbanité, leur langage de correction, leur abord d'attirance ; mais par contre, quel riche fond de qualité on trouvait chez ces braves gens ! Robustes dans leur foi religieuse, laborieux, honnêtes envers leurs bourgeois, fidèles à leur parole [...] et poussant l'esprit du devoir jusqu'à l'héroïsme. – Pierre Dupin (1935 : 97)

Une grande variété de sources orales et écrites nous renseigne sur la vie et le travail dans les anciens camps forestiers du Québec. Malheureusement, compte tenu du taux élevé d'analphabétisme chez les bûcherons, nous n'avons accès qu'à très peu de documents écrits de leurs mains, à l'exception des carnets de notes du draveur Joseph Larocque, rédigés en 1909 (Desjardins 2003). Quelques missionnaires (Bouchard 1980) et journalistes (Dupin 1935 ; Taché 1946) témoignent de leur expérience dans les divers camps forestiers du Québec. Par exemple, dans sa publication *L'est du Canada français*, le géographe français Raoul Blanchard (1935) décrit avec fascination et amusement l'attrait des bûcherons pour la vie de chantier : « Ces colons français, à la différence des Anglo-Saxons, sont des bûcherons nés, et ces rudes tâches semblent leur procurer de vraies jouissances. » (Blanchard 1935 :212). Bien sûr, de telles sources expriment à la fois les idées et mentalités de leur époque et la position sociale de leurs auteurs. Il faut ainsi garder un œil critique envers les commentaires personnels subjectifs et autres messages politiques ou religieux sous-jacents. Il faut attendre les années 1970 pour qu'émerge un intérêt ethnographique envers la documentation des anciens modes de vie et des métiers traditionnels québécois à l'aide de l'histoire orale. De plus en plus de chercheurs enregistrent les témoignages d'anciens travailleurs forestiers dans le cadre d'entrevues formelles. Apparaissent alors un recueil d'entrevues (Soucy 1976), une étude architecturale des camps forestiers (Leonidoff 1978), puis une étude globale des chantiers forestiers du comté de Rimouski (Proulx 1985). Enfin, plusieurs synthèses historiques couvrent les différents aspects de la vie dans les camps forestiers du Québec (Beaudoin 2014 ; Dubé 1979 ; Fortin 1981, 1983 ; Fortin et Lechasseur 1993 ; Hardy et Séguin 1984, 2011 ; Pomerleau 1997 ; SHAT 2001 ; Soucoup 2011). Ainsi pouvons-nous dresser un meilleur portrait des activités quotidiennes et de l'environnement de travail des bûcherons pour une période allant de la fin du XIX^e siècle au milieu du XX^e siècle.

À partir d'une recension des sources primaires et secondaires, ce chapitre offre une première compréhension du contexte historique global dans lequel s'insèrent les camps forestiers du Témiscouata. Le développement d'industries extractrices dans les régions éloignées et moins peuplées du Québec a entraîné la création d'espaces économiques et sociaux uniques, de nouveaux établissements humains orientés vers la ressource naturelle nous renvoyant à la « frontière industrielle ». Le Témiscouata offre une situation géographique et hydrographique idéale pour le développement d'une industrie forestière prospère. L'arrivée à Cabano de la Fraser Companies Limited, communément appelée « la Fraser », au tournant du XX^e siècle, marquera fortement l'économie et la démographie du Témiscouata. Principal employeur de la région, la Fraser détenait le quasi-monopole des droits de coupe sur les terres au nord du lac Témiscouata. Pour approvisionner les usines en bois de sciage ou en bois de pâte, les travailleurs passaient l'hiver dans les camps forestiers, de petits établissements temporaires aménagés en forêt. Quelques-uns des aspects de la vie et de l'environnement des camps forestiers seront abordés au cours de ce chapitre, comme l'architecture, l'alimentation, le travail, la santé et l'hygiène, les temps libres, et les relations de travail.

Ce chapitre se concentre sur la période de 1890 à 1960, d'abord à l'échelle du Québec, puis à celle plus précise du Témiscouata où se trouvent les sites à l'étude. Je vais donc me concentrer sur l'époque où les camps forestiers opéraient encore selon un mode traditionnel, c'est-à-dire avant la modernisation des chantiers des années 1960. Dès lors, l'industrie forestière au Témiscouata entre dans une période de transition vers la mécanisation des procédés de transformation et de coupe du bois. L'arrivée de la scie mécanique, le développement des réseaux de transport, l'électrification des chantiers et la fin des opérations de flottage du bois marquent la fin d'un ancien mode de vie en forêt.

3.1 Développement de l'industrie forestière au Québec

Au cours du XIX^e siècle, le Québec entreprend un processus d'industrialisation qui se caractérise par la croissance du domaine manufacturier, le développement de vastes réseaux de transport, l'émergence de nouveaux moyens de communication, l'électrification des villes et l'exploitation intensive des ressources naturelles. À ses débuts, l'industrie forestière au Québec se développe pour satisfaire le marché britannique. En réponse au blocus napoléonien, qui lui coupait

l'accès au bois des pays baltes et scandinaves, la Grande-Bretagne développe ses routes d'approvisionnement en provenance de ses colonies transatlantiques (Fortin et Lechasseur 1999 : 57). Le pin blanc et le pin rouge sont très prisés pour la production de bois équarri utilisé dans l'industrie navale et pour la production de bois de sciage utilisé dans l'industrie de la construction.

À la suite de la confédération du Canada en 1867, le gouvernement fédéral instaure des droits douaniers protectionnistes pour favoriser l'exploitation et la transformation des matières premières à l'intérieur du pays. Longtemps considéré comme un simple jeton sur l'échiquier économique impérial, le Canada se libère ainsi de sa dépendance aux importations européennes et perce le marché états-unien. Le Canada affronte une période de récession économique de 1874 à 1890 qui frappe sévèrement les secteurs manufacturier et forestier. C'est alors que la production de bois équarri et de bois de sciage en provenance des terres publiques plafonne (Gaudreau 1988 : 5-6). Ce ralentissement du marché reflète également l'épuisement des grands pins, à la suite de l'exploitation effrénée des forêts.

C'est dans les années 1890 que l'industrie forestière du Québec trouve son second souffle grâce à la demande croissante de bois de pâte pour la production de papier journal aux États-Unis (Fortin et Lechasseur 1993 ; Gaudreau 1988 ; Hardy et Séguin 2011). Cette réorientation permet l'exploitation d'autres espèces d'arbres retrouvées en grande quantité sur le territoire, notamment le sapin et l'épinette, souvent jugés trop petits pour le bois de sciage. La croissance considérable de l'industrie des pâtes et papiers au début du XX^e siècle permet à de nouvelles régions dépourvues de grands pins, comme l'Abitibi et le Bas-Saint-Laurent, de tirer profit de leurs forêts d'épinettes (Gaudreau 1988 : 22). En somme, les forêts du Québec faisaient la richesse de l'industrie du papier grâce à une grande variété d'essences utilisables (Hardy 2001).

Le tournant du XX^e siècle est caractérisé par une décentralisation du monde industriel des villes vers les régions éloignées pour l'extraction des ressources forestières et minières (Dickinson et Young 2003 : 231 ; Harvey 1978 : 28). Dans ce contexte, la population majoritairement rurale et agraire subit de grands bouleversements technologiques, sociaux et économiques. Des milliers d'hommes sont recrutés par les grandes compagnies, habituellement anglo-saxonnes, pour travailler dans les usines, les moulins, les mines ou les camps forestiers. Statistique Canada rapporte 28 898 bûcherons au Québec en 1941, pour une population de 971 485 habitants

(Beaudoin 2014 : 137). Puis, le journaliste Harry Bernard (1953 : 28) estime que plus de 40 000 hommes sont engagés dans les forêts du Québec chaque année.

Au sein de l'industrie forestière, les puissantes compagnies anglophones contrôlaient jusqu'à 35 % des terres publiques du Québec, laissant peu de part de marché pour les petits exploitants francophones, pourtant majoritaires (Provencher 2016). C'est l'époque des *lumber lords*, ou barons du bois, qui est définie par la puissance des grandes compagnies forestières et leurs abus (Dubé 1979 ; Fortin 1983 ; Lemay 1977). Fortin (1983 : 43) accuse les barons de contrôler les conditions de travail et de rémunération d'une main-d'œuvre qui n'avait aucun pouvoir de contestation. Comme le gouvernement québécois évitait de s'immiscer dans leurs affaires, les grandes compagnies arrivent à « se payer de véritables empires » (Dubé 1979 : 24). Il s'agit donc d'une époque où les grandes compagnies privées jouissaient d'une grande liberté d'action et sans réglementation pour prévenir les abus et normaliser les conditions de travail.

3.1.1 La frontière industrielle au Québec

Un des phénomènes tributaires de l'expansion industrielle au Québec est la création de villages de compagnies orientés vers une industrie unique. Ces villages sont habituellement aménagés en peu de temps selon un modèle préconçu, non loin du site d'extraction ou de transformation. La compagnie fait construire sur ses propres terres des résidences, des écoles, des magasins, des routes et d'autres services publics pour satisfaire les besoins des employeurs et des travailleurs. Il en existait des dizaines au Québec, dont les villages de Val-Jalbert et d'Arvida au Saguenay, Fraserville (maintenant Rivière-du-Loup), le village Price dans la Matapédia, et Murdochville en Gaspésie. Parfois, ces établissements consistaient en de simples relais en pleine forêt incluant des résidences d'ouvriers, un petit hôpital, des entrepôts et bureaux, comme dans le cas de Sanmaur en Mauricie (Hardy et Séguin 1984).

Rex Lucas (1971) et Alexander Himelfarb (1976) présentent les résultats de leur étude des villages de compagnies (*company towns*) sur l'ensemble du territoire canadien. Selon eux, les critères caractérisant un établissement à industrie unique sont : 1) une population de moins de 30 000 habitants, 2) dont au moins 75 % de la population active travaille au service de la même industrie et de ses services affiliés, et 3) une industrie orientée vers les ressources naturelles et le transport (forêt, mines, chemins de fer, etc.). Il s'agit habituellement de bourgs voués à une courte

durée de vie où la stratification sociale repose principalement sur une hiérarchie industrielle séparant les ouvriers non qualifiés de leur employeur. Cette étude a également désigné quelques caractéristiques propres à l'organisation de ces établissements, qui se présentent comme suit:

- 1) **L'isolement géographique.** Comme les établissements se développent autour de la ressource ou de l'usine, les communautés se retrouvent habituellement dans des endroits reculés, à l'écart des centres urbains. Cet isolement a comme effet de limiter les relations avec les autres villages extérieurs tout en développant un sentiment d'appartenance propre à cette communauté fermée.
- 2) **Population homogène.** Ces établissements enregistrent un faible taux d'immigration, ce qui limite l'expansion démographique. Les communautés se retrouvent très homogènes au Québec, soit majoritairement composées de Canadiens français catholiques.
- 3) **Mobilité.** Il existe un grand mouvement des travailleurs à l'extérieur de la communauté pour augmenter les revenus. Les plus jeunes, ne trouvant pas de travail au sein de la compagnie, quittent le village à la recherche de contrats saisonniers.
- 4) **Contrôle social.** Les communautés fonctionnent selon des mécanismes de contrôle et de normalisation des comportements par les pairs : « La menace de commérage et d'atteinte à la réputation constitue un mécanisme efficace de discipline sociale » (Himelfarb 1976 : 29).
- 5) **Dépendance.** Ces établissements se caractérisent par une dépendance envers l'employeur principal et l'industrie. Le bien-être économique et social de la communauté est donc directement lié au bon vouloir et aux initiatives de l'autorité en place. Cette dépendance diminue l'autonomie des individus et affecte l'obtention d'un travail, des biens de consommation, de l'hébergement, etc.

Après avoir effectué plusieurs entrevues avec d'anciens résidents de ces villages de compagnies, Himelfarb conclut que : « La plupart des citoyens des villes à industrie unique éprouvent des sentiments d'impuissance, de résignation et de fatalisme, dissimulés sous des murmures de mécontentement » (Himelfarb 1976 : 31). Que ce soit par la nature du travail, l'éloignement géographique ou la dépendance envers son employeur, ces villes constituent un phénomène mondial du XX^e siècle, de l'ère industrielle et technologique (Lucas 1971 : 20). Ce

contexte de frontière industrielle offre un cadre de référence utile pour déceler les dynamiques sociales, identitaires et économiques à l'œuvre dans les camps forestiers. Des similarités existent pour tout ce qui a trait à l'expérience et l'environnement de vie partagés par les habitants et les travailleurs.

Donald Hardesty (1985) a étudié les processus de changement culturel au sein de la frontière industrielle qu'il compare à un écosystème distinct entretenant ses propres dynamiques et relations avec son environnement. Cet environnement ne remplit pas les conditions propices aux transformations ou différenciations culturelles et sociales, mais au contraire, il renforce l'intégration à une culture industrielle régionale ou nationale. Ces différenciations sont justement restreintes par la standardisation de l'environnement et du monde matériel créé par l'époque industrielle. Enfin, Hardesty (1985) rappelle que malgré la grande variabilité géographique où se trouvent les habitants de frontière industrielle, nous pouvons leur reconnaître une continuité et une homogénéité certaines dans leurs comportements. De telles contraintes sur la capacité d'agir des individus caractérisent la vie en frontière industrielle, autant dans les camps forestiers que dans les villages de compagnie. Les camps forestiers correspondent en outre à un espace particulier de vie et de travail, où les personnes entretiennent des rapports uniques avec leur territoire, leur cadre de vie matériel et leur communauté. La région du Témiscouata n'échappe pas à cette réalité de frontière industrielle, que ce soit par son isolement dans les terres intérieures, par sa dépendance envers de grandes compagnies anglo-saxonnes, par l'exploitation intensive de sa ressource ligneuse ou par l'homogénéité de sa population.

3.2 Le Témiscouata (1850-1950)

Le territoire au nord du lac Témiscouata représente l'emplacement de l'ancienne seigneurie de Madawaska octroyée à Charles Aubert de la Chesnaye en 1683 (Fortin et Lechasseur 1993 ; SHAT 2001). La seigneurie n'aura pourtant jamais été occupée par ses titulaires, jusqu'à l'arrivée du Britannique Alexandre Fraser qui quitte sa résidence de Rivière-du-Loup pour s'y installer en 1823. Fraser fait alors construire quatre maisons et un moulin à scie, et fait défricher 70 acres de terres (SHAT 2002 : 31). Dans les années 1840, le contexte des tensions avec les États-Unis voit également la construction du Fort Ingall à Cabano, puis d'un poste militaire à Dégelis servant à assoir le pouvoir britannique au Madawaska. Le Fort Ingall était un poste temporaire fortifié et

composé de quelques bâtiments de billots de cèdre (SHAT 1992). Ces tensions frontalières avec les colonies américaines culminent en un affrontement, connu sous le nom de la guerre d'Aroostook, pour l'établissement des limites territoriales entre le Nouveau-Brunswick et le Maine (Perry 2013; Belzile et Paradis 1992).

La première moitié du XIX^e siècle est marquée par une première vague de colonisation du Témiscouata et par le réaménagement de la route du Portage, ce qui favorise l'établissement humain le long de l'axe reliant le Saint-Laurent et la haute vallée du Saint-Jean (Bérubé 1995 ; SHAT 2001). Cette voie de transport, empruntée depuis longtemps par les groupes malécites et m'kmaq, a permis à nombre de colons provenant de l'Acadie de venir s'établir (Blanchard 1935; SHAT 1992). C'est alors que naissent les premiers établissements correspondant aux villes actuelles de Cabano, Notre-Dame-du-Lac et Dégelis (Bérubé 1995 : 36). À l'époque, le Chemin du Portage représentait la voie de circulation principale pour transporter les marchandises, faire circuler les troupes militaires et acheminer le courrier entre le fleuve Saint-Laurent et le Nouveau-Brunswick (Ruralys 2010 : 41 ; SHAT 2002). Avant d'être érigé en comté en 1861, le Témiscouata n'englobait que le territoire longeant le Chemin du Portage vers le lac Témiscouata. Puis après 1900 se sont ajoutées les paroisses de Rivière-Bleue, Saint-Eusèbe, Saint-Juste-du-Lac et Saint-Michel-du-Squatec (Blanchard 1935 :201).

Pendant le XIX^e siècle, la région du Bas-Saint-Laurent demeure essentiellement agricole et les familles s'installent dans un premier temps le long du littoral pour l'exploitation des meilleures terres arables. L'économie reposait sur la culture du blé, de la pomme de terre, du seigle et de l'avoine (Blanchard 1935 : 153). Jusqu'en 1890, les recensements indiquent que la majorité de la main-d'œuvre masculine occupe un emploi dans l'agriculture (Fortin et Lechasseur 1993 : 53). Au Témiscouata, la population est non seulement composée de colons, mais aussi de militaires, de travailleurs forestiers et de touristes américains attirés par les activités de chasse et de pêche récréatives (Fortin et Lechasseur 1993 : 188 ; SHAT 2001 : 50). À partir des années 1850, la région compte environ 300 habitants, et l'agriculture et l'industrie forestière constituent les principales activités économiques (Ruralys 2010 : 44). L'abolition du système seigneurial en 1854 entraîne la création du comté du Témiscouata qui incluait Rivière-du-Loup (Fortin et Lechasseur 1993).

Au tournant du siècle, en raison de l'explosion démographique et de la saturation des basses terres laurentiennes, le peuplement remonte de plus en plus vers les Appalaches, tandis que certains

migrent vers les villes. Pour contrer le phénomène d'exode rural qui s'amplifie dans le premier quart du XX^e siècle, le gouvernement instaure une série de mesures politiques afin de favoriser la colonisation des terres en dehors de la vallée du Saint-Laurent (Linteau 1989). L'Église se montre favorable à de telles initiatives et encourage les familles à privilégier le travail de la terre plutôt que l'environnement malsain des villes. Plusieurs programmes ont été proposés, dont le plan Gordon, mis en place par le gouvernement fédéral, offrant une prime de 600 dollars aux chômeurs urbains pour s'établir en région. Il y eut ensuite le Plan Vautrin, du gouvernement provincial en 1935, qui offrait une prime de défrichement, de mise en culture et de construction pour les familles s'établissant sur de nouvelles terres (Le Guédard 2007 ; Linteau 1989). C'est alors que naissent maintes paroisses dans le comté du Témiscouata. Les familles nouvellement établies provenaient majoritairement des comtés de Kamouraska, de Trois-Pistoles, de la rive sud de Québec ou de la Gaspésie (Blanchard 1935 :1999; Santerre et Ménard 1994). Elles cultivent les sols peu fertiles, tirant une subsistance autarcique des produits de leur terre augmentée par la vente du bois obtenu lors du défrichement. Suivant l'accroissement démographique, l'arrivée des chemins de fer du Témiscouata Railway en 1890 et du Transcontinental en 1914 facilite grandement le transport et la communication dans l'ensemble de la région. Cette nouvelle accessibilité envoie un signal aux grandes compagnies pour pleinement investir dans l'industrie forestière (Fortin et Lechasseur 1999 : 63).

3.2.1 Mise en place d'une économie agroforestière

L'implantation de l'industrie forestière dans le Bas-Saint-Laurent transforme irrémédiablement la nature des activités économiques et le mode de vie des habitants (Fortin et Lechasseur 1993 : 401). Bien que le Témiscouata enregistre une forte hausse démographique, en réalité les terres n'offrent qu'un faible rendement pour les nouveaux cultivateurs. Limités par ces « terres de roches », comme les qualifie Monseigneur Courchesne, les hommes cherchent d'autres revenus pour couvrir l'année et payer les instruments agricoles (Pineau 1977). Devant ces options limitées, la forêt devient la seule autre source de subsistance pour les familles. Au cours du XX^e siècle, l'économie agricole du Témiscouata se transforme en économie agroforestière basée sur le partage saisonnier du travail entre les champs, l'usine et la forêt (Fortin et Lechasseur 1993 : 401 ; Hamelin et Roby 1971 : 225). Devenus des travailleurs mobiles, les hommes consacrent leur été au travail agricole et au maintien de leur ferme, puis obtiennent des contrats de travail avec les

compagnies forestières à l'hiver pour la coupe et le flottage du bois. La nature contractuelle et temporaire de ce type d'économie a amené des milliers de bûcherons à traverser les frontières pour les chantiers du Maine et du Nouveau-Brunswick². La présence de bûcherons canadiens-français dans les camps du Maine est bien documentée et rappelle l'extrême mobilité de la main d'œuvre à l'époque (Allen 1972; Lynne 1976; Pomerleau 1997; Willis 1981).

Blanchard (1935 : 217) déplore ce modèle économique qui semble favoriser le bois au détriment du progrès agricole et qui écarte les jeunes de la voie de la culture. En effet, il n'était pas rare de voir les fils aînés partir pour les chantiers avec leur père dès l'âge de quatorze ans pour ainsi contribuer au revenu familial.

Le rapport entre l'exploitation forestière et la colonisation agricole a longtemps été sujet de discorde entre le clergé et les compagnies forestières. La part grandissante allouée au travail en forêt, comparée au travail de la terre, inquiète les autorités religieuses. Monseigneur Courchesne, évêque de Rimouski dans les années 1940, dénonce ouvertement les dangers associés à une trop grande mainmise des compagnies forestières (Le Guédard 2007 ; Lemay 1977 ; Paradis 1995 ; Vanay 1983). En plus de dénoncer la surexploitation des forêts du Québec, le laxisme des autorités, et les abus des grandes compagnies, Monseigneur Courchesne demeure inquiet pour la survie des colons (Paradis 1995). De l'autre côté du débat, d'autres défendent le potentiel de richesse que peut apporter l'industrie forestière comme moteur d'économie régionale dans un contexte de pauvreté du sol (Le Guédard 2007 ; Lemay 1977 ; Paradis 1995 ; Vanay 1983). Ironiquement, c'est un membre du clergé qui s'avère l'un des plus fervents défenseurs de l'industrie forestière au Témiscouata. Le curé Jean-Philippe Cyr, qui desservait la paroisse de Cabano dans les années 1930 et 1940, est d'avis que cette économie est bonne pour le développement de la région. Cette activité donne la chance au Témiscouata de se démarquer, tout en encourageant le sentiment de fierté et d'appartenance à la communauté. À la fois curé et cinéaste, Cyr produira plusieurs documentaires, dont *La forêt du Québec* réalisé en 1942, vantant les richesses forestières du Témiscouata. Selon lui, la prospérité de la région passe par la formation d'une main-d'œuvre qualifiée dans le domaine forestier (Savard 2016). En somme, les compagnies forestières profitaient d'un terrain riche en

² La mémoire entourant l'industrie forestière au Maine est particulièrement bien documentée et célébrée au travers d'organismes comme le Maine Folklife Center, le Maine Forest and Logging Museum et le Maine Forestry Museum.

matière ligneuse, d'une main-d'œuvre abondante, mobile et adaptable aux conditions variables du marché. Tous représentent des facteurs essentiels à l'essor et à la prospérité de l'industrie forestière au Témiscouata.

Les années 1930 seront marquées par la crise économique, la diminution de la ressource ligneuse et la dégradation des conditions de travail dans les chantiers (Fortin et Lechasseur 1993 : 111). Cette période correspond également au début des mouvements de mobilisation et de revendications. En 1933, le gouvernement crée une commission d'enquête chargée d'analyser les conditions de travail et le salaire des ouvriers forestiers. Cette enquête démontre que les travailleurs du Bas-Saint-Laurent sont parmi les moins bien payés du Québec. Malgré le décret gouvernemental d'un revenu minimum à 45 \$ par mois, ce salaire ne sera pas toujours respecté sur le terrain (Fortin et Lechasseur 1993). Enfin, en 1934, l'Union Catholique des Conservateurs organise son premier congrès des bûcherons du Québec voué aux intérêts des travailleurs forestiers, et crée l'un des premiers syndicats corporatifs dans la région.

3.2.2 L'exploitation forestière au Témiscouata

L'exploitation forestière au Témiscouata suivra deux grandes phases : la période de 1850 à 1890, associée à la production de bois équarri pour le marché britannique, et la période de 1890 à 1960, associée à la production de bois de sciage et de pâte. Après un lourd ralentissement des opérations à la suite de la crise économique de 1929, la Seconde Guerre mondiale remettra l'industrie sur les rails, un essor qui se confirmera avec le « boom » de construction de l'après-guerre. Malgré le développement de l'industrie du papier, les scieries dominent encore l'économie forestière au Bas-Saint-Laurent. À titre de référence, à la fin des années 1920, le Bas-Saint-Laurent en compte plus de 250 (Fortin et Lechasseur 1999 : 109). Autour du lac Témiscouata, les essences exploitées comprennent le pin blanc, le pin rouge, le cèdre, l'épinette, le sapin et le bouleau. Elles approvisionnent à la fois la scierie de Cabano et le moulin à pâte d'Edmundston.

La Fraser Companies Limited aura dominé l'industrie forestière du Témiscouata pendant plus d'un demi-siècle. Si quelques autres compagnies locales se partagent les droits de coupe sur le territoire, la Fraser demeurera l'employeur principal de la région et possédera la majorité des terres de la Couronne autour du lac Témiscouata pendant la première moitié du XX^e siècle. Cette compagnie aura joué un rôle majeur dans la croissance économique et démographique des villes

comme Cabano. Faisons maintenant un bref compte-rendu de l'histoire de cette compagnie afin de mieux cerner les impacts sociaux et économiques occasionnés.

3.2.3 La Fraser Companies Limited

Peu de documents officiels de la compagnie existent en rapport avec les opérations forestières de la Fraser au Témiscouata (Roy et al. 2005 : 187). Le fonds d'archives Fraser, conservé à Edmundston, documente presque exclusivement les activités de la compagnie sur le territoire du Nouveau-Brunswick.³ De surcroît, le contenu de ces documents ne couvre essentiellement que les activités du patronat, offrant peu d'informations sur les travailleurs mêmes (Lang 1987). Heureusement, quelques analyses historiques nous permettent d'élargir notre portrait de la compagnie au fil des ans (Lang 1987, 1996 ; Reinmuth 1949).

La famille de Donald Fraser, son épouse et leurs deux fils, quitte l'Écosse en 1873 pour s'installer à Saint-Jean, au Nouveau-Brunswick. Gestionnaire d'une société de bois en Écosse, Donald Fraser travaillait déjà dans le domaine forestier avant d'immigrer au Canada (Lang 1987 : 12). Rendus à l'âge adulte, les deux fils s'engagent dans la vie de l'entreprise et la renomment *Donald Fraser and Sons* en 1892. En 1898, Donald Fraser fils achète 400 000 km² de forêt de la Couronne autour du lac Témiscouata et devient, de ce fait, le dernier titulaire de la seigneurie de Madawaska. L'année suivante, la compagnie achète la scierie de Notre-Dame-du-Lac et la déménage à Cabano (Lang 1987 : 12) (Figure 7). Ce choix de localisation reste stratégique, car Cabano se situe plus près des sorties de rivières où circulent les billots provenant des lacs Squatec et Touladi au nord (Reinmuth 1949). Si une bonne proportion du bois se destine à la scierie de Cabano, la majeure partie poursuit son chemin sur la rivière Madawaska vers le Nouveau-Brunswick.

Au tournant du siècle, la scierie de Cabano est gérée par un autre partenaire écossais, Andrew Brebner, qui devient vice-président de la compagnie qu'il nomme F&M Lumber. C'est seulement en 1917, à la suite du décès du père Donald Fraser, que la compagnie est légalement constituée sous le nom de Fraser Companies Limited.

³ Certains documents d'archive du Fonds Fraser sont accessibles via le site internet de « Toucher du bois » : <http://www.toucherdubois.ca>.



Figure 7.—Photo montrant la scierie de la compagnie Fraser à Cabano en 1943 (Source : BAnQ P15229)



Figure 8.—Carte postale du village de Cabano [sans date] montrant la scierie, le village Fraser sur le bord du lac Témiscouata (Source : BAnQ 0002638154)

Cette même année, la compagnie entreprend la construction de plusieurs bâtiments à Cabano qui lui donnera le nom de Village Fraser, un quartier de petites résidences uniformes recouvertes de planches et de bardeaux pour loger les travailleurs (Figure 8). À cette période, une quarantaine de familles anglophones du Nouveau-Brunswick et de l'Écosse arrive à Cabano et s'installe dans les résidences de la compagnie. Dans les années 1920, les travailleurs sont payés en coupons échangeables dans le magasin de la compagnie pour l'achat de divers produits (Reinmuth 1949).

La compagnie fait ériger une école, un magasin général et une église presbytérienne, en plus de faire bâtir un réseau extensif d'infrastructures nécessaires à son industrie : routes, chemins, barrage, écluse, camps forestiers, etc. C'est au cours des années 1930 que décèdent les deux fils Fraser, mettant fin à la gouvernance familiale de l'entreprise. Dans son analyse historique, Nicole Lang (1987 : 14) remarque que la succession change grandement le style de gestion de la compagnie, soulignant le caractère impersonnel des nouveaux propriétaires qui privilégiaient avant tout la réussite de l'entreprise. Plusieurs chercheurs discutent de la dépendance de la population envers la compagnie qui possède un monopole économique dans la région (Lang 1987 : 17 ; Lemay 1977 ; Vanay 1983). En effet, la communauté avait développé une certaine dépendance envers l'ensemble des services de la compagnie, comme l'hébergement, la laiterie, le magasin général et les services médicaux. Dans ce contexte, selon Lang : « l'ouvrier a tout intérêt à ne pas froisser les autorités » (Lang 1987 : 29).

Dans son étude historique, Maurice Vanay (1983) met en lumière certaines politiques problématiques de la Fraser associées aux droits de coupes sur ses terres. En 1932, le gouvernement du Québec introduit une mesure favorisant la colonisation des cantons d'Auclair et de Biencourt sur les terres de la concession de la Fraser. Cette mesure autorisait les nouveaux colons à couper et à vendre les produits du défrichage de leur propre terrain. Contractuellement, la Fraser conservait l'exclusivité d'exploitation lors des cinq premières années, une clause qui entraînait en contradiction directe avec l'autorisation gouvernementale donnant préséance aux colons (Vanay 1983). La compagnie a donc su éveiller un certain sentiment d'injustice et de frustration de la part de la population. Malgré l'influence omniprésente de la compagnie, le mécontentement s'exprime chez les travailleurs de Cabano qui organisent une grève en 1936 et adhèrent au syndicat national du bois en 1943 afin d'améliorer les conditions de travail (Malenfant 2011).

3.2.4 Déclin de la Fraser et période de mobilisation (1950-1976)

Au cours des années 1950 et 1960, la compagnie voit ses relations avec la population et les autres organismes régionaux se détériorer. La Fraser sera ouvertement accusée de ne plus créer assez d'emplois directs dans la région et de privilégier le moulin de pâtes et papiers d'Edmundston (SHAT 2002 : 32). L'incendie ravageur du 10 juillet 1966, qui détruit l'usine de Cabano, mettra fin aux activités de la Fraser au Témiscouata. Comme la compagnie rencontrait déjà une baisse de rentabilité, les propriétaires ont décidé de ne pas la reconstruire, laissant de ce fait plus de 200 personnes sans emploi (Malenfant 2009, 2011). En réponse à ce désastre, le gouvernement offre de reprendre les concessions forestières pour les octroyer à une entreprise qui promet d'offrir un nombre d'emplois suffisant à la population (Malenfant 2009 : 37). Dans ce climat, le gouvernement octroie les droits de coupe à une filiale de la compagnie Irving qui optera pour le transport du bois jusqu'aux usines de Trois-Rivières, sans respecter son engagement préalable de construire une usine de placage⁴ de bois feuillus à Cabano (Pelletier 2016 : 3). Trahis par la Irving, les citoyens, soutenus par le maire de Cabano, enclenchent des démarches collectives en 1970. La décennie suivante est caractérisée par des mouvements radicaux de mobilisation et de révoltes populaires : destruction de ponts, blocage de routes, incendie d'un entrepôt de la Irving, création d'un comité de survivance, etc. (Pelletier 2016). Après plusieurs années de négociation, le comité s'entend, en 1976, pour la construction d'une cartonnerie à Cabano qui deviendra l'usine de la compagnie Papier Cascades encore en activité aujourd'hui (Malenfant 2011 : 11 ; Pelletier 2016).

Les années 1970 auront également été le théâtre de plusieurs initiatives citoyennes pour l'autodétermination de la population du Témiscouata. À la suite de la réception mitigée du rapport du Bureau d'aménagement de l'Est du Québec (BAEQ)⁵ rendu public en 1966, plusieurs paroisses se mobilisent pour la gestion locale des ressources du territoire. Afin de sauver des localités de la Gaspésie et du Bas-Saint-Laurent vouées à disparaître selon le Plan de la BAEQ, les citoyens mettent en place les Opérations Dignité (Jean 2016). Dans la foulée de ces initiatives au Témiscouata, les citoyens s'organisent pour former le JAL, un regroupement composé des localités de Saint-Juste-du-Lac, d'Auclair et de Lejeune. Une des réalisations majeures chapeautées par

⁴ Production de minces feuilles de bois pouvant être collées sur une autre surface de bois.

⁵ La BAEQ est une vaste opération gouvernementale de développement socio-économique visant des régions éloignées comme la Gaspésie et le Bas-Saint-Laurent. Parmi les recommandations du rapport final incluait la fermeture et la relocalisation de certaines localités marginales (Jean 2016).

Opérations Dignité a été la constitution du Groupement forestier de Témiscouata en 1973, orienté vers l'exploitation de la forêt par les travailleurs locaux et engendrant des retombées économiques bénéfiques pour la région (CDAFT 2019).

Il est pertinent de reconnaître l'importance de ces luttes populaires pour comprendre le puissant lien existant encore aujourd'hui entre les habitants du Témiscouata et l'industrie forestière. La forêt représente non seulement une source de revenus et de développement régional, mais aussi un symbole de fierté et de prise en main collective. Malgré les critiques faites à l'égard de la Fraser au fil des ans, certains se rappellent du rôle important que la compagnie a joué en faveur de la population et de la région du Témiscouata (Bérubé 1995 ; Malenfant 2011). Pierre Bérubé (1995 : 37) souligne que la compagnie Fraser représentait un « pôle d'identification » pour les habitants, imprégnant fortement la vie sociale et culturelle. Puisqu'au moins 90 % de la population de Squatec a travaillé pour la Fraser, le sentiment identitaire envers les activités de la compagnie reste des plus compréhensibles (Bérubé 1995 ; Roy et al. 2005 : 193). Qu'elle soit critiquée ou célébrée, la compagnie Fraser fit corps avec plusieurs générations de travailleurs forestiers au Témiscouata et son héritage résonne encore dans la mémoire de ses descendants.

3.3 La vie et le travail dans les camps forestiers

Des milliers de camps forestiers s'érigent au Québec en vue de faire tourner et prospérer cette énorme entreprise internationale qu'était l'industrie forestière. Les effets de cette industrie se font sentir à l'échelle humaine, impactant directement la vie personnelle, familiale et sociale des communautés. En effet, l'économie agroforestière a structuré le train de vie saisonnier des familles ouvrières, incitant des milliers d'hommes à quitter leur famille pour les chantiers d'hiver, où ils étaient logés et nourris par la compagnie (Proulx 1985). Sur une période de plusieurs mois, de petites communautés temporaires se formaient en forêt, où les travailleurs partageant le même espace de vie rudimentaire. Très jeunes, les garçons quittaient l'école et suivaient leurs pères dans les chantiers pour contribuer au revenu familial, comme le témoigne un ancien bûcheron : « à 15 ans, j'allais plus à l'école, j'allais dans le bois. C'était l'âge » (M.L.). Un témoignage similaire a été donné par un second bûcheron interviewé : « Jusqu'à l'âge de 30 ans j'ai pas mal laissé ma paye à maison. J'étais tout seul de garçon puis il y avait sept filles ... ils avaient besoin d'aide [silence] » (B.P.).

Dans leur fonctionnement hiérarchique, les grandes compagnies forestières confiaient des contrats de coupe de bois à des contremaîtres (*foremen*), qui redistribuaient le travail à des entrepreneurs locaux (*jobbers*). Ces derniers recrutèrent leur main-d'œuvre au sein des villages avoisinants. Les sources documentaires soulignent le caractère très homogène des équipes de travailleurs d'origine canadienne-française et de foi catholique (Dupin 1935; Proulx 1985). Ces mêmes sources demeurent toutefois muettes sur la présence autochtone dans les chantiers forestiers du Témiscouata, tandis que les bûcherons interviewés affirment ne pas avoir travaillé aux côtés d'individus d'origine autochtone dans les camps (J.-E. D.; M.B.).

Sur le chantier, les plus haut placés payés par la compagnie, étaient l'entrepreneur et le mesureur, puis on retrouvait le commis (responsable du magasin et des salaires) et le cuisinier (*cook*), et enfin, une trentaine d'ouvriers assignés à la coupe et aux autres tâches associées (les limeurs, les portageurs, les charretiers, etc.). Le chantier était géré directement par le « jobber », qui, en plus de superviser le travail, devait tenir le compte des dépenses, des rendements, des provisions, des outils et des chevaux (Proulx 1985 : 13). À l'automne, le « jobber » sélectionnait un terrain plat situé près d'une rivière et facile d'accès pour y installer son camp. L'établissement était alors en activité pour seulement quelques années, le temps d'exploiter le bois à proximité, avant de reconstruire plus loin sur le territoire (Beaudoin 2014 ; Roy et al. 2005 : 188). Lorsque la coupe était terminée dans le secteur visé, il n'était pas rare de brûler les installations afin de prévenir le risque de feu non contrôlé dans la forêt (Bernard 1953 : 42). Dressons à présent une vue d'ensemble des diverses facettes de la vie de chantier et du quotidien des bûcherons en fonction de ce que nous révèlent les sources historiques et orales.

3.3.1 L'architecture et l'organisation des camps forestiers

Quelques écrits nous renseignent sur l'organisation et l'architecture des camps dans les régions de la Mauricie (Dupin 1935 ; Fortin 1983 ; Hardy 2001), du Bas-Saint-Laurent (Leonidoff 1978 ; Pineau 1977 ; Pomerleau 1997 ; Proulx 1985) et de Lanaudière (Beaudoin 2014). Il n'existe pas de plan « typique » de camp forestier retrouvé sur l'ensemble du Québec (Leonidoff 1978). Selon la région, la grosseur du camp et la compagnie responsable, nous retrouvons une certaine variabilité dans les modes de construction, les matériaux utilisés, et dans le nombre et la disposition des bâtiments sur le chantier. Les sources relèvent une période de transformation

généralisée dans l'architecture des camps à la fin du XIX^e siècle. Entre les années 1850 et 1890, le chantier était généralement composé d'un seul petit bâtiment pouvant loger une trentaine d'hommes au plus. Les bâtiments étaient posés directement sur le sol et rehaussés de terre de manière à former un petit talus (Dupin 1935). Le toit était fait de billots de bois fendus à la hache placés côte à côte en « cales de cèdre », autrement dit la partie concave du billot était placée en alternance du haut vers le bas à la manière de tuiles (Fortin 1983 : 15). Le plafond faisait seulement six pieds de hauteur, puis était partiellement recouvert d'une couche de terre et de branches de sapin en guise d'isolation. L'intérieur était aménagé autour d'une cambuse, c'est-à-dire un foyer en pierres posé sur le sol et surmonté d'une hotte pour laisser s'échapper la fumée à l'extérieur (Fortin 1983 : 16). La nourriture était habituellement conservée dans des caches creusées dans le sol (Dupin 1935).

Pour la période allant de 1890 aux années 1940, les camps forestiers deviennent plus élaborés et mieux organisés. L'ensemble d'un chantier pouvait compter de quatre à dix bâtiments disposés de façon relativement parallèle. La fonction de ces bâtiments variait d'un chantier à l'autre, mais pouvait inclure : la cuisine (*cookhouse*) et le réfectoire, le camp des hommes ou dortoir, le bureau du contremaître (*office*), l'écurie (*hovel*), la forge ou boutique-garage pour ferrer les chevaux et aiguiser les outils, les latrines, la « shed » à foin et la « shed » à viande. Il arrivait parfois de construire un seul grand bâtiment pour combiner les fonctions de cuisine et de dortoir. Dans un bâtiment de type dit « dingle » (Figure 9), le dortoir communiquait avec la cuisine par une pièce mitoyenne utilisée comme lieu d'entreposage et de lavoir (Franzen 1999 ; Soucoup 2011).

Ce style était particulièrement commun au Maine (Kephart 1970 ; Lynn 1976 ; Rohe 1986). Les bâtiments étaient érigés à même le sol, sans fondation. Les camps les plus répandus étaient construits en bois rond, assemblés en queue d'aronde et surmontés d'un double toit recouvert de papier goudronné ou de bardeaux de cèdre. Les joints entre les billots étaient bouchés avec de la mousse d'arbre. Le toit double recelait un isolant d'un bon cinq pouces de terre (Beaudoin 2014 : 37). Certains camps plus récents (1940 à 1960) pouvaient être construits en planches de bois et recouverts de bardeaux de cèdre. Selon un ancien travailleur forestier, le camp des hommes recevait habituellement entre 50 et 80 personnes, et mesurait environ 75 pieds (M.L.).



Figure 9.– Photo d'un camp en bois rond de type « dingle », combinant la cuisine au dortoir.
Camp de la Vieille-Écluse dans les années 1940 (Source : Collection privée Albert Lebel)

À l'intérieur, les planchers étaient aussi faits de billes de bois, dont la face supérieure était équarrie à la hache. Le mobilier, soit les lits superposés, tables, chaises et tablettes, était construit sur place à l'aide des restants de billots de bois. Les hommes dormaient habituellement en groupe de quatre par lit, partageant une même grande couverture (dit *spread*). Le sommier en bois était recouvert de branches de sapin et de petites tablettes étaient posées au mur pour les effets personnels (Beaudoin 2014 : 41). Le dortoir était souvent chauffé à l'aide d'un baril d'acier appelé « truie ». Les camps étaient éclairés par des lampes à l'huile ou au kérosène, fixées à un réflecteur en tôle et installées au mur. Il faudra attendre la fin des années 1950 pour voir arriver l'électricité dans les camps du Témiscouata.

Selon les règles sanitaires en vigueur, aucun bâtiment ne devait être construit à moins de 100 pieds d'une source d'eau pour éviter la contamination (Bernard 1953 : 19). Les restes alimentaires devaient être enterrés dans des fosses à plus de 15 pieds derrière la cuisine. Ces fosses devaient être recouvertes et parfois vidées pour ne pas attirer les ours. En ce qui concerne les toilettes, il s'agissait d'une petite structure de bois placée au-dessus d'une fosse de six pieds de largeur, quatre pieds de profondeur, avec un simple rondin servant de banc pour s'asseoir

(Beaudoin 2014 : 42). Un ancien bûcheron, ayant travaillé dans les chantiers de la Fraser, corrobore cette information en indiquant que les toilettes représentaient un trou de quatre pieds surmonté d'une petite bâtisse en planches de sapin (M.L.).

3.3.2 Le travail du bûcheron

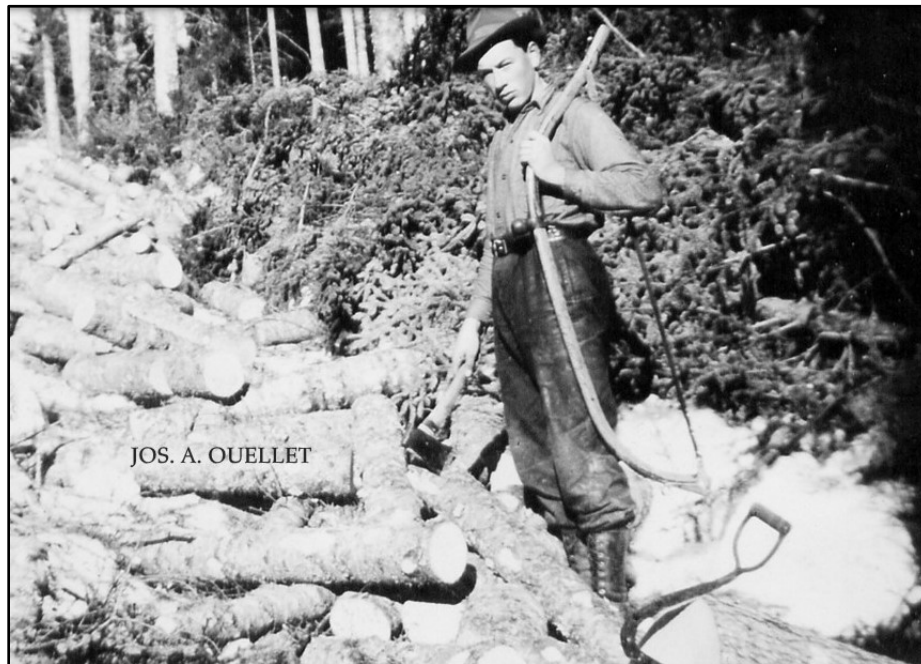


Figure 10.–Photo d'un bûcheron et ses outils dans les années 1940.
On y voit la sciotte, la hache et le crochet (Source : Collection privée Albert Lebel)

Le bûcheron est engagé pour effectuer la coupe du bois (Figure 10). Ses tâches consistent à abattre les arbres, les ébrancher, couper les troncs en billots, puis à empiler les billots les uns sur les autres pour former des cordes de bois de huit pieds de longueur par quatre pieds de hauteur (Beaudoin 2014 : 61). À partir des années 1930, l'outil privilégié pour la coupe de bois est la sciotte (*bucksaw*), une scie légère possédant une lame de 48 pouces (1,20 m) rattachée à un manche en forme d'arc qui se manipule par une personne (Proulx 1985 : 41). La lame possède une série de dents simples et doubles afin de contrôler la profondeur de l'entaille, une caractéristique qui demande une opération délicate d'aiguisage. Les sources divergent en ce qui concerne la propriété des outils, à savoir s'ils étaient fournis par la compagnie ou non (Fortin 1981; Pomerleau 1997; Proulx 1985). Selon les témoins interviewés pour cette étude, les travailleurs devaient se procurer

eux-mêmes certains outils comme les haches, les lames de sciote ou les limes au magasin de la compagnie Fraser (B.P; M.L.).

Pour abattre un arbre, le bûcheron effectue une entaille sur le tronc à une hauteur de 12 pouces (30 cm) au-dessus du sol. L'entaille doit être effectuée du côté où l'arbre est supposé tomber. Un des bûcherons interviewés raconte qu'une sciote bien limée pouvait couper un arbre de 10 pouces en une dizaine de coups de scie « il rentrait un pouce par coup » (B.P.). Après l'abattage, le tronc est ébranché à l'aide d'une petite hache, puis coupé à la longueur requise (4, 8 ou 12 pieds) en prenant soin de laisser quelques pouces en trop pour minimiser les bris lors du transport (Beaudoin 2014 : 60 ; Proulx 1985 : 23). Un homme coupait en moyenne trois cordes de bois par jour, une corde correspondant à un empilement de billots de bois d'une dimension de 4 X 8 X 4 pieds. Les billots d'une longueur de quatre pieds étaient nommés « pitounes ». Les pitounes étaient empilées sur le bord du cours d'eau à l'aide d'un crochet (*cant hook*), ou tournebille à levier, pour être mesurées, marquées et évaluées par le mesureur conformément aux normes en vigueur (Bernard 1953 : 22). Les mesureurs (*scalers*) étaient envoyés directement par la compagnie et déterminaient le salaire des hommes en fonction de leur rendement.

Le mode de rémunération a varié avec le temps, en fonction de l'employeur et des normes en vigueur. Certaines compagnies offraient un salaire horaire au mois, tandis que d'autres payaient leurs employés en fonction de leur rendement, soit à la pièce. Ce système de rémunération à la pièce offrait la motivation nécessaire aux travailleurs pour augmenter leur productivité (Radforth 1984 : 19). Il était avantageux pour la compagnie, car il diminuait les besoins de supervision et poussait les hommes à être plus productifs en exploitant leur esprit de compétition (Proulx 1985 : 48). Selon la critique d'Adélard Tremblay, le travail à la pièce incitait les bûcherons à travailler au-delà de leur force et à négliger les facteurs compromettant leur santé (Tremblay 1960 : 66). Lors de ses visites dans les camps, le père Guinard remarque que

[...] cette course à celui qui ferait le plus d'ouvrage rendait les hommes malades, près de l'épuisement total [...]. En général, les hommes se retrouvaient là en raison de la simple obligation de gagner de l'argent. Pour la plupart des colons, il n'y avait pas de choix possible. (Bouchard 1980 : 95-96)

Dans le quotidien *Le Front Ouvrier*, un journaliste compare les salaires entre les bûcherons du Québec et ceux de l'Ontario, et remarque une rémunération à la corde de 4,68 dollars de plus

en Ontario, en plus de meilleures conditions générales de travail et d'autres avantages (*Le Front Ouvrier* 1950). Au Témiscouata, les hommes gagnaient en moyenne seulement 1,25 \$ la corde de bois, duquel il fallait retirer la charge de 0,60 \$ par jour pour la pension fournie par la compagnie (Roy et al. 2005). Un ancien bûcheron de la Fraser atteste qu'il était bel et bien payé à la corde pour un maigre salaire : « On n'était pas payé cher chez Fraser » (M.L.).

En moyenne, les hommes travaillaient des journées de dix heures, du lever au coucher du soleil, pendant cinq mois consécutifs en hiver. Un des bûcherons interviewés précise qu'ils pouvaient « descendre » [retourner à la maison] environ une fois par mois (M.L.). Par contre, comme plusieurs habitaient de l'autre côté du lac Témiscouata, à Cabano ou Notre-Dame, ils ne pouvaient traverser que lorsque le lac était gelé en hiver (M.L.). Après la période de coupe, le bois qui était empilé le long des rivières pouvait être mis à l'eau au printemps pour les opérations de flottage et de drave. Ayant travaillé dans le secteur de la rivière Touladi pour le compte de la Fraser, un des bûcherons interviewés partage ses connaissances des opérations de drave du bois : « On bûchait du sapin et de l'épinette en 4 pieds, *boomait* ça sur la rivière Madawaska jusqu'à l'usine d'Edmundston. [...] Pis un *boom*, me semble ça avait 18 à 20 pieds de long certain. On perçait un trou là-dedans pis on passait nos chaînes dans le bois » (M.L.). Ce système permettait de retenir les billots sur les lacs et de les acheminer au printemps vers les usines.

3.3.3 L'alimentation

La cuisine, ou *cookhouse*, était l'un des bâtiments les plus importants du chantier, qui intégrait la cuisine et la salle à manger pour la préparation et le service des repas. L'intérieur était aménagé avec un poêle à bois, un garde-manger, un lavabo et une porte menant à une glacière pour la conservation des aliments. Le matériel du cuisinier comptait entre autres des casseroles et poêles de fonte, des chaudières, des bassines, des bouilloires et un assortiment de vaisselle en métal (Figure 11).



Figure 11.–Photo dans la cuisine du camp de l'écluse, années 1940
On y voit la vaisselle de métal et autres instruments de cuisine (Source : Collection privée Albert Lebel)

Pour le cuisinier ou la cuisinière, la journée commençait très tôt pour mettre les « bines » (fèves au lard) sur le feu, bouillir l'eau et cuire le pain. Un des cuisiniers interviewés pour ce projet raconte : « Moi quand je travaillais dans les cuisines, à 4 h 15–4 h 30 debout ! Pas d'électricité là. On chauffait au bois là. On allait chercher l'eau dans les ruisseaux [...]. Nous autres dans la cuisine on était trois » (J.-H.D.). Si la nourriture pouvait varier d'un chantier à l'autre, le menu était composé le plus souvent : des fèves au lard, du gruau, des crêpes, du bouilli de bœuf, du macaroni, des patates, des rôtis de porc, de la soupe aux pois, des galettes à l'avoine, des tartes, de la mélasse, et du thé comme boisson. Alors que la viande en conserve (*corned beef*) faisait partie du régime, il n'était pas rare de retrouver des quartiers de bœuf et de porc frais que l'on dépeçait sur place à la scie et à la hache. La viande (bœuf, porc, lard) provenait du dépôt de la compagnie au village et était acheminée par les portageurs qui approvisionnaient les camps. Les fermes des environs avaient pour habitude de fournir la compagnie en viande et en légumes (navets, carottes, choux, patates) et en herbes (Proulx 1985).

Toutes les sources traitant de ce sujet s'entendent pour dire que la nourriture dans les camps était abondante et riche. Même le journaliste Harry Bernard en visite dans les chantiers s'exclame : « Jamais je n'ai vu autant de mangeaille à la fois que dans les chantiers. Nombreux sont les bûcherons qui font meilleure chère dans les forêts que dans les foyers » (Bernard 1953 : 20). En fait, la réputation du camp passait par la compétence du cuisinier et la qualité de la nourriture (Kephart 1970 : 30). Des commentaires similaires ont été faits sur les camps de Squatec au Témiscouata : « plus la nourriture est bonne, plus les travailleurs étaient heureux. Sa compétence [le cuisinier] pouvait faire le succès ou la ruine d'un camp » (Roy et al. 2005 : 192).

3.3.4 La santé et l'hygiène

L'ensemble des sources écrites et orales déplore les piètres conditions de vie des travailleurs, particulièrement pour tout ce qui a trait aux poux, à la saleté, à l'odeur et à la promiscuité. En décrivant son expérience de dormir dans les camps forestiers, Bernard est frappé par « l'atmosphère de sueurs, de laine grasse et de cuir mouillé » (Bernard 1953 : 20). Les poux étaient un problème constant. Certains faisaient bouillir leurs vêtements tandis que d'autres s'enduisaient les cheveux d'huile à lampe (Proulx 1985 : 72). La promiscuité contribuait inévitablement à la propagation des maladies. Dans un contexte où le recours au médecin n'était pas une option, les hommes se tournaient vers l'automédication et la consommation de remèdes brevetés achetés au magasin de la compagnie ou apportés de l'extérieur. Le domaine de la médication demeure peu abordé dans les documents historiques, hormis un inventaire de la compagnie Fraser produit en 1935. Cet inventaire, qui liste les marchandises commandées pour un camp au Nouveau-Brunswick⁶, énumère plusieurs produits et remèdes comme le liniment pour les douleurs musculaires, de la teinture d'iode pour traiter les plaies, l'aspirine, et du sirop pour la toux. L'entrepreneur fournissait une trousse de premiers soins de base (peroxyde, iode, etc.), mais les autres médicaments (aspirine, liniment) devaient être achetés au magasin du camp. Les hommes fabriquaient parfois leur propre remède maison avec les herbes et autres produits sur place. Du sirop était parfois fabriqué en laissant macérer du sucre au centre d'un navet évidé (Proulx 1985 : 73). Malgré la présence de ces médicaments, les bûcherons semblent entretenir l'image d'hommes en bonne santé qui ne tombent

⁶ Inventaire conservé dans les archives du Musée du Témiscouata à Notre-Dame-du-Lac.

jamais malades. Selon la croyance populaire, le froid protégeait les hommes des bactéries en les empêchant de se propager (Blanchard et al. 1969 : 33).

En plus des troubles de santé, le métier de bûcheron s'accompagnait d'un grand risque d'accident mortel. Le quotidien *Le Progrès du Golfe* rapporte la mort de deux bûcherons en forêt, atteints à la tête par un arbre lors de l'abattage (*Le Progrès du Golfe* 1961). Un des bûcherons interviewés pour cette étude partage le douloureux récit de la mort de son père sur un des chantiers du Témiscouata, en décriant le manque d'aide médicale : « quand mon père est mort, il n'y avait pas d'ambulance. Puis on était en maudit [soupir] » (M.L.). Le sujet de la santé des travailleurs sur les chantiers forestiers reste peu exploré par manque de données historiques. Grâce à l'histoire orale et à l'archéologie, il sera possible de mieux documenter les pratiques d'automédication et les différents produits consommés pour le maintien d'une bonne forme physique.

3.3.5 Temps libres et loisirs

Considérant l'horaire de travail de six jours et un couvre-feu ordonné à 21 h 00 durant la semaine, les travailleurs avaient très peu de moments libres. Ces temps libres étaient habituellement consacrés à fumer la pipe, à faire la lessive et à entretenir des outils (Fortin 1983 : 21 ; Proulx 1985 : 75). Le samedi soir était un moment de fête, souvent avec de la musique (violon, harmonica), des épreuves de force, des jeux de hasard et des contes comme celui de la chasse-galerie ou ceux mettant en vedette le héros Joe Montferrant. Le dimanche, certains en profitaient pour écrire à leur famille, réciter le chapelet et pratiquer des sports extérieurs. La chasse et la pêche étaient officiellement interdites sur le territoire des compagnies, mais plusieurs bûcherons confirment s'y être tout de même adonnés (Beaudoin 2014 : 51; Proulx 1985 : 77). Une certaine ambiguïté entoure la consommation d'alcool dans les chantiers forestiers. Tous rapportent l'interdiction unanime des compagnies en ce qui concerne la possession, la consommation ou la fabrication de boissons alcoolisées. Par contre, des opinions divergentes émergent à savoir si cette réglementation était observée ou non par les travailleurs (Beaudoin 2014). Plusieurs témoignages mentionnent les problèmes de boisson de certains travailleurs et la présence d'alcool de contrebande. Si les sources orales soutiennent l'existence de consommation d'alcool dans les camps, tout indique que celle-ci était concoctée et distribuée par un réseau externe. En effet, la fabrication d'alcool frelaté et la vente illégale de « bagosse » (confection artisanale) sont bien documentées pour le Témiscouata

(Thivierge et Gagnon 1992). La « bagosse » était distillée à partir d'une recette locale, habituellement un mélange d'eau, de mélasse et de céréales (orge ou blé) chauffé dans un alambic en cuivre. Une recette trop forte en alcool pouvait causer des dommages irréversibles, comme la perte de la vue ou le brûlement du tube digestif.

3.3.6 Les conditions et les relations de travail

Parmi les différents aspects de la vie dans les camps forestiers, les conflits et les rapports d'exploitation demeurent peu documentés (Fortin 1983 : 42 ; Proulx 1985 : 53). La perception véhiculée à l'époque était celle d'un travailleur silencieux, loyal envers son employeur et qui ne se plaint pas de ses conditions. Il y avait une réelle crainte de se faire licencier en exprimant à voix haute son mécontentement. Selon les employeurs ontariens, les Canadiens français étaient considérés comme les meilleurs bûcherons en raison de leur habileté et leur docilité (Radforth 1987 : 33). Le père Guinard avait bien observé cette disposition chez les travailleurs : « La vie sur les chantiers était très dure [...]. Quelques-uns manquaient de force et d'endurance et n'en soufflaient mot à personne [...]. Les bûcherons ne parlaient de leurs difficultés à personne, sauf aux missionnaires » (Bouchard 1980 : 93). J'ai discuté de ce sujet avec une de mes informatrices (C.M.), puisque son père a lui-même travaillé pour le compte de la compagnie Fraser. Elle se confie au sujet des inégalités de pouvoirs :

Les gens se sentaient redevables qu'ils te donnent une *job*, 'compte-toi chanceux' ils disaient. Mon père revenait fâché des fois. Les boss disaient 'NOUS la compagnie', mais ils étaient pas actionnaires rien. Le problème venait des petits *jobbers*, qui étaient du côté de l'employeur, pas du travailleur (C.M.).

Cette citation illustre bien ce sentiment de gratitude et le devoir de loyauté que devaient exprimer les travailleurs envers leurs employeurs, malgré les abus et les inégalités. Afin de maintenir l'ordre sur le chantier, les patrons établissaient une série de règles et d'interdictions entourant les bagarres, les blasphèmes, l'alcool et les jeux de hasard. Afin de maintenir un contrôle social interne, il existait un mécanisme hiérarchique en place pour dénoncer et punir les écarts de conduite. Comme le décrit Bernard (1953 : 23), « les moindres négligences sont enregistrées, communiquées à la compagnie forestière [...]. Le sous-entrepreneur surveille ses employés, mais il est surveillé lui-même par le colleur [mesureur], lequel est surveillé par le forestier ». Il faut attendre les années 1930 pour voir émerger des initiatives de syndicalisation et de mobilisation.

Les travailleurs militent en faveur de meilleures conditions dans les camps forestiers du Québec et soulèvent les questions de l’affichage des prix dans les magasins, d’âge minimum de travail, de maximum d’heures de travail, et de nettoyage du camp et des couvertures. Malheureusement, l’arrivée de ces nouvelles règles et normes semble avoir pris du retard dans le Bas-Saint-Laurent par rapport aux autres régions et elles n’auraient été appliquées de manière plus généralisée qu’après la guerre (Proulx 1985 : 59). Le métier de bûcheron a connu de grandes transformations au cours des années 1950, selon la modernisation des chantiers et la mécanisation des équipements. La scie mécanique remplace peu à peu la sciote, les tracteurs remplacent les chevaux, les chantiers reçoivent l’électricité et ceux-ci deviennent plus facilement accessibles en voiture (Fortin et Lechasseur 1993 : 411).

3.4 Image du bûcheron dans la culture populaire

Le personnage du bûcheron reste à ce jour une figure marquante de la culture populaire canadienne-française. Au fil des ans, un imaginaire collectif foisonnant s’est construit autour de la vie dans les camps forestiers, une mémoire nourrie et partagée par le folklore, la littérature, la télévision et les autres médias populaires.

Le Tableau 3 offre un exemple de produits culturels québécois basés sur l’héritage forestier. Avec le temps, une vision caricaturale du bûcheron s’est immiscée dans les discours, les textes et l’iconographie de manière à difficilement distinguer la fiction et la réalité. L’image propagée est celle d’un homme costaud, fort, un peu rustre, mais vaillant et courageux. La citation de Dupin, placée en introduction de ce chapitre, illustre cette construction romancée du bûcheron comme un homme simple, un travailleur loyal et un fervent catholique. Dupin qualifie les bûcherons qu’il rencontre d’individus « fiers et enjoués, courageux à la tâche [...] fidèles à leurs bourgeois » (Dupin 1935 : 130). Certains auteurs perpétuent l’idée que les gars de chantiers n’avaient pas bonne réputation : « C’était disait-on des durs, aux mœurs rudes, aux gestes violents, au parler farci de jurons » (Pomerleau 1997 : 32). De manière générale, le bûcheron a longtemps personnifié la virilité et la fraternité masculine. Le chantier représentait l’univers masculin par excellence et constituait une sorte de rite de passage pour les jeunes hommes qui voulaient s’initier à la culture forestière.

Contes et légendes	La chasse-galerie Jos Montferrand Les contes de Jos Violon (1890-1907)
Télévision/film	<i>Ti-Jean s'en va aux chantiers</i> , Jean Palardy (1953) <i>La valse du maître-draveur</i> , John Weldon (1979) <i>Bûcherons de la Manouane</i> , Arthur Lamothe (1962) <i>Les belles histoires des pays d'en Haut</i> (1958) <i>La mort d'un bûcheron</i> , Gilles Carles (1973)
Littérature	<i>Un homme et son péché</i> , Claude-Henri Grignon (1933) <i>Menaud, maître draveur</i> , Félix-Antoine Savard (1937) <i>Maria Chapdelaine</i> , Louis Hémon (1913)
Sites historiques	Village du bûcheron, Grandes-Piles, Mauricie Village forestier d'antan de Franquelin, Côte-Nord Village historique de Val-Jalbert, Saguenay-Lac-Saint- Jean Camp de la grippe espagnole, Sainte- Irène (Matapédia) Camp de bûcherons Matapédia Les Plateaux, Saint-François-d'Assise Musée de la rivière Cascapédia, Saint-Jules
Événements	Festival du bûcheux de Saint-Pamphile Festival du bûcheron de Notre-Dame-de-Lorette Festival du papier, Témiscaming

Tableau 3.–Exemples de produits culturels inspirés de l'époque des camps forestiers

Pour faire suite à cette idée, un autre aspect de l'imaginaire collectif de la vie des bûcherons est illustré par l'appel de la forêt, et par la quête de liberté et d'indépendance. Pierre Dupin compare l'appel de la forêt des bûcherons à l'envie que ressent le marin de reprendre la mer, tous deux sous l'effet de l'emprise de la nature et des grands espaces (Dupin 1935 : 124-125). Il explique cet attrait par les joies de la vie en communauté, et de la solitude des grands bois où l'homme se sent plus libre. Bernard tire des interprétations similaires concernant les motivations des bûcherons : « ils y remontent à chaque année, incapables de résister à l'appel des espaces libres, de la montagne, des lacs en enfilade [...]. Ils ont la forêt en eux » (Bernard 1953 : 28). Il semble donc y avoir un thème récurrent chez ces journalistes qui représentent le métier de bûcheron comme une option irrésistible et naturelle, un choix d'hommes libres comparé au mode de vie urbain et moderne de plus en plus adopté par la population de l'époque. Dupin reporte les paroles données par un des hommes interrogés à ce sujet : « nous ne sommes pas pressés par la cloche ou le sifflet de l'usine qui rend les hommes esclaves des machines » (Dupin 1935 : 25). Cette comparaison avec les contraintes de

la vie en usine nous renseigne quant à la perception d'une vie plus libre du travailleur forestier. En discutant avec la fille d'un ancien bûcheron sur le monde masculin de la forêt, celle-ci s'étonne de voir à quel point certaines parties du territoire demeuraient totalement inaccessibles à la gent féminine : « Je trouve ça extraordinaire qu'on ait accès à ça, ce royaume-là. Il y avait seulement les bûcherons qui pénétraient dans la forêt » (B.N.).

De telles sources nous ramènent au caractère humain et romantique du bûcheron québécois, mais la réalité vécue par ces travailleurs forestiers devait probablement être plus complexe et pragmatique que ne le laisse entendre le folklore populaire et les textes romancés des journalistes. La nature du travail demandé par les grandes compagnies forestières était ardue, impliquant de longs mois dans des conditions de vie précaires sous une pression de performance constante. Une dichotomie frappante ressort donc entre la représentation d'une communauté de bûcherons libres et la dure réalité du travailleur salarié impuissant face aux conditions imposées par une industrie capitaliste. L'étude et la compréhension d'une époque si abondamment documentée que celle des camps forestiers doit donc s'accompagner d'une lecture critique des sources ; et leurs discours contradictoires soulèvent le besoin d'un nouveau regard multidisciplinaire.

3.5 Critique de l'historiographie et potentiel de recherche

Comme les camps forestiers s'inscrivent dans une période récente de l'histoire québécoise, les sources orales et écrites rendent possible la reconstitution de la toile de fond des événements, des noms, des lieux et des activités forestières allant de la fin du XIX^e siècle à aujourd'hui. Il apparaît alors facile de construire des généralisations sur l'expérience vécue des communautés de bûcherons québécois, sans distinction de temps, de lieu ou de conditions de travail. En fait, certaines variations devaient exister dans la nature du travail et dans les détails de la vie dans les camps forestiers, ce qui vaudrait la peine d'être approfondi dans le cadre de futures études historiques, sociologiques et archéologiques.

Les chercheurs souhaitant explorer la vie quotidienne dans les camps forestiers font face à un défi de taille en matière de complémentarité des sources. En effet, une incongruité émerge entre le type d'information retrouvé dans les documents historiques – décrivant généralement le déroulement et la logistique derrière les opérations forestières – et les récits oraux qui offrent une lecture étroite et personnelle de la vie quotidienne d'un travailleur forestier. Ces deux types de

sources offrent alors une version et une lecture de l'histoire très différentes. Dans son étude, Louise Proulx (1985) soulève les difficultés de travailler avec les témoignages oraux dans le cadre d'une étude synthèse, car, selon elle, « chaque récit publié est une pièce d'un *puzzle* différent ». En effet, le vécu d'un travailleur représente un point de vue étroit des faits, mais demeure une ressource inégalée pour s'imprégner de l'expérience, des activités et de la vie quotidienne d'un individu à une époque donnée, à un endroit donné. Proulx souligne également les difficultés que ressentent les témoins à procéder à une lecture critique de leur propre vécu, et à interpréter leurs actions en fonction du contexte sociopolitique. Enfin, elle réfléchit à la nature solitaire et précaire de la vie en forêt tout en relevant la richesse et l'importance d'une telle source d'information : « C'est à travers ces multiples facettes du quotidien que l'on peut saisir l'originalité d'une culture populaire » (Proulx 1985 : 80).

En ce qui concerne les nombreux ouvrages historiques publiés au sujet des camps forestiers, plusieurs auteurs adoptent un ton parfois nostalgique et anecdotique lorsqu'ils décrivent les modes de vies et activités des anciens travailleurs forestiers. Très peu d'entre eux se sont aventurés dans l'analyse critique des dynamiques sociales sous-jacentes, des relations de pouvoirs, ou des conditions matérielles et économiques de ces travailleurs. Ce corpus révèle ainsi une volonté des auteurs de commémorer et de mettre en valeur un patrimoine culturel identitaire dont ils ont à cœur. De futures recherches multidisciplinaires pourraient ouvrir la voie vers de nouvelles questions et offrir une version plus complexe du passé forestier, tout en intégrant le public dans ce processus. En ce sens, l'archéologie permet d'apporter de nouvelles informations et d'enrichir par un regard matériel et humain notre compréhension de l'époque des camps forestiers de la première moitié du XX^e siècle au Témiscouata. Soulignons que l'emplacement des nombreux camps forestiers ne figure que très rarement sur les cartes anciennes et leurs noms ne sont que peu mentionnés dans les documents officiels de la compagnie. Étant donné que les témoins vivants de cette époque sont de moins en moins nombreux, l'archéologie constitue une source d'information précieuse et incontournable pour documenter les différents chantiers présents au Québec. Dans la mesure où l'une des préoccupations de l'archéologie industrielle englobe les effets de l'industrialisation sur la classe ouvrière, l'intérêt d'une archéologie des camps forestiers réside dans la possibilité de dresser un portrait beaucoup plus complet de la réalité des travailleurs qu'au travers des documents historiques disponibles (Casella et Symonds 2005). L'étude de ces sites de camp forestier représente un réel potentiel interprétatif des comportements et des habitudes adoptés par les

travailleurs dans ce contexte unique de vie et de travail en frontière industrielle. Les sites offrent des témoins matériels évocateurs pouvant être analysés et interprétés afin de mieux comprendre les dynamiques sociales internes et les choix individuels pour ainsi apporter un regard différent et critique sur le passé et l'expérience ouvrière.

3.6 Bilan

Dès la fin du XIX^e siècle, l'extraction des ressources naturelles constitue l'une des principales raisons de l'expansion industrielle vers de nouveaux territoires québécois. L'industrie du bois, par exemple, apparaît comme une cause directe de la création de nombreux établissements sur des terres encore inexploitées, en périphérie des villes et villages, un espace nommé « frontière industrielle ». Ces établissements représentent un milieu de travail et de vie organisé autour d'une seule activité économique, et habité de manière temporaire par une main-d'œuvre mobile.

Vers 1890, l'industrie forestière au Québec fait face à de grandes transformations, passant de la production de bois équarri à la production de bois de sciage pour les pâtes et papiers. Cette réorientation économique engendre la construction de nombreuses scieries partout à travers la province, accompagnée de l'implantation de divers chantiers pour la coupe du bois à l'hiver, créant ainsi de nombreuses communautés temporaires dans les forêts du Québec. Dans la logique de la frontière industrielle, ces établissements fonctionnent habituellement selon un modèle paternaliste qui régule les habitudes et les comportements des travailleurs. Considérant les rudes conditions de vie et de travail existant dans les camps forestiers, il est intéressant de rencontrer aujourd'hui un discours contradictoire entre l'historiographie et l'histoire orale. Ce discours alterne à la fois l'idée romantique de travailleurs libres en forêt, et celle d'une communauté impuissante devant les abus et l'exploitation des grandes compagnies forestières. Au Témiscouata, les principaux acteurs impliqués dans la sphère de l'industrie forestière regroupaient le gouvernement, les compagnies forestières, l'Église catholique, les syndicats et les travailleurs, chacun jouant un rôle précis sur l'échiquier politique et social de l'époque. L'analyse des sources primaires et secondaires à l'époque des camps forestiers au Témiscouata m'a permis d'exposer les dynamiques sociales, économiques et politiques en jeu afin de mieux comprendre la relation profonde qui relie la communauté actuelle du Témiscouata avec l'industrie forestière.

Le corpus documentaire associé aux camps forestiers recèle donc des lacunes, ouvrant la porte à l'archéologie dans l'appréhension et la compréhension de l'époque des camps forestiers d'un point de vue matériel. Avant tout, il apparaît important de poursuivre l'accumulation et l'enregistrement des données associées aux sites de camp forestier, un domaine encore à ses débuts au Québec. Certains archéologues ont également rappelé l'importance de documenter ces sites avant leur destruction (MacKay 2014). En effet, ce type de sites se trouve généralement en très mauvais état de conservation en raison d'un ensemble de facteurs naturels et anthropiques. L'intégrité de ces sites, souvent situés en contexte forestier, est menacée par l'érosion, l'exposition aux éléments, l'action des animaux fouisseurs, en plus des aménagements humains, accentuant l'urgence de les étudier et de les protéger (MacKay 2014). La présente étude s'inscrit donc dans cette tentative de s'ajouter au mince corpus de connaissances archéologiques des camps forestiers du Québec. Le chapitre suivant présente l'ensemble des interventions archéologiques effectuées sur les sites de camp forestier de la Terre-à-Fer (CkEe-3) et de la Vieille-Écluse (CkEe-47) au Parc national du Lac-Témiscouata. L'objectif initial était d'examiner la composition et la distribution spatiale des vestiges matériels retrouvés sur ces sites pour subséquemment faciliter l'analyse plus approfondie des habitudes de consommation des travailleurs en contexte de frontière industrielle.

Chapitre 4 – Archéologie des camps forestiers : présentation des résultats

Avant d'entreprendre les travaux de terrain, une recherche historique exhaustive du secteur du Parc national du Lac-Témiscouata s'est avérée nécessaire. J'ai d'abord rassemblé toutes les sources documentaires disponibles, soit des cartes anciennes, des photographies aériennes, des plans d'arpentage, des cartes cadastrales, des photographies et des documents d'archives de la compagnie Fraser. De plus, j'ai dépouillé tous les rapports archéologiques et autres ressources relatives à l'histoire locale, comme des synthèses historiques et des résumés d'entretiens avec d'anciens travailleurs forestiers de la région. J'ai pu cumuler ces ressources avec l'aide de plusieurs organismes locaux, tels que le Musée du Témiscouata, la bibliothèque municipale de Saint-Michel-du-Squatec, l'équipe du Parc national du Lac-Témiscouata et des citoyens du Témiscouata. L'objectif consistait à mieux connaître l'histoire de l'occupation du territoire du parc et de mieux cerner les zones potentiellement intéressantes pour la recherche.

À l'échelle d'une période de 6 000 ans, le territoire du parc actuel a connu une suite continue d'occupations humaines et d'activités économiques. Les archéologues ont répertorié de nombreux sites préhistoriques associés à la période de l'Archaïque (de 10 000 à 3 000 AA) et du Sylvicole (de 3 000 à 500 AA), principalement des camps saisonniers temporaires et des ateliers de taille (Chalifoux et al. 1998; Eid 2013 ; Ruralys 2010). La synthèse réalisée par Chalifoux, Burke et Chapdelaine (1998) présente l'historique de l'occupation autochtone sur l'ensemble du territoire du Témiscouata. Leur étude inventorie de nombreux sites archéologiques préhistoriques autour du Grand lac Touladi, un secteur fort prisé pour l'approvisionnement et la production lithique. En effet, des affleurements de chert Touladi, se retrouvent à proximité sur les flancs de la montagne du Serpent. Ces carrières de chert ont attiré plusieurs groupes de chasseurs-cueilleurs à fréquenter ce secteur du parc, comme le démontre la présence de plusieurs ateliers de taille. Ces carrières étaient alors bien intégrées aux cycles annuels d'exploitation des ressources de ces groupes. Au cours de la période historique, les documents d'archives indiquent que le territoire du Témiscouata aurait été fréquenté par les ancêtres des Malécites (*Wolastoqiyik*) et des Etchemins, attirés par la chasse, la pêche et la cueillette, et pour l'acquisition de matières premières (Chalifoux et al 1998 :124; Eid 2013 : 17). En somme, les indices archéologiques préhistoriques répertoriés

au Témiscouata laissent présager la présence de groupes interreliés ancrés dans un réseau culturel et commercial couvrant la vallée du Saint-Laurent et les Maritimes (Chalifoux et al. 1998).

Selon les documents d'archives, des missionnaires et des coureurs des bois parcouraient le territoire du Témiscouata dès la période de contact (SHAT 2002 : 32). Pourtant, aucun établissement eurocanadien n'a été retrouvé dans les limites du parc, à l'exception d'un poste de traite à l'embouchure de la rivière Touladi (Ruralys 2010 : 44). Il faut attendre l'arrivée d'Alexander Fraser en 1823 avant de voir une exploitation soutenue du territoire par les Britanniques. Il faut également noter les travaux archéologiques effectués par le ministère des affaires culturelles du Québec au Fort Ingall dans les années 1970, ayant permis les reconstitutions authentiques du site et ayant mené à la publication d'une petite synthèse historique (SHAT 1992). Que reste-t-il de cette période initiale d'occupation anglaise sur le territoire actuel du parc national ? En fait, d'anciens plans d'arpentage de la seigneurie de Madawaska réalisés en 1841 confirment la présence de nombreux camps et chemins forestiers témoignant des premières initiatives d'exploitation de la forêt (annexe 1, Figure-A.5). À l'exception du paysage modifié, aucun vestige archéologique de cette activité économique du milieu du XIX^e siècle n'a encore été retrouvé. Étant donné la nature rudimentaire et temporaire des structures, la perspective de retrouver des vestiges préservés en place demeure très faible.

La période ayant laissé le plus de traces est assurément celle de la compagnie forestière Fraser. Pendant la période de 1905 à 1925, la compagnie fait construire un large réseau d'infrastructures (chemins, ponts, écluses, dépôts) et de nombreux camps forestiers sur son territoire, y compris dans le secteur de la rivière Touladi (Eid 2013 ; Reinmuth 1949). Le paysage actuel du Parc national du Lac-Témiscouata est parsemé de vestiges témoignant de cette deuxième phase d'exploitation forestière : des chemins forestiers, piliers d'estacades, structures d'écluses, dépotoirs de camps forestiers, etc. Dans son étude de potentiel archéologique, la firme Ruralys (2010) inventorie et localise l'emplacement possible de douze camps pouvant être associés à la première phase d'exploitation au milieu du XIX^e siècle, puis quatre camps occupés pendant la première moitié du XX^e siècle. Bien que certains camps forestiers soient restés en activité jusqu'en 1980, la majorité aurait été abandonnée depuis bien longtemps (Ruralys 2010 : 44).

Il est difficile d'estimer le nombre total de camps forestiers construits et opérés par la compagnie Fraser au cours des soixante années d'activités dans la région du Témiscouata. Selon

les témoignages oraux, bon nombre d'entre eux étaient localisés dans les secteurs de Squatec, Dégelis ou de la zec Owen près du lac du Pain de Sucre (Roy et al. 2003). La présente étude se concentre sur le secteur de « la vieille route » près des lacs Touladi, où les camps étaient nommés en fonction de la distance à parcourir sur la vieille route à partir du quai du lac Témiscouata (camp du 12 mille, 6 mille). Autrement, le camp portait le nom du contremaître qui le gérait (John Nadeau, Alex Deschênes) ou un numéro correspondant à leur année de construction (camps 52, camps 45). En plus du magasin général de la compagnie Fraser qui se retrouvait à Cabano, plusieurs dépôts de compagnie étaient aussi connus, des sortes de relais comprenant le nécessaire pour approvisionner les camps du secteur. L'entrepôt principal était situé au centre du village de Squatec construit en 1928 (Roy et al. 2005 :203), tandis qu'un autre était localisé aux abords du Lac Pain de Sucre vers le village de Lejeune, actuellement connu comme la zec Owen. Encore aujourd'hui, dans ce secteur de la zec Owen, nous retrouvons plusieurs bâtiments de l'ancien camp Baseley, préservé et transformé en camps d'été pour enfants.

À partir de ces informations historiques et contextuelles, j'ai pu entreprendre mes démarches de localisation et d'investigation de sites de camp forestier dans le secteur du Grand lac Touladi. L'objectif premier était de rechercher des emplacements propices à la réalisation éventuelle de fouilles publiques. J'ai donc arrêté mon choix sur deux sites, sélectionnés en fonction de leur richesse mobilière, de leur intérêt scientifique et de leur accessibilité. Le site de la Terre-à-Fer (CkEe-3) et de celui de la Vieille-Écluse (CkEe-47), deux camps de la compagnie forestière Fraser en activité dans les années 1940-1950 se sont révélés être les plus pertinents. Les deux sites sont situés aux abords de la rivière Touladi qui se jette dans le lac Témiscouata au sud (Figure 12).

Le présent chapitre présente donc les résultats des interventions archéologiques effectuées sur ces deux sites au cours des étés 2015 et 2016. Pour chaque site, je présente une mise en contexte historique et archéologique, suivie d'une description des méthodes de terrain utilisées, puis d'un sommaire des résultats obtenus. Par souci d'espace, les plans des sites, leurs profils stratigraphiques et les photographies d'artéfacts ont été placés en annexe 1 de la thèse. Ce chapitre comprend également une analyse préliminaire de la culture matérielle classée selon les catégories fonctionnelles établies par Parcs Canada. Je porterai une attention particulière au site de la Vieille-Écluse et à l'analyse spatiale des artéfacts retrouvés dans le dépotoir de surface.

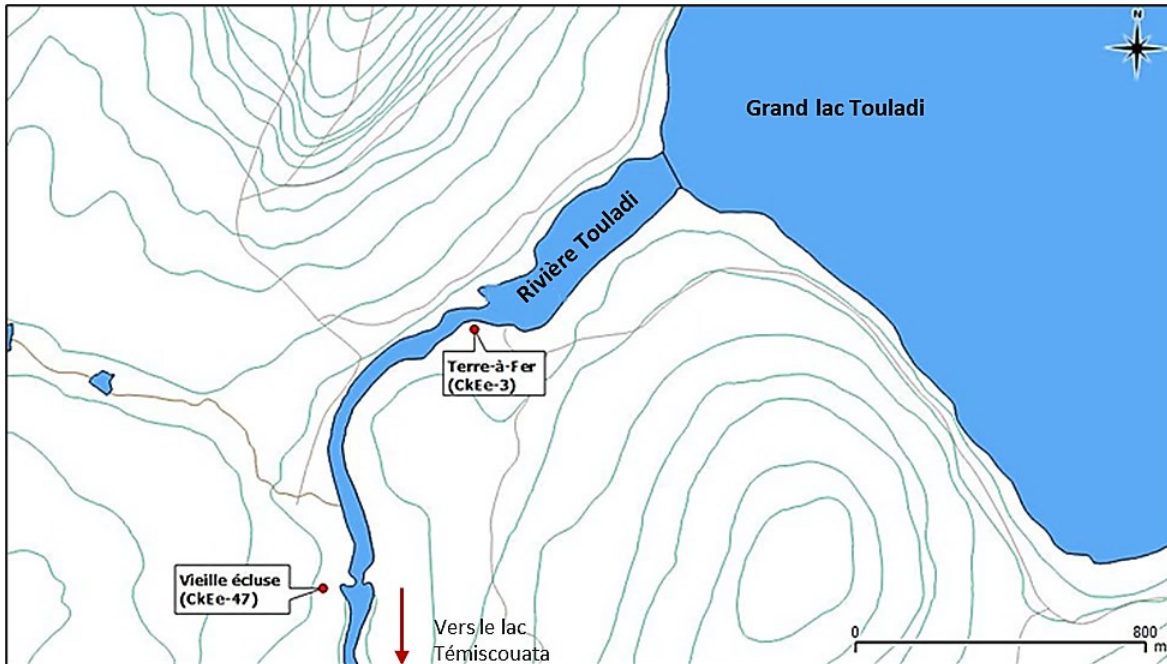


Figure 12.– Localisation des deux sites de camp forestier à l'étude au Parc national du Lac-Témiscouata (cartographie : L. Bolduc)

4.1 Site de la Terre-à-Fer (CkEe-3)

4.1.1 Description et histoire du site

Le lieu-dit de la Terre-à-Fer correspond à une pointe de terre qui s'avance légèrement dans une petite baie au sud du Grand lac Touladi à l'embouchure de la rivière Touladi. Selon la population locale, l'origine du nom Terre-à-Fer proviendrait d'une déformation de l'anglais *thorough fare* signifiant un passage étroit permettant de traverser le lac d'une rive à l'autre. L'extrémité de cette pointe représente une clairière bien drainée formée par une petite terrasse plane atteignant 11 mètres au-dessus de la rivière. Autour de ce secteur dégagé se trouve un environnement boisé, composé principalement d'épinettes, de bouleaux, de peupliers et de sapins. Ce site aurait connu plusieurs périodes d'occupation et d'activités humaines au cours des 3 000 dernières années. Les archéologues ont confirmé la présence d'artéfacts et de structures préhistoriques de la période Sylvicole, probablement associés à des installations temporaires saisonnières (Eid 2013 ; Ruralys 2010). En plus de cette présence autochtone, de nombreux

pêcheurs et chasseurs, locaux et américains, auraient fréquenté la Terre-à-Fer au cours du XIX^e siècle. Les archéologues ont d'ailleurs retrouvé plusieurs artefacts de cette période historique aux abords du lac (Pintal 2012 : 11). Une carte postale datée des années 1910 confirme que ces activités de pêche avaient bien lieu à la Terre-à-Fer, à en croire la présence des tentes en bordure du lac (annexe 1, Figure-A.6).

Outre ces occupations ponctuelles, le secteur de la Terre-à-Fer est bien connu pour avoir accueilli un camp de bûcherons et de draveurs de la compagnie Fraser jusque dans les années 1960. Comme la rivière Touladi se déverse dans le lac Témiscouata où se trouve la scierie à Cabano, la Terre-à-Fer offrait un emplacement idéal et stratégique pour l'installation d'un camp. L'archéologue Jean-Yves Pintal (2012) alloue aux années 1920 l'aménagement du chemin d'accès et la construction de l'écluse de la rivière Touladi, ce qui correspond bien aux années d'implantation de la compagnie dans le secteur. Bien qu'il soit fort probable que la compagnie fût en activité sur le site de la Terre-à-Fer au cours des années 1920 et au début des années 1930, il n'en reste malheureusement aucune trace archéologique ni documentaire. Le plan cadastral de l'ancienne seigneurie de Madawaska daté de 1938 (Figure 13) représente la plus ancienne source historique pouvant documenter la présence d'un camp à cet emplacement.

Selon les témoignages de résidents et d'anciens travailleurs forestiers, le camp de la Terre-à-Fer était constitué de trois bâtiments, dont un petit bureau de contremaître, un dortoir et une cuisine faisant également office de réfectoire. Les bâtiments auraient été construits à même le sol, sans fondation, puis les murs de planches de bois auraient été recouverts de bardeaux de cèdre et d'une toiture de papier goudronné (annexe 1, Figure-A.7).

Une photographie aérienne datée de 1963 montrant une vue en plan de trois bâtiments mentionnés dans les récits oraux (Figure 14), constitue la dernière source historique attestant de la présence d'un camp à cet emplacement. Cette photographie montre également l'aménagement d'une estacade sur la rivière, c'est-à-dire d'un barrage constitué de piliers de pierres reliés par des chaînes de métal. Ces structures, appelées plus communément « boom », servaient à contenir les billots de bois provenant des lacs au nord avant d'être descendus le long de la rivière Touladi. Des vestiges de ces piliers de pierre sont encore visibles dans le paysage aujourd'hui (annexe 1, Figure-A.8).

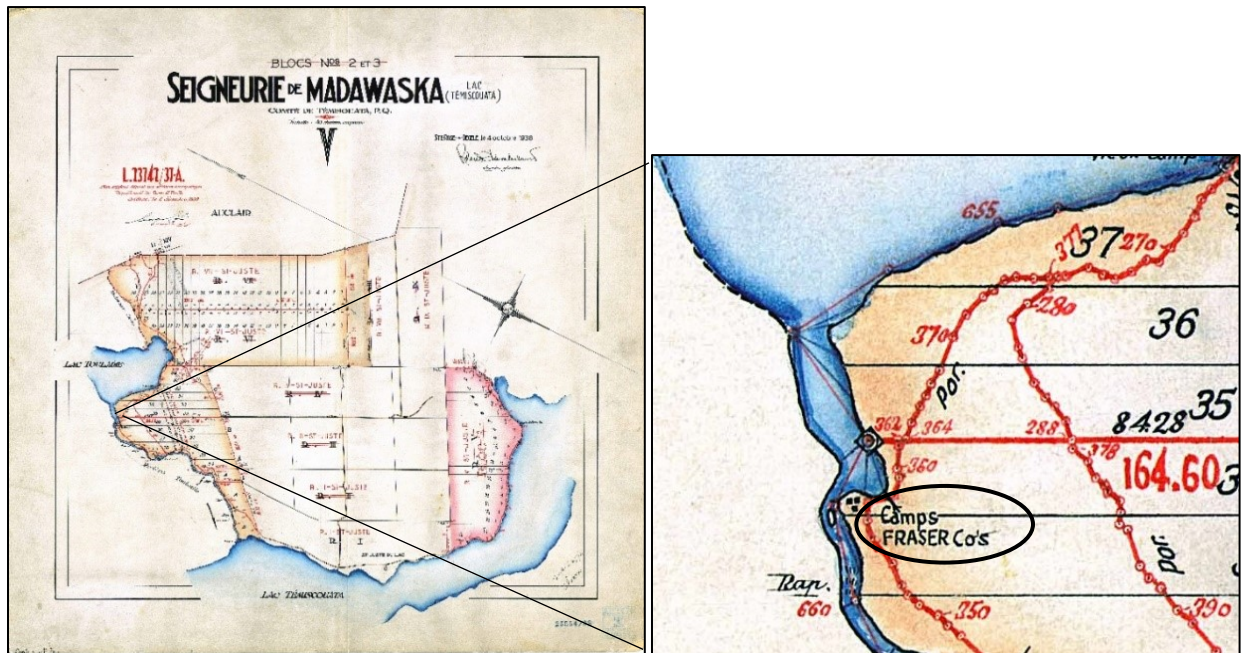


Figure 13.– Plan de la seigneurie de Madawaska de 1938 illustrant la présence de trois bâtiments de la compagnie Fraser à l’emplacement de la Terre-à-Fer (Source : Chamberland, PL07T004)



Figure 14.– Détail d’une photographie aérienne de la Terre-à-Fer prise en 1963 montrant les trois bâtiments du camp de la compagnie Fraser (Source : MTF Q63322-129)

Une question émerge à savoir si les bâtiments représentés dans cette photographie – leur nombre, organisation et disposition – étaient les mêmes que ceux occupés au cours des décennies précédentes. En fait, une telle hypothèse semble peu probable. Dans son étude, Pintal avance que le site aurait subi un réaménagement majeur à l'aide de machinerie lourde au cours des années 1950 ou 1960 (Pintal 2012 : 22). En effet, l'éventualité de plusieurs phases de réparation et de reconstruction au cours des trente années d'occupation du site demeure plausible compte tenu de la structure rudimentaire des bâtiments de bois.

4.1.2 Historique des travaux archéologiques

Le site CkEe-3, d'une superficie estimée à 750 m² couvre l'ensemble de la pointe de la Terre-à-Fer. Le site CkEe-3, nommé le *Drive-camp site*, a été identifié pour la première fois par Charles Martijn en 1964 lors d'une prospection visuelle à la suite de la découverte de matériel préhistorique près de la falaise (Martijn 1964). Dans son rapport, Martijn mentionne qu'il est hébergé dans un des bâtiments du camp de la Fraser, confirmant encore leur présence au début des années 1960. Lorsque Pierre Desrosiers y retourne 20 ans plus tard lors d'une prospection visuelle, les bâtiments de la Fraser ont bel et bien disparus, probablement incendiés (Desrosiers 1986 : 22). Dans le cadre d'un court inventaire, Éric Chalifoux observe que le site a subi de nombreuses perturbations dues aux opérations du camp forestier et note la présence d'un remblai dispersé un peu partout sur le site rendant possible le nivellement de la terrasse pour la reconstruction des bâtiments du camp (Chalifoux 1992 : 7). Le premier inventaire systématique du site a été mené par Jean-Yves Pintal en 2012 dans le cadre du projet d'aménagement du parc national. Plusieurs sondages contenaient du matériel historique lié aux activités du camp de la compagnie Fraser, dont plusieurs tessons de verre fondu venant appuyer la théorie de l'incendie des bâtiments au XX^e siècle. À la suite de ces travaux archéologiques, le site a fait l'objet d'un aménagement et d'une mise en valeur nommé le « Jardin des mémoires » désormais accessible aux visiteurs du parc (annexe 1, Figure-A.9).

Considérant ces multiples activités humaines dans le secteur, les chances de retrouver des vestiges archéologiques encore en place lorsque j'ai entrepris un inventaire archéologique à l'été 2015 (Bolduc 2016) semblaient minces. L'inventaire arbitraire consistait à excaver manuellement des sondages dans les zones à plus fort potentiel. J'ai effectué un total de 37 sondages manuels, dont 33 se sont révélés positifs (Figure 15).

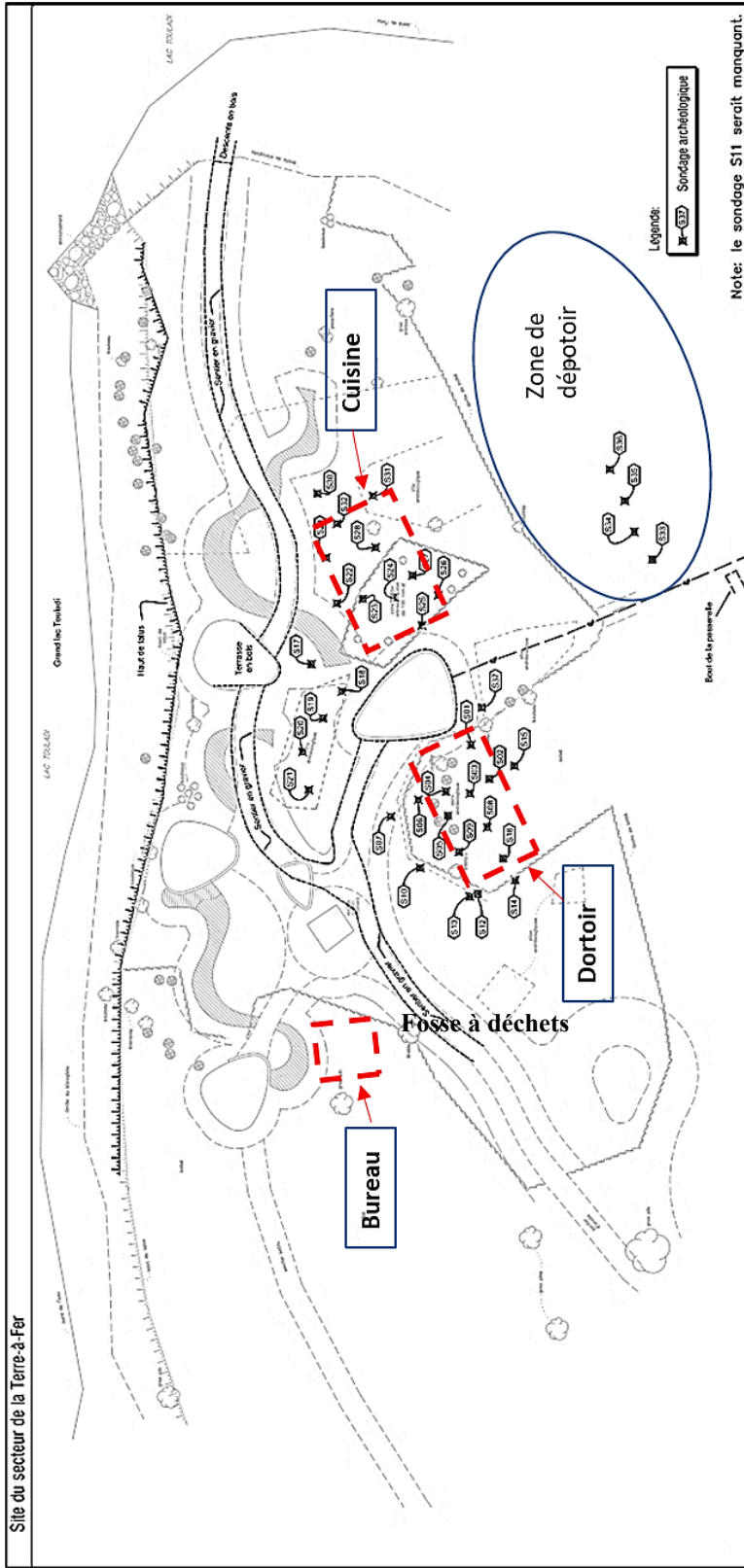


Figure 15.— Plan du site de la Terre-à-Fer localisant les sondages. Les rectangles rouges indiquent la localisation estimée des derniers bâtiments (Source : arpenteurs-géomètres Pelletier et Labrie)

L'assemblage comporte 1 580 artefacts, dont 612 de nature préhistorique et 968 de nature historique (XX^e siècle). Cet inventaire n'a malheureusement pas permis de révéler la présence de vestiges en place associés aux bâtiments du camp de la Fraser. Une inspection visuelle des lieux a permis de localiser l'ancien dépotoir de la cuisine du camp, dit « la moutonne », si l'on se fie à la grande quantité de boîtes de conserve et de bouteilles de verre encore visible en surface du sol. Du fait que la nature très récente des artefacts, il devait s'agir du dépotoir associé à l'occupation la plus récente du camp du début des années 1960. Si je me fie à la photographie aérienne de 1963, ce dépotoir était positionné derrière le bâtiment situé à l'ouest, ce qui nous éclaire sur la fonction des bâtiments : celui à l'ouest correspondait à l'ancienne cuisine, tandis que le bâtiment à l'est devait correspondre au « camp des hommes », c'est-à-dire le dortoir.

C'est la découverte d'une fosse à déchets remplie d'artefacts associés à l'occupation du camp forestier qui demeure la plus notable (annexe 1, Figure-A.10). Les sondages ont pu localiser les limites est et nord de la fosse et atteindre le fond à 50 cm sous la surface du sol. Le dépôt à l'intérieur était très hétérogène, passant d'un limon organique brun moyen à de la cendre grisâtre très fine avec des inclusions importantes de charbon de bois typique des rejets de combustion. La partie fouillée de la fosse a révélé 272 artefacts lors de l'inventaire, laissant présager qu'une quantité importante restait encore à être dégagée. La découverte de cette fosse offrait donc une situation idéale pour la mise en œuvre d'une activité de fouilles publiques. En plus de la richesse en matériel et d'un contexte facilement reconnaissable pour des fouilleurs non expérimentés, le site était rendu facilement accessible grâce aux aménagements du parc (stationnement à proximité, toilettes, etc.).

4.1.3 Stratégie de fouilles

Ayant retrouvé les limites est et nord de la fosse à déchets lors de l'inventaire, l'objectif principal de l'opération de fouilles en 2016 était de retrouver l'étendue exacte de la fosse à déchets et d'en excaver le contenu avec l'aide d'une assistante et de gens du public. Afin de m'assurer de couvrir la fosse dans son ensemble, j'ai implanté une aire de fouilles de deux mètres par un mètre à partir de l'emplacement des anciens sondages (Figure 16). Ce carré de fouille a été nommé l'opération 1A, conformément au système d'organisation spatiale Tikal (opération, sous-opérations et lots) communément utilisé en archéologie historique.

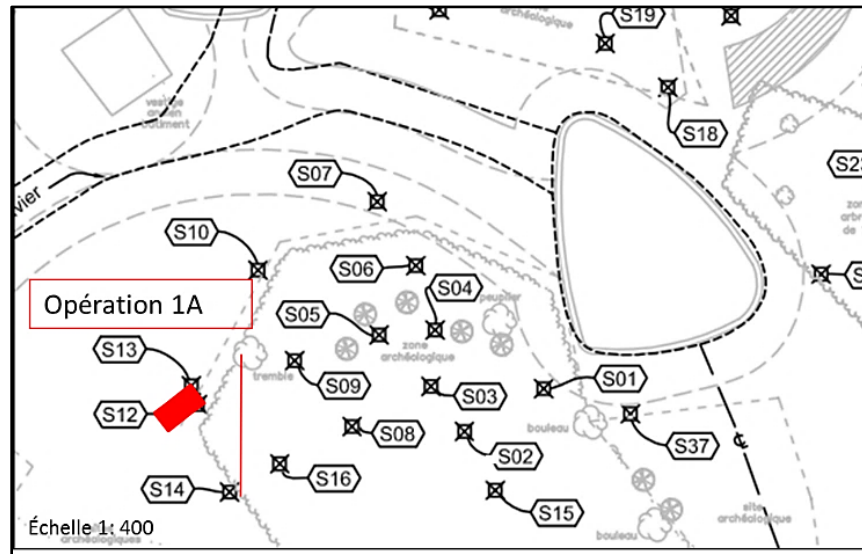


Figure 16.– Emplacement de l’opération de fouilles 1A (Source : détail du plan d’argantage de Pelletier et Labrie)

J’avais premièrement installé une ligne de base nord-sud à proximité de l’opération, en plaçant des piquets de bois à tous les deux mètres. J’ai donc pu positionner l’aire de fouilles en fonction de cette ligne de base sur un plan. C’est à l’aide d’un piquet de bois installé le long de cette ligne de base que j’ai pu noter les élévations tout au long de la fouille. Il est important de mentionner que les données d’altitude sont relatives puisqu’il n’y a pas de point géodésique dans le secteur. Enfin, une dizaine de bénévoles ont participé à la fouille de la fosse dans le cadre de l’activité de fouilles publiques. J’étais moi-même assistée d’une étudiante à la maîtrise pour la prise de notes et l’enregistrement des données de terrain. L’intérieur de la fosse a été séparé en couches arbitraires de 10 cm afin d’observer une potentielle distinction dans la séquence de déposition des objets. Nous avons entrepris un décapage manuel à la truelle, suivant les couches historiques jusqu’à la profondeur du sol naturel. Nous avons ensuite tamisé les sols excavés à l’aide d’un tamis à mailles d’un quart de pouce.

4.1.4 Résultats de la fosse à déchets du site CkEe-3

Dans le cadre de cette thèse, je vais me concentrer sur les résultats relatifs à la structure même de la fosse à déchets, et non sur l’ensemble du site. Comme le site de la Terre-à-Fer a subi bon nombre de perturbations dues aux aménagements et occupations, la fosse à déchet représente le

seul contexte non perturbé par l'action humaine nous offrant ainsi des renseignements sur l'occupation du camp de manière précise dans le temps. La section suivante présente donc une combinaison des données cumulées de cette fosse lors de l'inventaire de 2015 et de la fouille en 2016 (Bolduc 2016, 2017).

4.1.4.1 Présentation de la structure et des sols associés



Figure 17.– À gauche : la fosse à déchets en cours de fouille
À droite : la fosse à déchets à la fin de son excavation (Source : L. Bolduc)

De forme plus ou moins ovale, la fosse fait 0,94 m de longueur par 0,78 m de largeur et 0,63 m de profondeur (Figure 17). L'intérieur de la fosse semble avoir été comblé par un mélange de deux types de sols manifestement de nature anthropique (annexe 1, Figure-A.11). Il s'agit premièrement d'un limon organique brun moyen foncé hétérogène, avec inclusions de charbons de bois, puis de petits nodules de chaux, et de la cendre. Puis, un dépôt composé principalement de cendre grisâtre, d'une texture homogène très fine et poudreuse se retrouve de la surface jusqu'au fond de la fosse à 40 cm.

Les dépôts demeurent très mélangés à l'intérieur de la fosse, passant d'une cendre très fine à un petit gravier orangé, à un limon sableux brun moyen, et ce, de la surface jusqu'au fond de la fosse sans réelle distinction de niveaux de déposition. Il s'agit très probablement d'un mélange de restes de foyer, disposé dans la fosse avec les autres déchets. Un des participants à la fouille publique m'indique qu'à l'époque, les cendres provenant des foyers de la cuisine du camp devaient être enterrées dans des fosses pour ne pas causer des incendies de forêt (C.T.). Il est intéressant de noter que la fosse n'est pas visible dans le paysage du site, c'est-à-dire qu'on ne retrouve aucune dépression dans la surface du sol. En fait, après avoir été comblée, la fosse a été scellée et nivelée par une autre couche disposée au-dessus. Cette couche supérieure d'une moyenne de 7 cm d'épaisseur, est composée principalement d'un petit gravier dans une matrice de limon sableux de couleur brun clair à grisâtre. Il s'agit de la même couche gravillonneuse observée par Chalifoux (1986) et Pintal (2012) qui aurait été répartie un peu partout sur le site dans le but de niveler le terrain. Puisque la couche se superpose directement au-dessus de la fosse à déchets, nous pouvons conclure que l'abandon de la fosse précède la mise en place du remblai, probablement associé à un épisode de réaménagement du site dans les années 1950.

4.1.4.2 Analyse fonctionnelle de la culture matérielle

Bien que la couche de comblement de fosse ait été fouillée en différents niveaux, je n'ai observé aucune différence claire en matière de sol ou de culture matérielle. C'est pourquoi j'ai rassemblé et étudié l'ensemble des artefacts retrouvés à l'intérieur de cette fosse comme un seul dépôt. Au total, j'ai inventorié **1100 artefacts** provenant de l'ensemble de la fosse à déchets.

En retirant de la collection les trois ossements, les deux pièces lithiques et les 48 artefacts non identifiés dont la fonction demeure inconnue, j'arrive à 1 047 artefacts présents dans la fosse à déchets. J'ai dans un premier temps classé les artefacts selon leurs matériaux (annexe 2, Tableau-A.1), puis selon les catégories fonctionnelles du système de Parcs Canada (tableau 4). J'ai quelque peu adapté le nom des catégories pour refléter le contexte particulier d'un site de camp forestier, comme la catégorie « outils/matériel de travail », par exemple.

Catégorie fonctionnelle	Objet	Nombre de fragments	Total	%
Alimentation	Boîte de conserve	8	30	3,1 %
	Bouteille complète boisson gazeuse	1		
	Bouteille de verre incolore	7		
	Bouchon en métal	3		
	Capsule en métal	1		
	Couvercle de métal	10		
Tabac et alcool	Tuyau de pipe	1	1	0,1 %
Construction/ Quincaillerie	Clou	540	850	81 %
	Clou de fer à cheval	4		
	Fil de métal	298		
	Papier goudronné	3		
	Vitre	2		
	Boulon	1		
	Vis	2		
Outils/ travail	Lime	1	13	1,2 %
	Hache	1		
	Anse à chaudière de métal	1		
	Canette d'huile à briquet	2		
	Canette d'huile à moteur	6		
	Pièce de moteur de scie à chaîne	1		
	Piquet de fer	1		
Habillement et parures	Bouton de métal	4	28	2,7 %
	Partie de botte en cuir	10		
	Œillet de chaussure en métal	6		
	Attache de métal	5		
	Boucle de métal	1		
	Talon de botte en métal	1		
	Bague de métal	1		
Activités	Cartouche de fusil	6	9	0,9 %
	Hameçon	3		
Médication	Canette de sel d'Epsom	1	2	0,2 %
	Bouteille complète de médicament	1		
Éclairage	Cheminée de lampe à l'huile	114	114	10,8 %
TOTAL		1047	1047	100 %

Tableau 4.–Contenu de la fosse à déchets séparé par catégorie fonctionnelle

La catégorie **alimentation** représente 3 % de l'assemblage total de la fosse. Malgré la présence de huit boîtes de conserve entières, la corrosion de celles-ci rendait leur identification impossible. L'artéfact le plus révélateur reste une bouteille complète en verre de couleur verte retrouvée avec un bouchon de liège encore inséré dans le goulot (annexe 1, Figure-A.12). Sans la présence de l'étiquette d'origine, il n'est pas non plus possible de confirmer le contenu de cette bouteille, mais sa forme, sa couleur et son système de fermeture à capsule indiquent qu'elle aurait contenu soit une boisson gazeuse ou une « bière d'épinette ». Dans le fond du cul de la bouteille se trouve le logo de la manufacture de verre Consumer Glass Co, une compagnie implantée à Montréal en 1913. Selon l'historique de la compagnie, le type de logo représenté par la lettre « C » insérée dans un triangle à l'envers a été utilisé par la compagnie entre les années 1917 et 1962, avant d'être remplacé par un triangle à l'endroit (Lockhart 2014). L'élément intéressant de cette bouteille reste la présence du bouchon de liège en guise de fermeture, indiquant que la bouteille a été réutilisée pour contenir un autre produit une fois la boisson originale consommée. La forte odeur camphrée qui se dégageait de la bouteille a fait l'objet de plusieurs interprétations de la part des participants à la fouille. Ils ont suggéré qu'il pourrait s'agir d'un sirop d'épinette (R.C.), d'un liniment (N.C.), d'un alcool ou d'un remède fait maison (L.T.).

Un seul artéfact compose la catégorie **tabac et alcool**. Il s'agit d'un tuyau de pipe fait d'un plastique noir, à en croire la marque de moulage longitudinale (Figure 18). Le tuyau mesure 8,5 cm de longueur et possède un diamètre de 0,9 cm avec un centre perforé. Sa particularité réside dans le fait qu'il ne semble pas avoir été originalement conçu sous la forme d'un tuyau de pipe, mais aurait été taillé intentionnellement à cet effet, si l'on se réfère aux traces de façonnage au couteau présentes aux deux extrémités. L'embout semble avoir été aminci des deux côtés et montre des morsures de dents. Il s'agit d'un bel exemple d'objet retravaillé et réutilisé par les travailleurs du camp.



Figure 18. - Tuyau de pipe en plastique noir modifié à la main (Source : L. Bolduc)

La catégorie **quincaillerie et matériaux de construction** domine avec 77 % de l'assemblage constitué de clous, de vis et de boulons (annexe 1, Figure-A.13), puis par des matériaux de construction comme du verre à vitre et du papier goudronné utilisé pour la toiture. Il faut toutefois

noter que tous les petits fragments de fils de métal ont été inclus dans ce décompte. Les artefacts les plus révélateurs sont les 540 clous tréfilés de grosseur variée, passant de 2 à 6 pouces de longueur et probablement utilisés dans la construction des bâtiments du camp. Parmi cette collection de clous se retrouvent quelques petits clous d'un pouce et 19 d'un demi pouce à tête plate, communément utilisés pour fixer la toiture de papier goudronné. J'ai également remarqué que 76 de ces clous sont recourbés à 90 degrés indiquant qu'ils auraient été utilisés puis arrachés d'une structure. Cette hypothèse est soutenue par un des participants à la fouille publique : « Ce clou-là a été utilisé parce qu'il est croche et a été arraché. Ça c'est un clou arraché par un marteau » (S.G.). Considérant la quantité importante de clous et les indices quant à leur utilisation, tout laisse à penser à un épisode de démolition et reconstruction d'un bâtiment du chantier a eu lieu.

La catégorie **outils et du matériel de travail** représente 1,2 % de l'assemblage total de la fosse. Cette catégorie inclut une lime de métal de 4,5 cm de longueur avec une tige de 4 cm qui à l'origine aurait été insérée dans un manche en bois (annexe 1, Figure-A.14). La lime est biseautée avec une épaisseur de 0,5 cm en son centre. Ce type de lame à section en forme de losange est associé à l'affûtage des scies à main, dans ce cas-ci pour les sciottes. À la vue de cette lime, un des participants commente : « mon grand-père en avait une de même, c'est pour les scies. Pour la profondeur de coupe de scie » (S.G.).

Un autre outil consiste en une tête de hache présentant une extrémité fracturée à l'endroit qui aurait reçu le manche de bois (Figure 19). Le tranchant de sa lame mesure 9,5 cm de longueur et sa petite dimension rappelle davantage une hache à ébrancher plutôt que pour la coupe des arbres, selon un des participants à la fouille (S.G.).

Plusieurs canettes d'huile à moteur complètes ont également été retrouvées, dont certaines présentaient encore un logo de compagnie visible, offrant une bonne piste de datation. La plus facile à dater reste la canette d'huile à moteur de marque « B/A » (Figure 20).



Figure 19. - Tête de hache en acier (Source: L. Bolduc).

Selon l'historique de la compagnie, le logo circulaire apparaissant sur la surface de la canette n'aurait été utilisé qu'à partir de 1948, remplaçant un logo antérieur en forme de boucle (Colwell [s. d.]). La présence de cette canette vient dès lors restreindre la fourchette chronologique de ce dépôt entre 1948 et 1962.

La catégorie **habillement** (annexe 1, Figure-A.15) compose 3 % de l'ensemble de la fosse, représentée par quatre boutons de métal, une boucle, probablement de ceinture, et cinq attaches de métal à fonction indéterminée. Les autres objets représentent des parties de bottes de draveur, soit un renfort de talon clouté en métal, des fragments de cuir, des œillets pour l'attache des lacets, faisant probablement tous partie de la même botte. En effet, une botte en cuir presque complète a été retrouvée présentant une semelle de caoutchouc blanche. Il s'agit d'un pied gauche de pointure 11 ½. Le seul artefact identifié comme un bijou consiste en une bague de métal dont l'anneau est fracturé (annexe 1, Figure-A.16). L'espace vide au-dessus de la bague indique qu'elle aurait été ornée d'une pierre.

La catégorie **activités** (annexe 1, Figure-A.17) représente 0,9 % de l'assemblage. Les objets collectés pour cette catégorie sont associés aux activités de chasse et de pêche. Nous avons inventorié six cartouches de fusils, dont trois de calibre 30 en métal, un de calibre 10 et deux calibres 20, dont la douille de plastique est manquante. Ces calibres de munitions destinés aux armes de chasse sont en général utilisés pour la chasse aux gros mammifères, comme le chevreuil et l'orignal. Quant aux trois hameçons, il est intéressant de noter que leurs extrémités ont toutes été courbées. Selon un des participants de la fouille, cette façon de tordre l'hameçon serait habituellement associée à la pêche à la truite (S.G.). Autrement dit, ces hameçons ont donc été utilisés, puis jetés.

La catégorie **médicament** comprend seulement deux artefacts. Tout d'abord, une canette de sel d'Epsom de couleur jaune est référencée avec une inscription sur son mode d'emploi (Figure 21). La canette présente également l'inscription du fabricant « Laboratoires du Dr Pierre, Montréal ». Sans avoir pu retrouver l'année exacte de production, le style général de la canette semble représentatif des produits pharmaceutiques des années 1940. Selon quelques participants à



Figure 20. – Canette d'un quart d'huile à moteur de marque B/A (Source : L. Bolduc)

la fouille, le sel d'Epsom était souvent utilisé comme laxatif, pour se « nettoyer le système digestif » (C.T., R.C.).

Puis, une bouteille en verre de 16 onces avec son bouchon vissé en métal a été retrouvée en surface de la fosse. Il s'agit d'une bouteille transparente de forme ovale (Annexe 1, Figure-A.17). Les inscriptions dans le fond du cul indiquent que la bouteille a été fabriquée par la compagnie de verre Consumer Glass, limitant ainsi sa période de production entre 1917 et 1962. Comme ce type de produit était habituellement consommé rapidement après leur acquisition, il est peu probable que le moment de rejet de cette bouteille ait bien au-delà de l'année de fin de production. En ce qui a trait au contenu de la bouteille, cela demeure difficile à confirmer sans l'étiquette originale. Par contre, sa forme semble typique des bouteilles de médicaments de type sirop ou huile minérale communément produits dans les années 1930-1940 (Owens-Illinois Glass Company 1933).



Figure 21. - Photo d'une canette de sel d'Epsom en métal, produit par le Laboratoire du Dr. Pierre (Source : L. Bolduc

Finalement, la catégorie **éclairage** est composée exclusivement de fragments de cheminées de lampe à l'huile. À l'époque, les camps étaient éclairés soit par des lanternes au kérosène soit par des lampes à l'huile (Proulx 1985). Ces deux types d'éclairage au gaz impliquent la présence d'une lanterne en verre pour diffuser la lumière.

4.1.5 Datation et interprétation de la fosse à déchets (1948-1960)

En rassemblant tous les marqueurs chronologiques de l'assemblage, je propose une datation située entre **1948 et 1960** pour l'utilisation de la fosse à déchets. Les données archéologiques supportent l'idée d'une période de réaménagement ou de reconstruction du camp à la fin des années 1950. En raison de l'impressionnante quantité de clous retrouvés portant des signes d'utilisation (recourbés), tout porte à croire qu'un ou plusieurs bâtiments auraient été démantelés. La couche de remblai de gravier recouvrant la fosse vient confirmer que l'ensevelissement des déchets s'est produit avant, ou a peut-être été causé par cet événement. La similarité des types d'artéfacts entre le fond et la surface de la fosse indique une courte période d'utilisation, peut-être même un seul événement de déposition lors du réaménagement et du nettoyage du site. Il pourrait s'agir d'une fosse creusée pour nettoyer le site des déchets de démolition et autres objets de

consommation quotidienne qui auraient été brisés ou usés. Étant donné que cette fosse aurait été localisée à proximité de l'ancien dortoir des hommes, elle n'a pas été originalement creusée avec l'intention de recevoir des déchets de cuisine.

La découverte d'une fosse à déchets permet de nous renseigner davantage sur les comportements associés à la gestion des déchets sur le chantier. Il était courant, à l'époque, de disposer des déchets dans des fosses creusées dans le sol, étant donné que l'éloignement du chantier rendait le transport des déchets vers le village trop laborieux. Selon les conventions formalisées par le règlement forestier de la compagnie, les déchets devaient être placés dans des trous creusés à cette fin et recouverts (Levasseur 1977). Cette convention sur la gestion appropriée des déchets sur un chantier n'était toutefois probablement pas observée à la lettre, puisque nous retrouvons des dépotoirs à ciel ouvert en périphérie des sites de camp forestier, comme pour celui de la Vieille-Écluse.

L'excavation et l'examen de la fosse à déchets du site de la Terre-à-Fer auront contribué à parfaire notre compréhension de l'occupation du camp de la Fraser. Cette fosse offre un échantillon unique de la culture matérielle d'un chantier forestier de la fin des années 1940 et du début des années 1950 au Témiscouata. En revanche, comme le contenu de la fosse s'est révélé moins riche en artefacts personnels que le site de la Vieille-Écluse, le site de la Terre-à-Fer sera par conséquent moins présent dans les analyses et les discussions du prochain chapitre. En effet, je ne suis pas convaincue que ce seul épisode de déposition soit assez large et représentatif pour faire l'objet d'une analyse plus poussée des comportements des travailleurs. Comme mentionné précédemment, l'objectif principal de notre analyse consiste à se concentrer sur les objets plus révélateurs des conditions de vie des travailleurs et des stratégies individuelles d'adaptation à leurs conditions de vie en frontière industrielle. Par conséquent seuls certains des artefacts de la fosse à déchets, considérés plus pertinents, pourront faire partie de l'analyse et des discussions subséquentes.

4.2 Site de la Vieille-Écluse (CkEe-47)

4.2.1 Description et histoire du site

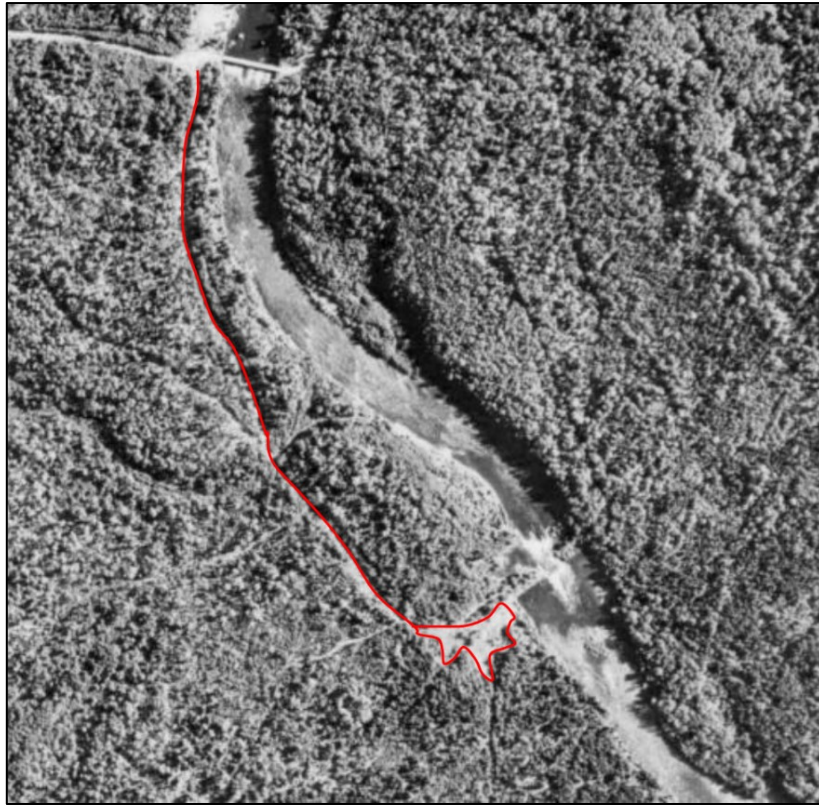


Figure 22.–Détail d’une photo aérienne du secteur du camp de la Vieille-Écluse en 1963. Le trait rouge indique l’ancien chemin d’accès vers la zone de chantier. (Source : Ministère des Terres et Forêts Q63322-129)

Le site CkEe-47 est localisé sur la rive ouest de la rivière Touladi, à une distance d’environ un kilomètre au sud du site de la Terre-à-Fer. Les résidents nomment cet endroit « la vieille écluse », en référence aux vestiges d’une écluse en bois encore visible sur les berges de la rivière Touladi. La compagnie Fraser aurait construit cette écluse dans le premier quart du XX^e siècle pour contrôler le débit de l’eau lors du transport des billots de bois vers la scierie à Cabano (annexe 1, Figure-A.19). Jusqu’à présent, aucun document écrit ni carte ne mentionne l’existence d’un camp forestier de la Fraser à cet endroit. Comme ce camp n’était pas non plus mentionné dans l’étude de potentiel archéologique, seules les informations fournies par les résidents et les employés du parc m’ont permis de localiser ce site. Un des seuls documents historiques pouvant me servir de

référence consiste en une photographie aérienne prise en 1963. Celle-ci montre une aire dégagée en forêt qui correspondrait à l'emplacement de l'ancien chantier forestier, malgré le fait que les bâtiments semblent avoir disparu (Figure 22). Une autre photographie aérienne prise en 1949 confirme l'existence et l'emplacement du chantier forestier à l'écluse (annexe 1, Figure-A.20).

En 2011, le parc a organisé une rencontre avec d'anciens travailleurs forestiers de la région afin de discuter des différents aspects de leur métier. Cet échange a livré une quantité d'informations en rapport à l'organisation et au fonctionnement des camps de la Fraser, dont celui situé à la Vieille-Écluse. Les témoignages mentionnent que dans les années 1940, le camp pouvait accueillir jusqu'à 30 hommes et qu'il était constitué de quatre bâtiments construits en bois ronds. Le chantier comprenait un dortoir annexé à la cuisine (*cookhouse*), un bureau du contremaître (*office*) et une écurie pour les chevaux (dit *hovel*). Il y aurait eu également une cabane de réfrigération isolée avec du bran de scie, contenant des cubes de glace pour conserver les aliments au frais (A.L.).

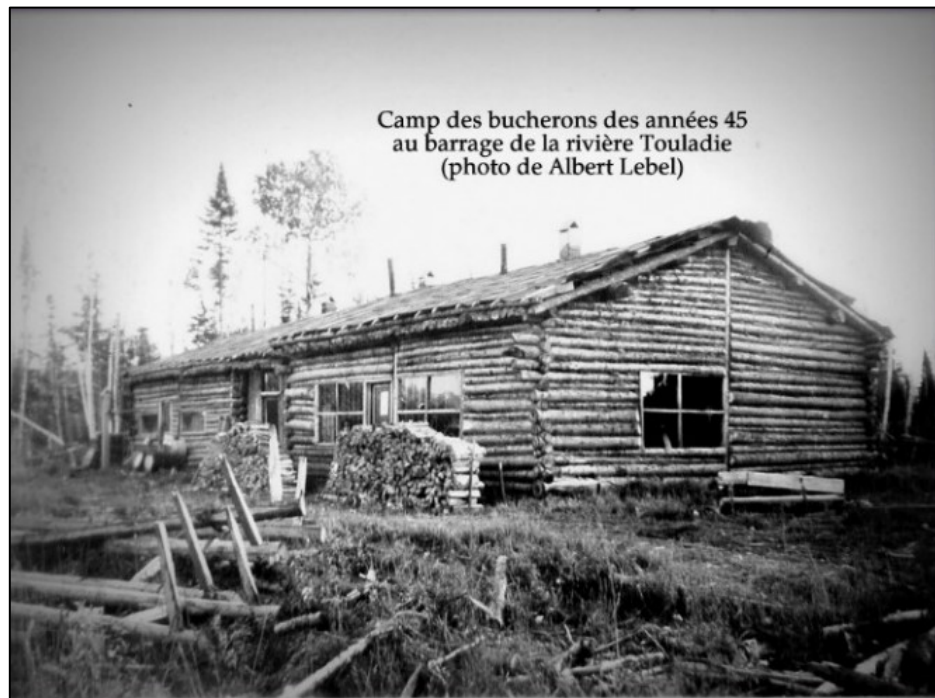


Figure 23.– Photographie du camp principal en 1945, combinant la cuisine et le dortoir (Source : Collection privée d'Albert Lebel)

Grâce à un ancien travailleur forestier, M. Lebel, nous avons accès à une précieuse photographie prise en 1945 montrant le camp construit selon le modèle « dingle » (Figure 23). Selon les récits oraux, l'espace mitoyen était utilisé comme séchoir et lavoir pour nettoyer les vêtements le dimanche (A.L. ; M.L.). La compagnie Fraser aurait exploité ce camp au cours des années 1940, jusqu'à ce qu'il soit vendu à une coopérative gérée par un contremaître local. Il apparaît donc difficile pour l'instant d'établir la date exacte d'abandon du site, mais nous pouvons l'estimer à la fin des années 1950. Il était courant, à l'époque, de démanteler les bâtiments et de réutiliser les matériaux, ou bien d'incendier les structures sur place avant de quitter le site. Dans tous les cas, les vestiges des bâtiments ne sont plus visibles dans le paysage. Depuis l'abandon du chantier, le secteur aurait été fréquenté par des groupes de chasseurs locaux, tel qu'en témoigne la présence de déchets de campements temporaires récents. Si la rive est de la rivière Touladi a fait l'objet de nombreux inventaires archéologiques pour l'aménagement de sentiers du parc, la rive ouest n'a pas été autant documentée et demeure inaccessible aux visiteurs du parc. Finalement, le site semble n'avoir subi que peu de perturbations causées par les activités humaines depuis l'abandon du camp, offrant ainsi un contexte intéressant pour la recherche.

Aujourd'hui, le site de la Vieille-Écluse se présente comme un terrain plat et dégagé, entouré d'une zone boisée composée d'épinettes, de sapins, de bouleaux, de frênes et de peupliers. L'aire centrale est principalement recouverte par de petits arbustes, des herbes hautes, des fougères et des framboisiers. Sa topographie se caractérise par quelques petites buttes, ou monticules de terre de nature anthropique possiblement formés lors de l'abandon du camp. Le site se retrouve accessible par un ancien chemin forestier qui longe la rivière, également relié à deux autres chemins forestiers au sud menant vers le lac Témiscouata.

4.2.2 Travaux archéologiques antérieurs

Le secteur étudié n'avait encore jamais fait l'objet d'interventions archéologiques. Ni les témoignages ni les photographies ne m'ont fourni d'indices assez précis pour localiser l'emplacement exact des bâtiments sur le site. La première étape a donc été d'entreprendre un inventaire systématique du site pour confirmer la présence du camp, localiser les structures et comprendre l'organisation spatiale du chantier (Bolduc 2016).

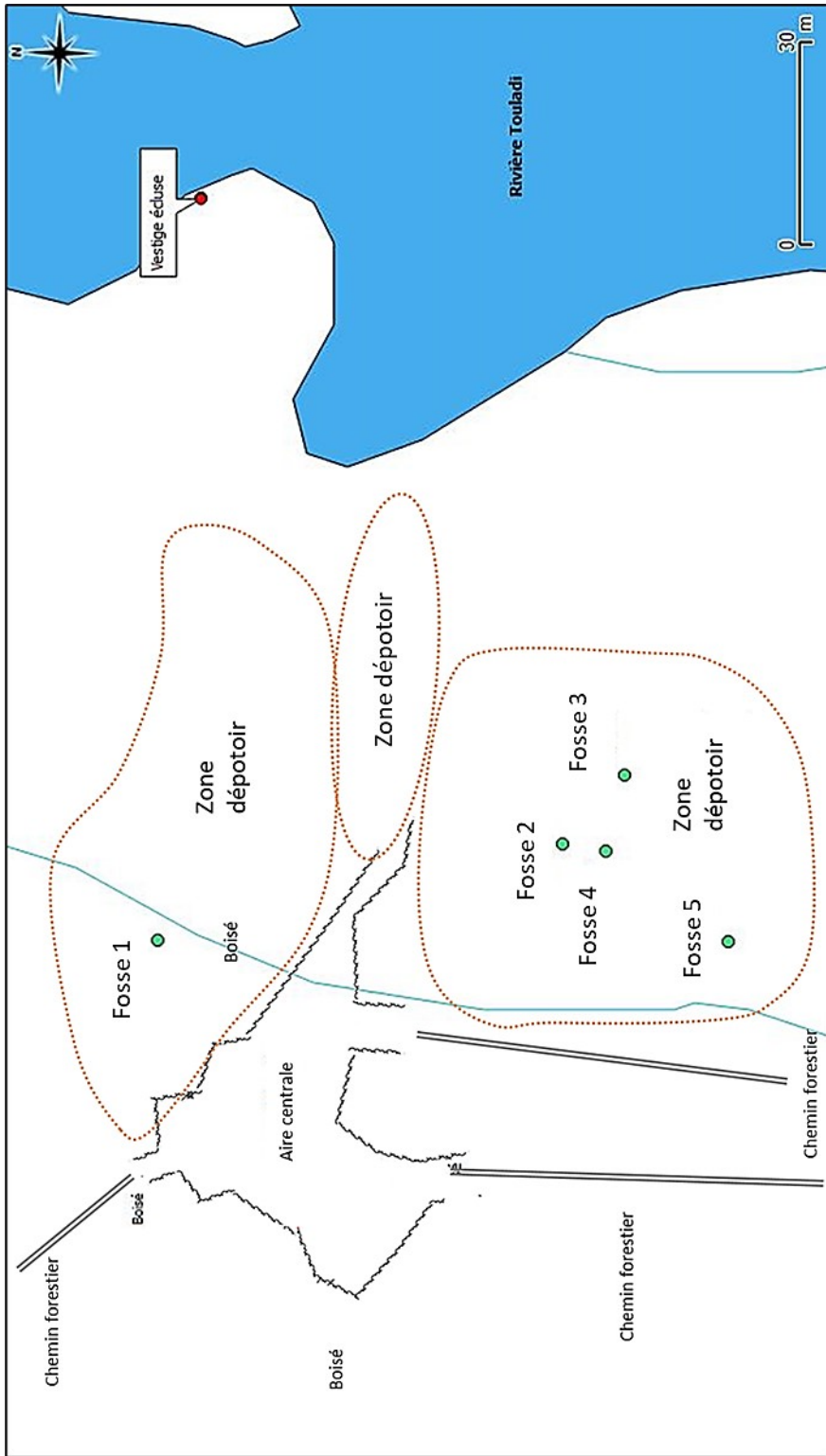


Figure 24. – Plan du site CkEe-47 localisant les principales structures, aménagements et aires d’ activités du site

L'inventaire s'est révélé assez concluant pour enregistrer le site de la Vieille-Écluse officiellement et lui attribuer le code Borden CkEe-47. Selon mon estimation, le site couvre une large zone de 15 000 m², ce qui englobe l'ensemble des vestiges potentiellement attribués à l'occupation du camp soit : la zone centrale (correspondant à l'aire de travail du chantier), le boisé environnant (correspondant au dépotoir) et l'écluse bordant la rivière (Figure 24). Au cours de l'inventaire, j'ai effectué 58 sondages dans l'aire dégagée et en bordure du boisé. Seize d'entre eux se sont révélés positifs, comportant exclusivement du matériel historique du XX^e siècle (annexe 1, Figure-A.21). J'ai inventorié 172 artefacts, représentant principalement des matériaux de construction (clous tréfilés, vitre, fil de métal, etc.), du verre de cheminée à lampe à l'huile et des fragments de bouteilles en verre. Quelques sondages ont révélé la présence d'un niveau de bois en très mauvais état de préservation, correspondant probablement à un niveau de plancher. La découverte de cette structure vient confirmer la localisation d'un ancien bâtiment du camp. Malheureusement, l'inventaire n'a pas permis de localiser exactement le bâtiment principal du camp.

Finalement, une autre découverte intéressante durant l'inspection visuelle du site a été celle du dépotoir du camp, situé à l'intérieur du boisé à l'est et au sud de l'aire centrale. Couvrant une surface de plus de 6 000 m², le dépotoir comprend des centaines d'objets encore en place, directement en surface du sol ou sous le couvert végétal. Il s'agit principalement de bouteilles, de contenants divers en verre, et de boîtes de conserve. Durant l'inspection de ce dépotoir, plusieurs fosses de nature anthropique ont été repérées sous forme de dépressions dans le sol et toutes entourées d'une quantité importante d'artefacts. Considérant ces résultats prometteurs, la campagne de fouilles de l'été 2016 permettait donc de poursuivre l'étude de ce site afin de mieux cerner la fonction des bâtiments et les diverses activités des travailleurs. De plus, le site offrait un potentiel archéologique assez intéressant pour organiser une activité de fouilles publiques, ce qui était après tout l'objectif principal d'une telle intervention.

4.2.3 Fouille archéologique à l'ancienne écurie, opération 1A

4.2.3.1 Méthodologie de terrain

La zone à l'étude se situe sur une petite butte de terre irrégulière recouverte d'herbes hautes et de framboisiers. Il s'agissait sans aucun doute d'une perturbation de nature anthropique

représentant l'emplacement de vestiges d'un ancien bâtiment. J'ai implanté l'aire de fouilles directement contre la paroi de l'ancien sondage contenant le niveau de plancher de bois (annexe 1, Figure-A.22). La stratégie de base consistait à installer une tranchée longitudinale mesurant 0,5 m sur 3 m traversant la butte de terre dans l'espoir de croiser une limite de bâtiment. J'ai d'abord installé une ligne de base du nord vers le sud qui a servi de ligne de référence pour implanter l'aire de fouilles suivant la même orientation nord-sud.

Comme le secteur est situé en pleine forêt et n'a fait l'objet d'aucun aménagement par le parc, aucun point géodésique n'était disponible. Les données d'élévation sont donc arbitraires, prises à partir d'un piquet planté profondément et laissé sur place. À partir de ce point, les élévations de surface montrent une grande variation allant de 63 à 80 cm, illustrant la nature irrégulière de la butte de terre. La sous-opération 1A a été fouillée à la truelle par niveaux anthropiques jusqu'au sol naturel stérile. Les sols excavés ont été tamisés à l'aide d'un tamis à mailles d'un quart de pouce. Comme il s'agissait d'une intervention organisée dans le cadre d'une activité de fouilles publiques, nous n'avons pas eu le temps d'excaver au-delà de cette petite tranchée.

4.2.3.2 Résultats et interprétations

Malheureusement, la fouille de l'opération 1A n'a révélé aucune limite de bâtiment. Le niveau de plancher de bois n'a été retrouvé que dans la section nord de la tranchée, dans un état de simples fibres de bois décomposées. Nous avons observé également que le niveau de bois reposait directement sur une mince couche blanchâtre tachetée composée de chaux et de limon argileux, une technique souvent utilisée pour drainer et niveler le sol naturel argileux. Au total, la tranchée présentait une séquence de cinq différents dépôts de sols anthropiques d'une épaisseur totale de 1,18 m (annexe 1, Figure-A.23). Ces sols se présentaient de manière très irrégulière, alternant entre un limon organique brun foncé avec de grandes inclusions de fibres de bois (couche 3), puis un limon argileux brun clair compact (couche 2). L'ensemble des couches contenaient des fragments de charbon de bois et des agglomérations compactes de fibres de bois. Dans ce cas de figure, le numéro de couche correspond au numéro de lot créé en cours de fouilles. Comme ces multiples couches ont été associées à un même événement de déposition, l'assemblage matériel sera interprété dans son ensemble, sans distinction de lot. Le matériel est similaire à travers les couches

et ne montre pas de marqueur temporel précis permettant de raffiner la chronologie du site. Le tableau 5 associe les différentes couches de l'opération 1A à un événement lié au bâtiment, de sa construction à sa démolition et son abandon.

Numéro de couche	Numéro de lot	Identification	Événement	Années
1	1A1	Remblais post-démolition	Démolition et abandon du bâtiment	Ca 1950-1963
2	1A2			
3	1A3	Déblais de démolition du bâtiment		
4	1A4			
5	1A5	Niveau de plancher du bâtiment	Construction et occupation du bâtiment	Ca 1940-1950
6	1A6	Dépôt d'aménagement du bâtiment		
7	-	Sol naturel stérile		Pré 1940

Tableau 5.—Association des couches aux différents événements du site

Catégorie fonctionnelle	Objet	1A1	1A2	1A3	1A4	1A5	1A99	Total	Total caté.	%
Alimentation	Contenant inc.			2				2	9	3
	Bouteille coul. verte	1	1			1		3		
	Bouteille inc.	4						4		
Tabac et alcool	Bouteille de gin						7	7	7	2
Construction/Quincaillerie	Clou	28	26	44			1	99	187	71
	Clou de fer à cheval	2						2		
	Fil de métal	16	10	10	4	1		41		
	Cheville de bois			7	7			14		
	Vitre	25	3	2			1	31		
Médication/soins du corps	Bouteille brune						4	4	5	2
	Peigne à poux						1	1		
Éclairage	Cheminée de lampe			2		5		7	8	3
	Mèche de lampe	1						1		
Indéterminé	Pièce de métal indé.	5	11	30			1	47	49	19
	Fragment de plastique indé.						1	1		
	Languette de cuir				1			1		
TOTAL		82	51	97	12	9	11	262	262	100%

Tableau 6.—Distribution des artefacts par lot et par catégorie fonctionnelle

Au total, nous avons inventorié 262 artefacts dans l'ensemble de l'opération 1A. Dans un premier temps, la collection a été classée par matériau selon le système de Parcs Canada (annexe 2, Tableau-A.2), puis selon la catégorie fonctionnelle (tableau 6). La catégorie **alimentation** est représentée par neuf fragments de bouteilles et de contenants en verre. Dans la catégorie **alcools**, sept fragments provenant de la même bouteille de gin ont été retrouvés en surface de l'aire de fouilles. La catégorie **quincaillerie** domine l'assemblage ($n = 187$) avec 99 clous tréfilés, dont plusieurs sont recourbés indiquant qu'ils auraient été arrachés ou utilisés. La catégorie **médication** se compose de quatre fragments d'une même bouteille de couleur brune à section rectangulaire. En se fiant à sa couleur et à sa forme, cette bouteille aurait pu contenir par exemple un sirop, ou du liniment. L'assemblage comprend aussi sept fragments de cheminée de lampe à l'huile, une mèche de lampe, et un peigne à poux en plastique retrouvé en surface du sol. Enfin, 49 artefacts n'ont pas pu être identifiés en raison du niveau de corrosion ou de l'état de fragmentation. Bien que cet assemblage ne montre aucun indice chronologique clair pouvant dater avec précision la période d'utilisation ou de démolition du bâtiment, nous remarquons qu'il contient dans l'ensemble du matériel typique des années 1940 et 1950.



Figure 25.– Photo montrant l'écurie du site de la Vieille-Écluse (Source : Collection A. Lebel)

Finalement, l'opération de fouilles 1A permet d'établir que nous sommes certainement en présence d'une série de déblais et comblements occasionnée par la démolition d'un ancien bâtiment du camp. Lors de l'abandon du chantier, le bâtiment aurait probablement été brûlé, puis les débris recouverts de diverses couches de sol formant une petite butte de terre irrégulière. Une telle démolition était courante lors de la fermeture de chantiers forestiers, afin de ne laisser aucune structure en pleine forêt. Finalement, je suspecte d'être en présence de l'ancienne écurie du camp, en me fiant aux photographies de 1944 fournies par M. Lebel (Figure 25). Le petit bâtiment identifié comme l'écurie concorde effectivement avec l'emplacement de l'aire de fouilles actuelle. La photo illustre l'aire dégagée centrale utilisée comme aire de travail avec en arrière-plan le petit bâtiment rudimentaire en bois ronds. Un tel bâtiment aurait servi à abriter les chevaux, mais pouvait également servir comme atelier ou lieu de travail du bois. Notons que les dimensions moyennes d'une écurie à l'époque étaient d'environ 8 sur 6 mètres (Leonidoff 1978), ce qui semble correspondre plus ou moins à la dimension du bâtiment sur la photo, en plus de coïncider approximativement à la superficie de la petite butte de terre.

4.2.4 Inventaire visuel du dépotoir

4.2.4.1 Méthodologie de terrain et mode d'enregistrement

Le boisé entourant l'aire centrale du site montre une quantité impressionnante d'objets en surface et inclut plusieurs fosses visibles dans le paysage (Figure 26). Cet espace représente manifestement le dépotoir du camp, c'est-à-dire une zone désignée pour disposer des déchets situés à l'écart des bâtiments et de l'aire de travail. Afin de documenter ce dépotoir, j'ai entrepris un inventaire systématique pour enregistrer l'ensemble des structures et la culture matérielle visible en surface du sol. L'objectif consistait à enregistrer le plus d'information possible concernant les objets retrouvés en surface, sans avoir à les collecter en entier ni à avoir recours à la fouille. Je demeure consciente que la méthode de collecte de données – soit l'inventaire visuel – amène un certain biais dans l'échantillonnage, favorisant les artéfacts de plus grande dimension et bien visibles en surface du sol. Bien que le ratissage ait été effectué de manière systématique et méticuleuse, plusieurs artéfacts plus petits peuvent avoir été omis dans l'inventaire final.



Figure 26.–Photos du dépotoir dans le boisé du site de la Vieille-Écluse. On y voit bien les objets disposés à la surface du sol (Source : L. Bolduc)

Les principaux objectifs derrière l’inventaire visuel du dépotoir consistaient à 1) délimiter l’étendue de la zone de dépotoir du camp afin de l’enregistrer sur un plan, 2) localiser et documenter les fosses trouvées au travers du dépotoir, et 3) identifier et décrire sur place tous les objets visibles en surface du sol. La première étape consistait à préparer une grille de référence pour noter toutes les informations nécessaires relatives à chaque artefact. Une fois sur le terrain, j’ai constitué deux équipes de deux personnes pour couvrir toute la superficie du dépotoir de plus de 6000 m² en faisant un balayage visuel, combiné à un ratissage du sol à la main pour dégager les artefacts. Notons que pour cette intervention, j’ai fait appel à la contribution de quelques bénévoles qui étaient supervisés par un professionnel. Pour chaque objet trouvé, nous prenons des photos, remplissons une fiche d’information et indiquons la localisation approximative sur un plan de base afin d’évaluer plus tard la distribution spatiale du matériel sur le site.

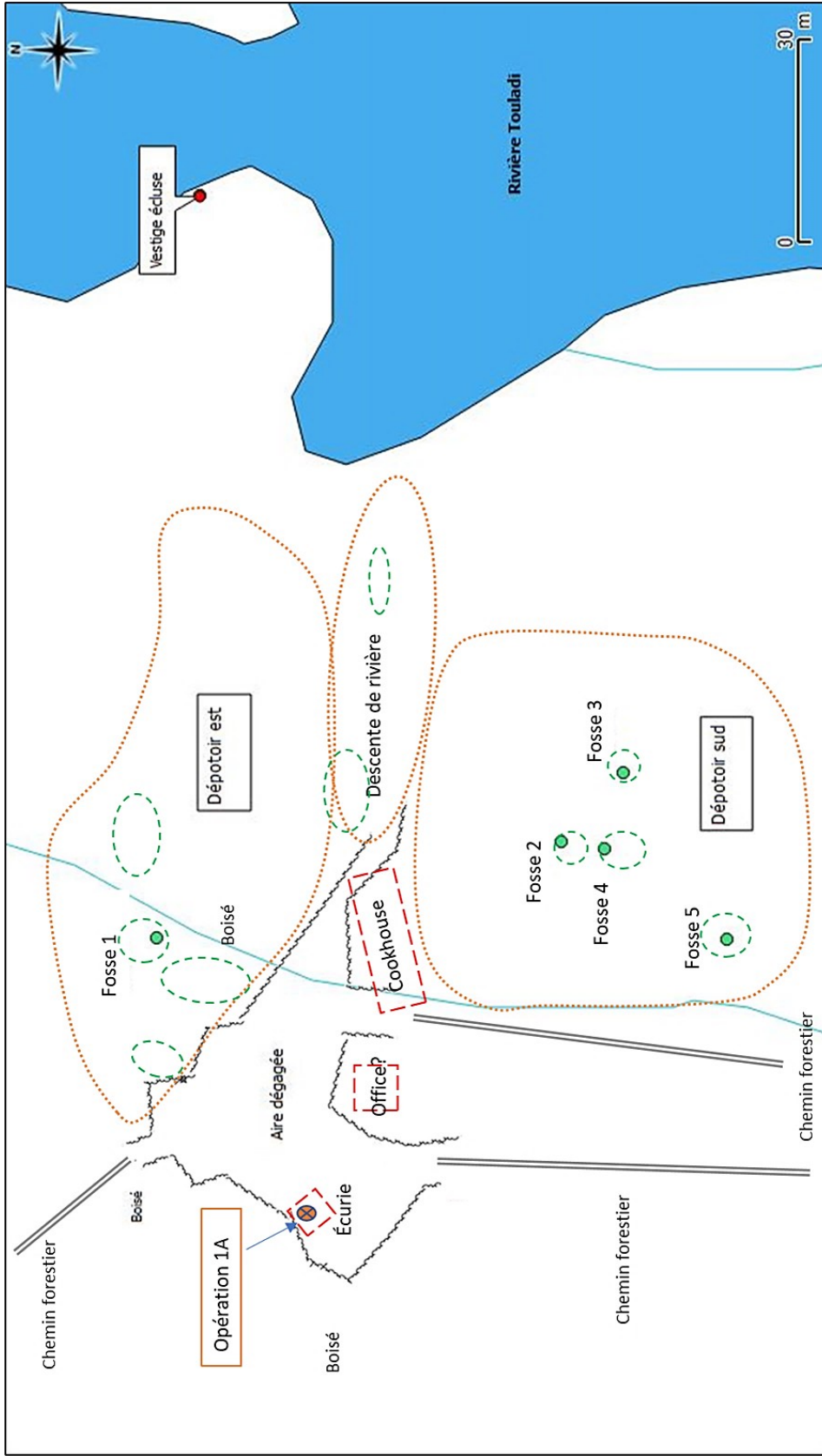


Figure 27.- Carte du site CkEe-47, montrant la localisation des différentes zones de dépotoir, des fosses, de l' aire dégagée et de l' opération de fouilles. Les cercles tiretés verts représentent des concentrations d' artéfacts, tandis que les rectangles tiretés rouges représentent la localisation estimée des bâtiments

Nous avons seulement prélevé les artefacts les plus importants ou représentatifs afin de constituer une collection de référence en vue de les étudier plus rigoureusement en laboratoire. Dans le cas des fosses, la procédure demandait de les localiser avec un GPS, de les prendre en photo, puis de noter leur forme et leurs dimensions. Un tracé GPS a également été effectué afin de circonscrire l'étendue des différentes zones du dépotoir.

Le plan de site (Figure 27) présente les différentes composantes archéologiques du site de la Vieille-Écluse. Nous retrouvons au centre l'aire dégagée entourée d'un boisé et accessible par trois chemins forestiers. Le plan illustre également la position et l'étendue du dépotoir (pointillés rouges), en plus d'identifier les différentes concentrations d'artefacts (tiretés verts). Nous retrouvons trois zones distinctes de dépotoir, une à l'est, une au sud de l'aire centrale, puis une zone de transition correspondant à l'ancienne descente de rivière. La distribution spatiale des artefacts en fonction de ces zones sera discutée plus loin. Le plan positionne également les cinq fosses, dont quatre sont situées dans la zone sud et une seule dans la zone est. J'ai également pu estimer l'emplacement des bâtiments principaux du camp et les positionner sur le plan, en me fiant aux indications spatiales fournies par les témoignages oraux. J'ai considéré que les dimensions moyennes pour un camp de 25 personnes à l'époque étaient d'environ 15 sur 6 mètres (Leonidoff 1978).

4.2.4.1 Analyse fonctionnelle de la culture matérielle du dépotoir

Tous les objets inventoriés ont premièrement été classés par matériau (annexe 2, Tableau-A.3), puis par catégorie fonctionnelle, en se basant sur le système de Parcs Canada (tableau 7). Comme la majorité des artefacts consiste en des objets complets ou cassés sur place, j'ai effectué le décompte en fonction du nombre d'objets et non du nombre de fragments. Le résultat ne prend pas en compte la grande quantité de boîtes de conserve – dont le nombre total a pu être estimé à plus de 800 – qui jonchent le sol des différentes zones du dépotoir. J'ai donc enregistré un total de **314 artefacts** au cours de l'inventaire visuel, en prélevant seulement 31 objets pour faire partie de la collection de référence.

Catégorie fonctionnelle	Objets	Nombre d'objets	Total	%
Alimentation	Bouteille de boisson gazeuse	24	56	18 %
	Bouteille de condiments	3		
	Pot à conserve	11		
	Assiette émaillée	1		
	Tasse émaillée	1		
	Bouilloire	2		
	Bassin métal	3		
	Couvercle bassin	1		
	Bol métal	1		
	Couvercle	5		
	Jarre en verre	1		
	Chaudron	3		
Tabac et alcool	Bouteille d'alcool	9	12	4 %
	Boîte de tabac	2		
	Briquet	1		
Construction/ Quincaillerie	Vitre	1	9	3 %
	Plaque, tôle	4		
	Grillage	1		
	Disque (cendrier)	2		
	Tuyau de poêle	1		
Habillement	Botte	9	17	5 %
	Mitaine	7		
	Boîte de cire à chaussure	1		
Outils/ Matériel de travail	Cercle de tonneau	16	37	12 %
	Lame de sciote	3		
	Lime	1		
	Chaudière	9		
	Canette d'huile	8		
Médication/ Soins du corps	Bouteille d'alcool à friction ?	10	168	53,5 %
	Bouteille sirop/tonique	76		
	Bouteille de médicament indéterm.	74		
	Bouteille de liniment	3		
	Bouteille de teinture d'iode	1		
	Bouteille de lait de magnésie	1		
	Bouteille de pilules	1		
	Pot à onguent	1		
	Miroir	1		
Produits chimiques	Bouteille d'eau de Javel	3	4	1 %
	Bouteille de liquide d'embaumement	1		
Éclairage	Cheminée de lampe à l'huile	9	9	3 %

Catégorie fonctionnelle	Objets	Nombre d'objets	Total	%
Communication	Isolateur de porcelaine	1	2	0,5 %
	Batterie de téléphone	1		
Total		314	314	100 %

Tableau 7.–Distribution des objets par catégorie fonctionnelle, CkEe-47

La catégorie **alimentation** compose 18 % de l'assemblage. J'ai inventorié 24 bouteilles à capsule, dont 2 bouteilles transparentes de marque Coca-Cola, 2 de marque Old City (annexe 1, Figure-A.24), et 20 bouteilles sans inscription distinctive de couleur vert clair. La couleur et la forme semblent typiques des bouteilles de boisson gazeuse ou de bière d'épinière produites dans les années 1940. S'y retrouvent ensuite 13 pots de conserve en verre, de type Mason, soit de forme carrée ou ronde. Un des contenants présentant une forme plutôt singulière se trouve être une jarre en verre de forme octogonale avec une grande ouverture de 6 cm de diamètre qui aurait été fermée par un bouchon fileté (Figure 28). Chaque facette de la jarre présente des carrés moulés concentriques. Selon le catalogue de la Owens-Illinois Glass Company (1933), cette forme de contenant en verre se nomme un *shelf jar* qui aurait été disposé sur une tablette de façon horizontale. Ce type de jarre était probablement gardé dans la cuisine pour y entreposer des denrées sèches comme de la farine ou du sucre.



Figure 28. - À gauche, jarre d'entreposage de style shelf jar (Source : L. Bolduc). À droite, illustration d'une jarre similaire tirée catalogue de la compagnie de verre Owen-Illinois de 1933 (Source : Owen-Illinois 1933)

L'assemblage compte également une bouteille à condiments de marque Ketchup et une petite bouteille à anse en forme de cruche ayant probablement contenu de l'essence de vanille ou bien du sirop d'érable (annexe 1, Figure-A.25). Les autres objets de cette catégorie se composent des instruments de cuisine et de la vaisselle pour la préparation et le service des aliments. Cette catégorie comprend également trois chaudrons en métal, deux bouilloires et métal émaillé, puis une assiette (Figure 29), une tasse et un bol en métal émaillé également (Figure-A.25). Ce type de vaisselle en métal était recouvert d'un émail à base de plomb, reconnu pour s'écailler avec le temps. L'utilisation de vaisselle en métal émaillé semble répandue dans la majorité des camps dès le dernier quart du XIX^e siècle, puisque celle-ci était considérée comme plus résistante, moins cassante et moins dispendieuse que la vaisselle en céramique traditionnelle (Franzen 1992).

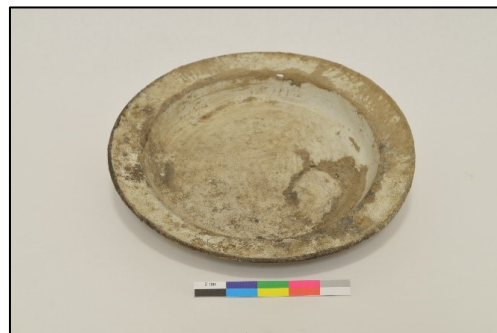


Figure 29. - Assiette de métal émaillé blanc (Source : L. Bolduc)

Enfin, il ne faut pas négliger d'inclure dans cette catégorie les innombrables boîtes de conserve qui témoignent du type d'alimentation offert aux travailleurs. Notons que la nourriture en conserve est apparue sur le marché dès le milieu du XIX^e siècle, mais qu'elle commence à réellement être intégrée aux habitudes alimentaires dans les années 1920 à la suite de la Première Guerre mondiale (Cowan 1982 : 228). Pour les compagnies forestières, l'utilisation des boîtes de conserve répondait à un choix économique et pratique pour nourrir un grand nombre de travailleurs sans avoir à se préoccuper des contraintes associées aux aliments frais. Leur présence en grande quantité sur les sites de la frontière industrielle pourrait témoigner de la forte relation de dépendance des établissements en périphérie envers les grands centres industriels pour l'accès aux produits manufacturés (Hardesty 1985 ; Rock 1984). Par conséquent, l'essor de l'industrie de la conserve se justifie directement par la demande venant de la frontière industrielle.

La catégorie **tabac et alcool** représente 4 % de l'assemblage du dépotoir, composé de cinq bouteilles vertes de gin (annexe 1, Figure-A.26), 2 bouteilles transparentes de 40 onces ayant probablement contenu de l'alcool fort. Une bouteille particulièrement intéressante possède une face embossée en forme de diamants, avec les inscriptions « Calvert Distilling Co, Baltimore MD, USA » dans le fond du cul. Cette bouteille aurait contenu le fameux whisky de la compagnie Calvert du Maryland (Figure 30), apparu en 1939, puis produit industriellement au début des années 1940. Sur une des épaules, une inscription moulée indique *Federal law forbids sale or use of this bottle*, une spécification obligatoire pour les bouteilles d'alcool produites entre 1935 et 1964 aux États-Unis (SHA 2020).



Figure 30. - Bouteille à whisky de marque Calvert de Baltimore (Source : L. Bolduc)

Les objets associés à la consommation de **tabac** consistent en deux boîtes en métal, dont une présente la marque visible de tabac à cigarette Zig-Zag de la compagnie W.C. McDonald de Montréal (annexe 1, Figure-26). La compagnie commence la production de cigarettes roulées à partir de 1922, mais ce format de boîte ronde de couleur bleu et blanc serait davantage associé aux années 1950. Un ancien travailleur forestier confirme que le tabac à pipe était peu à peu remplacé par la cigarette : « Ah oui, on fumait la pipe au travers de ça. Il en avait [...] peut-être bien 60 % qui fumaient la pipe. Il en a plus qui fumait la pipe qu'ils fumaient la cigarette. Dans mon temps [...] après ça c'est la cigarette qui a pris le dessus » (B.P.).

Nous avons également retrouvé un petit briquet chromé en forme de losange comprenant l'inscription en dessous *Champion senior, made in Canada* (Figure 31). Ces petits objets demeurent très rares sur le site, indiquant que les travailleurs ne transportaient pas souvent beaucoup d'effets personnels avec eux.



Figure 31. - Briquet en métal chromé de marque Champion (Source : L. Bolduc)

La catégorie **habillement** (5,5 %) est constituée par neuf parties de bottes, (annexe 1, Figure-A.28), sept mitaines de cuir (Figure 32) et une petite boîte de cire à chaussure. En se référant aux photographies d'archives, l'habillement des travailleurs semblait assez uniforme, ceux-ci portaient tous les mêmes types de bottes et de vêtements d'hiver. La compagnie vendait les produits directement dans son magasin, que les travailleurs pouvaient se procurer sous forme de crédits retenus sur leur paie.



Figure 32. - Mitaine de cuir (Source : L. Bolduc)

La catégorie **outil et matériel de travail** représente 12 % de la collection du dépotoir et comprend les objets qui auraient été utilisés pour le travail de chantier. Cela comprend trois parties de lame de sciottes, l'outil principal utilisé pour la coupe des arbres (annexe 1, Figure-A.29a). La lame de métal, qui fait normalement 76 cm, est dentelée de manière à offrir un gabarit de base pour la profondeur de l'entaille dans le bois. Une lime biseautée a également été trouvée, dont la forme indique qu'elle aurait été utilisée pour affûter les lames de sciottes (annexe 1, Figure-A.29b). En effet, l'angle en biseau permettait de limer les deux côtés de chaque dent de la scie. Enfin, 16 cercles de métal de différentes grandeurs ont été enregistrés, ayant fort probablement fait partie de barils en bois (annexe 1, Figure-A.29c). De tels barils de bois étaient souvent utilisés pour transporter du matériel sur le chantier ou bien pour contenir de l'eau.

La catégorie **médication et soins du corps** apparaît comme la plus importante représentant 53,5 % de l'assemblage. En tenant compte de la forme de ces bouteilles et des inscriptions moulées dans le verre, ces bouteilles ont été séparées selon le type de produit qu'elles auraient contenu. On y retrouve 24 bouteilles de sirop, 48 bouteilles de tonique, trois bouteilles de liniment, une bouteille de teinture d'iode, une bouteille de lait de magnésie, une petite bouteille de pilules. À titre d'exemple, 12 bouteilles présentent des inscriptions moulées sur les deux faces en anglais et en français : *Sirop Mathieu, Pour le rhume, etc./ Mathieu's syrup, Cough's. Cold's etc.* (annexe 1, Figure-A.30a), un sirop vendu par la compagnie J.L. Mathieu de Sherbrooke. Le contenu consistait en une concoction à base d'huile de foie de morue, en vue de soulager la toux, la bronchite et l'inflammation des poumons. Sept bouteilles montrent des inscriptions moulées sur l'épaule de chaque côté de la bouteille, en anglais et en français : *Dr. Jo Lambert Limited –*

Montréal New York/ Dr. Jo Lambert Limitée – Montréal New York (annexe 1, Figure-A.30b). analgésiques et 74 bouteilles de médicaments non identifiées.

Selon l’historique de la compagnie, le sirop aurait été conçu par le docteur Joseph Olivier Lambert à Drummondville en 1887. Bien que la compagnie J.O. Lambert Limitée ait été créée en 1891, elle ne reçoit son appellation officielle qu’à partir de 1916, le conservant jusqu’en 1971. Le produit était tellement populaire qu’il aurait été distribué à l’échelle mondiale lors de la Seconde Guerre mondiale (Sirop Lambert [s. d.]). Le produit le plus populaire sur le site semble être le tonique de marque Wampole. La bouteille possède une inscription moulée sur les deux côtés de la bouteille : *Henry K. Wampole Co* (Figure 33). La formule aurait été créée en 1893 par Henry K. Wampole à Toronto (Wampole 2017). Le produit est décrit comme étant un tonique, ou stimulant, à base d’huile de foie de morue pour soulager la digestion, les maux de ventre et l’acidité gastrique.



Figure 33. - Bouteille transparente du tonique de marque Wampole (Source : L. Bolduc)

Cette catégorie compte également dix bouteilles transparentes de forme carrée avec l’inscription moulée *Contents 16 fluid ounces* sur la face avant (annexe 1, Figure-A.31). En comparant avec des bouteilles similaires de l’époque, je suggère que ce type de bouteilles était utilisé pour contenir de l’alcool à friction, une substance communément utilisée dans les camps forestiers.

La catégorie **produits chimiques** inclut entre autres 3 bouteilles brunes de forme ronde de 32 onces d’eau de Javel (annexe 1, Figure-A.32). Deux bouteilles sont marquées des inscriptions JAVEX et une de la compagnie MIX-O, un produit communément utilisé pour la lessive et comme agent nettoyant. Or, la compagnie canadienne Javex a été achetée par Clorox, qui utilisait probablement les mêmes moules pour la fabrication de ses bouteilles. Selon l’historique de la compagnie, Clorox se met à mouler le nom de la compagnie sur leurs bouteilles à partir de 1931, puis commence à produire un goulot refermable avec un bouchon en plastique à partir de 1940. En 1943, l’ouverture des goulots s’agrandit à 2 2/16 pouces correspondant aux mesures des bouteilles du site (The Clorox Co. 2020).

La découverte d'une bouteille de liquide d'embaumement reste la plus étonnante. La bouteille transparente à base carrée de 16 onces présente deux écussons moulés sur les deux faces (Figure 34). L'un des écussons affiche le dessin d'une balance avec les inscriptions *Scientific Compounds / De Ce Co Products*, tandis que l'autre écusson permet de lire *The Dodge Chemical Co Toronto Chemists/ Analytical Manufacturing*. La compagnie Dodge, fondée en 1893, est spécialisée encore aujourd'hui dans la confection de produits chimiques d'embaumement. La compagnie originaire de Boston aurait ouvert une branche à Toronto en 1934, une date pouvant nous fournir un *terminus post-quem* fiable (The Dodge Co. 2020). La question qui reste en suspens est de savoir comment un tel type de produit réservé à l'industrie funéraire s'est retrouvé dans le dépotoir d'un camp forestier. En mettant de côté l'idée que le produit ait réellement été utilisé pour embaumer une personne décédée, nous pouvons supposer que le liquide ait pu agir en tant qu'agent de préservation quelconque ou bien que la bouteille ait été utilisée pour transporter un autre liquide, comme de l'alcool. Dans la mesure où une seule bouteille de ce genre a été retrouvée, il ne s'agit que d'un cas isolé et aucune généralisation ne peut être faite sur l'utilisation d'un tel produit dans le camp.



Figure 34. - Bouteille carrée en verre incolore de liquide d'embaumement de marque Dodge Chemicals Co. (Source : L. Bolduc)

La catégorie **construction et mobilier de camp** (3 %) inclut des objets représentant différentes parties constituantes du camp comme des pièces de four, des cendriers pour récolter les cendres, un tuyau, des plaques et des grillages de métal. La catégorie **éclairage** est représentée par neuf cheminées de lampes à l'huile, dont une presque complète portant l'inscription moulée *MADE IN CANADA* sur le rebord de l'ouverture. Enfin, la catégorie **communication** est composée par

seulement deux artefacts. Le premier consiste en un isolateur de porcelaine retrouvé encore attaché sur un poteau de bois avec de la broche de métal. Il s'agirait d'un ancien poteau de téléphone installé pour communiquer entre les différents camps de la compagnie. Le deuxième artefact correspond à un tube en graphite de 14 cm de longueur et 2,5 cm de large identifié comme une partie de batterie de téléphone (annexe 1, Figure-A.33). Cet artefact suggère donc qu'un système de communication téléphonique était en place dans les années 1940. Les sources orales confirment que la communication entre les chantiers et le village de Squatec était possible par la présence d'une ligne électrique installée sur la Vieille route autour de l'année 1938 (Roy et al. 2005 : 210).

4.2.5 Présentation des fosses



Figure 35.– Vue générale de la fosse 1 située dans le dépotoir est du site (Source : L. Bolduc)

La fosse 1 (Figure 35) se présente sous une forme plutôt circulaire mesurant 5,20 sur 4,20 mètres avec une dépression d'un mètre dans le sol. Cette fosse est la plus large parmi celles retrouvées sur le site, et la seule localisée à l'est de l'aire centrale du chantier. Sa grande dimension indique qu'il pourrait s'agir d'une fosse d'aisances pour toilettes multiples. En effet, un des bûcherons interviewés confirme la présence régulière de telles toilettes pour les travailleurs

pouvant posséder jusqu'à trois portes (M.L.). Si aucun artefact n'est apparent directement à l'intérieur de la fosse, une grande quantité d'artefacts se retrouve concentrée tout autour de sa circonférence.

La **fosse 2**, de forme circulaire, mesure 2 m sur 1,80 m et s'enfonce jusqu'à 0,60 m dans le sol. Cette fosse est localisée à seulement une dizaine de mètres au sud de l'aire centrale. Le fond de la fosse est rempli de matière en décomposition et d'un sol très noir et organique. En plus de trois boîtes de conserve et d'une vertèbre de mammifère sortant de la paroi, nous avons dénombré dix artefacts répartis au travers de 115 boîtes de conserve autour de la fosse.

La **fosse 3**, de forme circulaire, apparaît comme la plus petite des fosses mesurant 1,80 m sur 1,80 m, et 0,60 m de profondeur. La fosse est située à une distance de huit mètres au sud de la fosse 2. Un total de 11 artefacts a été retrouvé autour de la fosse, réparti parmi environ 200 boîtes de conserve concentrées au nord-est. La **fosse 4** est positionnée à cinq mètres à l'ouest de la fosse 3, mesurant 3,40 m sur 3,20 m de largeur sur une profondeur de 0,72 m. En plus des quelques artefacts ressortant de la paroi, une seule bouteille a été retrouvée dans le fond de la fosse. À l'extérieur de la fosse, un total de 22 artefacts a été inventorié, en plus des 285 boîtes de conserve se concentrant au sud.

Enfin, la **fosse 5** est la plus éloignée de toutes, située à 12 mètres au sud-ouest de la fosse 4, soit à une trentaine de mètres derrière la zone du chantier. De forme plutôt rectangulaire, elle fait à son maximum, 3 m sur 1,90 m de largeur, tandis que l'intérieur de la fosse mesure 1,60 m sur 0,80 m. Au total, la fosse mesure 0,70 m de profondeur, mais la grande quantité d'artefacts jaillissant du fond et des parois de la fosse laissent croire que celle-ci pourrait bel et bien être plus profonde. L'intérieur de cette fosse présente donc un potentiel assez intéressant méritant une investigation plus poussée.

En se fiant à la localisation, la dimension et au nombre de fosses, nous sommes vraisemblablement en présence de fosses d'aisance. En effet, les toilettes de chantier étaient habituellement constituées d'une petite structure de bois construite au-dessus d'une fosse creusée dans le sol et installée à l'écart des bâtiments du camp. Une fois la fosse remplie, une autre était alors creusée à proximité et la structure était déplacée. L'affaissement visible en surface de ces fosses se justifie par le fait qu'elles étaient remplies de matière organique en décomposition.

Notons que la grande majorité des objets se retrouvaient directement autour desdites fosses, et non à l'intérieur. La disposition des déchets derrière le bâtiment des toilettes a peu à peu créé un amas d'objets autour des fosses une fois la structure disparue. Ne pouvant pas déterminer avec certitude si nous étions en présence d'une fosse d'aisances ou simplement d'une fosse à déchets, seul un sondage m'a offert la possibilité de confirmer sa fonction. La fosse 5 a ainsi été choisie pour un sondage manuel considérant le nombre d'artéfacts trouvé en paroi.

4.2.6 Sondage de la fosse 5

4.2.6.1 Méthodologie de terrain



Figure 36.– Photo de la fosse 5 avec le sol parsemé de boîtes de conserve. À droite, vue en plan du sondage avec la surface de chaux dans le fond (Source : L. Bolduc)

L'objectif principal de cette intervention consistait à vérifier le contenu de la fosse 5 afin de confirmer l'hypothèse d'une fosse d'aisances. En raison du temps limité, j'ai décidé que seul un sondage était nécessaire afin de tester notre hypothèse. Le plus important était d'avoir un bon

échantillon du contenu de la fosse et d'en connaître sa profondeur. J'ai donc positionné une tranchée de 0,70 m de longueur et 0,30 m de largeur au centre de la fosse, la coupant d'est en ouest (Figure 36). Mon assistante et moi-même avons fouillé le sondage manuellement à la truelle, en suivant des niveaux arbitraires jusqu'à atteindre le sol naturel stérile. Le premier niveau couvre de 0 à 10 cm, tandis que le deuxième niveau se rend jusqu'au fond, de 10 à 40 cm.

4.2.6.2 Résultats et interprétation de la fosse

Catégorie fonctionnelle	Objets	Nombre d'objets	Total	%
Tabac et alcool	Bouteille de gin	1	1	2 %
Alimentation	Bouilloire en métal émaillé	1	23	46 %
	Tasse en métal émaillé	1		
	Anse de chaudron	3		
	Lame de couteau	1		
	Manche d'ustensile	5		
	Cuillère	1		
	Pot à conserve	3		
	Couvercle de pot à conserve	1		
	Bouteille de boisson gazeuse	4		
	Capsule de bouteille	3		
Construction	Clou tréfilé	4	4	8 %
Médication et soins du corps	Bouteille <i>Wampole</i>	1	16	32%
	Bouteille de liniment <i>Minard's</i>	1		
	Médicament indéterm.	2		
	Bouteille d'alcool à friction ?	12		
Éclairage	Cheminée de lampe à l'huile	2	2	4 %
Indéterminé	Métal indéterm.	3	4	8 %
	Outil métal ?	1		
Total des aréfacts		50	50	100 %
Restes fauniques	Ossements de mammifère	469	471	99%
	Ossements de poisson	3		
Écofacts	Noyau	1	1	1%
Total des écofacts		472	472	100%
TOTAL			522	100%

Tableau 8.–Distribution des artéfacts par catégorie fonctionnelle de la fosse 5, CkEe-47

En partant de la réelle surface du sol, nous pouvons estimer la profondeur totale de la fosse à 0,94 m, avec un comblement de 40 cm d'épaisseur. Le sol qui comble l'ensemble de la fosse est principalement composé d'un limon fin hétérogène très organique d'une couleur allant d'une couleur brun foncé à brun orangé. Plus on descend dans la couche, plus le sol devient orange rouille. Cette couleur est probablement due à la très grande quantité de petits fragments de métal provenant de boîtes de conserve décomposées. Au fond de la fosse, on retrouve une épaisse couche blanchâtre et compacte, identifiée comme de la chaux. Sous cette couche de chaux se trouvait le sol naturel sous forme d'argile grise homogène.

Le contenu du sondage s'est révélé très riche, avec 762 artefacts (tableau 8). C'est la catégorie **alimentation** qui domine l'assemblage de la fosse (46 %). Soulignons que la quasi-totalité des bouteilles a été retrouvée sous forme de fragments, et que le compte du nombre minimum d'objets a été estimé en fonction des parties de bases et goulots de bouteilles. Nous pouvons donc dénombrer la présence de quatre bouteilles vertes de boisson gazeuse et trois pots de conserve en verre. La vaisselle de métal compte une tasse complète (annexe 1, Figure-A.34), une bouilloire recouverte d'émail bleu (Figure 37), puis une anse de chaudron en métal. Plusieurs ustensiles de cuisine sont compris dans cette catégorie, dont une lame de couteau, une partie de cuillère et cinq manches d'ustensiles ayant pu appartenir à des couteaux ou des fourchettes (annexe 1, Figure-A.34).



Figure 37. - Bouilloire en métal émaillé bleu (Source : L. Bolduc)

La catégorie **tabac et alcool** est constituée d'une seule bouteille de gin de couleur verte, semblable aux autres bouteilles retrouvées sur le site. Concernant la catégorie **médication et soins du corps**, elle représente 32 % de l'assemblage de la fosse avec une bouteille complète de liniment de marque Minard's, une bouteille complète du tonique de marque Wampole, douze bouteilles de forme carrée ayant probablement contenu de l'alcool à friction, puis deux bouteilles fragmentaires de médicament indéterminé, probablement de l'huile minérale. Étonnamment, la catégorie **construction** n'englobe que quatre clous tréfilés et la catégorie **éclairage** est seulement représentée par deux fragments de cheminée de lampe à l'huile.

La catégorie la plus représentée dans cette fosse demeure les restes fauniques. Nous avons compté 470 ossements pour un petit sondage de 30 cm de largeur. J'ai demandé à l'ostéothèque de l'Université de Montréal de réaliser une analyse spécialisée zooarchéologique de la collection de reste faunique provenant de la fosse 5. L'analyse de l'échantillon de 614 restes n'a relevé que très peu de diversité. Tous les os appartiennent à la catégorie des gros mammifères, soit 51 % associés aux artiodactyles (bœuf, cochon, orignal), 1 % aux ongulés (cheval), et 48 % indéterminés. Cet échantillon confirme également la présence de cochon domestique (7 %) et de bœuf domestique (12 %). Même si l'orignal et le chevreuil étaient présents dans les environs, nous ne pouvons attester la présence de gibier dans l'assemblage. L'existence de traces de découpe à la scie ou à la hache sur les ossements confirme leur association à des restes alimentaires. L'analyse ostéologique a en effet dénombré des marques associées au dépeçage des carcasses sur 202 os (annexe 1, Figure-A.36). En raison de l'absence de déchet de dépeçage primaire, le rapport laisse croire que la viande de bœuf était transportée en gros quartiers, soit le quartier arrière, le quartier avant, la cage thoracique. Le cou et la queue de bœuf auraient également été consommés. En ce qui concerne le cochon, la plupart des os proviennent plutôt de la partie du crâne, probablement un seul individu abattu vers l'âge de six mois. Ceci vient corroborer les sources orales qui rapportent que certains animaux étaient apportés vivants sur le chantier, puis abattus sur place. D'autres sources rapportent également que les entrepreneurs à l'époque s'approvisionnaient en viande au dépôt de la compagnie située à Squatec, où les quartiers étaient achetés en vrac puis transportés sur le chantier et conservés sur place dans une glacière à cet effet (Roy et al. 2005). Un ancien cuisinier ayant travaillé dans les camps de la Fraser nous renseigne sur les préférences en termes de consommation de viande : « Souvent on achetait juste les quartiers d'en arrière, la viande est meilleure. En avant il y a plus de tiraille » (M.L.).

En me basant sur les données recueillies, je suggère que la fosse 5 était à l'origine utilisée en tant que toilettes, une hypothèse appuyée par la présence d'une épaisse couche de chaux dans le fond de la fosse. Selon les sources orales, mettre de la chaux dans le fond de la fosse à latrines était une pratique fréquente pour aseptiser et réduire les odeurs (A.L). Comme nous avons retrouvé une très grande quantité d'objets et d'ossements à l'intérieur de la fosse, nous pouvons présumer qu'une fois abandonnée, elle aurait été réutilisée afin d'y enfouir les déchets de cuisine. Cette fosse étant la plus éloignée du camp, la logique voudrait que les restes de cuisine y soient déposés afin de ne pas attirer les ours, omniprésents aux alentours. Dans la mesure où les toilettes devaient être

changées de place à plusieurs reprises, cela expliquerait la présence des quatre fosses d'aisances toutes situées à proximité l'une de l'autre. Notons que les bouteilles retrouvées à l'intérieur de la fosse étaient dans un état très fragmenté, contrairement à celles retrouvées intactes dans le reste du dépotoir. Cette fragmentation pourrait indiquer que les bouteilles aient été 1) d'abord cassées, puis jetées dans la fosse par les cuisiniers du camp, ou bien 2) jetées complètes dans la fosse, puis cassées par la compression à la suite de l'accumulation de déchets de cuisine. Le contenu de la fosse ne permet malheureusement pas de préciser la datation de son utilisation. Les seuls indices chronologiques restent les contenants de verre fabriqués par la Consumer Glass Co, reconnue pour avoir utilisé un logo de triangle inversé de 1917 à 1962 (Lockhart 2014). La culture matérielle de cette fosse demeure semblable à l'assemblage du site en général, soit représentative du milieu du XX^e siècle, et fera partie de l'analyse et de l'interprétation finale du prochain chapitre.

4.2.7 Distribution spatiale des artefacts du dépotoir

Le site présente trois différentes zones de concentration d'artefacts. Dans l'ensemble, les artefacts se retrouvent circonscrits à l'intérieur de deux grandes zones, soit le dépotoir est et le dépotoir sud. J'ai délimité ensuite une petite zone transitoire à l'emplacement de l'ancien chemin d'accès vers la rivière. La deuxième observation d'importance concernant la distribution spatiale du matériel de surface reste la formation de concentration d'artefacts directement autour des structures de fosses, qui se répartissent sur un rayon de plusieurs dizaines de mètres. La section suivante offre une description superficielle des différentes zones de concentration d'artefacts dans le dépotoir du site de la Vieille-Écluse.

4.2.7.1 Interprétation de la zone A – dépotoir est

La zone A (Figure) est située dans le boisé à l'est de l'aire dégagée du chantier couvrant une superficie de 3000 m². Elle est délimitée par la lisière du bois, par un petit ravin descendant vers un ruisseau, puis par le chemin d'accès descendant vers la rivière. La zone A comprend une seule fosse, soit la fosse 1 localisée en bordure du petit ravin. Considérant la grande dimension de la fosse, celle-ci pourrait être interprétée comme étant associée à une ancienne toilette double souvent mise en place pour les nombreux travailleurs. J'ai enregistré un total de 198 objets dans cette zone, principalement concentrés autour de la fosse (tableau 9). Ce secteur du dépotoir est dominé par la catégorie **médication** (61 %) suivie par la catégorie **outils** (14 %) et enfin **habillement** (7,5 %).

Notons que la catégorie alimentation est ici peu représentée (5 %), de même que les boîtes de conserve ($n = 60$). À première vue, les objets retrouvés dans cette zone correspondent davantage à des objets de la vie quotidienne des travailleurs : soit des vêtements (bottes, mitaines), des outils et objets reliés au travail (lime, lame de sciote, cerceaux de baril) et des bouteilles de sirop et de médicament.

Catégorie fonctionnelle	Fréquence Zone A	% Zone A
Tabac et alcool	6	3,0 %
Alimentation	10	5,0 %
Habillement	15	7,5 %
Médication/soins du corps	121	61,0 %
Construction / Mobilier de camp	16	8,0 %
Outils et matériel de travail	27	14,0 %
Produits chimiques	1	0,5 %
Communications	2	1,0 %
Total zone A	198	100%

Tableau 9.–Catégorisation des artefacts provenant de la zone A du dépotoir et proportion par rapport à l'ensemble du dépotoir

J'avance l'hypothèse que cette section du site ait été davantage utilisée et fréquentée par les travailleurs forestiers, et non par les entrepreneurs ou cuisiniers ou représentants officiels de la compagnie. La grande quantité de bouteilles de médicaments et même d'alcool pourrait s'expliquer du fait que cette zone soit la plus éloignée de la cuisine du camp et des autres bâtiments du chantier, et donc la plus cachée. Il est donc possible que cette partie du chantier ait été utilisée non seulement comme dépotoir, mais également fréquentée pour la consommation de certains produits non réglementés à l'écart du regard des patrons. Cette idée sera explorée davantage dans le prochain chapitre de discussion des données.

4.2.7.2 Interprétation de la zone B – descente de rivière

Catégorie fonctionnelle	Fréquence Zone B	% Zone
Tabac et alcool	2	3,0 %
Alimentation	20	31,0 %
Habillement	1	1,5 %
Médication/soins du corps	33	50,5 %
Construction/ Mobilier de camp	2	3,0 %
Outils et matériel de travail	7	11,0 %
Produits chimiques	0	0 %
Communications	0	0 %
Total zone	65	100%

Tableau 10.–Catégorisation des artefacts provenant de la zone B du dépotoir et proportion par rapport à l'ensemble du dépotoir

La zone B du dépotoir, localisé à l'endroit où le terrain descend vers la rivière, a été créée pour inclure les différentes concentrations d'artefacts qui se trouvaient entre les zones A et C (Figure). Elle apparaît vraisemblablement comme un chemin d'accès aménagé pour accéder à la rivière Touladi à partir du chantier. Bien que ce chemin d'accès soit encore visible sur la photographie aérienne de 1963, le terrain se retrouve presque complètement reboisé aujourd'hui. Au total, 65 artefacts ont été retrouvés à l'intérieur de cette zone (tableau 10). Les objets appartiennent principalement aux catégories **médication** (50,5 %) et **alimentation** (31 %), suivies par la catégorie **outils et matériels de travail** (11 %). La composition de l'assemblage semble bien représenter cet espace de transition où les déchets des travailleurs sont mélangés avec les déchets de cuisine.

4.2.7.3 Interprétation de la zone C – dépotoir sud

La zone C est située dans le boisé au sud de l'aire dégagée et couvre une superficie d'environ 3000 m² (Figure). Elle est délimitée par la lisière du boisé, le chemin d'accès à la rivière, et par la présence d'un chemin forestier à gauche, tandis que la limite sud a été déterminée par l'absence d'artefacts et autres traces humaines. Cette zone présente un terrain relativement plat, à partir duquel se forme une pente descendante vers la rivière. Cet espace comprend quatre fosses distancées de cinq à dix mètres les unes des autres.

Catégorie fonctionnelle	Fréquence Zone C	% Zone
Tabac et alcool	4	8,0 %
Alimentation	26	51,0 %
Habillement	1	2,0 %
Médication/soins du corps	14	27,0 %
Construction/Mobilier de camp	0	0,0 %
Outils et matériel de travail	3	6,0 %
Produits chimiques	3	6,0 %
Communications	0	0,0 %
Total zone	51	100%

Tableau 11.—Catégorisation des artefacts provenant de la zone C du dépotoir et proportion par rapport à l'ensemble du dépotoir

Bien qu'à première vue cette zone C semble être la moins riche en artefacts compte tenu de ses 51 objets répertoriés en surface, n'oublions pas de considérer la présence d'environ 800 boîtes de conserve jonchant le sol autour des fosses (tableau 11). Les artefacts appartiennent principalement à la catégorie **alimentation** (51 %), soit des bouteilles de boisson gazeuse, des bouteilles de condiments et pots de conserve, puis à la catégorie **médication** (27 %). La présence de quatre bouteilles d'alcool fort confirme la consommation de boissons alcoolisées dans ce secteur également. Les bouteilles d'eau de Javel ont été retrouvées dans cette zone, indiquant l'utilisation possible de ces produits chimiques en cuisine comme désinfectant. En tenant compte de tous ces indices, je peux avec confiance interpréter la zone C comme étant un dépotoir pour les déchets de la cuisine du camp.

4.2.8 Datation du site par les bouteilles en verre

Les contenants en verre du XX^e siècle n'ont que très peu fait l'objet de publications en archéologie (Jones et Sullivan 1985). En l'absence d'ouvrage de référence pour l'identification et la documentation des bouteilles récentes, les archéologues doivent se résoudre à se référer aux sites internet de collectionneurs et aux boutiques d'antiquaire. La seule source fiable et accessible demeure la section dédiée aux bouteilles de verre sur le site internet de la Society of Historical Archaeology. Cette base de données offre des informations précieuses concernant les techniques

de fabrication, les indices de datation et les manufacturiers de bouteilles en verre de la période récente. À l'aide des différents marqueurs chronologiques, j'ai pu affiner la datation de la collection de 232 bouteilles de verre, me permettant ainsi de confirmer et préciser la période d'occupation du camp forestier de la Vieille-Écluse.

Premièrement, toutes les bouteilles de la collection portent les marques distinctives de moulage d'une manufacture à la machine. Ces traits se distinguent habituellement par de fines lignes de moulage visibles le long du corps de la bouteille et autour de la base, caractéristique d'un moule à trois-pièces (Jones et Sullivan 1985 : 31). Comme les premières pièces moulées à la machine sont apparues au cours du premier quart du XX^e siècle, cette indication ne fournit malheureusement pas une date assez précise. Deuxièmement, l'ensemble de la collection de bouteilles possède un système de fermeture à bouchon fileté. Ce système à filage externe qui apparut dans les années 1920 remplaça les bouchons de liège dans la pharmacie traditionnelle. Le manufacturier de verre qui produit les bouteilles constitue un autre élément d'information à considérer. Dans ce cas, les bouteilles portent la marque de deux manufacturiers, soit Consumer Glass Co et Dominion Glass Co. La Consumer Glass demeure parmi les plus grands manufacturiers de verre au Canada à s'être implanté à Ville St-Pierre et Candiac (Rottenberg et Tomlin 1982). Comme mentionné plus tôt, la marque de la compagnie était représentée par la lettre « C » dans un triangle inversé jusqu'en 1962. La Dominion Glass, quant à elle, s'est implantée à Montréal dès 1890 au coin des rues Parthenais et Mignonne. La compagnie se fait racheter par Diamond Glass 1903, mais conserve son nom et son logo représentés par la lettre « D » insérée dans un losange. Ce logo sera utilisé jusqu'en 1978 lorsque la Diamond Glass change de nom pour Dom Glass (Rottenberg et Tomlin 1982 ; Stevens 1961). Notons que la manufacture de Diamond Glass utilisait à l'époque les moules en verre de la populaire compagnie américaine Owens-Illinois Glass Co. (1933). Cette information permet de retracer plusieurs bouteilles de la collection à l'aide de ses catalogues nous donnant une idée générale du type de produit que la bouteille devait contenir en fonction de sa forme. L'utilisation des machines de la compagnie Owens-Illinois peut être confirmée par la présence d'une marque distinctive en forme de cerne de moulage visible au fond du cul des bouteilles (Jones et Sullivan 1985 : 41), un élément noté sur six bouteilles du site.

En ce qui concerne les indices de datation, soulignons que les numéros de moule sont inscrits dans le fond du cul des bouteilles de la Dominion Glass. De 1941 à 1953, la compagnie utilise un

système de lettre et chiffre pour enregistrer le mois et l'année de production de la bouteille (Miller et Jorgensen 1986). Tandis que la lettre disposée à gauche de la marque du fabricant représente le mois de production, le numéro moulé directement à droite de la marque représente le dernier chiffre de l'année de production (ex. 2 équivaut à l'année 1942). J'ai ainsi identifié 19 bouteilles avec ce système de référence lettre-chiffre, couvrant les années 1943, 1944, 1947, 1948, 1950. Miller et Jorgensen (1986) notent également que l'utilisation du « V » associée aux numéros de moule apparaît en 1945, et demeure en vigueur jusqu'en 1955. Dans la collection, ce système d'identification de moule apparaît sur 15 bouteilles, confirmant leur datation entre 1945 et 1955.

En combinant les données recueillies, nous proposons que le camp de la Vieille-Écluse (CkEe-47) ait été en activité à partir de 1943 jusque dans les années 1950, ce qui concorde avec les sources écrites. À l'époque, la période d'occupation d'un camp s'échelonnait environ de quatre à six ans, le temps d'exploiter les ressources à proximité (Pomerleau 1997 : 40). Les sources orales mentionnent néanmoins une reprise du camp de la Fraser par un entrepreneur local (A.L.), pouvant allonger cette période d'occupation de quelques années encore au-delà de 1950.

4.3 Bilan

Les différentes interventions archéologiques menées sur les sites CkEe-3 et CkEe-47 ont permis de mieux documenter la période d'exploitation forestière sur le territoire du Parc national du Lac-Témiscouata en plus d'avoir livré une quantité non négligeable de matériel témoignant du travail et de la vie quotidienne des anciens bûcherons de la région. Malgré l'importance historique de ces deux sites, le site de la Vieille-Écluse offre une richesse archéologique supérieure et un potentiel de recherche plus élevé que celui de la Terre-à-Fer, ayant subi que très peu de perturbations depuis son abandon. Voilà pourquoi la suite des analyses portera davantage sur la culture matérielle du site de la Vieille-Écluse, pour la possibilité d'avancer des interprétations plus fiables sur les comportements et habitudes des occupants. En effet, étant donné la nature récente du site, l'absence de perturbations subséquentes et la faible accumulation de sédiments naturels, les artefacts se trouvent pour la plupart encore bien visibles en surface du sol. En conséquence, l'attention se redirige vers une lecture horizontale du site au lieu de verticale. Les données significatives regroupent la répartition spatiale des artefacts et des fosses sur le site permettant de mieux cerner les aires d'activités du chantier.

La collection d'artéfacts du site de la Vieille-Écluse représente le contexte matériel unique du camp forestier, un assemblage moderne et standardisé typique de la frontière industrielle. Certains objets fabriqués en masse sont retrouvés en très grande quantité, comme ces nombreuses bouteilles vertes en verre de boissons gazeuses ou les bouteilles de médicaments brevetés. Ainsi, malgré la nature éloignée du site, nous pouvons penser que les travailleurs avaient tout de même accès à divers biens de consommation et pouvaient participer à l'économie de marché.

Les sites de camp forestier représentent les témoins tangibles d'une période révolue de l'histoire forestière du Québec et méritent d'être passés sous la loupe archéologique. Ces sites livrent quantité de données matérielles – artéfacts, structures, paysage aménagé – offrant des pistes de recherche variées. Dans un premier temps, l'étude de ces différentes composantes archéologiques peut nous amener à mieux définir l'environnement physique des camps, et à décrire les activités pratiquées ou la nourriture consommée. Mon intérêt me pousse alors à accéder à un autre niveau de compréhension du site, tel que l'expérience vécue des travailleurs et des différentes stratégies employées pour s'adapter à leurs conditions de vie précaires. Les documents écrits et les témoignages présentent cependant des lacunes lorsque vient le temps d'apporter de telles réflexions critiques sur la manière dont ces hommes réagissaient à ces conditions. Ces réflexions et interprétations seront davantage explorées dans le prochain chapitre offrant une lecture plus approfondie des données et un cadre d'analyse qui nous permet d'aller observer les dessous de l'apparente homogénéité de l'assemblage. Je propose ainsi d'explorer les dynamiques internes réglant la vie de chantier et de traiter de certains aspects souvent négligés de la réalité vécue des travailleurs. Quelles sont les stratégies utilisées par ces travailleurs pour faire face aux rigueurs du labeur et du climat ? Quels types de libertés pouvaient-ils se permettre dans ce cadre contrôlé et structuré par une grande compagnie forestière ?

Chapitre 5 – Conceptualiser le camp forestier : Stratégies d’adaptation en frontière industrielle

Dans le texte *Des espaces autres* rédigé en 1967, Michel Foucault met de l’avant la notion d’hétérotopies. Les hétérotopies consistent en des lieux situés en marge de la société contemporaine « réelle » fonctionnant selon leurs propres règles et logiques internes. Foucault considère par exemple le collège, le musée, la prison ou le navire comme des hétérotopies. Des lieux où la vie humaine est cloisonnée, formant une société d’illusion dans laquelle les individus s’adonnent à certains gestes et rites pour compenser l’espace réel (Foucault 1984 [1967]). Le camp forestier peut être entendu en quelque sorte comme une hétérotopie, une petite société en soi « en-dehors » de la vie de famille ou de village. Dans cet « espace d’illusion », se retrouve une communauté masculine de travailleurs qui doivent respecter un ensemble de pratiques et de comportements adaptés à ce contexte spécifique de la frontière industrielle. Malgré les contraintes structurelles qui encadrent la vie des communautés de bûcherons, appréhender le camp forestier à l’échelle humaine demeure possible. Concrètement, l’individu a la capacité d’utiliser son environnement physique et matériel pour contourner, s’opposer ou s’approprier le système en place. Dans ce chapitre, j’offre un cadre d’analyse pour conceptualiser l’espace du camp forestier et pour interpréter une culture matérielle moderne caractéristique du contexte de la frontière industrielle. J’avance que les bûcherons employaient un ensemble de stratégies créatives pour s’adapter à leurs conditions de vie précaires et pour maintenir une certaine forme de contrôle sur leur choix de vie, sans avoir recours à la contestation directe ou à la dénonciation.

En raison de son caractère industrialisé et standardisé, l’assemblage matériel d’un camp forestier du XX^e siècle peut, à première vue, paraître sans grande particularité. Pourtant, le mobilier des camps forestiers se distingue des sites domestiques ruraux et urbains, dans la mesure où les biens normalement assignés à la sphère domestique ne reflètent pas les propres choix des individus, mais sont le fruit d’une présélection corporative. En effet, la grande majorité de la culture matérielle associée au travail, à l’alimentation ou à l’hébergement, par exemple, était prise en charge par la compagnie. Ce contexte mixte domestique et industriel vient alors brouiller leur spécificité domestique. Afin de clarifier la lecture de l’assemblage, j’ai effectué une catégorisation des

artéfacts selon leur type de propriété, autrement dit la propriété corporative ou la propriété individuelle. Ce classement m'a permis d'explorer la jonction entre les sphères corporatives et individuelles, et de cibler les catégories d'objets les plus pertinents et représentatifs des choix et comportements des travailleurs sur le chantier.

Pour cette analyse, j'ai utilisé l'ensemble de la culture matérielle du site de la Vieille-Écluse (CkEe-47), en plus de quelques catégories d'artéfacts issus de la fosse à déchets au site de la Terre-à-Fer (CkEe-03). Pour appuyer ces données matérielles, j'ai puisé à même les entretiens oraux réalisés dans le cadre de ce projet, qui révèlent des aspects inédits du contexte historique et de l'expérience vécue dans un chantier forestier. Certaines interprétations d'objets ont été étayées par des citations tirées des transcriptions d'entrevue. J'ai tenu à rapporter les propos tels quels, en respectant la grammaire d'origine et les expressions courantes utilisées par les personnes interviewées.

Dans ce chapitre, je vise à alimenter la réflexion autour des stratégies utilisées par les travailleurs forestiers pour affronter les différentes contraintes entourant la vie de chantier. Je propose que le recours aux boissons alcoolisées et aux médicaments brevetés ait constitué une stratégie adaptative pour pallier les difficultés de la vie en frontière industrielle. Dans ce cadre, j'analyserai l'assemblage de bouteilles d'alcool et de médicaments répertoriées pour aborder les raisons permettant d'expliquer la consommation de telles substances sur le chantier. À partir d'une analyse spatiale, j'explore l'idée de l'appropriation d'un espace précis sur le chantier pour la consommation de ces produits. Enfin, j'argumente que les travailleurs validaient leur position sociale par la mise en scène de leur masculinité et par la reproduction de comportements homosociaux.

5.1 Le camp forestier et la logique du capitalisme industriel

Contrairement au mode de vie agricole basé sur l'autosuffisance, le capitalisme industriel comme système économique et social répond au principe qu'une masse de travailleurs salariés vende sa force de travail à une minorité de propriétaires ou de compagnies industrielles possédant les moyens de production. Lorsque les ressources naturelles sont faciles d'accès et que la force de travail est abondante et bon marché, comme c'était le cas au Témiscouata au début du XX^e siècle, les grandes compagnies ne tardent pas à s'enrichir. Cette main-d'œuvre de plus en plus dépendante

ne possède à l'époque que très peu de moyens pour dénoncer l'exploitation et les conditions de travail difficiles dans les usines et les forêts. Plusieurs questions se posent, à savoir : comment s'opère le capitalisme au sein de l'industrie forestière du Québec au milieu du XX^e siècle ? Comment se traduisent les rapports de pouvoir entre les compagnies forestières et ses travailleurs ? En 1942, le journaliste Harry Bernard s'interroge sur les inégalités causées par l'industrie forestière : « Mais qui donc tire de la forêt des avantages substantiels ? Probablement les seuls propriétaires du fonds, ceux qui l'exploitent en vue de la production du papier » (Bernard 1942 : 334). Un curé de la Beauce, en 1930, exprime des préoccupations similaires en reprochant au travail de chantier de n'avoir jamais enrichi les bûcherons ; au contraire, ces derniers deviennent les plus pauvres au village en raison des dettes qu'ils ont contractées et pour avoir négligé leurs terres et leur maison (Pomerleau 1997 : 31-32). Certains archéologues ont même tenu à souligner le traitement déplorable des bûcherons et les dangers auxquels ils étaient exposés en milieu forestier (Franzen 1995 ; Prouty 1985).

Suivant la logique capitaliste, les compagnies forestières exerçaient un grand pouvoir sur la vie de leurs travailleurs salariés : elles contrôlaient les horaires, le mode de rémunération, l'espace de vie, l'accès aux biens de consommation, en plus d'imposer un ensemble de règles et de comportements à adopter. L'avènement du « taylorisme » comme méthode de travail amène à concevoir l'humain comme une machine spécialisée. L'objectif était d'augmenter l'efficacité et le rendement des travailleurs en les formant à effectuer une tâche précise (Femia 1981 ; Littler 1978). Bien qu'au départ son inventeur, Frederick Taylor, envisageait des retombées bénéfiques autant pour l'ouvrier que pour le patronat, ce système a été plus tard critiqué en raison de son caractère aliénant pour la classe ouvrière. La croyance était que la maximisation de la production passait par le contrôle moral, en dénonçant comme déviants les comportements pouvant affecter l'efficacité (Cowie 2011 : 35 ; Gramsci 1971). En l'absence de segmentation entre l'espace de travail et l'espace domestique, les travailleurs doivent souscrire à une série de comportements et d'attitudes cohérents avec leur statut social et leur occupation (Little 1997). L'ouvrier devait incarner et respecter les valeurs du capitalisme comme la rationalité, la productivité, la tempérance et la discipline personnelle. Avec le temps, le travailleur intériorise ces valeurs et finit par les adopter de manière volontaire et non par force ou coercition. Pour comprendre la dynamique de pouvoir en place, la notion d'*hégémonie* d'Antonio Gramsci constitue une référence pertinente. Cette hégémonie réfère au consentement de la masse ouvrière à sa propre domination intellectuelle et

sociale. Ce consentement signifie une acceptation d'un ordre sociopolitique en place et une croyance profonde que la position supérieure du groupe dominant est bien légitime (Femia 1981 : 42 ; Gramsci 1971). Ce type de rapport de pouvoir semble effectivement opérer au sein des communautés de bûcherons des camps forestiers de la première moitié du XX^e siècle.

La complexité des rapports de pouvoir dans les sociétés industrialisées a longtemps intéressé les archéologues à qui nous devons de nombreux écrits sur l'archéologie historique du capitalisme (Cowie 2011 ; Johnson 1996 ; Leone 1999 ; Matthews 2010 ; Mrozowski 2006 ; Orser 1996), développant parfois une pensée explicitement marxiste (McGuire et Paynter 1991 ; Saitta 2007). D'autres approches existent aussi pour explorer les multiples facettes du pouvoir comme l'étude des classes sociales, du genre, de l'identité ou de l'agentivité (Metheny 2007 ; Rotman et Savulis 2003 ; Shackel et Palus 2006). Dans son étude d'un village de compagnie minière du XIX^e siècle au Michigan, Sarah Cowie (2011 : 8) avance que les rapports de pouvoir ne s'expriment pas seulement par le jeu de domination et de résistance, mais qu'il existe une diversité de réponses humaines, de motivations et d'identités qui interagissent dans un contexte d'inégalité. Cette diversité de réactions met en lumière la capacité d'improvisation humaine devant les différentes manifestations du pouvoir (Cowie 2011 : 185). Dans cette même voie empruntée par Cowie, je tenterai d'exposer l'éventail des réponses et des stratégies adoptées par les travailleurs pour gérer les contraintes imposées par la vie dans les camps.

Une autre caractéristique du capitalisme industriel réside dans le paternalisme corporatif, un aspect de la réalité ouvrière abordé dans de nombreuses publications en archéologie historique (Beaudry 1989 ; Cowie 2011 ; Franzen 1992 ; Garner 1992 ; Metheny 2013). Le paternalisme corporatif fait référence à la disposition protectrice et bienveillante du patronat qui en réalité adopte des méthodes oppressives et manipulatrices pour s'assurer de la loyauté et de la productivité de ses travailleurs (Cowie 2011 : 15). Le patron, veillant à la santé et au bien-être de ses employés à l'image d'un père pourvoyeur, possède aussi l'autorité de contrôler les comportements afin de maintenir une main-d'œuvre docile. À titre d'exemple, les compagnies forestières utilisaient l'attrait de la nourriture comme stratégie de recrutement et de loyauté de ses travailleurs (Conlin 1979). Selon cette logique, les travailleurs dont le ventre est contenté auraient moins de chances de se plaindre des conditions de travail et autres inégalités auxquelles ils devaient faire face. Ce modèle paternaliste crée un ordre social établi par le travail routinier, la régulation des

comportements et l'isolation (Garner 1992 : 4). Bourdieu a conceptualisé ces rapports par la notion de *violence symbolique*, lorsqu'un groupe dominant impose un système de sens et de symboles de manière à le rendre légitime (Bourdieu 1970, 1979). Cette notion renvoie aux différentes façons dont les individus vivent les inégalités de pouvoir. Dans le cas des bûcherons, les symboles d'autorité se trouvaient validés et intégrés dans les gestes et la routine de vie réglée du chantier.

En plus de veiller à la satisfaction alimentaire des travailleurs, la compagnie intervient dans d'autres aspects de leur vie « domestique » en condamnant tout comportement susceptible d'affecter leur performance et de compromettre la tranquillité du chantier, comme les jeux d'argent ou la consommation d'alcool. Sur place, ce sont contremaîtres (*foremen*) et les sous-traitants (*jobbers*) représentant la compagnie qui exercent l'autorité et veillent au respect des règles du chantier. Ces derniers avaient le pouvoir de renvoyer les employés qui ne respectaient pas ces conditions (Pomerleau 1997 : 51). Le paternalisme corporatif fait partie intégrante de la vie de ces travailleurs forestiers qui dépendent de la compagnie pour accéder à presque tous les biens et services nécessaires.

En ce qui concerne les biens matériels des ouvriers, les choix se limitaient aux produits disponibles dans le magasin de chantier, composés habituellement du nécessaire de travail et de la vie courante, comme des vêtements, des outils, du tabac et des médicaments de base. Les biens étaient présélectionnés par le contremaître qui en établissait le prix. À l'achat, le montant était prélevé de la paie du salarié. Après avoir réglé ses dettes au magasin général, très peu d'argent subsistait à la fin pour les autres dépenses familiales. Si l'attrait du gain motivait les travailleurs à « partir dans le bois », ils étaient bien souvent rattrapés par la réalité. Comme les bûcherons étaient payés à la pièce, leur salaire était directement lié à leur force physique et à leur productivité quotidienne. La performance était donc au cœur des préoccupations pour les bûcherons et devait impacter les dynamiques sociales internes sur le chantier.

5.2 Les biens de consommation et le contexte social

D'un point de vue archéologique, de quelle manière pouvons-nous observer l'impact du capitalisme industriel sur le monde matériel ? Johnson (1999) observe un thème commun aux études archéologiques du capitalisme par l'aspect uniforme et standardisé de la culture matérielle. Le marché fait la promotion d'un nouvel idéal matériel permettant de répliquer le même produit et

de garantir une constance de qualité. Les produits fabriqués à la main ne sont plus autant valorisés, laissant place à la fiabilité de la machine. La popularité de consommation de ces biens illustre alors pleinement le pouvoir du capitalisme.

Les rapports à la consommation constituent un sujet grandement étudié et discuté dans les domaines de la sociologie et de l'anthropologie (Appadurai 1986 ; Baudrillard 1970 ; Bourdieu 1979 ; Douglas et Isherwood 1996 ; McCracken 1990). Dans ce cadre, la notion de consommation renvoie plus précisément au processus d'acquisition et d'utilisation de ces biens dans le cadre du libre marché des sociétés industrielles (Martin 1993 : 142-143). Contrairement à Marx qui mettait l'accent sur les rapports de la production des biens, Pierre Bourdieu (1979) explore quant à lui le pouvoir associé à leur consommation, qu'il voit comme un moyen d'accumuler du capital culturel et social. Pour lui, la consommation est considérée comme une étape du processus de communication. Les objets forment un lexique non verbal qui constitue la partie visible de la culture (Bourdieu 1979). À partir de cette idée, Grant McCracken (1990 : 133) décrit les biens comme des porteurs de culture et de sens, capables de créer et de mettre en pratique les croyances et les idées d'un peuple, comme véhicule de persuasion.

L'étude des processus de consommation au XX^e siècle nous ramène inévitablement au phénomène de production de masse, en d'autres termes, à la fabrication en série de biens industrialisés. Contrairement à la production artisanale, le marché se structure autour d'une masse d'objets standardisés produite en usine par des ouvriers salariés, afin d'être utilisés par une autre catégorie d'individus, c'est-à-dire des consommateurs. Ainsi, la création d'une classe de consommateurs ne peut être attribuée qu'à la présence d'une importante force de travail typique d'une société capitaliste, industrielle et moderne (Martin 1993). Le début du XX^e siècle représente une période de transition pour ceux qui vivaient encore selon le mode de vie traditionnel en campagne et qui n'ont pas été habitués à l'acquisition de biens matériels modernes. Ces individus se retrouvent confrontés à une toute nouvelle classe de biens de consommation de masse et doivent apprendre à s'orienter face à la pression publicitaire et sociale (Cowie 2011 : 51). Grâce à la publicité, cette masse de biens qui va inonder le marché réussit sa percée dans la vie quotidienne en interpellant toutes les classes sociales, y compris les ouvriers (Martin 1993). D'après Appadurai, le noyau de la stratégie publicitaire réside dans sa capacité à prendre de simples objets industriels ordinaires et à les rendre tout à coup désirables et accessibles (Appadurai 1986 : 55).

De pair avec la consommation de masse, les sociétés modernes industrialisées se caractérisent par la montée des sciences domestiques et la promotion d'un idéal sanitaire pour la société, particulièrement dans le domaine alimentaire : « *food science became obsessed with foods that were uniform, predictable, and safe, eschewing properties including taste, pleasure, individuality, and cultural identity* » (Knauf 2015 : 86). Par exemple, les aliments en boîte ou en bouteille sont devenus des symboles de modernité et d'hygiène en raison de leur fabrication standardisée et de leur constance de qualité. L'idéologie de la production de masse repose donc sur la recherche d'uniformité et de régularisation du monde matériel, en l'occurrence l'établissement d'un environnement matériel contrôlé pour les consommateurs.

D'un point de vue archéologique, plusieurs chercheurs ont tenté de conceptualiser la culture matérielle des sites de la période historique et industrielle (Henry 1991 ; Majewski et Schiffer 2001 ; Martin 1993 ; Miller 1987 ; Mullins 2011 ; Purser 1992, 1999 ; Spencer-Wood 1987 ; Wurst et McGuire 1999). Tous constatent que la culture matérielle créée en contexte du capitalisme industriel est majoritairement standardisée, fruit de la fabrication de masse. Dans son étude de cas d'un village minier du Nevada, Margaret Purser (1992) s'est penchée sur le sens culturel de ces produits de consommation de masse, soulignant les difficultés rencontrées face à l'analyse d'un tel mobilier retrouvé souvent en quantité importante. Purser déplore entre autres la rupture du lien direct qu'elle cherche avec les producteurs. Dans la même optique, Barbara Little (1997) admet la difficulté de relever les choix individuels dans les assemblages archéologiques industrialisés, et qu'il lui est difficile de déceler la signification des objets et la diversité des expériences qui se dissimulent au travers de ce cadre matériel uniforme. Little propose alors d'être encore plus attentif aux schèmes subtils qui émergent des objets industriels découverts en contexte de consommation (Little 1997 : 238). J'attire l'attention quant au défi conceptuel et méthodologique de savoir décoder la complexité des réponses et les comportements alternatifs des consommateurs, notamment face à l'idéologie dominante qui façonne leur cadre de vie.

Appadurai (1986 : 40) nous met en garde contre le réflexe de voir les objets de masse comme de simples commodités homogènes sans nuances sémantiques. Au contraire, ces produits sont dotés d'un nouveau système de sens qui se construit au cours des phases de distribution et de consommation, elles aussi inédites. La remise en question de l'emprise des forces oppressives institutionnelles imbriquées dans la culture de masse par notre capacité à recontextualiser les biens

est alors possible (Miller 1987 : 191-192). En ces termes, Miller (1987) entend que le seul fait de consommer l'objet dans un contexte social et de l'incorporer au sein d'un groupe social contribue à altérer sa nature capitaliste première.

Les biens de masse peuvent consolider les membres d'un groupe social qui partage les mêmes valeurs et références culturelles. Plusieurs chercheurs ont orienté leur analyse sur l'agentivité des consommateurs et la socialisation des biens matériels (Appadurai 1986 ; Baudrillard 1970 ; Miller 1987 ; Mullins 2011). Appadurai (1986 : 31) suggère que la consommation est intrinsèquement sociale et active plutôt que privée et passive. Le sens des objets varie selon leur emploi dans un contexte social défini dans le cadre d'une relation dialectique entre les processus structuraux et locaux. Les archéologues intéressés aux habitudes de consommation des objets modernes peuvent donc étudier les assemblages de manière à trouver les motivations sous-jacentes à chaque contexte de consommation des produits de masse. Cette perspective de la culture matérielle nous ramène aux pratiques de consommation, et plus particulièrement dans le contexte social d'un camp forestier.

5.3 Analyse selon le type de propriété des objets

La particularité du contexte forestier réside entre autres dans cette convergence d'un lieu de production industrielle et d'un lieu de consommation domestique. Cette double fonction permet à l'employeur de contrôler les habitudes de consommation de ses travailleurs et de structurer leur cadre de vie matériel. En effet, plusieurs fonctions habituellement associées à la sphère domestique, comme l'alimentation et l'hébergement, sont prises en charge par la compagnie forestière. L'archéologue étudiant un site de camp forestier doit donc envisager que la majorité de la culture matérielle retrouvée sur le site ne reflète pas les choix de consommation des résidents-travailleurs, mais correspond à un « schéma corporatiste de consommation et du mode de vie » (*corporate pattern of consumption and lifestyle*), tel que décrit par Beaudry et Mrozowski (1987 : 6). Dans notre cas, toutefois, c'est la communauté de travailleurs qui nous intéresse comme unité d'analyse, et non la compagnie. La communauté de bûcherons se côtoyant dans un chantier forestier représente une sorte de groupe de référence comportemental en matière de valeurs, jugements et attitudes adoptés entre eux (Henry 1991). Ces choix de consommation ne sont pas indissociables de la réalité corporative qui façonne la vie quotidienne de ces hommes. De tels choix n'étaient pas

réalisés simplement en fonction des goûts personnels ou du prix des biens, mais étaient influencés par les politiques internes de la compagnie qui régulaient la vie des gens (Bond 1989 : 121).

Afin d'accéder aux comportements, choix et habitudes de vie des travailleurs au travers d'un assemblage archéologique, commençons par distinguer ce qui relève du domaine corporatif et du domaine individuel. Dans le but d'organiser les données archéologiques, nous pouvons nous inspirer du cadre analytique utilisé par Charles Dagneau (2008) dans son étude sur la culture matérielle d'épaves françaises du XVIII^e siècle. Il s'agit là également d'un milieu social masculin dans un espace restreint et soumis au patronat. Bien que le contexte et le mobilier soient différents en milieux maritime et forestier, il existe une similitude sur le plan de la jonction des fonctions commerciales/industrielles et domestiques dans ces types d'habitats. Effectivement, dans le contexte où le milieu de vie et le milieu de travail s'entrecroisent, il faut savoir séparer le mobilier archéologique en deux ensembles, soit ceux de propriété corporative et ceux de propriété individuelle.

Propriété corporative : Cette catégorie comprend le matériel fourni par l'entrepreneur, incluant le mobilier domestique, l'équipement technique ou tous les objets qui n'étaient pas à vendre et qui contribuaient au bon fonctionnement de la vie sur le chantier (Dagneau 2008 : 317). Au début de chaque saison, le sous-traitant de la compagnie achetait le nécessaire à l'aménagement et l'ouverture du camp, comme les matériaux de construction, le mobilier des camps, certains outils de travail, et le matériel utile au chantier comme des barils de bois, des meules, chaînes, de l'huile à moteur, l'équipement d'attelage de chevaux, etc. Il achetait également le matériel nécessaire de cuisine : la vaisselle, les ustensiles et les provisions de base. La compagnie fournissait aussi le nécessaire en matière d'hygiène et de santé : trousse de premiers soins, miroirs, bassines pour la lessive, couvertures, balais et brosses à nettoyer, entre autres⁷. La présence de ces objets sur le site résulte donc du processus de sélection et d'acquisition de l'entrepreneur ou du contremaître de chantier pour l'accomplissement du travail quotidien.

Propriété individuelle : Cette catégorie comprend tout le matériel acheté ou acquis par le travailleur pour sa consommation personnelle (Dagneau 2008 : 340). Ces objets peuvent avoir été

⁷ La présente description du matériel fourni par la compagnie est tirée d'un inventaire de la compagnie Fraser pour ses camps au Nouveau-Brunswick en 1935 (Source : Archives du Musée du Témiscouata).

obtenus de deux façons, soit achetés au magasin du chantier, ou apportés de la maison ou du village dans les bagages personnels. Bien que les produits achetés au magasin aient déjà subi une présélection par la compagnie, leur acquisition et leur consommation demeurent néanmoins le résultat d'un choix individuel. Ainsi, certains produits comme les boissons gazeuses, les médicaments, ou l'alcool représentent des types d'objets révélateurs des choix personnels des travailleurs dans le contexte autrement corporatif.

5.3.1 Analyse de la collection du site de la Terre-à-Fer (CkEe-3)

Le tableau 12 classe les objets provenant de la fosse à déchets selon leur propriété corporative ou individuelle. Notons que ce tableau n'inclut pas les fragments de fil de métal, de verre altéré ou les autres objets non identifiables ne pouvant pas être utilisés pour cette analyse. Le tableau indique que 94 % des artefacts sont issus de propriété corporative, c'est-à-dire qu'ils auraient appartenu à – ou auraient été fournis par – la compagnie forestière. Cette catégorie inclut les petits objets de quincaillerie ou autre matériel nécessaire au maintien des bâtiments et au bon déroulement des activités de chantier. Dans le cadre de cette analyse, je m'intéresse davantage aux 6 % d'objets de propriété individuelle. Ce petit assemblage contient quelques groupes d'artefacts plus révélateurs des habitudes et comportements individuels, témoignant des quelques libertés dont jouissaient les travailleurs du chantier.

Dans ce cas présent, je discuterai de deux types d'artefacts, soit des hameçons et des cartouches de fusil. Bien que retrouvés en petite quantité, les hameçons à l'intérieur de la fosse attestent du recours aux pratiques de chasse et de pêche autour du site. Les sources orales sont unanimes concernant l'interdiction de chasse et de pêche imposée par la compagnie Fraser dans les chantiers forestiers (B.P. ; M.L. ; J.-H.D). Un des anciens bûcherons rencontrés admet avoir pratiqué ces activités malgré les interdictions : « Non, on n'avait pas le droit de chasser, non c'était ben strict [...] pis pas le droit de pêcher non plus, mais on le faisait pareil » (B.P.). Alors quelles motivations poussaient ces hommes à enfreindre les règles en place ? J'avancerais que la pratique d'activités défendues constituait une des stratégies employées par les travailleurs pour s'adapter à leur environnement contrôlé et pour maintenir une certaine forme de liberté. La chasse et la pêche faisaient partie intégrante du mode de vie et de l'identité des habitants à l'époque. Ces activités

allaient de pair avec l'idéal de la vie libre en forêt. Les hommes usaient alors de stratagèmes pour déjouer les restrictions imposées par la compagnie, sans directement se confronter à l'autorité.

Type de propriété	Catégorie	Objets	Nombre de fragments	Total
Individuelle	Alimentation	Bouteille de boisson	1	47 (6 %)
		Bouteille indé.	7	
		Capsule	1	
	Médication	Bouteille de médicaments	1	
		Canette sel d'Epsom	1	
	Alcool et tabac	Tuyau de pipe	1	
	Activités : Chasse et pêche	Hameçon	3	
		Cartouche	6	
	Outils de travail	Hache	1	
		Lime	1	
Pièce de moteur de scie à chaîne		1		
Habillement et parure	Œillets de botte	6		
	Parties de chaussure	10		
	Bouton de métal	5		
	Talon de chaussure	1		
	Bague	1		
Corporative	Mobilier de camp	Lampe à l'huile	114	702 (94 %)
	Quincaillerie et construction	Clous	522	
		Petits clous à tapisserie	19	
		Clou de fer à cheval	3	
		Vis	1	
		Vis et boulon	1	
		Tige	1	
		Rivet ?	4	
		Piquet	1	
		Boulon	1	
		Languette	3	
		Lamelle de fer	1	
		Attache	1	
		Verre à vitre	2	
Alimentation	Couvercle de canette	10		
	Boîtes de conserve	9		
Matériel de travail	Canette d'huile	8		
	Anse à chaudière	1		
Total				748

Tableau 12.–Distribution des artéfacts de la fosse à déchets en fonction de leur type de propriété.

Une autre stratégie d'adaptation pourrait être la réutilisation d'objets, comme le démontre la découverte d'une bouteille verte de boisson gazeuse scellée par un bouchon de liège (annexe 1, Figure-A.1). L'odeur se dégageant de la bouteille rappelle un remède à base de camphre, qui aurait pu être confectionné sur le chantier ou acheté au magasin général. La bouteille aurait pu avoir été remplie au village, refermée à l'aide du bouchon de liège et ensuite apportée au chantier par un travailleur. Cet artefact témoigne des pratiques d'automédication des travailleurs, impliquant une prise en main de leur propre état de santé. En effet, une bonne santé était primordiale pour accomplir le travail quotidien, et le recours aux produits pharmaceutiques ou aux remèdes maison était particulièrement courant (M.B.). Dans un contexte de ressources limitées, les travailleurs tiraient donc avantage de leur savoir-faire en se réappropriant le monde matériel.

Afin d'explorer davantage cette idée de stratégie d'adaptation en frontière industrielle, l'utilisation d'un échantillon de culture matérielle plus large est préférable en vue d'établir des conclusions plus représentatives des comportements des travailleurs. Le site de la Vieille-Écluse se prête mieux à ce genre d'analyse, considérant la richesse matérielle du dépôt.

5.3.2 Analyse de la collection du site de la Vieille-Écluse (CkEe-47)

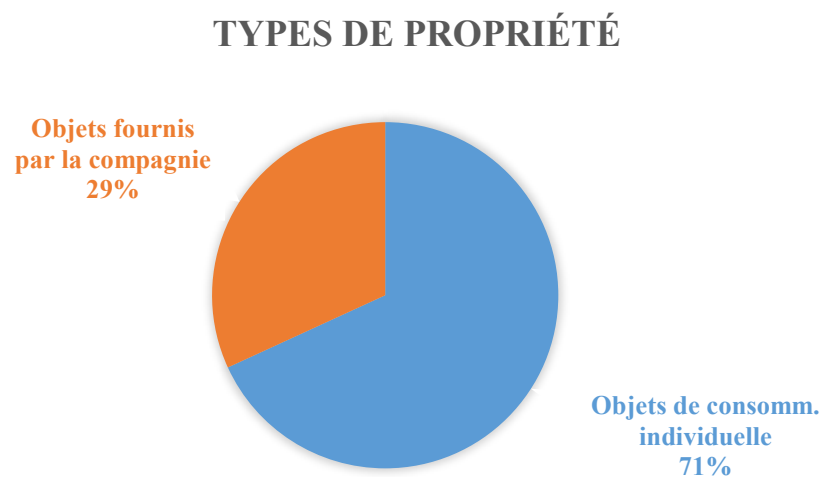


Figure 38.— Graphique montrant la proportion de chaque type de propriété dans l'assemblage

La culture matérielle retrouvée dans le dépotoir du camp de la Vieille-Écluse recèle une plus grande proportion d'objets de consommation individuelle (71 %) que d'objets fournis par la compagnie (29 %) (Figure 38). Comme le dépotoir a fait l'objet d'un seul inventaire visuel, et non d'une fouille méticuleuse, plusieurs petits objets moins visibles n'ont probablement pas été relevés, ce fait pouvant potentiellement changer les proportions de ce ratio.

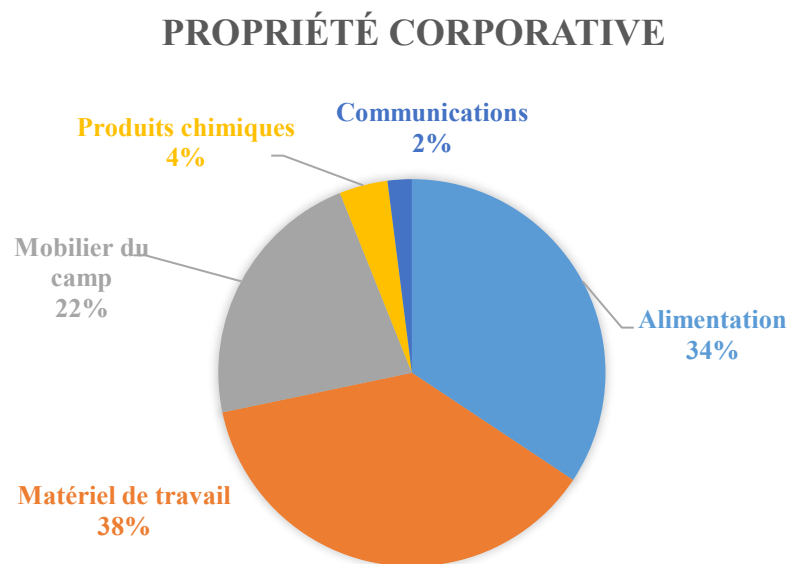


Figure 39.— Graphique montrant la proportion de chaque catégorie d'objets de propriété corporative

Par exemple, notons l'absence de pièces de quincaillerie et de matériaux de construction habituellement fortement représentés sur les sites industriels (South 1977). Selon toute vraisemblance, les structures ont-elles été démantelées et déplacées après l'abandon du chantier, ou bien incendiées sur place et recouvertes de terre, ce qui aurait laissé tout le matériel à l'emplacement des bâtiments, et non dans le dépotoir. Néanmoins, cette concentration d'objets de propriété individuelle ouvre une porte d'entrée intéressante sur les habitudes de consommation des travailleurs sur le chantier. Notons que les données ne comptent ni les restes fauniques ni les boîtes de conserve.

Le graphique ci-dessus (Figure 39) présente une prédominance de la catégorie matériel de travail (cercles de baril, chaudières, canettes d'huile) avec 38%, suivie de près par la catégorie

alimentation (vaisselle, matériel de cuisine, pots de conserve, etc.) avec 34%, puis arrive le mobilier de camp (lampe à l'huile, parties de poêle, plaques de métal) à 22%, les produits chimiques (bouteilles d'eau de Javel, liquide d'embaumement) à 4%, et les objets associés aux communications (batterie de téléphone, isolateur de porcelaine) avec seulement 2%.

Le tableau 13 présente la distribution spatiale des différentes catégories d'objets. Ce tableau illustre les produits alimentaires associés au secteur sud et à la descente de rivière, alors qu'ils se retrouvent presque absents du dépotoir est. En tenant compte de quelque 800 boîtes de conserve retrouvées sur le sol du secteur sud, autour des fosses 2 à 5, je constate que ce secteur était réservé aux déchets de cuisine fournis par la compagnie. La catégorie **matériel de travail** et celle **mobilier de camp** se trouvent principalement dans le dépotoir est, à l'écart de la cuisine. Ce secteur devait être connu aussi pour disposer des plus grosses pièces encombrantes (cercles de barils, pièces de four) ou autres matériels désuets de la compagnie.

Propriété corporative	Dépotoir est	Descente rivière	Dépotoir sud	Total	%
Alimentation	6	15	11	32	36 %
Mobilier du camp	17	2	0	19	23 %
Matériel de travail	24	6	3	33	35 %
Produits chimiques	1	0	3	4	4 %
Communication	2	0	0	2	2 %
Total	50	23	17	90	100 %
Total du secteur	198	65	51	314	
% du secteur	25 %	35 %	33 %	29 %	100 %

Tableau 13.–Distribution spatiale des objets corporatifs dans le dépotoir du site CkEe-47

Le graphique suivant (Figure 40) illustre la composition de l'assemblage d'objets de propriété individuelle. Nous observons une prédominance de la catégorie **médication** (bouteilles de sirop, toniques, liniment, etc.) avec 75%, suivie par **alimentation** avec 11% et composée exclusivement de bouteilles de boissons gazeuses, puis la catégorie **habillement** (mitaines et bottes) à 7%, suivie de la catégorie **alcool et tabac** (bouteilles d'alcool, boîtes à tabac, briquet) avec 5%, et enfin, celle des **outils** (lames de sciote, lime) avec seulement 2%.

PROPRIÉTÉ INDIVIDUELLE

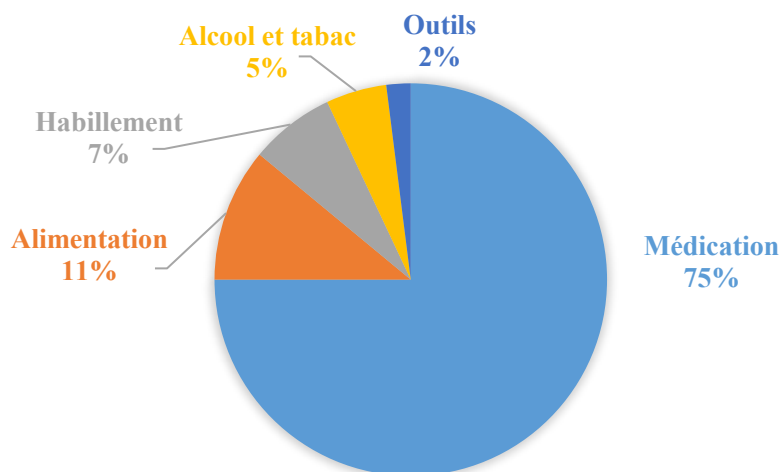


Figure 40.– Graphique montrant la proportion de chaque catégorie d'objets de propriété individuelle

Propriété individuelle	Dépotoir est	Descente rivière	Dépotoir sud	Total	%
Alcool et tabac	6	2	4	12	5 %
Alimentation	4	5	15	24	11 %
Habillement	15	1	1	17	7 %
Outils	3	1		4	2 %
Médication	120	33	14	167	75 %
Total	148	42	34	224	100 %
Total du secteur	198	65	51	314	
%	75 %	65 %	77 %	71 %	

Tableau 14.–Distribution spatiale des objets individuels dans le dépotoir du site CkEe-47

Le tableau 14 de distribution spatiale confirme que la grande majorité des objets de propriété individuelle se retrouve dans le dépotoir est. Les produits achetés par les travailleurs étaient donc probablement consommés, en plus d'être rejetés dans cette zone précise du dépotoir. Pomerleau (1997 : 18-19) mentionne l'existence d'une séparation spatiale entre les latrines des travailleurs et celles des employés de la cuisine et de l'*office*, amenant à penser que les deux secteurs de dépotoirs sur le site aient été utilisés par différents groupes. Conséquemment, le secteur est du dépotoir aurait été fréquenté principalement par les bûcherons, et non par les représentants de la compagnie qui se réservaient le secteur du dépotoir sud. Ce dépotoir est, localisé autour de la

fosse 1, présentait ainsi un espace à l’abri des regards, pratique pour la socialisation entre camarades lors des temps libres et propice à la consommation discrète des produits prohibés.

5.3.3 Stratégie d’appropriation de l’espace physique

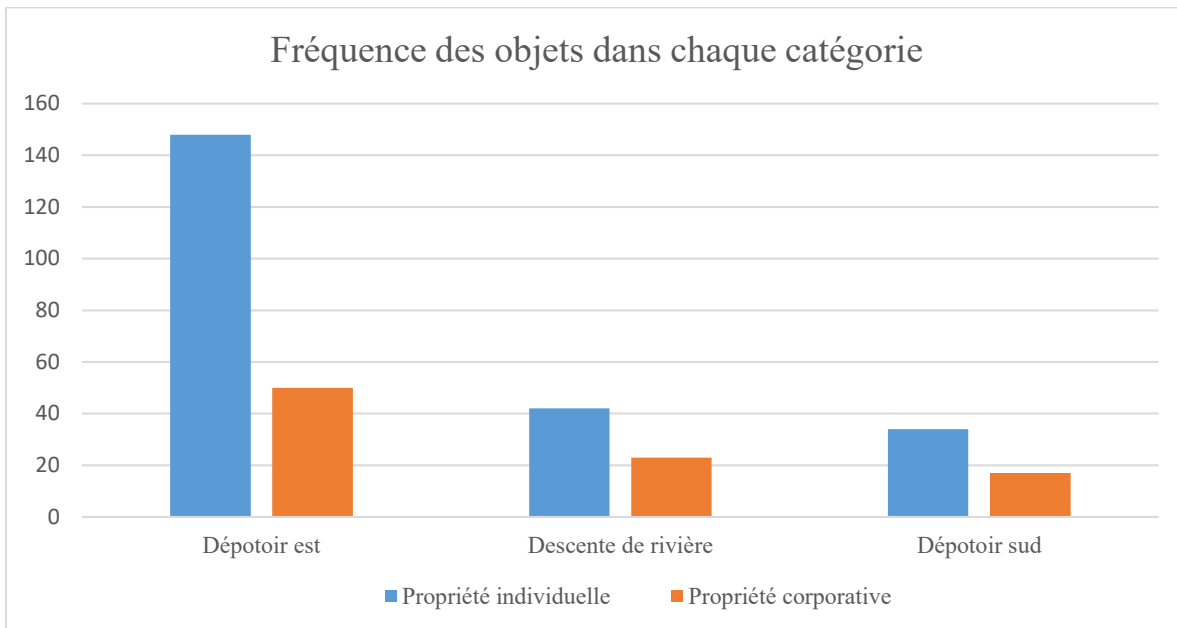


Figure 41.– Graphique montrant la proportion de chaque type de propriété d’objets pour chaque secteur du dépotoir de la Vieille-Écluse

Le graphique (Figure 41) présente la proportion d’objets individuels par rapport aux objets corporatifs pour chaque secteur du dépotoir. Le graphique illustre une claire prépondérance des objets de propriété individuelle dans le secteur est, puis diminuant vers le secteur sud. Ce résultat vient conforter l’hypothèse d’une séparation spatiale entre les zones utilisées par les bûcherons (dépotoir est) et par les représentants de la compagnie (dépotoir sud). Une corrélation apparaît donc entre la fosse 1 et la prépondérance d’objets de propriété individuelle.

Considérant l’importance de la consommation en contexte social, j’avance que les bûcherons du camp de la Vieille-Écluse se seraient attribué un espace précis de socialisation et de consommation de divers produits. Cet espace correspondrait au secteur du dépotoir est, près de la fosse 1. Les ouvriers auraient profité de l’aspect caché de ces toilettes pour consommer et disposer de leurs déchets loin des autres aires du chantier. À l’époque, ce secteur devait constituer en un

petit boisé aux abords de l'aire centrale, et donc à l'abri des regards indiscrets. Rappelons que les artefacts les plus nombreux retrouvés dans cette zone correspondent aux objets de consommation individuelle : bouteilles de médicaments, boissons gazeuses et alcool, outils, vêtements, etc. Je suggère donc l'idée que les travailleurs se soient approprié un espace en marge, un lieu à l'abri du regard du patron, pour socialiser et pour la consommation d'alcool et de tabac. Cet espace permettait de tisser les liens sociaux ainsi qu'affirmer et reproduire les comportements masculins au sein de cette communauté. De ce fait, les hommes se seraient approprié un lieu ne répondant pas aux normes corporatives permettant ainsi l'émergence d'une camaraderie masculine distincte.

5.4 Étude des bouteilles d'alcool et de médicaments

L'analyse montre l'intérêt de trier un assemblage matériel en apparence homogène en fonction de la propriété des objets et du contexte de consommation, afin de découvrir les schèmes distinctifs des comportements individuels. Parmi les 314 artefacts répertoriés dans le dépotoir, 224 sont révélateurs des habitudes de consommation et des comportements des bûcherons ayant travaillé au site de la Vieille-Écluse. Issue de ces 224 artefacts, 10 % constituent le matériel nécessaire à l'accomplissement du travail (habillement et outils), tandis que 90 % représentent des produits non liés au travail, achetés volontairement pour être consommés en période de temps libre, comme des boissons gazeuses, de l'alcool, des médicaments et des cigarettes. Dans le cas des bouteilles de boissons gazeuses, bien qu'elles soient relativement bien représentées sur le site ($n = 20$), leur homogénéité offre peu d'intérêt analytique supplémentaire. Les bouteilles de couleur vert clair ont été utilisées pour une multitude de marques de boissons gazeuses, de bières d'épinière et de bières. Sans les étiquettes d'origine, les interprétations deviennent trop conjecturales. En revanche, les contenants de boissons alcoolisées et de médicaments brevetés sont très révélateurs des habitudes de consommation et des comportements des travailleurs.

L'assemblage de bouteilles de médicaments et d'alcool provenant du site de la Vieille-Écluse mérite une analyse plus approfondie. Ces bouteilles se retrouvent en grande quantité et en grande variété sur le site et constituent de solides témoins des choix individuels des travailleurs dans les camps forestiers. Plusieurs chercheurs se sont questionnés de la popularité de ces types de produits dans les chantiers. Certains d'entre eux trouvent des éléments de réponses au travers les conditions matérielles et environnementales de la frontière industrielle (Davies 2001 ; Franzen 1995) tandis

que d'autres puisent dans le contexte historique et social (Gusfield 1991 ; Rousseau et Daigle 2013).

5.4.1 La consommation d'alcool dans les camps forestiers

La position officielle des compagnies forestières (et partagée par l'Église) concernant la consommation d'alcool dans les chantiers a toujours été catégorique : son usage demeure formellement interdit et fortement réprimandé. Si plusieurs auteurs renforcent l'idée que la boisson n'était pas autorisée dans les camps (Beaudoin 2014 :9; Blanchard et al. 1969 : 27 ; Pomerleau 1997 : 42), les données orales et archéologiques récoltées pour cette recherche témoignent du contraire.

Les personnes interviewées nous rappellent que les hommes ne respectaient pas nécessairement l'interdiction de consommation mise en place par la compagnie : « [...] non, t'avais pas le droit, pis la bière c'est pareil, mais il s'en montait puis il s'en buvait. Ça a tout le temps été ça » (M.L) ; « [...] Ça paraissait pas, c'était des bons travailleurs. Le lendemain matin ils étaient sur leur job, [ils] perdaient pas leur job pour ça » (M.B.). Un ancien bûcheron admet que les patrons devaient être au courant, mais préféraient fermer les yeux : « Ah ça *bâdr*ait [dérangeait] pas ça ! T'avais pas le droit dans le jour de traîner ça avec toi, mais le soir, c'était correct » (B.P.). Une entente implicite semblait laisser les hommes consommer les soirs et les fins de semaine, pourvu que le travail ne s'en trouvait pas affecté.

5.4.1.1 Les bouteilles d'alcool du site de la Vieille-Écluse

Les différents travaux archéologiques menés sur le site de la Vieille-Écluse – inventaire visuel, sondage, fouilles – ont révélé onze bouteilles de boissons alcoolisées (tableau 15). Malgré leur petit nombre, la simple présence de ces bouteilles vient affirmer l'existence de la prise d'alcool dans le chantier. D'après la forme, la couleur et les inscriptions moulées des bouteilles de verre, nous pouvons identifier sept bouteilles de gin, deux bouteilles de whisky et, possiblement, une bouteille de brandy. Une de ces bouteilles de forme particulière présentait une fonction ambiguë (Figure 42). En se fiant à un ancien encart publicitaire de *l'Almanach du peuple* de 1941, la bouteille contenait vraisemblablement du whisky de la compagnie Three Castles.

Type d'alcool	Zone A	Zone B	Zone C	Fosse 5	Sous-op 1A	Total
Gin	2	2	1	1	1	7
Whisky		1	1			2
Brandy ?			1			1
Alcool indéterm.			1			1
TOTAL	2	3	4	1	1	11

Tableau 15.–Distribution des bouteilles d'alcool par secteur du site



Figure 42.– À gauche : bouteille transparente du site CkEe-47. À droite : une publicité du whisky Three Castles affichant une bouteille de forme identique (Source : Almanach du peuple 1941)

Ayant confirmé la présence de bouteilles d'alcool sur le site de la Vieille-Écluse, plusieurs autres questions subsistent. Qui en étaient les consommateurs ? Où allaient-ils pour consommer ? Où les travailleurs pouvaient-ils se procurer ces produits ? L'interprétation la plus logique consisterait à penser que les consommateurs d'alcool étaient les travailleurs qui n'étaient pas en position d'autorité, tandis que les représentants de la compagnie, soit les contremaîtres, les cuisiniers et les mesureurs, se devaient de bien respecter les règles en place. Cette supposition peut être remise en question par ce témoignage qui atteste que les patrons aussi recouraient à l'alcool :

« le boss montait le lundi puis était à moitié chaud, [il] montait son flasque dans le bois [...] » (M.L.). L'alcool ne semble donc pas se limiter à un groupe en particulier entre les travailleurs et les employeurs. Au regard de leur distribution spatiale, ces bouteilles ont été retrouvées dans tous les contextes archéologiques du site, dans le dépotoir est et sud, dans la fosse d'aisances, et dans la sous-opération 1A.

En revanche, après l'examen du type d'alcool consommé, nous observons que seules des bouteilles de gin ont été retrouvées dans le secteur est, soit celui associé aux travailleurs, tandis que les bouteilles de whisky, de brandy ou d'autre alcool ont été retrouvées dans le secteur sud. Pouvons-nous alors associer la consommation de gin à la classe de travailleurs, en supposant que ce spiritueux constituait un produit plus accessible et moins dispendieux comparé aux autres types d'alcool? Malgré l'accessibilité et la popularité du gin, une ancienne cuisinière de camp interviewée nous rappelle que l'achat d'une bouteille de gin représentait tout de même à une journée complète de travail pour un bûcheron : « une bouteille de gin, ils payaient ça deux ou trois dollars. Ça devait être les 40 onces [...], mais les gars n'étaient pas payés cher non plus, souvent les gars étaient payés ça, un et cinquante à deux dollars par jour. » (M.B.). Le prix de ce type d'alcool devait donc être au-dessus des moyens de la plupart des bûcherons, ce qui pourrait justifier la faible proportion de bouteilles d'alcool sur le site.

Dans ce cas, il est fort probable que les travailleurs avaient recours à une autre source d'approvisionnement en alcool moins dispendieuse. La consommation d'un alcool frelaté, communément nommé « bagosse » reste l'hypothèse la plus plausible. La « bagosse » se présentait sous la forme d'alcool fort, acheté en grosse quantité illégalement, et dilué dans une grande quantité d'eau (Thivierge et Gagnon 1992). Un des travailleurs forestiers rencontrés nous explique le procédé de fabrication de la « bagosse » à partir de l'alcool fort de Saint-Pierre : « Ils remplissaient des anciennes bouteilles parce que ça tu mettais un pouce dans bouteille, tu remplissais ça d'eau puis c'était fort [...]. Dix pour un. Une piasse et demie du galon. Ils faisaient dix galons avec ça » (B.P.). Un autre témoin se rappelle des dangers associés à la fabrication d'alcool artisanal. Les hommes ne respectaient pas toujours la recette exacte et mettaient beaucoup trop d'alcool pour le ratio d'eau dans leurs bouteilles : « c'était effrayant, les gars venaient malades avec ça » (M.B.).

Dans ce cas, à quel endroit les hommes pouvaient-ils se procurer une grande quantité d'alcool fort à un prix abordable? Toutes les sources interviewées confirment l'existence de contrebande

d'alcool dans la région, habituellement transportée illégalement du Maine ou des îles de Saint-Pierre-et-Miquelon. L'anecdote la plus récurrente implique un réseau de contrebande dirigé par une femme à Cabano. Cette dame était réputée pour faire le commerce illégal depuis son domicile. Les hommes arrivaient avec leurs bouteilles vides, puis elle leur redonnait par sa fenêtre les bouteilles remplies d'alcool fort en toute discrétion : « [Les hommes] arrêtaient, ils se prenaient un *flask*, puis là la madame était dans une cave, une petite cave, il y avait un petit châssis, elle passait la bouteille par-là [...], mais ils ne la voyaient jamais elle. Il fallait qu'elle soit courageuse. Elle a dû faire de l'argent. Son nom sais-tu qui c'était ? Une madame D. [...] Eille quand tu parlais de madame D., ma mère, mes tantes étaient pas de bonne humeur de ça » (M.B.). Mes sources orales confirment donc l'hypothèse de la réutilisation des bouteilles de verre pour la consommation de « bagosse ». Montrant une bouteille verte de gin retrouvée sur le site, un homme explique : « c'était des bouteilles de gin, mais c'était pas nécessairement du gin qu'il y avait dedans. » (B.P.). Dans ce contexte, les travailleurs du chantier de la Vieille-Écluse ont probablement utilisé aussi ce stratagème pour s'approvisionner et transporter de l'alcool bon marché, sans être détectés par les autorités.

Quant à la question du lieu de consommation, ce genre de produits prohibés était usuellement consommés puis rejeté aux abords immédiats des limites du chantier afin de ne pas être vu par les autorités. Franzen (1995 : 315) laisse entendre que les buveurs faisaient un effort conscient pour s'éloigner des principales structures du camp afin d'éviter de se faire appréhender. Ainsi, bon nombre de bouteilles d'alcool n'ont probablement pas été répertoriées, étant dissimulées dans des secteurs plus isolés ou enterrés dans des caches. Plusieurs de mes sources confirment que de telles caches étaient creusées dans la forêt le long des rivières ou bien directement situées dans le sol sous leur camp :

Mon père disait qu'il y avait des gars, ils amenaient leur boisson, ils restaient tout le temps là à leur camp, il y avait une boîte de bois ou de carton, ça ils avaient mis de la paille là-dedans. Ils mettaient leur bouteille de boisson ou leurs grosses bouteilles de bière [...] ça gardait la fraîche pour l'été. De temps en temps, ils prenaient leurs bouteilles, ils prenaient leur petit coup, ça se trouvait dans leur cave dans leur camp ça, (M.B.)

5.4.1.2 Discussion entourant la consommation d'alcool

La consommation de boissons alcoolisées dans les chantiers du Témiscouata est donc observée archéologiquement et soutenue par l'histoire orale. Considérant l'interdiction officielle et la menace de licenciement en cas de transgression, quelles raisons poussaient ces individus à courir de tels risques ? Que reflète un tel comportement sur les conditions de vie et l'environnement de travail des bûcherons ? Je vais tenter d'explorer quelques pistes de réponses afin de mieux comprendre le recours à la consommation d'alcool dans les chantiers forestiers.

La première explication renvoie à la rigueur des conditions climatiques des chantiers hivernaux et à la croyance populaire de l'époque que l'alcool fort permettait de combattre le froid. La croyance que l'alcool garde au chaud et aide à prévenir la grippe était particulièrement répandue dans les milieux ruraux (Rousseau et Daigle 2013). Une des informatrices a également exprimé l'idée selon laquelle l'alcool peut agir comme un remède : « C'était de la bonne alcool, il y a une personne qui était malade avec ça...à moins qu'ils en prenaient trop. Mais du whisky...c'était distillé ça. Fait que ça pouvait pas être mauvais [...] » (B.P.).



Figure 43.—Publicité tirée de la section « carnets du docteur » (Source : Almanach du peuple (1941))

Le gin en particulier était reconnu pour ses propriétés curatives, des publicités vantant les mérites du Gin de Kuyper se retrouvaient même dans la section « carnet du docteur » de l'*Almanach du peuple* (Figure 43). Notons que la publicité annonce le produit, non pas comme une boisson alcoolisée, mais comme un remède en prévention de la maladie.

Franzen (1995 : 301) entend également la consommation d'alcool dans les camps au travers de l'intensité physique du travail en forêt et l'exposition aux températures extrêmes. Selon lui, la combinaison de stress physique et de pression psychologique favorisait le recours à l'alcool. En plus des dures conditions de travail, les employés subissaient de fortes pressions financières afin de faire vivre la famille avec un maigre salaire. Franzen (1995 : 299) rappelle que le camp forestier constituait un cadre de vie complexe où les comportements des travailleurs étaient sous la loupe des compagnies et contrôlés par les autorités en place. D'autres auteurs affirment que la consommation d'alcool était le symptôme d'un malaise plus profond associé au capitalisme industriel. En fait, les grandes entreprises industrielles tentaient de réglementer la consommation d'alcool comme un moyen de contrôle social (Beaudry 1989 ; Gusfield 1991). Pour l'employeur, la restriction des boissons alcoolisées était une façon d'assurer la productivité et de meilleurs profits en général (Gusfield 1991 : 405). Mary Beaudry (1989 : 28) avance que la transgression des règles de tempérance représente une des voies que les travailleurs empruntaient afin de conserver une certaine forme de contrôle de leur vie. Par la consommation de boissons alcoolisées, les individus trouvent un moyen détourné d'échapper au contrôle constant des institutions (compagnie, Église, etc.), leur donnant un semblant de liberté dans leurs choix.

Une autre clé de compréhension se situe dans le contexte historique de la période industrielle où l'on observe une plus grande séparation entre le temps de travail et le temps libre. Depuis la Révolution industrielle, la classe ouvrière salariée se retrouve à suivre un horaire fixe de travail (souvent en usine) en dehors de la maison, créant des moments distincts pour la famille et les divertissements. Le rapport à l'alcool évolue dans le contexte d'après-guerre, passant d'un produit de perdite consommé à la maison, à un produit accepté socialement et consommé en public (Huskins et Boudreau 2016 ; McCallum 2013). La consommation de bière, plus précisément, était perçue comme moyen de décompresser et de s'amuser en dehors des heures de travail.

Cette nouvelle attitude envers l'alcool était véhiculée par les médias populaires, qui adoptaient aussi une rhétorique de promotion de la masculinité et de la virilité (Couvrette 2014 ;

McCallum 2013). Couvrette (2014 : 153) affirme que pendant la première moitié du XX^e siècle, la masculinité chez les hommes de la classe ouvrière reposait sur la virilité des rapports entre hommes, marquée entre autres par la robustesse physique, le travail vigoureux et la consommation d'alcool. Le contexte d'après-guerre aurait entraîné une crise de la masculinité en milieu urbain chez la classe moyenne, puisque la virilité n'était plus affichée par l'épreuve physique. Le domaine publicitaire conçoit donc une rhétorique adaptée à cette crise en redéployant la masculinité au travers du sport, du tabac et de l'alcool. Grâce à son omniprésence dans les journaux et les revues s'adressant autant à l'ouvrier d'usine qu'au travailleur de bureau, l'alcool se voit élevé en substance symbolique de l'identité masculine.

Les données orales et archéologiques témoignent de l'importance que devait détenir l'alcool dans la vie quotidienne des travailleurs forestiers. Le recours à ces substances permet d'appréhender plusieurs aspects de la vie de chantier, passant du sentiment d'appartenance à un groupe homosocial, à une méthode de gestion du stress physique et psychologique. Les travailleurs usaient de différents stratagèmes pour s'approvisionner en alcool et le consommer sur le chantier, représentant une forme de transgression volontaire qui assurait un moment de contrôle dans ce contexte de vie restrictif.

5.4.2 La consommation de médicaments dans les camps forestiers

5.4.2.1 Le phénomène des médicaments brevetés au Québec

Au milieu du XIX^e siècle, le domaine de la pharmacopée, qui était jusqu'alors pris en charge par les apothicaires, est transformé par l'arrivée d'une gamme de remèdes brevetés (*patent medicine*) sur le marché. Ces remèdes étaient dits « secrets », car l'inventeur n'avait aucune obligation d'en divulguer la liste des composantes. Ces concoctions souvent issues de la tradition populaire étaient vendues sous forme d'élixirs, de sirops, de baumes ou de poudres servant à apaiser les douleurs ou à agir contre divers maux du corps (Collin et Béliveau 1994). Les produits déjà préparés étaient disponibles sans prescription et vendus dans les magasins ou par catalogue, et donc facilement accessibles. Comme les médecins se faisaient rares et chers, ces remèdes permettaient de traiter soi-même certains maux ou du moins de prévenir certaines maladies. La majorité de ces produits visait à agir au niveau du système digestif, de l'appareil respiratoire, des douleurs musculaires et des blessures mineures (Rousseau et Daigle 2013). De tels médicaments

comprenaient souvent de puissants narcotiques ou de fortes concentrations d'alcool, ne réussissant qu'à réduire les symptômes (Collin et Béliveau 1994 : 124).

La première moitié du XX^e siècle, au Québec, demeurait encore une période de colonisation des régions éloignées en dehors des Basses-Terres laurentiennes. En l'absence de médecin, et loin des centres urbains, la population rurale a su construire un riche corpus de connaissances empiriques en matière de santé. Les femmes, plus particulièrement, ont appris à confectionner des remèdes maison avec les ingrédients disponibles localement. Rousseau et Daigle (2013 : 186) notent que la mentalité rurale québécoise partageait la croyance que « chaque personne est son propre médecin et est responsable de sa santé ». L'ensemble des croyances et pratiques régionales mettaient en avant l'importance de se purger périodiquement pour purifier l'organisme. L'anthropologue de la santé Francine Saillant (1990, 1991), qui s'intéresse aux pratiques thérapeutiques traditionnelles québécoises, s'est penchée sur cette notion de purge. Les remèdes traditionnels se divisent souvent en produits dits « releveurs de force » et ceux dits « purificateurs », tous deux visant au bon fonctionnement de l'intérieur du corps (Saillant 1990, 1991). Ces pratiques courantes de « purifier l'organisme » et de le « renforcer » s'appliquaient habituellement à l'automne en anticipation des conditions froides hivernales (Benoit 1994 : 47 ; Saillant 1990). Ces purgations saisonnières impliquaient d'ingérer des concoctions à base d'huile de castor, d'huile de foie de morue, de lait de magnésie ou d'huile minérale. L'ingrédient communément appelé huile de castor n'était en fait qu'un produit extrait de la graine de ricin (Benoit 1994 : 46). Une des informatrices que nous avons interviewées se souvient bien de cette solution administrée par sa mère : « Ah, mon dieu, [l'huile minérale] c'était pour se purger, c'était bien important, les mères purgeaient leurs enfants deux-trois fois par hiver » (M.B). Un autre témoignage fait mention de ce type de remèdes couramment utilisé : « Parce que dans ce temps-là y'avait du *castoria* c'était brun, puis y'avait de l'huile de ricin, ils se purgeaient avec ça. Pis ça a l'air que c'était ben méchant. Ça faisait effet ! » (J.-E.D.).

Cette panoplie de nouveaux remèdes brevetés qui arrivent sur le marché attire l'engouement de la population, d'une part pour une question d'économie de temps, et d'autre part, pour le goût. En effet, l'ajout de sucre ou de saveurs de fruits dans la majorité de ces produits commerciaux représentait un avantage majeur par rapport aux remèdes maison qui étaient reconnus pour avoir mauvais goût. Cette saveur sucrée a fait la popularité du fameux tonique Wampole, pris pour se

renforcer, en substitut à l'huile de foie de morue (Rousseau et Daigle 2013 : 182). L'essor des produits du commerce aux dépens des remèdes maison s'explique aussi en raison de leur grande disponibilité dans les dispensaires et les magasins généraux, ce qui permettait de gagner du temps de planification et de préparation (Collin et Béliveau 1994 : 97).

Enfin, n'oublions pas le rôle important qu'a joué la publicité dans les journaux et autres médias des années 1940 (Côté et Daigle 1999). Entre les années 1920 et 1960, on remarque une omniprésence d'encarts publicitaires pour ce type de remèdes dans les quotidiens, à une époque où les soins de santé deviennent d'intérêt national (ex. campagnes sur l'hygiène publique). Comme le soulignent Côté et Daigle (1999 : 180) : « Les publicitaires ne manquent donc pas d'associer l'univers privé et individuel du corps à des enjeux publics et collectifs ». Selon cette rhétorique du corps instrumentalisé perpétrée par la société et les publicitaires, les médicaments sont perçus comme un outil nécessaire au bon fonctionnement d'une machine servant à accomplir des tâches quotidiennes (Baillargeon 2013 : 78). De plus, le discours véhiculé par ces publicités représente manifestement une incitation à l'automédication (Collin et Béliveau 1994 : 137). Les compagnies présentent des messages forts et utilisent plusieurs techniques de vente pour accroître la crédibilité de leur produit, comme les témoignages et le recours aux experts.

Considérant la part grandissante de ces remèdes « miracles » dans la pharmacopée québécoise et leur impact dans les habitudes de vie domestique, quel parallèle pouvons-nous dresser avec la réalité des camps forestiers ? L'utilisation de tels produits en contexte forestier a-t-elle la même signification qu'à la maison ? Quelles sont les implications de la consommation de médicaments commerciaux en forêt ? Malheureusement, très peu de sources écrites documentent ce type de comportement dans les camps forestiers. Les publications font habituellement mention des conditions de vie difficiles et du danger de propagation de maladies, mais demeurent silencieuses sur les méthodes utilisées pour prévenir ou guérir ces maladies une fois en forêt.

5.4.2.2 Les bouteilles de médicaments du site de la Vieille-Écluse

Type de produit	Contexte archéologique					Total	%
	Dépotoir est	Descente de riv.	Dépotoir sud	Sondage Fosse 5	Sous-op. 1A		
Produits à usage interne							
Sirop Buckleys	1	2				3	40%
Sirop Mathieu	12					12	
Sirop Lambert	7					7	
Sirop Fortin	1					1	
Tonique Wampole	24	23		1		48	
Lait de magnésie	1					1	
Pilules analgésiques	1					1	
Produits à usage externe							
Liniment Rundle's	1					1	15%
Liniment Minard's	2			1		3	
Teinture d'iode	1					1	
Onguent	1					1	
Alcool à friction ?	3		7	12		22	
Indéterminé							
Indéterminé	65	8	7	2	1	83	45%
TOTAL	120	33	14	16	1	184	100%

Tableau 16.– Distribution des bouteilles de médicaments par secteur du site.

Les travaux archéologiques menés sur le site CkEe-47 ont réuni une très grande quantité d'artéfacts appartenant à la catégorie médicaments, ce qui en fait la catégorie la plus nombreuse sur le site, composant 45 % de l'assemblage total et plus de 50 % de la collection provenant du dépotoir. J'ai inclus dans mon analyse toutes les bouteilles de médicaments retrouvées sur le site provenant du dépotoir, de la fosse à déchets 5 et de l'opération 1A. Sur le plan de la distribution spatiale de ce type d'artéfacts sur le site, le tableau 16 est particulièrement parlant. La quasi-totalité des objets enregistrés provient du dépotoir est ($n = 120$) autour de la fosse 1, le secteur principalement fréquenté par les bûcherons du chantier.

L'analyse de la forme des bouteilles et des inscriptions moulées dans le verre permet de déterminer le type de produits que ces bouteilles devaient contenir. Quels étaient ces produits et

que devaient-ils guérir? Dans un premier temps, j'ai séparé les produits selon leur mode d'utilisation, soit à usage interne ou externe.

Les **produits à usage interne**, pris par absorption, comprennent les sirops, les toniques, l'huile électrique, l'huile de foie de morue, l'huile de castor, le lait de magnésie, et autres. Ces remèdes sont habituellement consommés pour soulager les maux d'estomac, pour prévenir la grippe, pour nettoyer le système digestif, pour soulager les rhumatismes, la toux et les autres symptômes du rhume. Ces produits composent les fameux « releveurs de force » censés renforcer et purifier l'organisme, comme le tonique de marque Wampole, qu'on retrouve en plus grande quantité sur le site. L'huile électrique restait un remède à base d'alcool supposé capable de guérir tous les maux (Benoit 1994 : 38).

Les **produits à usage externe** sont communément appliqués sur la peau, comme les liniments ou les crèmes, et sont utilisés pour apaiser les douleurs musculaires, les douleurs liées à l'arthrite, pour soulager les entorses, le mal de genou, etc. La collection se compose de trois bouteilles de liniment de marque Minard's, et d'une bouteille de liniment de marque Rundle's. Le liniment, habituellement blanc ou rouge, était un élément essentiel de la pharmacie des maisons québécoises (Benoit 1994). Ce produit très fort – qui dégageait une odeur d'ammoniac et de camphre servait à apaiser les maux de dents et les douleurs musculaires, autant chez les humains que chez les chevaux (Crellin 1994). Comme le témoigne un ancien travailleur forestier : « admettons que tu avais mal à un genou, au rein...ça, ça brûlait comme du feu. Fallait pas que tu mettes ça sur une plaie. Il y avait le liniment Ménard puis le liniment rouge. C'était pour les entorses puis ces affaires-là. » (B.P.).

Je tiens compte également dans cette catégorie de tous les produits chimiques utilisés pour traiter le corps ou les blessures, comme l'alcool à friction ou la teinture d'iode utilisés habituellement comme antiseptique. Même si l'absence d'étiquettes rend difficile l'identification certaine de la nature du produit original, je propose que les 22 grandes bouteilles carrées incolores aient pu avoir contenu de l'alcool à friction, ou alcool isopropylique (Figure 44). J'ai observé que cette forme de bouteille carrée était souvent utilisée par les pharmaciens de l'époque pour y entreposer divers produits chimiques ou poison, comme la bouteille de liquide d'embaumement retrouvée sur le site (annexe 1, Figure-A.34).



Figure 44.– À gauche : Bouteille carrée transparente du site CkEe-47.
 À droite : Exemple de bouteilles similaires avec l'étiquette d'alcool à friction (Source :
 Collection privée Martin Gagnon)

Même si l'alcool à friction reste un poison impropre à la consommation, ce produit était également considéré comme médicinal et donc vendu au détail sans prescription. En plus d'agir comme antiseptique pour traiter les blessures, l'alcool à friction était également utilisé comme produit nettoyant. Enfin, nous pouvons supposer que ce produit ait été consommé comme substitut aux boissons alcoolisées. Plusieurs journaux de l'époque rapportent des cas de décès liés à la consommation abusive d'alcool à friction (*L'Illustration Nouvelle* 1941). Son usage se révélait même être un réel fléau pour les autorités de l'époque : « La police fait actuellement la guerre aux buveurs d'alcool à friction » (*Le Devoir* 1943). Dans le cas des travailleurs au camp de la Vieille-Écluse, l'utilisation précise de ce produit reste ambiguë. Le liquide peut autant avoir été consommé pour son contenu en alcool qu'utilisé comme antiseptique. Les bouteilles carrées retrouvées dans la zone sud et dans la fosse à déchets de cuisine ont pu contenir de l'alcool à friction comme désinfectant ou produit nettoyant par les cuisiniers.

La catégorie des **médicaments indéterminés** ($n = 77$) comprend toutes les bouteilles dont la forme nous indique qu'elle appartient à la catégorie de produits pharmaceutiques, mais dont la marque exacte du produit demeure inconnue. Sans étiquette ou inscriptions moulées, une interprétation plus poussée s'avère difficile. En revanche, un examen de la pharmacopée

québécoise du milieu du siècle peut nous aider à déterminer le type de produits de manière approximative. Pour confirmer cette interprétation, nous pouvons nous référer à la variété de bouteilles de type *prescription Ware* illustrées dans les catalogues de l'époque (Owens-Illinois Glass Co. 1933). En fait, les différentes pharmacies de l'époque s'approvisionnaient dans les mêmes catalogues de producteurs de verre, de sorte qu'il est difficile de faire correspondre un produit exact à une forme de bouteille. Souvent, nous ne pouvons que classer les bouteilles dans une grande catégorie générale, comme : les remèdes, les condiments, les boissons, les conserves, ou les produits de toilette.

La figure 45 montre un type de bouteille de médicament non identifié retrouvé à plusieurs reprises sur le site. La photo est accompagnée d'un exemple de bouteille similaire portant une étiquette d'un remède d'extraits de fraises sauvages. Rien n'assure toutefois que toutes les bouteilles du même type aient contenu ce même produit, puisque chaque pharmacie pouvait concocter et vendre ses propres remèdes.



Figure 45.– À gauche : Photo d'une bouteille de médicament non identifié du site CkEe-47.
À droite : Exemple de la même bouteille avec étiquette originale (Source : Collection privée
Martin Gagnon)

En constatant la variété et la quantité de médicaments brevetés retrouvés sur le site, la question se pose quant à la provenance de ces produits et leur mode d’approvisionnement par les travailleurs. En nous fiant aux étiquettes encore présentes sur les bouteilles de collectionneurs, nous observons que ces produits ont principalement été fabriqués dans des laboratoires de pharmacies québécoises. Cette indication permet d’avancer que les compagnies forestières s’approvisionnaient localement et que les travailleurs consommaient des biens québécois.

Comme la compagnie Fraser opérait à partir du Nouveau-Brunswick, la découverte d’une culture matérielle semblable à celle retrouvée dans les camps du côté du Nouveau-Brunswick aurait été envisageable. Je peux donc en conclure que les entrepreneurs locaux, responsables de l’approvisionnement de leurs propres chantiers, devaient se servir des catalogues de fournisseurs québécois pour composer le contenu du magasin de chantier. Le journal *Le Progrès du Golfe* mentionne que le sous-traitant de la compagnie forestière doit non seulement engager des résidents de la province de Québec, mais également que les « provisions doivent être achetées dans la région où ils opèrent » (*Le Progrès du Golfe* 1939). Une fois en forêt, le travailleur avait donc l’option de se procurer l’une de ces bouteilles de médicaments au magasin de la compagnie, localisé dans l’*office*, ou bien d’apporter ses propres bouteilles provenant du magasin général du village ou de colporteurs itinérants.

5.4.2.3 Discussion entourant la consommation de médicaments brevetés

Maintenant que nous avons documenté la gamme de médicaments brevetés retrouvés à la Vieille-Écluse, nous pouvons nous demander ce que leur présence révèle de l’environnement de travail et des conditions de vie des travailleurs. Pourquoi avaient-ils recours à ces concoctions en si grande quantité? L’explication la plus logique serait que les hommes pratiquaient l’automédication dans le contexte forestier éloigné. En l’absence de médecin, les travailleurs ne pouvaient se fier qu’à eux-mêmes ou aux médicaments commerciaux afin de prévenir ou de soulager les maux (Blanchard 1969 : 32 ; Davies 2001). Peter Davies (2001) parle d’une tradition d’automédication chez les communautés forestières, qui contraste avec la place grandissante qu’occupe le discours scientifique de la médecine moderne. Dans la mesure où ce sont les femmes à la maison qui devaient s’occuper de concocter les remèdes naturels, les hommes qui se retrouvent dans un environnement reculé et mal approvisionné doivent se tourner vers des solutions de

rechange accessibles. Rousseau et Daigle (2013 : 192) supposent qu'en adoptant ces médicaments au détriment des « remèdes de bonne femme », les hommes se démarquaient économiquement et qu'en dépit de leur pauvreté et leur éloignement, faisaient comme « le monde civilisé ». Rappelons que les années 1940 et 1950 sont associées à une période de propagande de la médecine et de la propreté. Les journaux et les magazines de l'époque sont remplis de messages publicitaires appelant à l'hygiène et à l'équilibre de vie. Sous-jacente à ces publicités, on retrouve une critique de l'apparence sale et désordonnée qu'on attribue à la vie de « colons » et à la classe ouvrière en général (Rousseau et Daigle 2013). Shackel et Palus (2006 : 836) proposent que la consommation de ces remèdes brevetés, accessibles sur le marché, était une façon pour le consommateur de répondre aux standards de bonne santé de la société de l'époque.

Une fois au chantier, les travailleurs ont donc recours aux produits vendus dans les magasins du camp, tel que du sirop ou des pilules. Comme le témoigne un ancien travailleur forestier interviewé : « Des fois tu travaillais, tu venais que tu avais chaud, t'étais tout trempé. Un moment donné si tu es assez loin, t'avais le temps de r'freddire [refroidir], fait que tu pognais le rhume [...] ils pognaient une gorgée de sirop...t'étais bon avec ça (B.P.) ».

Les problèmes de santé les plus courants dans le bois étaient la grippe, les infections respiratoires et autres maladies contagieuses qui se propageaient rapidement dans la promiscuité des aires communes et l'insalubrité des habitations froides et humides (Davies 2001 ; Rousseau et Daigle 2013). La peur de tomber malade demeurait omniprésente dans les camps, une situation impliquant des conséquences graves pour le revenu familial. Un travailleur ne pouvant accomplir ses tâches en raison de santé devait immédiatement rentrer chez lui, sans salaire. Comme l'explique une des informatrices : « Bien quand ils étaient malades, ils descendaient [retournait à la maison] tout seuls, [...] quand ils étaient plus capables de travailler, il fallait bien qu'ils descendent. Parce qu'il y en avait pas d'hôpital, pas de docteur non plus » (B.P.). Un commentaire similaire a été collecté par Bouchard à propos de la pression physique et psychologique que subissaient les travailleurs poussés à la performance extrême : « Cette course à celui qui ferait le plus d'ouvrage rendait les hommes malades, près de l'épuisement total [...]. Lorsqu'un homme ne pouvait plus physiquement poursuivre le travail, elles [les compagnies] le renvoyaient brutalement » (1980 : 95).

Donc, nous pouvons voir la grande proportion de bouteilles de médicaments comme un témoignage tangible de la pression constante que subissaient les travailleurs et de la peur des conséquences désastreuses amenées par la maladie sur leur sécurité financière. Les infirmières de colonies, habituées à traiter les cas des travailleurs forestiers entre les années 1920 et 1960, ont répertorié de nombreux cas d'ulcère d'estomac chez les hommes. Ces infirmières attribuent ce symptôme au stress constant que subissent les pères de famille ne pouvant pas gagner suffisamment pour faire face à leurs obligations (Rousseau et Daigle 2013 : 173). En analysant le répertoire publicitaire de cette période, un des discours courants associés aux annonces de médicaments brevetés concerne la dure réalité des travailleurs ouvriers et leurs responsabilités en tant que père de famille. Les publicitaires adoptent une rhétorique de compassion envers sa clientèle masculine ciblée en dénonçant les impacts négatifs du labeur physique et des responsabilités financières sur leur santé physique et psychologique (Baillargeon 2013 ; Goulet 1987).

Une hypothèse à ne pas écarter concerne la consommation de médicaments brevetés comme substitut socialement acceptable aux boissons alcoolisées (Bond 1989 : 139 ; Franzen 1995 : 298 ; Stencel 2000 : 100). Au XIX^e siècle, la majorité de ces concoctions avaient une haute teneur en alcool, en plus du sucre et de l'eau, et apparaissaient donc comme une des options accessibles pour satisfaire les besoins en alcool. Enfin, les bouteilles de médicaments vides ont pu être réutilisées comme flasques à alcool frelaté (« bagosse »). L'utilisation de telles bouteilles aurait été plus discrète pour la consommation d'alcool dans les chantiers. Même si l'archéologie ne permet pas d'étayer cette hypothèse, les sources orales mentionnent la réutilisation des bouteilles de médicaments pour approvisionner les bûcherons en alcool.

5.5 Mise en scène de la masculinité

Le métier de bûcheron au milieu du XX^e siècle impliquait de vivre dans une communauté composée d'une trentaine d'hommes partageant le même espace, sans aucune intimité. Bien que la présence de femmes cuisinières dans les chantiers du Québec ait été maintes fois documentée (Beaudoin 2014 ; Fortin 1983 ; Proulx 1985), le camp forestier demeure un espace incontestablement masculin. Le bûcheron était, et demeure toujours, un symbole fort de la masculinité et la virilité dans l'imaginaire collectif québécois. Nous pourrions même avancer que

le camp forestier est un lieu tout désigné pour la mise en scène de la masculinité chez les bûcherons du Témiscouata.

Pour mieux alimenter notre discussion de la conceptualisation de l'espace du camp forestier, la référence aux idées de la masculinité des communautés ouvrières, ou des classes populaires au début du XX^e siècle demeure intéressante (Brod 1987 ; Frank 1987 ; Heron 2006 ; Huskins et Boudreau 2016 ; Martino et Greig 2012 ; Maynard 1989 ; Pillon 2011). Ces auteurs théorisent la masculinité comme une construction sociale et culturelle. À cette époque, la masculinité se construisait comme le pendant de la féminité, pour mieux se distinguer de la sphère féminine et des tâches associées. L'idée d'un homme fort au physique imposant dominait l'imaginaire, autrement dit que la masculinité devait être une performance visible et corporelle. Les qualités de l'homme fort, performant, énergique et courageux dominaient dans les milieux populaires (Pillon 2011). Pourtant, déjà au tournant du siècle émergeait l'idéal d'une nouvelle masculinité associée à l'urbanité des hommes de classe moyenne. Tandis que les médias et la publicité tentaient d'interpeler les goûts de cet homme sophistiqué, éduqué et urbain, l'imaginaire collectif entourant la masculinité demeurait fortement centré sur l'ouvrier ou le travailleur manuel devant affronter les dangers de la forêt (ou de la machine).

À cette époque se construit un discours du travailleur fort, fier et intègre qui se bat contre l'oppression du capitalisme, une image fortement maintenue par les mouvements communistes et syndicalistes. Une certaine iconographie émerge de la « tragédie ouvrière » du XX^e siècle, construite autour de l'image d'un homme digne, posant torse nu, et qui exprime l'accablement de sa condition, la dureté et la noblesse de son combat (Pillon 2011 : 308). Selon cette idéologie, le corps resterait la seule ressource à la disposition de l'ouvrier et sa seule arme contre le capital (Pillon 2011 : 305). Cette vision s'ancre si fortement dans l'imaginaire collectif qu'elle imprègne la conception même de la masculinité chez le travailleur. Elle l'encourageait même à entretenir ce stéréotype de la virilité du corps et à adhérer à l'idéal de performance qui sera instrumentalisé par le capital. Cette identité masculine, ou l'idéal viril devient un outil favorable au capitalisme, ne fait qu'augmenter le profit de patrons, puisque le travailleur est condamné à la performance. L'employé aura peut-être gagné en capital social, mais ne se sera jamais enrichi économiquement. Ce paradoxe est d'autant plus important pour la présente étude, dans la mesure où la performance se retrouve au

cœur du travail du bûcheron. La coupe de bois reste un exemple parfait de la mise en scène de la virilité par la démonstration de la force physique.

Comme déjà mentionné, la composition sociale des communautés de travailleurs forestiers au Témiscouata demeurait, de manière générale, assez homogène du point de vue du genre ou de l'ethnicité entre les travailleurs. Malgré cette homogénéité, des sources potentielles de conflit pouvaient émerger sur la base d'inégalités économiques, notamment avec les patrons (entrepreneurs, contremaîtres) qui exerçaient l'autorité sur les chantiers au nom de la compagnie forestière. Rappelons que les bûcherons étaient également en compétition entre eux pour un meilleur salaire, selon leur performance de coupe quotidienne. Malgré ces distinctions sociales et économiques, le camp forestier demeurait un espace homosocial convivial. Si le groupe des travailleurs et celui des patrons étaient séparés par des intérêts opposés, les deux demeuraient liés par leur masculinité (Maynard 1989). Dans cette optique, le camp forestier offrait une plateforme idéale pour apprendre et adopter les attitudes et les comportements typiquement masculins.

Comprendre et reconnaître ces dynamiques associées à la performance de la masculinité jette un nouvel éclairage sur les données archéologiques du site de la Vieille-Écluse. Les bouteilles d'alcool et de médicaments, les contenants à tabac, les cartouches de fusil ou les outils de travail se révèlent comme autant de témoins matériels jouant un rôle dans la promotion de la virilité sur un chantier. Boire de l'alcool, fumer du tabac ou démontrer la force physique sont essentiellement des marqueurs forts de l'identité masculine pour les travailleurs de tous milieux populaires. Le cadre matériel des camps forestiers représente donc la scène idéale pour la démonstration de performances physiques et d'habiletés corporelles masculines des travailleurs en forêt.

5.6 Stratégies d'adaptation au sein de la frontière industrielle

Dans la première moitié du XX^e siècle, les camps forestiers représentaient des lieux régis par la logique du capitalisme industriel favorisant la rentabilité de la compagnie au détriment des conditions de ses employés. Pourtant, même s'ils étaient pris entre la dureté du travail et le contrôle de l'autorité, les travailleurs conservaient leur capacité à faire face à l'adversité de manière dynamique, sans avoir recours à la confrontation ou à la résistance directe. Les individus réagissent à leur situation et à leur environnement de façons variées, parfois en contournant les règles établies, parfois en s'y conformant. L'intérêt de ce type d'assemblage industriel ne se retrouve plus dans les

processus de production, mais bien dans le phénomène de consommation et d'appropriation sociale. Ainsi, nous pouvons contourner l'effet aliénant imposé par l'idéologie capitaliste dominante sur la culture de masse (Miller 1987). D'un point de vue archéologique, ces stratégies d'adaptation se détectent au travers une fine lecture de la culture matérielle moderne. À partir des données recueillies sur les sites de la Terre-à-Fer et de la Vieille-Écluse, je peux synthétiser les stratégies utilisées par les travailleurs pour s'approprier l'espace du camp forestier ainsi :

Pratiques d'activité interdites : chasse et pêche. Les hameçons et les cartouches de fusil retrouvés à la Terre-à-Fer se révèlent également comme des indices tangibles que les travailleurs s'adonnaient à certaines activités proscrites par la compagnie. La chasse et la pêche demeurent au cœur d'une identité ancrée dans le territoire depuis des générations au Témiscouata, et nous rappellent que les individus préféraient contourner les règles plutôt que de se couper de certaines pratiques centrales de leur mode de vie. Ces activités présentent également un caractère social et traditionnellement masculin permettant de se dissocier de l'espace de travail.

Consommation d'alcool. Considérant l'interdiction en vigueur, la consommation de boissons alcoolisées dans les chantiers forestiers représentait une transgression des règles imposées et entraînait en contradiction avec le code moral prescrit et les attentes de performance de la compagnie. Plusieurs raisons peuvent expliquer le recours à ce genre de substance, pour soit 1) pallier la nature physique du travail, 2) se maintenir au chaud et en bonne santé, 3) faire face aux conditions aliénantes de leur exploitation, 4) séparer le temps de travail et le temps libre, et 5) maintenir et reproduire les liens sociaux masculins.

Consommation de médicaments brevetés. La part importante de bouteilles de médicaments retrouvée sur le site témoigne de la préoccupation bien réelle des travailleurs pour leur état de santé et, par conséquent, pour leur sécurité financière. L'achat et la consommation de tels produits représentent des actions concrètes menées par ces hommes afin de prévenir et guérir les maux qui empêchaient leur corps de maintenir la cadence d'une machine performante. Considérant la distribution spatiale de ces bouteilles dans le dépotoir du site, nous pouvons penser que ces produits étaient consommés en contexte social dans un espace à l'écart du chantier. L'achat et la consommation de produits pharmaceutiques brevetés constituent une stratégie proactive pour prendre en main leur santé, afin de ne pas exposer la fragilité du corps et pour faire face à la rigueur des conditions hivernales.

Participation à l'économie de marché. L'achat de biens, que ce soit des boissons gazeuses, du tabac, des médicaments ou autres articles vendus au magasin de compagnie, permet aux travailleurs d'effectuer des choix individuels de consommation de produits non essentiels. Même isolés en forêt, les individus pouvaient se procurer des produits de masse et ainsi faire partie de la société de consommation. L'utilisation ou la consommation de ces produits en contexte social permet d'accéder à la reconnaissance des pairs et à un certain sentiment de contrôle.

Appropriation sociale de l'espace. J'avance que le secteur est du dépotoir associé à la fosse 1, constituait un espace non seulement pour la disposition des déchets, mais également de socialisation et de consommation de produits (alcool, tabac, médicaments). Cette zone aurait été fréquentée particulièrement par la communauté de travailleurs étant donné son emplacement éloigné du reste du chantier et du regard des patrons.

Mise en scène de la masculinité. Le camp forestier demeure un milieu essentiellement masculin, qui encourage la reproduction et la réaffirmation de la virilité. Par exemple, la démonstration de force physique implicite à la nature du travail de bûcheron constitue une grande part de l'identité masculine de la classe populaire. Cette identité virile peut également être validée par la consommation d'alcool, une bonne forme physique et une santé infaillible. L'adoption de tels comportements représente une façon d'accumuler du capital social et culturel au sein d'une communauté masculine. Nous pouvons avancer qu'une telle mise en scène de la masculinité peut être perçue comme un moyen de contourner l'impuissance et l'exploitation sous-jacente propre à leur position sociale et économique.

5.7 Bilan

La lecture archéologique détaillée du site de la Vieille-Écluse a permis de révéler un ensemble de choix et de comportements adoptés par les travailleurs dans le but d'appréhender les contraintes de la vie de chantier. Ces attitudes semblent être adoptées en réponse au contexte particulier de la frontière industrielle. L'espace du camp forestier demeure caractéristique de la frontière industrielle en ce sens où une communauté de travailleurs se retrouve isolée et prise en charge par une compagnie qui rythme une grande partie de leur vie quotidienne. La culture matérielle homogène standardisée fait ressortir le caractère expéditif et rudimentaire de leur environnement causé par les intérêts corporatifs. Dans ce contexte limité, les travailleurs trouvent

des moyens de contourner les rapports de pouvoir aliénants et prendre certaines libertés à l'échelle sociale et individuelle. Cette émancipation de l'autorité se traduit par diverses actions et différents comportements leur permettant de gagner en capital social afin d'être reconnus et valorisés par la communauté localement.

À ce stade, nous ne pouvons affirmer que les données issues des sites de camp forestier du Témiscouata soient représentatives de l'ensemble du Québec. Je conviens que l'étude des données de la Vieille-Écluse constitue une échelle d'analyse trop réduite et ciblée pour générer des conclusions générales. Néanmoins, l'observation d'un phénomène local temporellement circonscrit permet de mieux cerner les détails et les subtilités matérielles de la vie des individus. Une telle lecture à échelle humaine apporte une richesse et une profondeur pertinente à cette étude et offre des données utiles en vue de futures études comparatives plus larges. En effet, ce type de recherches sur les camps forestiers pourrait contribuer à conceptualiser l'espace de la frontière industrielle à l'échelle du Québec ou du Canada, et même d'étendre ce concept aux autres établissements ruraux industriels. L'analyse des milieux socio-industriels particuliers, comme les navires ou les camps de miniers, où les espaces de vie et de travail se chevauchent de maintes façons, pourraient apporter des comparatifs.

Après avoir discuté des conditions matérielles et structurelles caractérisant l'expérience de vie d'un bûcheron du Témiscouata au milieu du XX^e siècle, nous devons nous tourner vers l'héritage encore présent aujourd'hui de ce patrimoine forestier. Comment dresser un pont entre le passé et le présent à l'aide de l'archéologie publique ? Comment redonner vie à ces sites qui traduisent la voix des anciennes communautés de bûcherons ? Le prochain chapitre expose les résultats observés lors du projet d'archéologie publique avec la communauté locale et revisite la mémoire enfouie et reconstruite de ce passé forestier.

Chapitre 6 – Réactivation de la mémoire des camps forestiers

« Nous on vivait pas pour l'avenir » (S.N., cuisinière de camp, 90 ans)

Au Témiscouata, le métier de bûcheron s'est transmis au travers plusieurs générations, et une grande partie de la population se retrouve aujourd'hui héritière de ce patrimoine forestier. L'époque des camps forestiers reste gravée dans la mémoire, marquée par le romantisme de la vie libre en forêt, et par la dureté des conditions de travail. Comment l'archéologie peut-elle alors contribuer à traduire et transposer le passé dans le présent ? Quelle place occupe l'héritage forestier dans la mémoire collective du Témiscouata ? Comment pouvons-nous réactiver cette mémoire et la mettre au service d'un projet pertinent pour la communauté ? L'archéologie publique constitue une approche prometteuse pour aborder ces questions.

Dans ce volet plus participatif de la recherche, j'explore la relation entretenue par la communauté locale avec son patrimoine forestier et je tente de mieux cerner le rôle que l'archéologie peut jouer dans cette connexion au passé. Mon hypothèse principale considère que l'archéologie publique agit en tant que « déclencheur de mémoire », permettant ainsi la réactivation, la transmission et la reconfiguration d'une mémoire collective entourant le passé forestier. Je suis partie de l'idée que cette mémoire peut être ravivée à l'aide d'une expérience archéologique. Par expérience archéologique, j'entends ici tout ce qui a trait à la fouille archéologique, au contact physique et visuel avec l'artéfact, à la présence sur le site archéologique, et même aux conversations traitant des sujets archéologiques et historiques. Grâce à cette expérience, les personnes impliquées dans le projet ont pu réellement contribuer à la recherche à l'aide de leurs connaissances et histoires personnelles. Les données recueillies lors des différentes activités publiques ont alors permis d'identifier et de caractériser la nature de cette contribution à l'archéologie.

Au Témiscouata, il s'avère utile d'explorer la large base de connaissances reproduite par la tradition orale et le folklore local pour documenter le passé récent des communautés de classe ouvrière. Ainsi, une seule lecture archéologique des sites de camp forestier ne pourrait entièrement rendre compte des multiples aspects de la vie des bûcherons. La mémoire collective et individuelle

et les savoirs locaux représentent autant de sources importantes pour compléter notre compréhension de ce passé, et plus précisément pour dresser un pont avec les descendants actuels. Dans un premier temps, il est pertinent d'explorer davantage le concept de mémoire, qui constitue un point d'ancrage théorique omniprésent au cours du projet d'archéologie publique.

6.1 Concept de mémoire

La mémoire est un sujet d'étude qui a longtemps fasciné. Des chercheurs de toutes disciplines ont tenté de comprendre sa nature et son fonctionnement, allant de la psychologie cognitive (Bartlett 1932 ; Schacter 2001), à la philosophie (Bergson 1957, Ricoeur 2000), aux sciences sociales (Halbwachs 1947, 1976), à l'histoire (Nora 1989). La question de la construction de la mémoire continue à animer les chercheurs, à tel point que certains qualifient notre période de « boom » d'études de la mémoire (Connerton 2006 ; Jones 2007 : 2 ; Jones et Russell 2012 : 268). Dans la mesure où la mémoire se présente comme un concept complexe qui opère à plusieurs échelles, cette thèse se tourne davantage vers les notions de mémoire individuelle et de mémoire collective.

6.1.1 La mémoire individuelle

D'un point de vue cognitif, la mémoire peut être définie comme la fonction du cerveau qui permet d'accumuler, conserver et restituer les informations du passé (Larousse 2019). L'être humain possède la capacité de se rappeler et de communiquer les événements passés et les expériences vécues. Cependant, nous devons considérer que le cerveau humain génère une série de biais venant affecter l'exactitude des souvenirs. Selon Daniel Schacter (2001), la mémoire ne se définit pas comme un enregistrement exact du passé, mais plutôt comme un processus continu de construction où différentes pièces d'information sont rassemblées. Le psychologue Frederic Bartlett (1932) a été l'un des premiers à rejeter la notion de mémoire comme une simple tentative de rejouer exactement les faits du passé. Même si la mémoire reste une construction en proie à la distorsion, à l'omission et à la subjectivité, ses qualités nous éclairent tout de même sur l'individu qui la constitue et de ce qui demeure important à ses yeux.

En raison de son caractère fluide et subjectif, les archéologues ont longtemps considéré la mémoire comme une source d'information gênante. Dans leur quête d'un passé soi-disant objectif,

l'archéologue a eu tendance à se méfier des biais et des incohérences des récits oraux, du folklore et d'autres sources issues de la mémoire (Massheder-Rigby 2014). Avec l'approche de l'archéologie publique, la mémoire représente une force pour la recherche, pouvant lui donner un sens et une orientation nouvelle. Concrètement, une des façons d'explorer la mémoire personnelle dans un projet en archéologie publique consiste à inviter l'individu à se replonger dans ses souvenirs lointains et à revisiter ses expériences vécues. Cette introspection s'articule ensuite sous la forme d'un récit qui offre une version unique et personnalisée de l'histoire. À partir de ces récits, nous pouvons dégager un pan inédit de faits, lieux et objets associés à ce passé. Heureusement, dans le cas d'une recherche traitant des camps forestiers dans les années 1940, l'accès à la mémoire directe de témoins ayant connu l'époque discutée est possible. Les récits de ces témoins deviennent alors des mines d'information pour documenter la vie dans les camps forestiers, en dépit des biais de la mémoire. Bien que la mémoire personnelle constitue un mélange de souvenirs et de traces instables, sa réelle signification peut être révélée en comparant les récits des autres témoins de ce passé (Boric 2010 : 2).

Adams (1973) rappelle la difficulté de se référer aux témoignages de personnes âgées, dont la mémoire a été grandement reconstruite au fil du temps. Les chercheurs doivent demeurer vigilants quant aux informations soutirées de souvenirs de jeunesse qui risquent de ne guère refléter fidèlement les événements et faits passés. L'utilisation des souvenirs personnels comme source d'information offre néanmoins une précieuse porte d'entrée sur les pratiques quotidiennes, les expériences de vie, les croyances et les mentalités d'une personne donnée à une époque donnée. L'archéologie publique peut bénéficier d'une telle exploration d'une tranche de vie d'une personne pour donner une dimension humaine aux choses et aux faits du passé. Dans la mesure où les expériences de quelques individus ne permettent pas d'établir de grandes généralisations sur les phénomènes historiques, l'exploration de la notion de mémoire collective autour de ce passé peut s'avérer une avenue prometteuse.

6.1.2 La mémoire collective

Un des premiers chercheurs à avoir défini le concept de mémoire collective est le sociologue français Maurice Halbwachs dans son ouvrage *Les cadres sociaux de la mémoire*. Halbwachs (1947, 1976) parle de la mémoire collective comme d'une mémoire héritée, construite et partagée

par un groupe. Le passé n'est pas conservé, mais construit à partir du présent et mis en récit dans la sphère publique. Les individus font partie d'une collectivité et donc se souviennent seulement en se situant par rapport au point de vue d'un groupe et dans le cadre d'un courant de pensée collectif (Boric 2010 : 8). Influencée par le constructivisme social durkheimien, la vision d'Halbwachs a été critiquée, car elle positionne l'individu à la merci des structures sociales et laisse entendre que tous les membres d'un groupe possèdent la même mémoire collective, sans prendre en compte la diversité des mémoires alternatives des minorités (Boric 2010 ; Green 2004 ; Lavabre 2000).

González-Ruibal inclut dans la mémoire collective : « *the social net of memories in which we have been educated and socialized, including the tales and experiences transmitted by our parents and grandparents* » (González-Ruibal 2008: 248). La transmission permet ainsi à la mémoire collective d'intégrer les récits des générations précédentes, un passé qui aide à donner un sens au présent, et qui s'inscrit dans la vie, les discours et l'identité des gens. Pour appuyer son idée de la mémoire vivante, Ricoeur (2000) parle de l'effet de « la suite des générations », qu'il décrit comme une expérience forte qui, « tout en appartenant à ceux de nos aînés encore en vie, nous met en communication avec les expériences d'une autre génération que la nôtre » (Ricoeur 2000 : 514). Ce rapport à autrui représente un thème central de sa pensée. Avec la conviction que « l'on ne se souvient pas seul », Ricoeur maintient que même la mémoire individuelle s'entremêle dans une mémoire collective. La mémoire collective se construit dans un mouvement de balancier, où l'individu partage sa mémoire avec un groupe et absorbe simultanément les souvenirs d'autrui. Ricoeur accorde ainsi de l'importance au témoignage comme unité d'analyse des événements passés (Ricoeur 2000 : 182). Dans ce contexte, la parole d'autrui renforce le lien de confiance entre les membres d'une communauté par le partage de souvenirs.

Cette mémoire collective est redistribuée et renforcée au sein des groupes à l'aide de divers « vecteurs de mémoire », comme les monuments ou lieux historiques, les musées, les médias, la tradition orale, le folklore, les objets, les rituels, et les pratiques quotidiennes. Ces vecteurs constituent autant d'outils mnémoniques destinés à transmettre la mémoire collective entre les générations, mais aussi à la reconstruire. Boozer (2010) dénote que la mémoire liée au patrimoine demeure particulièrement puissante dans la construction imaginaire des identités. La mémoire se définit comme le fruit d'une construction sociale, dans laquelle le passé peut être contrôlé et

hiérarchisé. Dans ce contexte, la mémoire sociale opère un processus de sélection dans la commémoration des événements, créant une mémoire manipulée au détriment d'autres versions de l'histoire (Boric 2010). French (1995) entend quant à lui que l'étude de la mémoire collective permet d'accéder à une partie de l'histoire des groupes marginalisés dans les récits nationaux.

Certains chercheurs définissent deux sous-catégories au sein de la mémoire collective, soit la **mémoire culturelle** et la **mémoire communicative** (Assmann et Czaplicka 1995 ; Coman et al. 2009 ; Fagin 2018). Cette distinction s'avère utile dans le cadre de la présente recherche pour analyser les différents « éléments déclencheurs » impliqués dans la construction et le partage de la mémoire collective des individus ayant pris part au projet d'archéologie publique. La **mémoire culturelle** renvoie aux artefacts, aux monuments, ou à tout autre objet témoin du passé, tandis que la **mémoire communicative** renvoie aux conversations, c'est-à-dire aux discours entourant le passé créés à la suite d'interactions entre individus. Fagin (2018 : 4) discute de l'importance de la conversation et la considère comme un mécanisme sociocognitif permettant la construction, la préservation et la transmission de la mémoire collective.

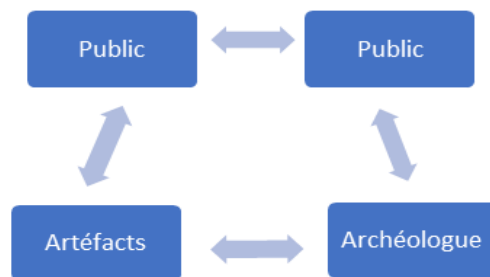


Figure 46.– Mécanisme sociocognitif de la transmission de la mémoire collective (L. Bolduc)

Je fais référence aux conversations que les personnes ont entre elles et avec les archéologues à l'aide des artefacts et des sites archéologiques, comme le présente le schéma ci-dessus (Figure 46). La duplication de la case « public » signifie que la direction de la conversation peut aussi s'opérer entre deux membres du public, sans que l'archéologue ni l'artéfact soit impliqué. Une telle relation peut tout aussi bien être bénéfique et constructive dans le cadre d'un projet d'archéologie publique qui veut favoriser la construction d'un sentiment d'appartenance à la communauté.

La transmission de la mémoire fait ainsi partie d'un mécanisme fluide et multidirectionnel. D'après González-Ruibal, un des moyens pour déjouer l'oubli consiste à savoir entretenir des rapports entre les différents lieux, artefacts et personnes, autant dans le passé que dans le présent (González-Ruibal 2007 : 14). L'interaction dynamique de la conversation s'appuie sur le rôle d'un narrateur, ou d'un expert, qui dirige le discours et contribue à la formation de la mémoire collective en contexte social.

Cette conceptualisation de la conversation me fait réfléchir à ma propre place de narratrice-experte lors de mes interactions avec le public au cours de ce projet. Je tiens souvent ce rôle lorsque je suis amenée à expliquer la signification des données archéologiques et à communiquer les interprétations construites du passé. Je persiste toutefois à penser que dans le cas d'un projet d'archéologie publique reposant sur la participation publique et les connaissances locales, cette place de narrateur-expert n'est aucunement figée. Un mouvement de balancier peut effectivement s'opérer entre le public et moi-même, où le narrateur devient récepteur, et vice-versa. Je ne prétends pas être une experte de l'histoire locale, de même que je ne partage pas une expérience vécue du territoire ni une identité ancrée dans la culture forestière. La transmission n'est pas unidirectionnelle, mais repose sur une relation dynamique et un réel échange d'informations et d'histoires sur le passé. En participant à ces conversations, j'agis inconsciemment comme un vecteur de construction et de renouvellement de la mémoire collective. Par la démarche d'archéologie publique, je me retrouve alors à synthétiser et à manipuler ces données issues des conversations, les transformant en outils mnémoniques pour le compte de la recherche. Dans ce contexte, je dois rester vigilante afin de ne pas cristalliser la mémoire en une forme unique, puisqu'elle est, tout au contraire, une entité fluide, en constante redéfinition.

6.2 L'archéologie comme un « déclencheur de mémoire »

À partir de la documentation existante et des données recueillies au cours de mon projet, je cherche à démontrer que l'archéologie publique peut agir comme un outil « déclencheur de mémoire », qui possède la capacité de réactiver et de construire la mémoire collective entourant le passé forestier. Plusieurs chercheurs ont exploré cette disposition de l'archéologie à *catalyser*, *éveiller*, *évoquer*, ou *déclencher* la mémoire (Burström 2008: 29; Dalglish 2013a: 3; Hamilakis et Anagnostopoulos 2009; Jones 2013: 164; Moshenska 2007: 92; Pearson and Shanks 1997: 52;

Radley 1990: 51). Ces auteurs font remarquer que les objets du passé peuvent agir comme catalyseur, capable de provoquer une multitude d'émotions, de réactions ou de réflexions facilitant la transmission de souvenirs personnels : « *Materiality through its sensuous properties and effects, produce bodily mnemonic effects, collective memories, through a complex process of evocation, elicitation and recall* » (Hamilakis et Anagnostopoulos 2009 : 77). Une connexion indéniable existe entre la mémoire et la matérialité, une connexion qui a le potentiel de renforcer la continuité du passé dans le présent. Cet aspect de la discipline archéologique exerce une attraction particulière auprès du public, et l'amène à se sentir investi dans son patrimoine en donnant un sens aux lieux qui l'entourent. Je suggère que l'archéologie publique offre, en plus de l'avantage matériel et visible du passé, un espace social où peut être formulé l'aspect intangible de la mémoire. González-Ruibal (2014) a remarqué que le contact direct avec les objets du passé récent permet de catalyser les réflexions personnelles et encourage le partage de sa propre expérience. Cette mémoire, personnelle ou collective, dispose d'une plateforme matérielle pour s'exprimer au sein d'un groupe qui partage un lien similaire avec ce passé commémoré. L'archéologie publique peut non seulement contribuer à redécouvrir et préserver cette mémoire, mais aussi contribuer à la construction d'une nouvelle mémoire par sa réactivation en contexte social.

Tout comme nous pouvons relever certains « vecteurs de mémoire » responsables de la synthèse et de la transmission de la mémoire collective, quelques éléments propres au domaine de l'archéologie contribuent à réactiver la mémoire. Ces vecteurs propres à l'archéologie sont : les artefacts, les sites archéologiques et la fouille archéologique.

6.2.1 Les artefacts

Les artefacts représentent la manifestation matérielle du passé, des objets *témoins* des activités, comportements et habitudes des gens qui nous ont précédés. Par nature, l'artefact possède un potentiel unique afin d'assurer la continuité entre le passé et le présent. Jones (2007 : 22) affirme que les objets permettent aux humains de faire l'expérience de la mémoire. Dans son analyse de la construction de la mémoire, Jones (2007) conceptualise l'expérience d'une personne avec un artefact comme une rencontre dialogique, c'est-à-dire une conversation dynamique entre les caractéristiques physiques et sensorielles de l'objet et le sujet récepteur. Cette position est également partagée par Radley (1990) qui soutient que la variabilité des objets, la richesse des

sensations qu'ils procurent et leur nature parfois banale, permettent aux individus de mieux se rappeler le passé. À titre de témoins ordinaires de la vie quotidienne d'autrefois, les artefacts ont donc le pouvoir d'attirer l'attention, d'éveiller la curiosité et l'imagination tout en encourageant les conversations (Filippucci 2010). La matérialité du passé récent reste différente de celle des autres périodes, par l'existence d'un lien plus personnel et biographique avec l'objet, une capacité d'identifier ces choses ayant fait partie de la vie de nos grands-parents (Burström 2008 ; González-Ruibal 2014). L'archéologie offre un fort potentiel de construction de mémoire à l'aide des témoins du passé collectif.

6.2.2 Les sites archéologiques

L'historien Pierre Nora (1984, 1989) nomme « lieux de mémoire » ces endroits dans l'espace public, empreints de mémoire collective, matérialisant ce qu'une société ou une nation désire se rappeler. Ces lieux sont construits et entretenus par une collectivité cherchant sa transformation et son renouvellement (Nora 1997 : 28). Les sites archéologiques quant à eux constituent des lieux physiques ayant été le théâtre d'événements et d'activités humaines passés. L'ensemble de ces lieux offre alors un fort potentiel affectif et sensitif pour les populations descendantes qui désirent se reconnecter avec ceux qui les ont précédées. John Norder (2012) s'est intéressé à la relation entre les populations descendantes et les sites archéologiques, et envisage que l'interaction des individus avec ces lieux hautement symboliques développe leur sentiment d'appartenance et d'identité au sein d'une collectivité. Dans un projet d'archéologie publique, l'accès au site archéologique demeure donc un acte central du chercheur qui tente de réveiller la mémoire collective associée à ce lieu tout en offrant une expérience sensitive du passé. Cet angle de l'expérience demeure central pour une archéologie publique axée sur la mémoire et les émotions. Quelques travaux ont d'ailleurs particulièrement misé sur cette notion d'expérience (Finneran 2016; Grima 2017; Myers 2008; Savard et Beaudry 2018). Non seulement les artefacts, mais aussi l'espace physique que représente le site archéologique offre un réel potentiel d'expérimenter et de visualiser le passé de manière intime. Même dans le cas de sites de camp forestier, où les structures ne sont plus visibles, je suis d'avis que la transposition dans l'environnement forestier aujourd'hui permet de mieux se représenter le cadre de vie de milliers de bûcherons de l'époque. Ce type d'expérience immersive reste inestimable pour un projet d'archéologie publique qui cherche à interpeler les communautés descendantes attachées à leur territoire. Dans un tel contexte, le

participant peut mieux saisir, voire sentir, l'étendue de cette expérience d'un bûcheron vivant dans de rudes conditions en pleine forêt et isolé.

6.2.3 La fouille archéologique

Dusan Boric (2010 : 25) décrit le travail de terrain en archéologie comme une expérience d'engagement avec le milieu physique habité par les populations du passé. Plusieurs auteurs ont conceptualisé la fouille archéologique, c'est-à-dire le processus d'excavation et de dévoilement du passé, comme un *théâtre* servant à la mise en scène de la mémoire (Jones 2012 ; Jones et Russell 2012 ; Moshenska 2007). Jones et Russell (2012 : 276) évoquent la nature performative de la pratique archéologique, qui se déroule dans un espace physique déterminé intégrant un auditoire. En effet, la fouille met en scène une suite de gestes et de mouvements orchestrés pour déterrer les témoins tangibles de la mémoire. La manipulation du paysage par l'acte d'excavation même constitue l'occasion parfaite pour expérimenter la mémoire (Jones 2012 : 349). Une telle activité crée un espace de rencontre et un lieu de *performance* de la mémoire, où les récits personnels et les souvenirs peuvent surgir et être partagés. Cette notion de performance est également empruntée par Manon Savard et Nicola Beaudry (2018) pour expliquer les dynamiques sociales en jeu dans le cadre du projet d'archéologie publique à l'île Saint-Barnabé. L'archéologue agit comme témoin du dévoilement de ce passé, et cette expérience nouvelle doit être prise en considération dans la construction de nos narrations. Dans le cadre d'une fouille publique, ce rapport unique avec le passé enfoui s'ouvre alors aux non-archéologues qui ressentent l'excitation de la découverte et participent à la construction de la mémoire entourant ce passé.

6.3 De la théorie à la pratique : Apport des méthodes ethnographiques

Les archéologues peuvent plus facilement accéder à la mémoire personnelle et collective par l'entremise des méthodes ethnographiques et par l'histoire orale (Hamilakis et Anagnostopoulos 2009 ; Hollowell et Mortensen 2009 ; Jones et Russell 2012 ; McGill 2010 ; Orser 2009 ; Purser 1992 ; Pyburn 2009). Parmi les méthodes les plus utilisées se retrouve l'enquête orale, particulièrement utile dans le contexte de sites historiques récents (Casella 2012 ; González-Ruibal 2007 ; Isherwood 2013 ; Jones 2012 ; Massheder-Rigby 2014 ; Moshenska 2007). Isherwood (2012) est un fervent défenseur de l'utilisation des méthodes ethnographiques

dans les projets d'archéologie communautaire en vue d'appréhender les rapports entre les gens, leur patrimoine et le matériel archéologique. Hollowell et Mortensen (2009 : 3) voient les méthodes ethnographiques comme des outils épistémologiques permettant d'atteindre une meilleure compréhension de la manière dont les individus conceptualisent leur milieu et leurs actions. Pour ces chercheurs, l'intérêt grandissant pour l'ethnographie coïncide avec l'engouement pour l'approche de l'archéologie publique qui s'intéresse davantage à faire le lien entre les différentes communautés et leur passé.

En ce qui concerne les sites associés au passé récent, la mémoire (individuelle et collective) construite et transmise autour des objets et des sites peut grandement enrichir les interprétations. Par cette mémoire, nous pouvons accéder à certains détails de la vie quotidienne que l'on ne retrouve pas à travers les sources écrites ou matérielles. L'information fournie par la mémoire peut alors être comparée aux données archéologiques, ce qui permet parfois de révéler certaines contradictions entre le discours véhiculé et les traces matérielles. L'apport de la mémoire en archéologie publique reste donc indéniable, en tant que source d'information complémentaire ou pour accéder aux rapports actuels entretenus envers le patrimoine archéologique.

Au cours de ce projet, j'ai employé plusieurs stratégies pour tenter de « réactiver » ou « catalyser » la mémoire des membres de la communauté entourant la période des camps forestiers. Je discuterai ci-après de trois de ces initiatives : 1) l'activité de fouilles publiques au Parc national du Lac-Témiscouata, 2) les entretiens oraux menés avec des témoins directs de l'époque, 3) l'atelier-conférence portant sur les résultats de terrain. Les deux principales méthodes ethnographiques utilisées constituaient en l'observation participante et l'entrevue semi-dirigée. Ces méthodes ont été cruciales pour l'enregistrement et l'analyse des informations et des réactions générées par les participants lors de ces activités.

6.4 Résultats de l'activité de fouilles publiques

En dépit des différentes stratégies de recrutement employées, l'activité de fouilles publiques au Parc national du Lac-Témiscouata n'a réussi à attirer qu'un faible nombre de participants. Les diverses raisons expliquant ce faible taux de participation pourraient faire l'objet d'une analyse en soi.



Figure 47.– Photos des participants prises lors de l'activité de fouilles publiques, été 2016
(Source : L. Bolduc)

L'archéologie demeure un domaine très peu familier pour ces communautés rurales éloignées et le contexte socioéconomique défavorisé rend difficile l'engagement à des activités à caractère scientifique ou éducatif. De plus, la démographie du Témiscouata étant dominée par des personnes du troisième âge et de jeunes familles, ces deux importants groupes qui n'ont pas été visés par le recrutement de l'activité en raison du caractère physique de la fouille pour les uns et du faible potentiel d'enrichir la recherche pour les autres. Nous avons tout de même accueilli une grande quantité de visiteurs sur le site, mais leur implication se limitait aux discussions avec les archéologues et à l'observation des fouilles en cours. Néanmoins, l'activité de fouilles publiques a attiré pas moins de dix personnes motivées, curieuses et prêtes à contribuer activement au projet (Figure 47). Le tableau 17 illustre le profil des participants, offrant des informations personnelles pertinentes à cette étude. Trois observations ressortent d'emblée de ce tableau. À première vue, l'activité a réussi à attirer des résidents des villes à proximité du parc, validant un objectif important du projet. Ensuite, ce profil identifie des personnes habituées à l'environnement de la forêt, soit par leur travail dans le milieu forestier, soit par leurs activités récréatives (chasse, pêche, véhicule tout-terrain, etc.).

	Participant	Sexe	Âge	Lieu de résidence	Occupation (domaine)	Parenté
1	S.G.	M	35-45	Packington, Témiscouata	Foresterie	Grand-père bûcheron dans la région
2	L.T.	M	35-45	Rivière-du-Loup	Urbanisme	Père et grand-père bûcherons dans la région
3	S.R.	M	35-45	Packington, Témiscouata	Foresterie	Parenté dans les camps forestiers
4	N.C.	F	35-45	Biencourt, Témiscouata	Érablières	Aucune parenté dans les camps. Intérêt pour le sujet
5	Y.M.	M	35-45	Biencourt, Témiscouata	Érablières	Père bûcheron dans la région
6	R.C.	M	60-65	Lots-Renversés, Témiscouata	Retraité du domaine forestier	Oncle bûcheron dans la région
7	C.T.	M	50-55	Biencourt, Témiscouata	Enseignant	Père bûcheron dans la région
8	P.D.	F	35-45	Rimouski	Infirmière	Beau-père bûcheron
9	T.L.	M	20-30	Dégelis, Témiscouata	Milieu forestier	Deux grands-pères bûcherons dans la région
10	M.G.	M	35-45	Packington, Témiscouata	Non disponible	Aucune parenté dans les camps. Intérêt pour le sujet

Tableau 17.–Présentation du profil des participants à l'activité de fouilles publiques

Enfin, nous observons que la majorité des participants possède une filiation directe avec des individus ayant travaillé dans les anciens camps forestiers de la région. Ces participants représentent donc une deuxième ou troisième génération de descendants de travailleurs forestiers. J'ai donc eu la chance de rencontrer des personnes pour lesquelles la forêt fait encore partie de leur présent et de leur passé familial proche. Plusieurs d'entre eux possédaient déjà un intérêt marqué pour le sujet des camps forestiers en raison des histoires racontées dans leur famille, tout du moins par curiosité d'en apprendre davantage.

Un des avantages de travailler avec un petit groupe consistait à pouvoir développer une relation plus personnalisée avec chacun d'entre eux. Je pouvais donc adapter mon discours et l'activité en fonction de leurs intérêts et de leur niveau de connaissance. Certains étaient d'abord attirés par la discipline archéologique, curieux de s'essayer à la fouille sans nécessairement posséder de grandes connaissances du sujet. D'autres étaient animés par l'envie de discuter d'histoire forestière et régionale sous couvert d'une activité archéologique. En définitive, tous se sont découvert un intérêt nouveau quant à l'histoire du passé forestier ou à la démarche archéologique. Cette expérience s'est avérée si concluante que plusieurs participants ont même exprimé le souhait de revenir une deuxième fois en vue de contribuer davantage à l'avancement de la recherche (S.G. ; N.C. ; C.T.). Je les ai donc invités à revenir sur le terrain afin de poursuivre les fouilles et dans l'opération d'inventaire visuelle du dépotoir du site de la Vieille-Écluse. Ces activités supplémentaires les ont amenés à mieux comprendre les différentes étapes de la démarche archéologique.

6.4.1 Méthode d'analyse : Catégorisation des interventions

Pour l'analyse des données, j'ai cherché à catégoriser et à évaluer les interventions des participants afin de mieux comprendre la nature de leur contribution à la recherche. Par l'entremise de cette analyse, je tente d'explorer l'idée que les communautés locales et descendantes peuvent contribuer au processus archéologique par une combinaison de savoirs, de connaissances, d'expériences personnelles et mémorielles relatives au passé étudié.

À partir des transcriptions des enregistrements pris lors de l'activité, j'ai souligné toutes les interventions apportées par les participants, découpant ainsi le texte en groupes de mots distincts. Bien que les discussions aient couvert une large variété de sujets, je n'ai retenu que les interventions

pertinentes à la recherche et au contexte historique étudié. Les données recueillies ont ainsi fait l'objet d'une analyse semi-quantitative afin de séparer les interventions des participants en différentes catégories. En observant l'ensemble, j'ai pu identifier cinq grandes catégories d'intervention soit: interprétations archéologiques, mémoire individuelle, mémoire collective, savoirs locaux et réflexions sur le passé (tableau 18).

Catégories d'intervention	Exemples d'intervention	Fréquence
Interprétations archéologiques	Identification des artefacts et autres observations archéologiques	29
Mémoire individuelle	Souvenirs d'enfance, anecdotes personnelles, histoires de famille	22
Mémoire collective	Information du contexte historique, croyances locales, histoire orale	12
Savoirs locaux	Connaissances, savoir-faire forgés par l'expérience et la pratique	15
Réflexions sur le passé	Commentaires et réflexions personnelles sur le passé	7
Total		85

Tableau 18.–Fréquence d'intervention dans chaque catégorie

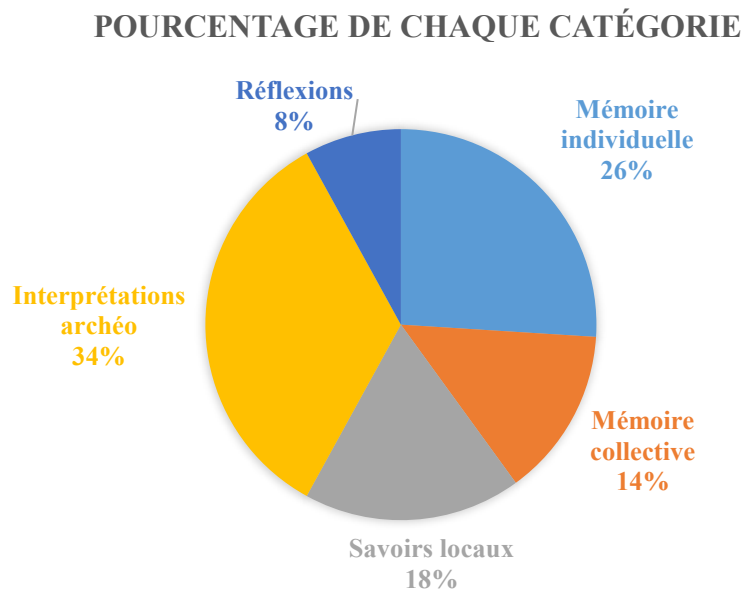


Figure 48.– Graphique montrant la part de chaque catégorie d'intervention pour l'activité de fouilles publiques

J'ai ensuite calculé la fréquence des interventions de chaque catégorie, traduite ensuite en pourcentage par rapport à l'ensemble des interventions (Figure 48). J'ai décidé de regrouper l'intégralité des interventions de tous les participants en vue d'analyser la contribution générale de la communauté à la recherche. La présente catégorisation permet ainsi de mieux visualiser cette contribution.

La première catégorie « interprétations archéologiques », qui représente 34 % des interventions, et englobe toutes les tentatives d'identification d'artéfacts et les observations archéologiques faites en cours de fouilles. Cette catégorie reflète davantage le désir de participation au processus archéologique et de contribution à l'explication des découvertes. Bien que cette catégorie soit la plus fréquente, son contenu se définit par des interventions plus succinctes en comparaison à des longues anecdotes personnelles. À la suite de la découverte d'artéfacts ou de démonstrations d'objets de la collection, les participants offrent en général une idée personnelle et rapide de la nature de l'objet et de son usage. Dans ce cadre, le caractère spontané et récurrent de ce type d'intervention m'intéresse davantage que l'exactitude de l'information. Le participant se sent interpellé à la vue de l'artéfact et veut partager ses interprétations et observations, et ainsi faire partie du processus de réflexion. Exception faite de simples tentatives d'identification d'objets, voici un autre exemple d'intervention au cours de la fouille où le participant tente d'expliquer la présence d'une couche de sol dans l'aire de fouilles :

Probablement que c'était du matériel qui vient du bord de la rivière et du lac. Ils ont probablement pris la terre sur le bord, on voit que ce n'est pas la même affaire quand t'arrives plus creux. Des petites roches comme ça, géologiquement ça a pas apparu de même ça [...] ça c'est en bordure des rivières [...] sinon ça serait pas là (C.T.).

Dans cet exemple, le participant tient à partager ses observations d'un phénomène archéologique qui, dans ce cas précis, vient appuyer mes propres interprétations sur la provenance de ce sol. Pour identifier des artéfacts ou partager leurs idées, les participants montrent donc un réel intérêt à s'engager dans la démarche archéologique et à l'enrichir au mieux de leurs connaissances.

La seconde catégorie, « mémoire individuelle », représente 26 % des interventions et se rapporte à la vie personnelle des participants. Les interventions se manifestent habituellement sous la forme de souvenirs d'enfance, d'anecdotes familiales ou d'expériences vécues que le participant

souhaite partager. Une façon de les repérer consiste en l'utilisation du pronom personnel « je » ou d'expressions comme « mon père me racontait ... ». Ces propos se présentent souvent sous la forme de longues anecdotes, moins fréquentes, mais jouant un rôle tout aussi important dans l'ensemble du discours. En voici un exemple :

Mon père a toujours travaillé pour la compagnie Fraser [...] mon père a arrêté de bûcher parce qu'il s'est cassé une jambe dans le bois, puis il a tout le temps dit que ça avait été sa chance, parce que c'est là qu'il est allé à l'école à Duchesnay puis qu'il a suivi un cours en foresterie, il est devenu garde forestier (C.T.).

Cette citation offre un exemple concret où le participant replonge dans ses souvenirs afin de réveiller le souvenir de son père et partager un fragment de son histoire familiale. Cette anecdote illustre à la fois les dangers associés au métier de bûcheron mais aussi l'importance de l'éducation pour pouvoir améliorer sa situation à l'époque. Les interventions de la catégorie « mémoire personnelle » permettent aux individus 1) de plonger dans ses souvenirs et de reconnaître l'héritage familial, pouvant être émotif et cathartique pour certains, 2) d'offrir des renseignements historiques qui contribuent à l'avancement de la recherche. En effet, ces descendants peuvent communiquer bon nombre d'informations de l'époque des camps forestiers à partir des récits transmis directement par les membres de leur famille comme le montre l'exemple suivant :

Ma grand-mère, on se promenait avec elle dans les rangs, elle disait : 'oh, ça c'est un bon parti [...] parce qu'elle comptait les silos, t'sais, si t'as des gros silos ça veut dire que tu as pas mal de vaches. Si t'as beaucoup de vaches, tu es quelqu'un à marier ! (L.T).

Cette citation anecdotique nous éclaire sur la mentalité et les pratiques de l'époque. Même si l'intervention n'est pas directement pertinente aux données archéologiques, ce souvenir fait resurgir un contexte historique et ouvre une fenêtre sur la réalité des femmes au Témiscouata à l'époque. Ainsi, le contexte d'une activité de fouilles a permis au participant de transmettre les histoires racontées par sa grand-mère et de s'engager de manière plus personnelle. Enfin, au moment de rassembler les participants à la fin de l'activité autour de galettes à la mélasse et accompagnées de thé noir, l'un d'entre eux s'est exclamé : « Ah, ça goûte mon grand-père ! » (S.G.). Il s'agit d'un autre exemple de réaction émotive liée à un souvenir familial, déclenché par le poids de la mémoire des sens, dans le cas présent, par le goût.

La troisième catégorie, « mémoire collective », représente 14 % des interventions et regroupe les connaissances associées aux camps forestiers et au contexte historique recueillies de manière indirecte ou transmises oralement. Les interventions se présentent sous la forme d'histoires de village, de croyances locales et d'autres informations générales sur la vie dans les camps et sur le travail des bûcherons. Ces anecdotes sont identifiables par l'emploi de phrases à la troisième personne comme « ils faisaient ça » ou « on m'a dit que », et consistent en des généralisations du passé en fonction des diverses sources orales des participants sans en avoir un lien direct. Par exemple, en parlant des dangers de la vie de bûcheron, un des participants raconte : « À cette époque-là les femmes ne voulaient pas que leur mari aille faire de la drave [...] il y avait des bûcherons qui tombaient entre les billots » (C.T). Une telle citation représente non pas un fait observé, mais bien une généralisation des histoires entendues, dont la source reste difficile à trouver. Dans ce récit, le participant parle de la réticence des femmes envers le travail dangereux de leur mari et concrétise ces dangers par l'exemple des chutes lors d'activités de drave. Cette histoire fait donc partie de l'imaginaire collectif gravé dans l'esprit de la population locale et retransmise encore aujourd'hui. S'en suit un autre exemple d'anecdote rapportée par un participant à propos de la vente illégale d'alcool au village :

Ici pour la compagnie Fraser, [l'alcool] était pas permis, mais il y en a qui ont vu l'opportunité de faire de l'argent avec ça. Pendant l'hiver ils se ramassaient des bouteilles de fort...ils *bootleggaient* [vente illégale]. Ils montaient ça sur la rivière, ils *parkaient* [enterraient] ça dans une cachette. Ils partaient de Notre-Dame ou Cabano [...] puis ils montaient ça à la rivière Touladi, il y avait des caches sur le bord de la rivière, puis il y avait du monde qui savait que c'était là [...] (S.G.).

Cette citation rappelle ainsi la richesse des histoires et des connaissances locales en ce qui concerne l'alcool dans les chantiers. Cette anecdote vient s'ajouter à un ensemble d'informations lié à la consommation d'alcool de contrebande dans les chantiers forestiers du Témiscouata et offre un cadre contextuel utile sur la manière dont cet alcool circulait et aurait pu se retrouver sur les sites étudiés. Cette source d'information devient intéressante lorsque ces histoires de vente illégale d'alcool sont corroborées par plusieurs autres témoignages oraux (M.B; M.L.; B.P.). Ces informations servent ensuite à supporter certaines interprétations archéologiques, entre autres celle concernant la possible utilisation de bouteilles de médicament pour l'entreposage d'alcool frelaté. Une telle interprétation sur la réutilisation des bouteilles ne peut qu'être soutenue par les témoignages oraux, puisqu'elle n'a pas pu être démontrée archéologiquement.

La catégorie « mémoire collective » inclut également les croyances populaires transmises d'une génération à l'autre, comme la médecine traditionnelle. Par exemple, abordant la canette de sel d'Epsom, un participant ajoute : « Les femmes quand ils tombent enceintes pis veulent accoucher ils leur font prendre ça. Ça fait déclencher » (S.G.). Une telle intervention en révèle davantage sur les idées véhiculées, et des pratiques médicinales et le traitement du corps à l'époque. Ces histoires entretiennent une part d'imaginaire collectif du passé tout en contenant une partie véridique d'informations historiques, ce qui doit être pris en considération dans les interprétations archéologiques.

La quatrième catégorie « savoirs locaux » représente 18 % des interventions et comprend les connaissances, les pratiques, les savoir-faire forgés par l'accumulation d'expérience et les pratiques relatives à leur environnement et à leur mode de vie. Ce type d'intervention apporte des informations supplémentaires acquises de manière empirique ou par transmission orale entourant les objets ou le territoire. Par exemple, à la suite de la découverte d'un hameçon recourbé, un participant explique : « Quand tu les achètes les hameçons d'habitude sont toute droite, mais les gars les '*curvait*' de côté parce que les truites vont tout le temps mordre de côté, ça c'est la technique » (S.G.). Une telle intervention fait référence aux connaissances acquises par l'expérience et s'avère utile à l'interprétation des artefacts. Ainsi, cette catégorie d'information donne donc accès à un riche corpus de connaissances et de croyances des habitants de la région sur plusieurs générations pratiquant des activités similaires (travail du bois, chasse, pêche, agriculture, etc.). Enfin, un des participants discute de l'utilisation d'une lime biseautée en métal retrouvée en cours de fouilles : « j'en ai une pareille à la maison. La lime plate c'est pour refaire un taillant de hache. Celle-là à angle je la prends pour limer ma *chainsaw* [scie à chaîne] » (S.G.). Ces informations fournies par les participants sont utiles à l'identification rapide d'artefacts sur le terrain à leur possible utilisation.

La dernière catégorie « réflexions sur le passé » ne compte que pour 8 % des interventions, mais ouvre tout de même une petite fenêtre sur l'attitude générale des participants envers ce passé et témoigne des émotions déclenchées par l'expérience archéologique. En effet, lors de la période de fouilles, une des participantes affirme : « Ça fait revivre ce qu'il y avait ici » (N.C.), signalant le rapport affectif naissant de la découverte des traces du passé. Un autre participant ajoute, à la suite d'une anecdote concernant le travail de son père dans les camps forestiers : « C'était la vie de

milliers de personnes ... des générations complètes » (C.T.). Ce commentaire révèle un moment de réflexion sur le passé et l'impact de ce mode de vie. Alors que ces interventions ne présentent qu'un intérêt limité pour la recherche à proprement dit, cette catégorie fournit tout de même des indications de l'effet émotif et réflexif de l'expérience archéologique.

6.4.2 Discussion autour de l'activité de fouilles publiques

L'activité de fouilles publiques au Parc national du Lac-Témiscouata aura ajouté une dimension intéressante à la recherche en raison du lien personnel qui s'est développé entre les participants et le patrimoine forestier régional. En dépit du nombre réduit de participants, l'analyse des données aura tout de même démontré le potentiel de contribution de la communauté. En l'absence de référence méthodologique pour ce type d'analyse de données publiques en archéologie, je propose un exemple de cadre analytique à utiliser pour intégrer la mémoire et les connaissances du public dans une recherche. La méthode d'observation participante m'a permis de classer et de qualifier un ensemble d'informations apporté par les participants confirmant leur investissement dans le processus d'identification et d'interprétation des objets. Même si j'endossais parfois le rôle d'archéologue « experte » sur le terrain, ce rapport était souvent inversé afin de laisser place aux informations fournies par les participants. Cette dynamique créa un échange réciproque entre l'expert connaisseur et le récepteur.

Cette expérience m'a confirmé le potentiel scientifique et social de travailler avec les communautés descendantes sur le terrain. En effet, cette participation a d'une part enrichi la recherche à l'aide des informations contenues dans la mémoire individuelle, la mémoire collective et les savoirs locaux et d'autre part offert aux descendants une plateforme sociale pour s'exprimer tout en leur permettant d'être inclus dans la documentation de leur propre patrimoine. L'espace du site archéologique, et du paysage forestier plus particulièrement a offert un terrain propice à la découverte et au partage de ces récits. Un tel partage d'anecdotes et d'histoires familiales indique un engagement plus intime avec le matériel. Ces histoires font partie d'une vaste mémoire collective qui s'est avérée précieuse pour documenter et enrichir nos connaissances de la période des camps forestiers, autrement facilement oubliée. En conclusion de cette activité, je réaffirme ma position sur l'importance de l'archéologie publique comme « déclencheur de mémoire ». Les fouilles publiques ont permis un contact direct avec les objets et de mettre en lumière la mémoire

et les savoirs de la communauté. De plus, la présence sur les sites archéologiques, c'est-à-dire le simple fait d'être confrontés à l'environnement des anciens camps forestiers, constituait autant de points incontournables afin de se connecter au passé des bûcherons et à la vie en forêt.

6.5 Résultats des entrevues semi-dirigées

À l'été 2016, j'ai effectué cinq entrevues semi-dirigées avec des témoins directs, c'est-à-dire des personnes ayant travaillé elles-mêmes dans les camps forestiers. Puisque cette étude couvre la période des années 1940 à 1960, il me fallait alors interroger des individus âgés d'au moins 70 ans pour représenter le plus fidèlement possible l'expérience des camps avant la modernisation. Le tableau 19 présente le profil de chacune des personnes interviewées parmi lequel figurent trois hommes et deux femmes, âgés de 75 à 90 ans, ayant travaillé dans les camps forestiers en tant que bûcheron, draveur ou cuisinier[-ère].

No.	Individu	Profil	Occupation	Lieu de l'entrevue	Cadre temporel et géographique
1	M.L.	Homme 88 ans Dégelis	Bûcheron (dès 14 ans)	Résidence pour personnes âgées	Années 1940-50. Camps de la région du Témiscouata
2	B.P.	Homme Env. 85 ans Auclair	Bûcheron et draveur (dès 12 ans)	À sa résidence	Années 1940. Camps de la région du Témiscouata
3	J.-E.D.	Homme Env. 75 ans Squatec	Cuisinier pendant 8 ans. Draveur un an.	À sa résidence	Années 1950. Camps de Squatec
4	M.B.	Femme 83 ans Lac-des-Aigles	Cuisinière (à 20 ans)	À sa résidence	Années 1950. Camps du nord de l'Ontario Père et oncles dans les années 1940 au Témiscouata
5	S.N.	Femme 90 ans Saint-Juste-du- Lac	Cuisinière (à 18-19 ans)	Sur le site, parc national	Années 1940. Camp de la Terre-à-Fer et de la Vieille- Écluse

Tableau 19.—Profil des individus ayant travaillé dans les camps forestiers interviewés

Les cinq entrevues se sont déroulées de manière très organique et informelle, afin de mettre les personnes à l'aise de les amener à partager leurs précieux souvenirs avec une étrangère. De différentes longueur et pertinence, ces témoignages ont fourni une vaste gamme d'information. Les conversations digressaient parfois vers des sujets moins pertinents, les réponses aux questions n'étaient pas toujours claires, et certaines phrases se trouvaient parfois interrompues sans être terminées. Comme les entrevues étaient enregistrées sur une tablette électronique, les transcriptions ont fait l'objet d'une analyse plus approfondie. Pour une meilleure lecture du contenu de ces transcriptions, j'ai alors coupé certaines parties de l'entrevue qui se situaient en dehors des sujets pertinents de l'analyse (par exemple, des anecdotes de voisinage, la télévision, les ennuis de santé, etc.). Malgré ces contraintes, les personnes rencontrées ont toutes livré des témoignages authentiques et précieux, tant sur la vie et le travail dans les camps forestiers que sur le contexte historique de l'époque au Témiscouata. Finalement, j'ai cumulé plusieurs heures d'enregistrement que j'ai retranscrites, en portant une attention particulière à reproduire les hésitations, les erreurs de grammaire, les anciens anglicismes et autres prononciations familières propres à la manière dont ces personnes s'expriment au quotidien. Les verbatims ont alors fait l'objet d'une analyse thématique et de discours de base selon les méthodes courantes en sciences sociales.

6.5.1 Analyse semi-qualitative de contenu thématique

Une analyse thématique permet d'examiner systématiquement le contenu des transcriptions d'entrevue en les découpant en segments pertinents nommés unités d'analyse. Cette méthode cherche à générer des catégories d'information pour au final, faire ressortir des thèmes conceptuels dominants sous-jacents dans le texte (Allard-Poesi 2003 ; DeSantis et Ugarriza 2000 ; Saldaña 2016). Ces segments correspondent habituellement à un groupe de mots, une ou plusieurs phrases, prenant la forme d'un bref commentaire ou d'une anecdote en lien avec un sujet choisi par la personne. Le processus de « codage » constitue une première étape de base à l'analyse qui vise à déconstruire, puis reconstruire un texte afin d'en faire ressortir les attributs évocateurs (Saldaña 2016 : 3). J'ai effectué ce processus de découpage et de codage pour les cinq transcriptions d'entrevue. À la suite d'une première lecture des textes, j'ai identifié cinq thèmes généraux auxquels j'ai attribué un code de couleur pour aider à en repérer les segments. Ces thèmes comprennent chacun plusieurs sous-catégories qui représentent divers sujets précis abordés par l'interlocuteur (tableau 20).

Je mentionne qu'une même intervention du locuteur peut être découpée en plusieurs catégories selon le type d'information en question. Enfin, j'ai calculé la fréquence d'apparition de ces segments en fonction de chaque thème (Figure 49). En calculant et en comparant la fréquence de certains thèmes mentionnés, il est possible d'établir les sujets ayant de l'importance pour les locuteurs et ultimement d'améliorer notre compréhension de la réalité vécue dans les camps forestiers.

Thèmes	Code	Sujets abordés
A : Biographie et histoire familiale	Bleu	Vie domestique, famille, enfance, travail du père, vie professionnelle, repères de temps.
B : Histoire locale et industrie forestière	Orange	Description des activités forestières, histoires du village, mode de vie, contexte historique.
C : Travail forestier (bûcheron, draveur, cuisinier)	Gris	Outils, tâches, coupe du bois, flottage du bois, salaire, horaire de travail, transport, chevaux, accidents, conditions travail, noms de camps.
D : Vie quotidienne au camp	Jaune	Bâtiments, alimentation, gestion des déchets, santé et hygiène, alcool et tabac, culture matérielle, loisirs, communauté, règles, conflits, femmes, relations avec les patrons.

Tableau 20.–Thèmes utilisés dans la catégorisation des entrevues

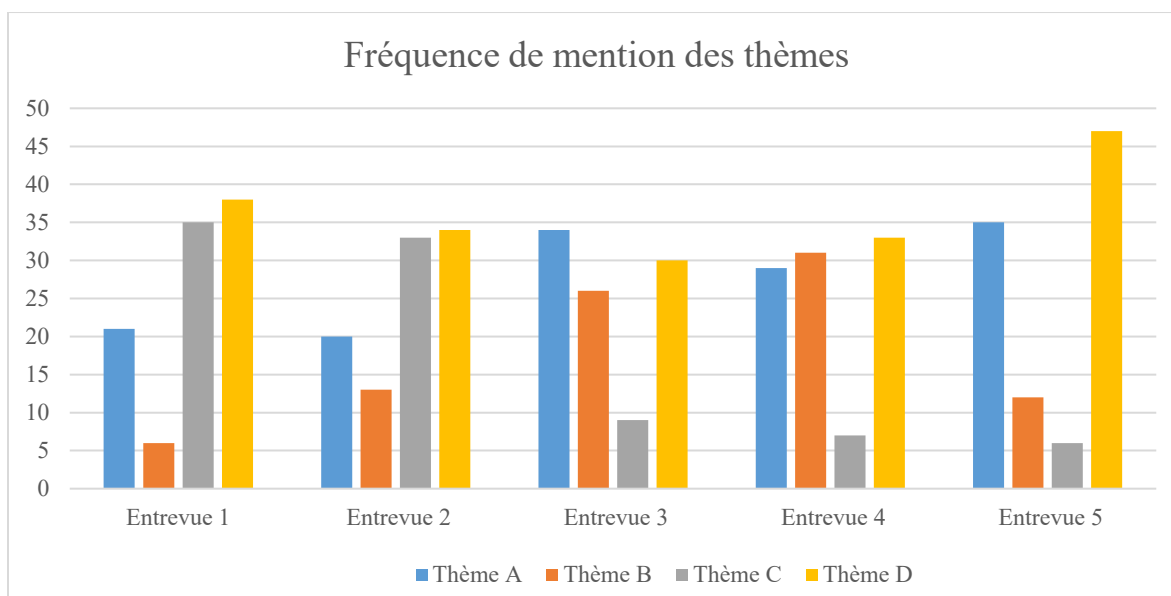


Figure 49.–Fréquence de mention des thèmes pour chaque entrevue

Le thème A regroupe la biographie de l'individu interviewé. Cette catégorie a été créée pour inclure toutes les références spécifiques à la vie personnelle et familiale de la personne, et comprend toutes les informations et anecdotes relatives à l'enfance, la vie de famille, la vie à la maison et les différentes étapes de leur vie (mariage, enfants, etc.). Plusieurs anecdotes abordent les souvenirs rattachés au père, comme le témoignage poignant de cet ancien bûcheron qui raconte les circonstances de la mort de son père sur le chantier :

Le bouleau, c'est là que mon père s'est fait tuer. Le bouleau gros de même, et puis il en avait qui était sec, ... ça faisait un mois qu'on bûchait, puis il en a bûché un, puis il a accroché un qui était pourri, il était long de même puis gros de même, puis ça l'a frappé, pis il est mort tout suite [moment de silence]. Ah oui il a été écrasé tout suite par le bois, il avait 52 ans. C'était pas vieux. 52 ans ... moi j'ai bûché jusqu'à arrivé 70 (M.L.).

Cette anecdote intime concernant son père traduit les dangers bien réels rattachés au métier de bûcheron. En général, pour ce thème, les individus empruntent un ton plus personnel ou anecdotique, et traduisent le passé en relation à leur propre parcours de vie. L'individu est ainsi un acteur dynamique qui s'insère dans le contexte historique et raconte en ses mots son propre vécu. En regardant la fréquence d'apparition entre les différents individus, nous remarquons une forte proportion de ce thème dans les entrevues 3, 4 et 5, correspondant aux témoignages de cuisinier et cuisinières. Environ 30 % de leurs interventions étaient dirigés envers leurs propres vies, sans référence à leur période dans les camps forestiers. Inversement, cette catégorie est moins représentée chez les deux bûcherons de carrière (entrevues 1 et 2) qui demeurent plus discrets quant aux détails de leur vie personnelle. Ces hommes ont préféré se concentrer sur leur travail et les aspects de la vie de chantier. Cette observation peut traduire la mentalité et la personnalité de ces bûcherons qui préfèrent aborder les sujets plus neutres et informatifs que de parler de leur propre vie.

Le thème B représente l'histoire locale et l'industrie forestière. Ce thème a été créé pour représenter le type d'information associé au contexte historique dans lequel la personne se limite à un rôle d'observateur, à la place d'acteur des événements. L'emploi du « ils » est préféré au pronom « je » dans ce contexte. Ce thème comprend les anecdotes liées aux gens du village, les observations faites sur l'époque en général et sur le mode vie de la population. La majorité des interventions concernent les activités associées à l'industrie forestière, c'est-à-dire des informations générales

que les anciens travailleurs forestiers détiennent concernant les opérations de la compagnie sans nécessairement y avoir pris part par exemple :

Mais comme l'autre bord de l'écluse de la Touladi, y'avait quatre camps. Y'avait un camp c'était là qu'ils faisaient la cuisine, y'avait un camp pour les gars qui restaient là, pis après ça y'avait un autre camp pour les *ti-boss*, les commis tout ça [...] (J.-E.D.).

Ce type d'intervention peut s'avérer utile pour la localisation et la documentation des autres sites forestiers potentiels de la région. Ces informations contextuelles peuvent très bien combler certaines lacunes dans les connaissances historiques. Plusieurs anecdotes concernaient également les histoires de contrebande d'alcool de la région, qui fait partie intégrante de l'imaginaire collectif local, comme nous l'avons mentionné dans le chapitre précédent. À l'aide des résultats, j'observe que cette catégorie est plus souvent abordée dans les entrevues 3 et 4. Ces personnes apparaissent comme de bons communicateurs désirant partager les récits et les histoires de leur région en plus de faire part de détails concernant leur travail dans les chantiers.

Le thème C touche le sujet du travail, des opérations forestières et des tâches qu'ils devaient accomplir en tant que bûcheron, draveur ou cuisinier. Dans ce contexte, les interventions se font au « je » et les personnes prennent pleinement part aux actions, gestes et activités décrites. J'ai remarqué l'emploi d'un ton plus informatif et descriptif lorsque les personnes interviewées discutaient de la nature de leurs travaux quotidiens.

Les camps, on coupait à un mille tout le tour [...] Un mille c'est 5800 pieds, un mille c'est 1,4 km. On bûchait tous les gros au travers de ça, s'il y avait trois billots de bois de 16 pieds. Une pitoune c'était 4 pieds 2 pouces, puis ils faisaient du 16 pieds 4 pouces. Parce qu'à la drave, quand ils mettaient du 16 pieds, ça avait usé ça, le bout il y avait toujours 4 pouces de plus qu'on coupait (B.P.).

Ce genre d'anecdotes est rempli d'informations techniques utiles aux chercheurs qui s'intéressent à cet aspect de la vie du bûcheron du milieu du XX^e siècle. Même si la présente étude ne porte pas précisément sur la nature du travail, l'existence de plusieurs sources à ce sujet m'a permis de remarquer que les personnes étaient plus à l'aise à l'idée de partager leurs connaissances spécifiques à ce sujet. Ce thème est particulièrement couvert dans les entrevues 1 et 2 (plus de 30 %) représentant les deux bûcherons de carrière. La proportion de ce thème contraste avec les

autres individus, particulièrement les femmes, qui sont moins amenées à décrire les détails des activités forestières du chantier.

Enfin, le thème D englobe tous les sujets associés à la vie quotidienne dans les camps forestiers. Ce thème comprend toutes les activités domestiques et ludiques pratiquées en dehors des heures de travail, et les autres informations relatives à l'organisation du chantier, la vie en communauté, la santé des travailleurs et les habitudes de consommation. La prochaine citation d'un des anciens bûcherons aborde le sujet du traitement contre les poux et de l'aménagement disponible pour le nettoyage :

Moi j'ai jamais eu de poux dans les camps. J'ai emporté de l'huile de cèdre, en mettais sur mon linge, jamais eu de poux. Il y en avait plein qui en avait, ils avaient rien qu'à en mettre ! Les vieux camps, il y avait une grosse baratte pour faire chauffer l'eau, il y avait un tube pour passer là-dedans ... c'était plein d'eau, c'est ça qui chauffait (M.L.).

Les sujets de la vie quotidienne forment un thème prédominant dans le discours de quatre des cinq personnes interviewées. Dans certains cas, ce thème couvre de 30 à 47 % de l'entrevue. Ce résultat n'apparaît en rien surprenant dans la mesure où la vie dans les camps forestiers impliquait des habitudes, gestes et pratiques qui traduisent une expérience marquante pour les individus. Une grande quantité d'informations et d'anecdotes émergent particulièrement autour des sujets de l'alimentation, la consommation d'alcool, la gestion des déchets ou l'environnement matériel et physique du camp, et a servi de renseignements utiles à la recherche. Certes, ces sujets suivent l'orientation des questions prédéfinies, mais l'interlocuteur reste ensuite libre d'approfondir ou de réorienter la conversation.

J'ai noté un réel enthousiasme de la part des témoins interviewés à se souvenir des petits détails du quotidien de leur jeunesse qu'ils n'ont pas souvent la chance de partager dans d'autres contextes de leur vie. La surreprésentation de cette catégorie et le détail des souvenirs témoignent du caractère unique de la vie quotidienne dans les camps forestiers par rapport à la vie villageoise et agricole. L'analyse thématique des transcriptions d'entrevue a d'abord permis de faire ressortir les sujets d'importance pour les personnes interviewées. Ces sujets reviennent de manière récurrente dans leur discours, mais à différents degrés. Certains se limitent aux informations factuelles et aux descriptions des activités et tâches accomplies (entrevues 1 et 2), tandis que

d'autres offrent plus de détails sur leur vie personnelle et sur le contexte historique (entrevues 3, 4 et 5).

Finalement, je trouve important de souligner que certains témoignages entraînent parfois en contradiction entre eux, ou bien avec les données archéologiques. À titre d'exemple, tous n'entretenaient pas la même relation envers la consommation d'alcool ou avec l'utilisation de médicaments brevetés. Même si un phénomène est observable archéologiquement, les informations fournies par quelques témoins directs ne s'y arrimeront pas nécessairement, ce qui n'enlève rien à l'intérêt que nous devons leur porter. L'œil extérieur analytique du chercheur demeure ainsi indispensable pour décoder les messages fournis par la mémoire tantôt défaillante, tantôt sélective des acteurs d'événements passés.

6.5.2 Analyse du discours

Afin de pousser davantage la réflexion sur l'expérience vécue par les travailleurs dans les camps forestiers, je cherche à mettre en lumière le regard que portent aujourd'hui les anciens bûcherons quant à leur propre expérience et leur contexte de vie en général. Dans ce contexte, une analyse du discours demeure appropriée, permettant ainsi une relecture qualitative des témoignages. L'unité d'analyse se trouve être des mots ou des groupes de mots qui portent une signification particulière et permettent de conceptualiser l'essence du témoignage dans son ensemble, ou dans le non-dit des mots. À partir d'une lecture supplémentaire des transcriptions, j'ai tenté de faire ressortir tous les segments traduisant des attitudes, des réflexions, des opinions, ou tout autre commentaire subjectif qui renseignent sur la perspective de la personne témoin sur son propre passé. Les résultats se présentent sous forme de citations et de fragments de témoignage pour lesquels j'ai noté l'utilisation de mots particulièrement lourds de sens (tableau 21).

La première observation souligne l'apparition récurrente du mot « misère » ainsi que les expressions à connotation similaire comme « c'était dur » ou « c'était pas facile ». À première vue, ces expressions reflètent une émotion négative envers le passé et renvoient à une situation malheureuse et à des conditions de vie difficiles. Considérant le contexte historique auquel les individus font référence, autrement dit la vie en forêt et la vie agricole, nous pouvons interpréter l'emploi de ces mots comme une façon simple de déplorer l'état de précarité dans lequel ils subsistaient.

Ces mots restent employés de manière très candide pour résumer une expérience qui devait être beaucoup plus complexe. De multiples contraintes devaient limiter les choix d'actions et les perspectives d'avenir des individus à l'époque : la dépendance envers un employeur, le contrôle de l'Église catholique, l'insécurité financière, l'accès limité à l'éducation et à l'information, l'éloignement géographique, ou la rigidité des codes sociaux, pour n'en nommer que quelques-uns. Ces commentaires cherchent particulièrement à souligner le contraste entre le mode vie passé et présent. Plusieurs demeurent fascinés par la vie aisée que mènent les nouvelles générations aujourd'hui, nées dans le confort, en comparaison à leur propre jeunesse marquée par les restrictions matérielles, religieuses et sociales.

Sujet	Citation
Attitude générale concernant l'époque	Oui, je m'en rappelle, c'est des bons souvenirs. Mais dans ce temps-là c'était dur. [...] J'ai commencé jeune (M.L.).
	La misère était là, mais c'était pas la misère, c'était dans le temps. Aujourd'hui on raconte ce qu'on a vu, mais c'est pas tous les jeunes qui vont le prendre [comprendre] (M.B.).
	Nous autres on vivait pas pour l'avenir (S.N.).
	La vie était dure dans ce temps-là (S.N.).
Attitude envers le travail et l'autorité	J'ai jamais eu de misère avec les boss ... je faisais mon ouvrage ça finissait là. Des fois on disait : lui il fait son ouvrage, il s'occupe pas de personne, il est tranquille, j'étais dans mon coin (M.L.).
	N'importe où, fallait que tu travailles puis on était bien. Quand tu faisais de la bonne ouvrage, t'étais pas <i>bâdré</i> [dérangé]. J'ai jamais été chialeux, jamais. Je faisais de la bonne ouvrage [...] J'avais pas de trouble jamais (B.P.).
À propos du métier de bûcheron	La misère ! Je dirais pas ça de la misère ... c'était du travail, c'était dur, mais c'était pas plus dur qu'avec une scie mécanique [...] (B.P.).
	C'était dur dans ce temps-là, <i>asteur</i> [aujourd'hui] c'est beau ! Bûcher au sciote pis à la hache ... le monde y'ont travaillé. Les premiers mon homme, ça a travaillé beaucoup beaucoup beaucoup [...] (J.-H.D.).
À propos des conditions de vie de chantier	Ils attrapaient de la misère des fois, j'te dis qu'ils avaient des tempêtes en hiver qu'on a pas aujourd'hui. Eux-autres c'était pas des peureux (M.B.).
	[...] là j'ai vu c'était quoi pas d'électricité, pas d'eau, pas rien dans les camps. Ah la misère...j'étais jeune, j'aimais ça parce que j'étais jeune [...] ma petite fille, je pourrai pas dire que j'ai pas eu de misère [rire] (M.B.).

Tableau 21.–Citations tirées des entrevues pour l'analyse du discours

Sur un deuxième niveau d'interprétation, je note qu'une connotation romantique peut parfois infiltrer le discours. Nous pouvons parfois discerner le ton nostalgique et fier qui assigne un caractère attrayant à l'expérience du passé. Les mots ou expressions employés tels que « bons souvenirs », « j'étais jeune, j'aimais ça », « c'était pas des peureux », « c'était le bon temps » ramènent à la légèreté et au romantisme de la jeunesse. Les gens semblent valoriser certaines qualités et valeurs qui entretiennent l'image du bûcheron, dont la force physique, le courage et la résilience, mais aussi la loyauté envers ses employeurs. En effet, quelques mentions ont été faites du caractère tranquille, voire docile, des travailleurs. Les témoignages des deux bûcherons (entrevues 1 et 2) confirment que le fait de ne pas faire de vagues, de ne pas se plaindre et d'être reconnaissant envers ses patrons. L'accès à une lecture critique sur leurs conditions de travail et de vie reste néanmoins difficile. Aucun commentaire négatif n'a été formulé par rapport aux inégalités vécues, aux relations conflictuelles, ou toute autre frustration. En réalité, les travailleurs n'avaient que très peu d'options et de mettre en péril leur sécurité d'emploi en soulevant leurs préoccupations et mécontentements n'était pas envisageable. À l'aide de ces récits anecdotiques, j'ai pu relever les mêmes propos contradictoires parmi les témoignages, c'est-à-dire ceux qui dénonçaient la précarité de leur mode de vie tout en exprimant une certaine fierté et reconnaissance d'avoir vécu leur jeunesse dans cette période « plus simple ». En effet, avec le poids des années et la nostalgie de la jeunesse, les expériences positives restent, tandis que les traumatismes et frustrations du passé demeurent dans le non-dit.

À la suite de cette lecture analytique des témoignages, la formulation de généralisations sur la vie dans les camps forestiers du Témiscouata au milieu du XX^e siècle peut être délicat. Ces entrevues représentent l'expérience individuelle, qui peut différer en fonction des conditions personnelles, du genre ou de l'occupation de l'individu. Ces témoignages ouvrent une fenêtre unique sur les gestes, les routines de vie et les mentalités de l'époque, qui peut parfois être difficilement atteignable par l'archéologie ou l'histoire.

6.5.3 Discussion sur l'enquête orale et la mémoire

Parmi l'éventail de méthodes à la disposition des archéologues, l'enquête orale représente une avenue prometteuse, et pourtant si peu utilisée. Dans ce cas, réaliser ces entretiens m'a permis d'approfondir certains aspects de la vie des travailleurs qui n'étaient pas visibles

archéologiquement. Ces témoignages m'ont apporté des exemples concrets d'utilisation des artefacts et de structures retrouvées sur les sites, et m'ont fourni une mine d'informations contextuelles pour entourer les données archéologiques. Rouverol (2000 : 76) rappelle que les résultats de ces entrevues représentent l'expérience unique de chacun et la reconstitution d'une seule version commune de l'histoire. Chaque témoignage a offert un point de vue unique à l'échelle humaine de la vie dans les camps forestiers au Témiscouata reste difficile. Ces témoignages contribuent non seulement à mieux saisir les activités quotidiennes qui se sont déroulées en ces lieux, mais également à mettre un visage sur les gens les ayant habités.

Le contexte particulier d'une entrevue personnalisée entre un archéologue et des témoins directs du passé offre un terrain fertile à la réactivation de la mémoire et à sa transmission. La dynamique d'une conversation animée par des questions précises encourage l'expression des souvenirs parfois restés enfouis pendant des décennies. Cette relation intime et directe avec les membres de la communauté locale constitue une richesse pour tout projet d'archéologie publique. Cette notion renvoie au principe de reconnaissance des savoirs et des expériences accumulées par les aînés qui détiennent une partie importante de la mémoire locale.

La lecture des récits dans leur ensemble permet de dresser quelques conclusions générales du phénomène de la construction de la mémoire. Ces considérations sur la mémoire individuelle peuvent s'avérer utiles dans le cadre d'un projet d'archéologie publique du passé récent. La première conclusion implique que la mémoire se construit dans l'expérience personnelle de l'histoire. Les individus se rappellent des faits historiques par la lentille de leur propre existence et fil de vie. Les témoignages recèlent donc d'informations historiques précieuses dans la mesure où elles sont intégrées à l'histoire de vie d'un individu qui possède ses propres marqueurs de temps. La deuxième conclusion implique que notre mémoire soit marquée par les lieux, les gens et les choses constituant notre environnement ; les souvenirs émergent de la reconstitution d'un entourage humain et matériel qui a façonné notre passé ; les témoignages sont construits autour de personnages, d'objets ou d'endroits précis qui font revivre les événements historiques. La troisième conclusion suggère que la mémoire se conserve dans les tâches quotidiennes, dans la répétition de gestes. Une description détaillée d'activités ou de pratiques apparaît plus facile à obtenir si ces habitudes sont déjà intégrées à la routine de vie des individus. La documentation de ces souvenirs, quoiqu'ordinaires, peut contribuer à la compréhension globale d'un phénomène historique. Pour

finir, la quatrième conclusion rappelle que la mémoire se construit autour de contrastes entre les pratiques et croyances anciennes et celles d'aujourd'hui. Le fait de plonger dans ses souvenirs permet de jeter un regard extérieur et actuel sur son propre passé. Un tel contraste entre le passé et le présent était particulièrement notable dans les conversations touchant la technologie, l'alimentation, le confort ou la religion.

6.6 Résultats de l'atelier-conférence

Un des principes de base en archéologie publique consiste à bien tenir informée la communauté de l'avancement du projet et des résultats de la recherche. Dans cette optique, je suis retournée dans la communauté au printemps 2017 afin de présenter les résultats préliminaires des découvertes réalisées lors des travaux de terrain précédents. La formule privilégiée pour ce type de présentation est l'atelier-conférence, qui implique une nature beaucoup plus participative et ouverte qu'une conférence traditionnelle. Cet atelier a grandement été inspiré par le projet de Gadsby et Chidester (2007) qui traite du patrimoine ouvrier des communautés urbaines de Baltimore. Je partage des objectifs similaires par rapport au désir de rassembler la communauté, et de discuter de l'histoire ouvrière locale et de la transformation des conditions de vie.

En partenariat avec la Société d'Histoire et d'Archéologie du Témiscouata, nous avons invité spécifiquement les résidents du secteur à participer à cet atelier mis sur pied dans un lieu historique central pour la communauté, le Fort Ingall à Cabano. Pas moins de trente personnes se sont présentées, démontrant le fort engouement pour une activité culturelle dans la région. La société d'histoire avait également invité une jeune artiste locale à venir lire un texte littéraire sur le thème forestier et son propre héritage familial. Le ton était donc à la célébration de la culture forestière régionale et permettait à l'auditoire de revisiter son propre passé. Ma présentation était donc construite autour de deux objectifs : d'une part de révéler publiquement, pour la première fois, les résultats des interventions archéologiques de l'année précédente et, d'autre part, de recueillir les interprétations du public sur les artefacts et les connaissances acquises en lien avec l'histoire locale et les camps forestiers. La présentation s'est conclue avec des discussions informelles autour d'artefacts disposés sur une table que les membres de l'auditoire pouvaient manipuler et commenter.

Au total, plus d'une soixantaine interventions ont été collectées auprès du public, le plus souvent en réponse à une question que je leur posais. En utilisant le même système de classement que l'activité de fouilles publiques, j'ai séparé l'ensemble des interventions du public en trois catégories (Figure 50).

POURCENTAGE DE CHAQUE CATÉGORIE

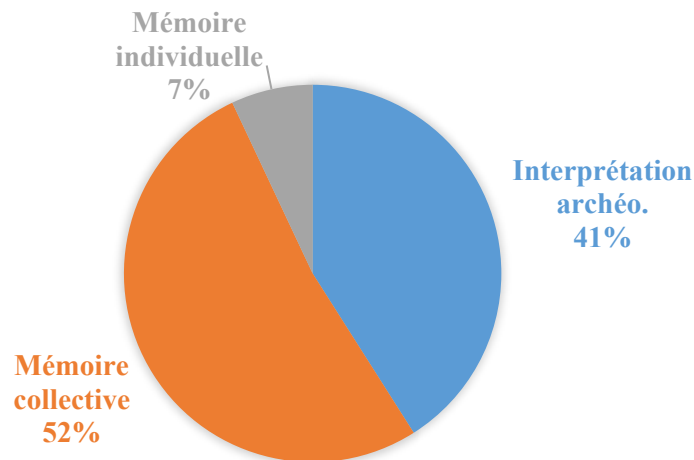


Figure 50.– Graphique représentant le pourcentage de chaque catégorie d'intervention pendant l'atelier-conférence

Selon le graphique, nous pouvons observer que la majorité des informations fournies par le public provient de la mémoire collective (52%), c'est-à-dire des connaissances générales provenant de la tradition locale et retransmise oralement entre les générations et la communauté. Voici un exemple d'intervention lors d'une discussion en lien avec les bouteilles d'alcool retrouvées sur le site :

Dans le temps de la prohibition, les gars amenaient de la boisson dans des bouteilles vides de ketchup, de toutes sortes d'affaires de même, pis là y'amenaient leur 10 onces leur 26 onces [...]. C'est sûr qu'on pouvait pas amener beaucoup de bouteilles de boisson au camp sans que ça paraisse, ça s'apportait bien dans une bouteille de remède (Membre de l'auditoire).

Cette citation vient appuyer l'hypothèse selon laquelle les travailleurs des chantiers apportaient leur propre alcool dans toutes sortes de bouteilles réutilisées et s'ajoute à l'ensemble des histoires locales se rapportant à la vente d'alcool illégale au Témiscouata. Les interventions

entrant dans cette catégorie ont contribué au riche corpus de connaissances locales qui n'a pas été consigné et qui ne peut être révélé qu'en discutant avec la communauté. Ensuite, 41% des interventions font partie de la catégorie interprétations archéologiques, incluant des commentaires sur les artefacts et autres structures retrouvées lors des interventions archéologiques. Discutant des fosses retrouvées dans le dépotoir du site de la Vieille-Écluse, un membre de l'auditoire a apporté une hypothèse pour expliquer leur présence et leur nombre : « [les trous] c'est des toilettes qui se déplacent, mais lorsqu'ils quittent le camp ils vont jeter toutes les choses dedans la toilette qui reste. La toilette a pu se déplacer plusieurs fois, quand elle se remplit, elle se déplace, et avec la matière organique ça s'enfonce avec le temps. ». Dans ce cas précis, la communauté a réussi à valider l'interprétation que j'avais moi-même sur la fonction et la nature de ces fosses.

Enfin, les membres du public ont également fourni quelques informations associées à leur mémoire personnelle (7%), c'est-à-dire tirée de leurs propres souvenirs et histoires familiales. Souvent, les personnes rapportent les dires d'un membre direct de la famille qui a vécu dans les camps, nous permettant de retracer la source originale des informations transmises :

Mon père était cuisinier dans le camp ici à tête du lac pour la compagnie Fraser, c'est comme tu dis, y'allaient chercher la viande à Squatec au dépôt, y'avaient des bœufs au complet, y mettaient ça dans la *shed*, en gros quartiers (Membre de l'auditoire).

Cette citation offre des informations utiles se rattachant aux modes d'approvisionnement des camps en viande locale et vient appuyer notre interprétation concernant l'origine des ossements d'animaux retrouvés dans la fosse à déchets du site de la Vieille-Écluse. Dans ce contexte d'atelier-conférence, la discussion se déroule donc à double sens. La présentation des découvertes archéologiques par l'archéologue aide à orienter les sujets de discussion, puis le public est libre d'intervenir et de compléter avec ses propres connaissances en lien avec le passé discuté, comme démontré dans les exemples cités plus haut.

6.6.1 Discussion sur l'atelier-conférence

Les effets générés par l'organisation d'une telle activité de diffusion dans le cadre d'un projet d'archéologie publique demeurent multiples et indissociables du concept de mémoire. La présentation d'images d'artefacts et d'une collection accessible sur place a contribué à raviver la mémoire collective et individuelle des gens. La mise en contact, physique ou visuelle, avec l'objet

archéologique a encouragé la transmission des connaissances et la documentation de l'histoire locale. J'ai noté que le type d'information révélé n'était pas nécessairement accessible par les livres et l'éducation conventionnelle, mais plutôt le fruit d'une transmission orale entre les membres d'une même famille ou de la communauté.

De plus, la nature de l'événement crée une occasion pour les membres de la communauté de se rassembler et de partager des histoires à travers un vécu commun. Ce contexte social dans lequel le patrimoine local fait l'objet de discussions entre plusieurs générations nourrit le sentiment d'appartenance à la communauté. Enfin, un autre point intéressant ressort de ce type d'activité avec l'interaction dynamique entre l'archéologue et les membres de la communauté locale. En effet, le processus de transmission des connaissances n'est pas unidirectionnel, dans le sens où seulement l'expert communique l'information acquise à un auditoire passif. Au contraire, un échange réciproque s'instaure où l'auditoire agit en tant qu'expert de sa propre histoire et peut s'exprimer ou confronter ses propres interprétations sur les faits historiques et les objets archéologiques. Un dialogue constructif en résulte ravivant une mémoire autour d'une expérience de vie partagée. La communauté fait ainsi partie d'un réseau étendu de distribution et de construction d'une mémoire collective qui se réaffirme dans un tel contexte social.

Finalement, je tiens à rappeler l'importance de diversifier les initiatives de participation dans le cadre d'un projet d'archéologie publique. En effet, la fouille archéologique n'a pas besoin de se retrouver au premier plan d'un projet pour que celui-ci soit considéré comme pertinent à la communauté. Le succès de cet atelier démontre que les événements communautaires sociaux se présentent également comme des contextes aussi dynamiques pour activer la mémoire et pour engager la communauté dans la documentation du passé.

6.7 Bilan

La partie suivante vise à faire une rétrospective de l'ensemble du volet public de la thèse. Je rappelle que l'objectif premier était d'explorer le champ de la réactivation de la mémoire grâce à l'expérience archéologique. En fait, la démarche consiste à accéder à la mémoire et aux savoirs de la communauté entourant l'histoire des camps forestiers et d'évaluer de quelle manière ces informations ont contribué à la recherche archéologique.

À partir de méthodes ethnographiques, comme l'observation participante et l'enquête orale, j'ai pu cumuler un ensemble de données sur la participation et la contribution du public à la recherche archéologique. Dans ce contexte, les méthodes ethnographiques deviennent des outils incontournables pour appliquer les principes théoriques d'une archéologie publique pertinente (Potter 1998 : 35). En tant que chercheuse extérieure à la communauté, j'ai tenté de construire des rapports humains autour du partage réciproque d'information, comme le propose Pyburn : « *Ethnographic knowledge is the result of sharing information rather than simply extracting it from a community to which the ethnographer does not belong* » (Pyburn 2009: 174). Dans ce cas, l'utilisation de méthodes ethnographiques visait à valoriser les connaissances de la communauté, plutôt que d'imposer les miennes. Je suis d'avis que les données orales et ethnographiques recueillies lors des activités publiques montrent l'ampleur de leur signification lorsque conceptualisées dans le cadre de la mémoire collective. Le contact avec la population actuelle peut devenir une mine d'information en soi, puisque tout ce que tu vois, entends, lis ou même ressens constitue une donnée potentielle (Potter 1998 : 47).

Je me suis donc basée sur mes notes de terrain, mes enregistrements et mes transcriptions pour classer les informations en catégories pertinentes dans le cadre d'analyses qualitatives. Je tiens à faire ici un retour sur les observations générales et les principales conclusions faites à la lumière des résultats obtenus.

- 1) L'expérience archéologique incite les individus à puiser dans leurs souvenirs, leurs expériences vécues et leur mémoire créant un rapport intime avec le passé révélé.
- 2) Le contexte d'une fouille publique reste idéal pour la mise en scène et l'expression de la mémoire collective, offrant une plateforme de transmission des connaissances et de revitalisation de la mémoire en contexte social.
- 3) Si la communauté a démontré un intérêt limité envers la fouille archéologique, une plus grande importance a été portée à la discussion et à l'échange de connaissances.
- 4) La possibilité d'offrir une activité inclusive à tous demeure complexe. Savoir adapter les stratégies participatives selon le type de public et le groupe d'âge ciblés reste donc essentiel.

- 5) Les membres des communautés locales et descendantes possèdent un vaste répertoire de connaissances sur l'histoire régionale, le folklore et le territoire. Les données archéologiques sont ainsi complétées par des informations sur le contexte historique non disponible dans la documentation écrite.
- 6) Les entretiens oraux avec des témoins directs ouvrent une fenêtre unique sur l'expérience, les habitudes et les comportements passés d'un individu. Malgré le caractère très personnel de chaque expérience, des similitudes et des récurrences s'observent entre les différentes personnes interviewées permettant de mieux appréhender le passé vécu.
- 7) En utilisant les données issues de la mémoire collective et de l'histoire orale, une attention particulière doit toutefois être portée aux biais inhérents à la mémoire afin de ne pas tomber dans le piège des généralisations.
- 8) La communauté entretient une relation paradoxale envers son passé forestier : d'un côté, un sentiment de fierté et de respect et envers la résilience des gens de l'époque perdue, tandis que de l'autre côté, je dénote une attitude dénonciatrice envers les conditions contraignantes associées à la vie d'un travailleur forestier qui ne seraient plus acceptées aujourd'hui.

Rappelons que la mémoire collective fait référence à un ensemble d'histoires, de connaissances, de comportements et de valeurs transmises oralement entre les générations se retrouvant souvent en marge de l'histoire nationale dominante. Dans ce contexte, toutes les réactions, histoires et informations partagées par le public représentent concrètement une partie de cette mémoire collective qui se retrouve en premier lieu « réactivée » par le contact archéologique, puis, en deuxième lieu, « renouvelée » par sa retransmission en contexte social.

Isherwood (2013 : 88) nous rappelle que, mis à part les vestiges matériels, c'est l'engagement des gens et la réponse du public qui déterminent l'importance et la signification des sites. Au terme de la réalisation de ce projet, j'en arrive à la conclusion que l'archéologie publique offre une « expérience de la mémoire ». Cette expérience se vit par l'entremise du contact entre les gens et les artefacts, du contact direct avec le sol lors de la fouille, de la découverte d'artefacts, de la simple présence sur les lieux du passé, de la rencontre avec une archéologue, ou des conversations partagées entre des individus rassemblés. L'archéologie publique offre donc à la communauté un

accès tangible à la vie quotidienne des travailleurs forestiers, et permet de renouer avec l'histoire des générations qui ont précédé. Je soutiens que par sa capacité à réactiver les mémoires et par sa matérialité, l'archéologie publique bénéficie d'un solide potentiel de recherche.

Chapitre 7 – Bilan critique et perspectives en archéologie publique

Depuis l'arrivée de l'archéologie publique sur la scène universitaire et professionnelle, d'innombrables projets ont permis aux communautés locales et descendantes de prendre part à l'archéologie. Ce vaste corpus d'études de cas offre d'importants modèles de référence théorique et méthodologique. En examinant cette large bibliographie en archéologie publique, nous pouvons remarquer une hausse significative de publications au courant des dix dernières années. Cette période prolifique semble correspondre à l'adoption d'un discours plus réaliste et critique envers les approches dites publiques et communautaires (Almansa Sánchez 2018 ; Carman 2011 ; Dawdy 2009 ; Isherwood 2012 ; La Salle 2010 ; La Salle et Hutchings 2016). Nous y voyons une évolution dans la pensée des chercheurs qui ont su remettre en question les visées de l'archéologie publique et sa tendance à ne présenter que les histoires à succès. Déjà, en 2004, Nick Merriman se doutait de certains problèmes liés à la façon dont les projets d'archéologie publique étaient présentés : « *it can overbalance into an uncritical celebration of all public engagement with archaeology, no matter what its content or political orientation may be* » (Merriman 2004: 7). Pour que les connaissances en archéologie publique servent de référence aux futures recherches, les chercheurs doivent délaissier leurs habitudes de ne divulguer que les résultats positifs pour divulger les méthodes qui ont été moins concluantes. Exposer un portrait plus complet de l'archéologie publique devient de plus en plus pertinent autant que de partager les défis, les compromis et autres enjeux éthiques, afin que tous ces éléments soient discutés par l'ensemble de la communauté archéologique.

En dépit d'une documentation extensive sur l'archéologie publique, force est de constater que la théorie demeure faible et la méthodologie plutôt fluide (Almansa Sánchez 2018 : 201). Le partage d'expériences entre chercheurs et professionnels permettra alors d'améliorer la cohérence méthodologique et conceptuelle de l'archéologie publique. Peter Gould (2016) représente l'un de ces chercheurs qui rappellent l'importance d'une méthodologie claire et rigoureuse, et propose la mise en place d'un système commun pour évaluer de manière quantitative les impacts des projets

d'archéologie publique. Sans ces bases communes, la comparaison et la reproduction entre les études resteront laborieuses.

Dans les prochaines pages, je propose de faire un retour critique sur le déroulement de mon propre projet d'archéologie publique et d'analyser, en rétrospective, quelles erreurs stratégiques, quels imprévus et quels obstacles systémiques ont affecté le plan initial. Je tiens tout de même à souligner les aspects positifs de ce projet afin de ne pas perdre de vue l'étendue du travail accompli. Je veux, en fin de compte, alimenter la discussion sur la place de l'archéologie publique dans la discipline, terminant avec quelques prédictions concernant les futures orientations de recherche.

7.1 Lacunes du projet et difficultés rencontrées

Un des premiers défis rencontrés a été de transposer la théorie de l'archéologie publique dans la pratique concrète. Au commencement de mon projet, j'ai d'abord entrepris une recension des écrits en archéologie publique dans le but d'assimiler les définitions, les concepts de base et les méthodologies. D'un point de vue théorique, ma recherche s'est grandement inspirée des travaux de Gadsby et Chidester (2007), González-Ruibal (2007), Little (2002), Lyons (2013), McDavid (2004) et Potter (1994). J'ai considéré cette étape comme primordiale afin d'établir mes propres objectifs de recherches et de construire une méthodologie de travail solide, notamment en vue de proposer mon projet aux organismes subventionnaires. Malgré ce cadre théorique défini, satisfaire aux standards et aux modèles préconisés par les penseurs s'est avéré beaucoup plus complexe que prévu.

Dans la réalité, il s'est créé une discordance entre les objectifs initiaux, qui misaient sur l'engagement actif de la communauté, et les résultats finaux qui ont révélé une contribution plus effacée qu'espéré. Le projet a dû faire face à un éventail de contraintes, relatives au terrain ou à la communauté, qui doivent être pris en compte pour comprendre cette contribution plus limitée du public. Ces contraintes me poussaient alors à réévaluer les attentes et objectifs du projet, et à faire certains compromis. D'abord, notons que le projet se déroulait dans un milieu rural loin des grands centres, caractérisé par une faible densité démographique autour des sites étudiés. Sur place, la population n'a exprimé qu'un d'intérêt limité envers l'archéologie, en raison de sa méconnaissance de la discipline. De plus, rappelons que le parc national où se déroulait l'activité de fouilles recevait

encore un accueil mitigé de la part des citoyens. L'effet de cette perception négative du parc sur la participation au projet reste par contre difficile à évaluer.

Le plus grand obstacle rencontré a sans nul doute été le faible nombre de participants à l'activité centrale du projet de fouilles publiques. Pourtant, cette activité ressortait comme un élément populaire dans les études de cas que j'avais consultées. Quelques chercheurs ont toutefois exprimé une déception similaire devant le faible taux de participation et le degré de collaboration à leur projet (Gadsby et Chidester 2007 ; Griebel 2010). En cours de route, j'ai souvent dû me réorienter et réadapter mes méthodes afin d'épouser de manière plus réaliste et pertinente le contexte de la recherche. À titre d'exemple, pour remédier au faible taux de participation à l'activité de fouilles publiques, j'ai développé quelques pistes de solution pour conserver l'intérêt de la communauté :

- Promotion continue dans les médias locaux et présence active sur les réseaux sociaux.
- Flexibilité dans l'horaire de l'activité : ajuster les heures et les journées de fouilles selon la disponibilité des bénévoles.
- Permettre à ceux qui ont déjà participé de revenir sur le site et leur donner d'autres tâches à accomplir.
- M'engager envers le public autrement que par la fouille : par les conversations et les présentations.

Bien que l'activité même a été offerte gratuitement aux participants, ceux-ci devaient néanmoins déboursier les frais d'entrée au parc tel qu'entendu avec le directeur lors de la conception du projet. Nous pouvons alors penser que ce facteur ait pu freiner certains citoyens dans leur démarche, en plus de l'investissement de temps que représente le déplacement et la durée de l'activité. En rétrospective, il est facile de surestimer la motivation du public à s'engager volontairement dans un projet archéologique en se référant aux histoires à succès présentées dans les écrits. Pour l'archéologue passionnée, difficile d'imaginer que le désintérêt de la communauté, les contraintes de temps, d'argent, et les circonstances politiques puissent hypothéquer un projet justement mis en œuvre pour mettre en valeur le patrimoine archéologique de cette même communauté. Cette leçon peut être utile aux futurs chercheurs amenés à développer différentes stratégies d'engagement et à utiliser différents outils de promotion pour ensuite proposer une activité qui interpelle réellement la communauté.

En comparaison avec d'autres projets phares en archéologie communautaire, je reconnais que mon projet n'incarne pas vraiment le modèle idéal de collaboration, à la manière dont Colwell-Chanthaphonh et Ferguson l'entendent (2008a). En ce sens où que la communauté n'a pas été considérée et intégrée comme un partenaire égal dans toutes les phases du projet. En fait, la concrétisation du projet reste essentiellement le fruit d'une collaboration avec le parc national. Je reconnais cependant que certaines actions et décisions prises autrement auraient pu apporter un plus haut degré de collaboration avec la communauté. À titre d'exemple, lors de la partie préliminaire du projet, j'aurais pu inviter la communauté à participer à l'élaboration des objectifs de recherche par le biais d'une consultation publique ou par la création de comités composés de citoyens intéressés. Ce type de stratégie peut s'avérer utile pour prendre le pouls de la communauté, tout en conservant un regard critique afin de ne pas laisser le projet s'orienter vers une direction totalement opposée aux visées scientifiques du chercheur.

Cette autoévaluation renvoie à une discussion récurrente en archéologie publique, à savoir la transformation des rapports de pouvoir et la relation avec l'autorité scientifique. Force est de constater que ce projet n'aura rééquilibré que très partiellement les rapports de pouvoir existants. Je ne prétends pas avoir joué un rôle neutre en raison de ma place privilégiée d'archéologue et de chargée de projet. Cette autorité m'a conféré un grand poids décisionnel dans la façon dont les informations étaient manipulées et diffusées. Même en reconnaissant la communauté locale comme un « allié » capable de contribuer à la recherche, la structure du projet n'avait pas été édiflée de manière à intégrer la communauté comme un partenaire à part entière. En comparaison avec les recherches en contexte autochtone qui traînent un lourd passé colonial, l'archéologie de l'industrie forestière du Québec n'est pas confrontée aux mêmes rapports insidieux de forces oppressives. Il faut rester vigilant de ne pas faire éгалer toutes les formes d'oppressions et ne pas s'approprier la rhétorique de décolonisation dans tous les groupes qui ont subi de l'exploitation (Kelvin et Hodgetts 2020 : 4). Les communautés de bûcherons du début du siècle ont certainement été victimes des inégalités du système capitaliste, mais pas au même degré que le colonialisme et le racisme vécu par les Autochtones. Néanmoins, j'ai voulu m'assurer que d'aucune manière ce projet ne génère d'impact néfaste ni ne porte atteinte à la communauté ou à des groupes plus vulnérables. Heureusement, au cours de ce projet, je n'ai rencontré aucune résistance ni reçu de critique directe de la part des membres de la communauté. En réalité, j'ai remarqué que les gens préféraient appuyer la recherche d'une façon qui leur est propre, sans trop s'y investir personnellement.

Somme toute, malgré un certain malaise ressenti par rapport à ce maintien de pouvoir, j'ai pu développer une meilleure compréhension des dynamiques sociales en place, ce qui m'a ensuite permis d'ajuster mon discours en fonction de la communauté visée.

Enfin, une autre difficulté rencontrée consiste à faire perdurer les bienfaits du projet à long terme. Les écrits reviennent souvent sur l'importance d'encourager la relève locale au-delà du cadre ponctuel du projet. Malheureusement, j'ai dû me résoudre au fait que mon projet n'allait probablement pas survivre au-delà de mes propres initiatives de diffusion. Idéalement, je serais retournée plusieurs fois dans la communauté afin de présenter les résultats de la recherche dans divers milieux (écoles, maisons de retraite) et confectionner des ressources éducatives qui auraient aidé à faire perdurer le projet dans le temps. Malgré mes bonnes intentions et ma motivation personnelle, les contraintes de temps, d'argent et de l'échéancier du programme doctoral ont limité mes options. Je tiens tout de même à mettre en lumière les différents éléments qui ont fait de cette recherche une expérience positive et enrichissante pour ceux et celles qui s'y sont impliqués. Je propose d'énumérer les aspects les plus concluants et évocateurs de ce projet lui conférant une valeur certaine d'un point de vue scientifique et social.

7.2 Bilan positif et valeur du projet

Le premier point positif concerne la qualité des interactions et le caractère humain du projet. En travaillant à une petite échelle locale, j'ai pu développer une relation authentique avec la communauté et ainsi mieux saisir comment chaque individu pouvait s'insérer dans le projet. La qualité ou la valeur d'un projet ne se mesure pas seulement en termes quantitatifs, mais également dans la nature des interactions et des contributions parfois intangible (Simpson 2009b). Par le biais de discussions informelles, d'entretiens oraux, de fouilles publiques ou d'activités de diffusion, un dialogue constructif entre le public, le passé et l'archéologue s'est toujours créé. Nick Merriman (2004) fait valoir la nature très personnelle et contextuelle de l'archéologie publique. Il avance que cette approche reconnaît l'importance de l'agentivité, créant un espace où les individus ont l'occasion de se réapproprier, de réinterpréter la signification des ressources du passé à leur propre manière (Merriman 2004 : 7).

Un autre élément incontournable de ce bilan reste la réaction positive générée par les participants de l'activité de fouilles publiques. L'analyse de leurs différentes interventions durant

cette activité a confirmé l'engagement personnel, affectif et intellectuel qu'entraîne l'accès direct aux objets et sites archéologiques. Les participants se sont dits investis dans le déroulement des fouilles et ont demandé à poursuivre leur contribution au projet. Dans cette relation d'échange réciproque, où j'agissais en tant que médiatrice dans la construction de l'histoire locale et non en tant qu'experte, j'ai observé la plus grande ouverture envers l'archéologie. J'ai noté un certain sentiment de fierté à prendre part concrètement à la découverte du passé et à la préservation du patrimoine, un rôle qui sort de la vie quotidienne pour la plupart des gens.

De plus, je considère que les effets du projet se sont fait sentir bien au-delà du cercle de personnes qui ont directement participé aux activités. Le projet s'est également répercuté à l'échelle de la communauté et à l'échelle régionale. En vivant parmi la communauté, j'ai pu développer un large réseau de contacts et d'amis qui m'ont aidée à prendre le pouls de la population. Après avoir discuté avec des centaines de personnes de tous les horizons qui ont exprimé des opinions variées, je me suis réjouie de la perception positive de mon projet. Même si tous ne désiraient pas participer de manière active au projet, mon intérêt envers l'histoire locale et l'inclusion de la communauté a été particulièrement bien accueilli par la population. En réalité, le simple fait d'offrir le choix de participer envoie un message positif à la communauté. J'ai vécu plusieurs situations où des individus m'ont abordé et orienté dans mes recherches en m'offrant des informations ou des noms de personnes-ressources à contacter. Austin (2011 : 38) a également remarqué un changement dans l'attitude des gens voyant les efforts d'inclusion et de communication, même si ces derniers ne participent pas activement aux activités planifiées dans le cadre du projet. Cette situation nous renvoie à l'importance de la perception d'un projet et à l'accueil du chercheur dans la communauté.

Plusieurs auteurs ont discuté des bienfaits sociaux, intellectuels et économiques de l'archéologie pour le public (Henson 2012 ; Little 2002 ; Thomas 2014). Par contre, peu se sont attardés à définir la manière dont ce public contribue à l'archéologie. À partir des données publiques, j'ai mis au point une méthode d'analyse à partir de la catégorisation des différents propos tenus par les participants au cours des activités publiques. J'ai pu alors cerner la nature de cette contribution de la communauté à la recherche. Une telle méthode analytique montre l'intérêt scientifique de l'apport du public à l'interprétation archéologique, en prenant au sérieux les connaissances apportées. Il est ainsi possible de pousser la réflexion sur l'archéologie publique et sur le rapport d'échange réciproque d'informations entre l'archéologue et une communauté.

7.3 Retour sur ma vision de l'archéologie publique

Mon projet doctoral s'est échelonné sur six ans, au cours desquels j'ai eu à repenser et à réorienter plusieurs aspects de ma démarche, de mes objectifs et de mes méthodes d'analyse. Avec le temps, j'ai pu acquérir une compréhension plus profonde du contexte social et historique dans lequel s'insère la recherche et j'ai eu à réévaluer ma propre perspective sur l'approche de l'archéologie publique. Je reconnais avoir commencé le projet avec une vision quelque peu idéaliste de l'engagement communautaire, en plus d'avoir de hautes attentes quant à l'engouement local à participer aux fouilles publiques. Après avoir appris à jongler avec les divers obstacles inhérents au projet et adopté une position plus réaliste, je considère tout de même avoir réussi à générer des résultats porteurs de sens.

Dans le cadre de ce projet, j'ai cherché à adopter les principes de l'archéologie publique sans compromettre la qualité scientifique de la recherche ou la rigueur méthodologique du terrain. Pour ce faire, j'ai valorisé la posture de médiateur, qui met en valeur les savoirs de la communauté et facilite leur interaction avec le passé matériel. N'ayant jamais prétendu être une experte de l'histoire forestière régionale, j'ai préféré puiser dans la mémoire collective et écouter l'expérience vécue des habitants du Témiscouata qui possèdent déjà une riche base de connaissances à valoriser. De cette façon, je peux simplement rendre accessible le patrimoine archéologique à l'aide de mes ressources et de mes propres connaissances techniques. Don Henson (2014) utilise aussi l'image de l'archéologue agissant comme un médiateur entre le public et le patrimoine archéologique. Selon lui, la médiation signifie non seulement la communication des connaissances du passé, mais aussi l'intégration des gens du public dans le processus de découverte, d'interprétation et d'appropriation de ce passé (Henson 2014 : 124).

En rétrospective, je considère que toutes les différentes mesures, ou stratégies publiques utilisées dans le cadre de ce projet ont été complémentaires et ont chacun offert un angle d'approche différent. Je reconnais que certaines de ces stratégies ne se positionnaient pas au même niveau, certaines relevant davantage de la diffusion (atelier-conférence, présentations publiques, présence dans les médias), tandis que d'autres accordaient plus d'importance à l'intégration du savoir local et la participation active de la communauté (entrevues, fouilles publiques). Ceci étant dit, force est d'admettre que la fouille publique ne s'est pas avérée la composante la plus attirante pour la communauté. Cela m'a amené à conclure que le travail de terrain n'est pas nécessairement le type

d'implication qui est le plus recherché de la part du public. En outre, les méthodes non intrusives (prospection visuelle, entretiens oraux, animation in situ, ateliers, etc.) sont de plus en plus mises de l'avant comme méthode alternative de participation du public. De plus, il faut reconnaître qu'un simple décompte du nombre de bénévoles sur le site n'est pas un bon indicateur du succès d'un projet d'archéologie publique. Nous devons reconnaître et intégrer les différentes façons dont les individus décident d'interagir avec le patrimoine archéologique. La communauté peut tout autant contribuer à d'autres aspects de la recherche à la hauteur de ses connaissances et de ses expériences, tout en partageant la rigueur de la démarche scientifique. Dans le cas de cette présente recherche, les simples discussions informelles et autres interactions personnelles avec les membres de la communauté se sont avérées particulièrement bien reçues et ont fourni bon nombre d'information utile. Autrement dit, l'intervention d'acteurs extérieurs en dehors du contexte de la fouille vient ajouter une dimension tout aussi intéressante à la recherche.

Mon rapport à cette constatation a évolué en cours de projet. Je suis maintenant d'avis qu'un projet n'a pas besoin d'être totalement collaboratif pour avoir un effet positif sur la communauté ou pour se montrer pertinent. Si les théoriciens tendent à valoriser les modèles idéaux de recherche collaborative, au bout du compte, le chercheur doit évaluer le degré d'engagement communautaire approprié en fonction du contexte social. Les recherches respectueuses, éthiques et participatives peuvent en effet prendre plusieurs formes. Si les bonnes intentions ne suffisent pas toujours pour mettre en œuvre un projet réellement pertinent et porteur de sens pour la communauté, l'expérience montre que les initiatives d'inclusion sont toujours bien accueillies et constituent un premier pas dans la bonne direction. L'important demeure de détecter si un projet peut ou non porter préjudice à certains groupes, ou bien d'évaluer le risque d'accentuer l'exclusion de certains groupes déjà marginalisés.

7.4 Avenues futures pour l'archéologie publique

De plus en plus, les chercheurs se préoccupent du processus d'évaluation d'un projet communautaire (Guilfoyle et Hogg 2015 ; Nevell 2013 ; Oldham 2017 ; Perry 2019; Shakour et al. 2019; Simpson 2009b). Certains soulignent la difficulté à établir de manière claire et en termes simples si les projets atteignent leurs objectifs (Ellenberger et Richardson 2018). À son avis, Gould (2016) demeure sceptique quant aux résultats obtenus de recherches basées sur une seule étude de

cas et selon une méthodologie non reproductible. Ce dernier souligne l'importance de quantifier et de qualifier les impacts des projets communautaires à l'aide de « méta-analyses » permettant d'établir des standards pour la pratique. Gould prend l'exemple de « *Dig Manchester* », en Angleterre, une recherche qui s'est déroulée de 2003 à 2008 (Nevell 2013) comme une des premières tentatives de réflexion et d'évaluation post-terrain sur les résultats concrets d'un tel projet pour les résidents. Ce domaine de recherche est en pleine expansion et représente un terrain fertile pour aider à valider la pertinence de l'archéologie publique. L'établissement de modalités d'évaluation de projets collaboratifs représente néanmoins une orientation intéressante à explorer dans les prochaines années. Nous observons un grand besoin de colliger les données, de mesurer les succès et les échecs, et de partager les leçons apprises entre les différents acteurs en archéologie publique (chercheurs, organisations). Les spécificités géographiques et contextuelles rendent la création d'un modèle de référence méthodologique encore plus difficile. C'est pourquoi nous pouvons tout de même nous questionner sur la pertinence ou la faisabilité d'une telle entreprise de standardisation et de reproductibilité des projets communautaires. Il faudrait avant tout s'entendre sur les caractéristiques et les paramètres de base qui entreraient en compte dans un tel processus.

Je propose de clore cette étude avec quelques pistes de réflexion concernant l'avenir de l'archéologie publique. Si l'archéologie publique est une approche maintenant bien présente dans les universités et ne cesse de se développer dans les curriculums, plusieurs demeurent réticents à changer leurs façons de faire. Tandis que certains ne sont pas à l'aise ni même motivés à prendre ce rôle, d'autres ont su développer les compétences et expériences propres à cette spécialisation. Alors comment pouvons-nous préparer et former la nouvelle génération d'archéologues à s'engager dans cette voie et comment pouvons-nous accompagner les archéologues bien établis à s'adapter à cette réalité ?

En matière de formation des futures archéologues publiques, ces derniers seront appelés à développer plusieurs compétences complémentaires à l'archéologie, comme les méthodes ethnographiques, la communication et les médias, la gestion des réseaux sociaux et des outils numériques, la gestion de projets, et la muséologie. Dans mon cas, j'avais également sous-estimé l'importance et le temps accordés à la communication et à la promotion du projet dans les différents médias locaux. Pourtant, la communication représente un aspect incontournable pour la visibilité du projet et l'accessibilité de l'information à la population. Le responsable de projet se voit ainsi

dans l'obligation de développer rapidement ces compétences et de savoir chercher les bons outils et les bonnes ressources nécessaires au rayonnement du projet. Je considère que ma propre expérience m'a permis de développer bon nombre de compétences clés transférables dans plusieurs autres domaines.

Plusieurs auteurs ont noté les difficultés associées à la réalisation de tels projets dans le cadre d'un programme universitaire, qui possède ses propres restrictions de temps, de financement et d'échéancier difficiles à concilier avec la réalité des communautés. Le développement des méthodologies de travail apparaît comme de plus en plus crucial pour permettre d'accélérer l'étape d'insertion d'un projet universitaire dans une communauté donnée, à l'image du protocole de recherche en milieu autochtone (APNQL 2014). L'effet des projets d'archéologie publique et communautaire s'avère plus long et plus complexe à réaliser que les autres types de recherche archéologique.

Un point incontournable de tout projet d'archéologie publique consiste en la collaboration avec différents acteurs en dehors du milieu universitaire. Apprendre à travailler avec des individus et organismes issus de tous les horizons et représentant différents milieux constitue une force de l'archéologie publique. En réalité, la capacité de saisir les initiatives et les perspectives de ces acteurs locaux fera la différence dans le succès d'un projet d'archéologie publique (Jameson et Baugher 2007: 16). Merriman (2004 : 15) soutient que la différence fondamentale de l'archéologie publique dans le contexte mondial actuel réside en son caractère local. Je suis d'avis qu'une telle vision locale permet à l'archéologue d'asseoir sa réputation en tant que collaborateur allié qui sait travailler de concert avec les communautés, les différents partenaires et gérer des intérêts divergents en dehors de son propre milieu. Ces compétences mériteraient encore une fois d'être davantage encouragées dans la formation universitaire des étudiants en archéologie.

Si l'archéologie publique gagne en popularité dans les recherches universitaires, nous pouvons espérer que sa vision critique et réflexive pourra se répandre dans les projets pilotés par les firmes privées, les musées, les parcs nationaux ou les municipalités. En ce sens, nous devons discuter du mode de transmission des connaissances en archéologie publique, dans le contexte de recherches effectuées en dehors du contexte universitaire. Malheureusement, très peu d'informations nous parviennent sur les résultats de ces projets. Pourrions-nous penser à d'autres modes de diffusion des connaissances qui documenteraient l'ensemble des projets se déroulant sur

notre territoire ? Cela permettrait de célébrer et d'appuyer nos collègues archéologues qui travaillent depuis longtemps avec les communautés et ont accumulé une grande expérience pratique et précieuse à partager.

Quel avenir se dessine pour l'archéologie publique dans les prochaines années ? Va-t-elle être de plus en plus intégrée en amont des recherches comme une étape indispensable dans la démarche ? Deviendra-t-elle une spécialisation conduite par des professionnels ? Allons-nous voir des consultants en archéologie publique sur le terrain parce qu'ils seront considérés comme une valeur ajoutée à un projet ? Bien qu'il s'agisse d'une perspective intéressante, de tels spécialistes ne doivent pas tomber dans les mêmes pièges qui ont attiré les critiques depuis les vingt dernières années, autrement dit le piège des relations publiques (Dawdy 2009 : 183). Nous ne pouvons revenir en arrière, au temps où l'archéologie publique se limitait à de simples activités de diffusion pour la promotion de la discipline et la sensibilisation aux enjeux du patrimoine. En comparaison, une approche globale de l'archéologie publique demeure par nature beaucoup plus critique et réflexive : en s'engageant dans un processus d'autoévaluation, en contestant nos méthodes, en s'interrogeant sur la pertinence de notre intervention pour la société, et en évaluant les impacts, tant négatifs que positifs, de nos actions sur la communauté. Une spécialiste de l'archéologie publique serait en mesure de mieux définir le cadre historique, social et politique dans lequel un projet s'insère pour mieux orienter la recherche et l'adapter aux besoins de la communauté. Pour ce faire, les méthodes ethnographiques deviennent incontournables pour prendre le pouls de la communauté, par le biais de discussions, d'entrevues et de consultations publiques.

Finalement, ce projet a démontré que l'archéologie publique peut être plus qu'une façon de divertir les gens, plus que des activités de diffusion, plus que la promotion de l'archéologie, et plus qu'une transmission unidirectionnelle du savoir. L'archéologie publique comprend aujourd'hui dans sa structure épistémologique une variété de sources de savoirs et de méthodes d'acquisition des connaissances, permettant d'incorporer la voix des groupes moins représentés dans les discours dominants.

Conclusion

L'industrie forestière aura irrémédiablement transformé le mode de subsistance et la vie quotidienne des habitants du Témiscouata. Au tournant du XX^e siècle, les colons cultivateurs se retrouvent rapidement plongés dans une économie agroforestière mondiale, et travaillent alors dans les divers chantiers forestiers des grandes compagnies comme la Fraser Companies Limited. Chaque automne, des milliers d'hommes quittent champs et familles pour rejoindre les camps forestiers, où ils travailleront dix heures par jour dans des conditions extrêmes pour un maigre salaire. Contredisant l'image romantique de l'homme libre en forêt perpétrée dans la culture populaire, les camps forestiers étaient au contraire des lieux articulés autour des contraintes matérielles et structurelles propres au capitalisme industriel.

Si une vaste documentation écrite existe pouvant faire état des activités quotidiennes dans les camps forestiers du Québec, l'historiographie présente certaines lacunes lorsque vient le temps de porter un regard critique sur les dynamiques internes de pouvoir et sur les choix individuels des travailleurs. En combinant l'archéologie avec les sources historiques, j'ai voulu démontrer dans cette thèse que l'étude des sites de camp forestier peut nous offrir une perspective nouvelle et une lecture unique du vécu des communautés de bûcherons du XX^e siècle. Par l'étude des sites de la Terre-à-Fer et de la Vieille-Écluse, je considère avoir contribué à une base de connaissances naissante de l'archéologie des camps forestiers au Québec.

Conclusions du volet archéologique de la recherche

Une des contributions archéologiques de cette thèse a été de proposer un cadre analytique des sites de la frontière industrielle. En utilisant l'assemblage matériel provenant de camps forestiers du XX^e siècle, j'offre une façon de classer, d'analyser et d'interpréter une masse d'objets industrialisés modernes en apparence homogène. L'objectif de l'analyse de la culture matérielle était de révéler les habitudes de consommation et les comportements des travailleurs dans un environnement contrôlé par la compagnie. L'étude du dépotoir en surface du camp de la Vieille-Écluse m'a amenée à faire une lecture horizontale du site afin de comprendre la distribution spatiale du matériel. J'ai découvert qu'il y avait un schème de répartition différent entre les objets de

propriété individuelle et ceux de propriété corporative. En effet, les objets choisis et utilisés par les travailleurs se trouvent rassemblés dans un secteur précis du dépotoir (zone A), à l'écart des objets fournis par la compagnie (zone C). Ce résultat vient confirmer mon hypothèse d'une utilisation sociale de l'espace, révélant une aire du dépotoir potentiellement réservée aux bûcherons pour la consommation et la socialisation, loin du regard de l'autorité.

Les données issues du site de la Vieille-Écluse ont représenté une base fertile pour conceptualiser l'espace du camp forestier, et pour comprendre la nature et la composition de registres archéologiques de la frontière industrielle. Selon la logique du capitalisme industriel et du paternalisme, l'ouvrier était vu comme une machine spécialisée qui devait incarner certaines valeurs, comme la productivité, la discipline personnelle et la loyauté envers son employeur. Dans ce contexte, les individus développent une variété de stratégies créatives pour s'approprier son environnement et pour maintenir une certaine forme de contrôle sur les différents aspects de sa vie. En combinant mes observations archéologiques avec les sources historiques et orales, j'ai soulevé plusieurs de ces stratégies, soit : 1) la consommation de boissons alcoolisées, 2) la consommation de médicaments brevetés, 3) la pratique d'activités proscrites, comme la chasse et la pêche, 4) l'appropriation d'un espace physique sur le chantier, et 5) la mise en scène de la masculinité.

La présence de bouteilles d'alcool sur le site confirme que les travailleurs consommaient des boissons alcoolisées malgré l'interdiction en vigueur. La consommation d'un produit « illégal » aurait pu représenter l'une des façons de contourner l'autorité et de maintenir une certaine forme de contrôle. La consommation d'alcool pouvait être un moyen accessible afin de faire face aux pressions physiques, psychologiques et financières vécues par les bûcherons. Dans la même perspective, l'étude de la collection de bouteilles de médicaments m'a permis d'explorer les pratiques d'automédication des travailleurs. La quantité et la variété des bouteilles répertoriées témoignent de l'importance donnée au maintien de la forme physique des travailleurs qui subissent une pression de performance et de productivité. Particulièrement dans une communauté valorisant la force physique comme un signe de virilité et de succès, la consommation de médicaments brevetés pouvait paraître un moyen accessible de conserver sa réputation de bon travailleur.

Cette étude de cas des camps forestiers offre donc une perspective intéressante sur le vécu des anciens bûcherons et des difficultés physiques et structurelles rencontrées au quotidien. Cette époque de l'histoire a profondément marqué l'imaginaire collectif, particulièrement au

Témiscouata, où plusieurs se disent encore descendants de familles de bûcherons. Ce lien historique et identitaire avec l'industrie forestière étant encore bien présent au Témiscouata, je me devais d'explorer et de mettre à contribution cette mémoire.

Conclusions du volet public de la recherche

Pour mieux comprendre le contexte dans lequel s'insérait la recherche à son commencement en 2014, rappelons-nous que la région subissait encore les soubresauts du conflit entourant la création du Parc national du Lac-Témiscouata. À l'époque, les citoyens se retrouvaient soudainement coupés d'un territoire occupé depuis des générations pour leurs activités de chasse, de pêche, de coupe forestière et de villégiature. La forte réaction de la communauté envers le parc nous a révélé la place toujours importante que tient la forêt dans la vie des Témiscouatains et nous renvoie à leur attachement affectif et identitaire au territoire. N'oublions pas également l'héritage laissé par les luttes populaires des années 1970 entourant la question d'autodétermination du territoire dans la foulée rapport de la BAEQ (Jean 2016) et des Opérations Dignité (CDAFT 2019). Considérant cet historique houleux, l'approche de l'archéologie publique semblait la plus inclusive et appropriée pour ce projet sur les camps forestiers. Un tel cadre permettait ainsi à la communauté locale de contribuer à la documentation de leur propre histoire locale, tout en ayant un accès direct aux sites et aux objets du passé. Cette recherche s'inscrit dans cette perspective de combiner le passé et le présent en un seul projet d'archéologie publique.

L'étude des camps forestiers du Témiscouata offrait un cadre favorable à la participation du public, en raison du caractère récent, accessible et reconnaissable de la culture matérielle. Comme la période des camps forestiers fait encore partie intégrante de la mémoire des habitants du Témiscouata, j'ai observé que la matérialité des sites de camp forestier permet de raviver et de reconstruire cette mémoire enfouie. Dans le cadre du projet d'archéologie publique sur les camps forestiers du Témiscouata, j'ai employé plusieurs stratégies pour permettre aux membres de la communauté locale de contribuer à la recherche par leur connaissance de l'histoire et de la culture matérielle locale, ou par leurs propres souvenirs. Ces stratégies consistaient en l'organisation d'une activité de fouilles publiques, la réalisation d'entrevues avec des témoins directs des camps forestiers, la tenue d'un atelier-conférence interactif en lien avec les découvertes archéologiques, en plus des innombrables discussions impromptues avec les résidents. Le fait de suivre une

méthodologie participative m'a rappelé l'importance de définir la communauté avec laquelle je travaille, d'établir des partenariats solides et de développer un réseau de collaborateurs et de ressources local.

Une des contributions méthodologiques de cette thèse a été de proposer un cadre d'analyse pour les données dites publiques. En effet, j'ai proposé une façon de classer, d'analyser et d'interpréter les propos tenus par les participants aux diverses activités publiques (fouilles et atelier-conférence). J'ai découvert que ces interventions pouvaient être séparées en cinq grandes catégories : 1) l'interprétation archéologique, 2) la mémoire individuelle, 3) la mémoire collective, 4) les savoirs locaux, et 5) les réflexions sur le passé. Ces catégories représentent alors les différentes manières dont la communauté a pu contribuer à la recherche sur les camps forestiers. Les résultats de cette analyse m'ont également révélé les différents degrés d'investissement intellectuel, personnel et affectif des participants envers la découverte du passé, apportant une dimension supplémentaire à la recherche en dehors du côté scientifique. Il est intéressant de voir émerger chez les participants des sentiments paradoxaux envers ce passé ; sentiments tantôt romantiques, de compassion ou de nostalgie, tantôt de désolation ou de contrariété.

Mes entretiens avec des personnes ayant vécu dans les camps forestiers m'ont apporté une perspective unique et personnelle de la vie quotidienne dans les camps, en plus de me fournir des renseignements utiles pour l'interprétation des données archéologiques. À partir des transcriptions de leurs témoignages, j'ai pu classer leurs propos en grands thèmes et ainsi relever les sujets d'importance pour chacun des informateurs, certains adoptant un ton plus informel en parlant de leurs activités, et d'autres adoptant un ton plus personnel en évoquant les détails de leur parcours de vie. Ensuite, une analyse du discours m'a permis de mieux cerner l'attitude de ces témoins envers cette époque. J'ai découvert un discours complexe, contradictoire, marqué par la nostalgie de leur jeunesse, mais aussi par les restrictions matérielles, le manque de choix et de perspectives économiques.

Enfin, je soutiens ma position initiale selon laquelle l'archéologie publique agit comme un « déclencheur de mémoire » qui permet aux communautés de se reconnecter au passé par l'intermédiaire du contact avec l'objet et le site archéologique. Les souvenirs personnels et les savoirs locaux apportés par les membres de la communauté ont permis d'enrichir la recherche archéologique et d'approfondir nos connaissances des camps forestiers. La mémoire du passé

forestier se retrouve ainsi réactivée dans le présent grâce à la force mnémonique des témoins matériels.

Pour la majorité de la population qui n'œuvre pas dans ce domaine, l'archéologie demeure mystérieuse, intimidante et inaccessible. Pourtant, l'archéologie publique nous rappelle que les individus attachent une valeur indéniable à leur patrimoine, à leur territoire et à leur histoire locale, une réalité qui est facilement perdue de vue dans le milieu clos de la recherche et de la pratique professionnelle. Cette thèse aura été un terrain exploratoire pour illustrer le potentiel social et scientifique que peuvent présenter la mémoire collective, les savoirs locaux et les souvenirs personnels des communautés locales. Dans notre quête de légitimité scientifique, nous, les archéologues, avons longtemps tenté de nous distancier du caractère humain, subjectif, émotif de notre discipline, afin d'étayer la rigueur de notre travail. J'espère avoir démontré avec cette recherche que la relation intime et personnelle entre le public et le passé matériel peut s'avérer être une valeur ajoutée et non un frein à notre mission de documentation et de valorisation du patrimoine archéologique.

Bibliographie

Adams, William H.

1973 An Ethnoarchaeological Study of A Rural American Community, Silcott, Washington, 1900-1930. *Ethnohistory* 24(4): 335-346.

Adler, Michael, et Susan Bruning

2008 Navigating the Fluidity of Social Identity: Collaborative Research into Cultural Affiliation in the American Southwest. Dans *Collaboration in Archaeological Practice : Engaging Descendant Communities*, sous la direction de C. Colwell-Chanthaphonh, et T. J. Ferguson, pp. 35-54. AltaMira Press, Lanham, MD.

Agbe-Davies, Anna S.

2011 Inside/Outside, Upside Down: Including Archaeologists in Communities. *Archaeologies* 7(3): 574-595.

Ahmed, Akbar S., et Cris Shore

1995 The Future of Anthropology : Its Relevance to the Contemporary World. Athlone, London.

Allard-Poesi, Florence

2003 Coder les données. Dans *Conduire un projet de recherche : une perspective qualitative*, sous la direction de Y. Giordano, pp. 247-290. Éditions EMS, Colombelles, France.

Allen, James P.

1972 Migration Fields of French Canadian Immigrants to Southern Maine. *Geographical Review* 62(3): 366-383.

Alleyne, Brian

2002 An Idea of Community and Its Discontents: Towards a More Reflexive Sense of Belonging in Multicultural Britain. *Ethnic and Racial Studies* 25(4): 607-627.

Almansa Sánchez, Jaime

2018 New Paths for the Future of Public Archaeology. *Cuadernos de Prehistoria y Arqueología de la Universidad de Granada* 28: 197-209.

2010 Pre-editorial: Towards a Public Archaeology. *Online Journal in Public Archaeology* 0: 1-3.

Anyon, Roger, et T. J. Ferguson

1995 Cultural Resources Management at the Pueblo of Zuni, New Mexico, USA. *Antiquity* 69(266): 913-930.

Anyon, Roger, T. J. Ferguson, L. Jackson, L. Lane, et P. Vicenti

1997 Native American Oral Tradition and Archaeology: Issues of Structure, Relevance, and Respect. Dans *Native Americans and Archaeologists: Stepping Stones to Common Ground*, sous la direction de Nina Swidler et al., pp. 77-87. AltaMira Press, Walnut Creek.

Appadurai, Arjun (dir.)

1986 *The Social Life of Things: Commodities in Cultural Perspective*. Cambridge University Press, Cambridge.

Archéotec inc.

2015 *Projet à 735 kV de la Chamouchouane - Boût-de-l'île*. Rapport soumis à Hydro-Québec-Équipement et services partagés, Montréal.

2006 Aménagements hydroélectriques de la Chute-Allard et des Rapides-des-Coeurs. Interventions archéologiques. Rapport soumis à Hydro-Québec environnement, Montréal.

Arkéos

1996 Inventaire archéologique aux sites DbEI-1, 2 et 4, Pointe-du-Moulin, Baie Sainte-Marguerite, Parc du Saguenay. Rapport soumis à Ministère de l'Environnement et de la Faune, Québec.

Asad, Talal

1973 *Anthropology and the Colonial Encounter*. Humanities Press, New York.

Ascherson, Neal

2000 Editorial. *Journal of Public Archaeology* 1(1): 1-4.

Assemblée des Premières Nations du Québec et du Labrador

2014 Protocole de recherche des Premières Nations au Québec et au Labrador. Document électronique en ligne au : < <https://cerpe.uqam.ca/wp-content/uploads/sites/29/2016/08/Protocole-de-recherche-des-Premieres-Nations-au-Quebec-Labrador-2014.pdf>>, consulté le 18 octobre 2019.

Assmann, Jan, et John Czaplicka

1995 Collective Memory and Cultural Identity. *New German Critique* 65: 125-133.

Association canadienne d'archéologie

1999 Déontologie archéologique. En ligne au :

<<https://canadianarchaeology.com/caa/fr/about/ethics>>, consulté le 09 juillet 2018.

Atalay, Sonya

2012 Community-based Archaeology: Research, by, with, and for Indigenous and Local Communities. University of California Press, Berkeley.

2006 Indigenous Archaeology as Decolonizing Practice. *American Indian Quarterly* 30(3/4): 280-310.

Austin, Robert J.

2011 Doing Archaeology Publicly: The Bayshore Homes Project, Florida. *Present Pasts* 3(1).

Baillargeon, Denyse

2013 Medicine Advertising, Women's Work, and Women's Bodies in Montreal Newspapers, 1919-39. Dans *Consuming Modernity: Gendered Behaviour and Consumerism before the Baby Boom*, sous la direction de Cheryl Krasnick Warsh, et Dan Malleck, pp. 77-111. UBC Press, Vancouver.

Bartlett, Frederic

1932 *Remembering*. Cambridge University Press, Cambridge.

Baudrillard, Jean

1970 *La société de consommation : ses mythes, ses structures*. Gallimard, Paris.

Beaudoin, Raymonde

2014 *La vie dans les camps de bûcherons au temps de la pitoune*. Septentrion, Québec.

Beaudry, Mary C.

1989 The Lowell Boott Mills Complex and Its Housing: Material Expressions of Corporate Ideology. *Historical Archaeology* 23(1): 19-32.

Beaudry, Mary Carolyn, et Stephen A. Mrozowski

1987 *Interdisciplinary Investigations of the Boott Mills, Lowell, Massachusetts. Volume I, Life at the Boarding Houses : a preliminary report.* National Park Service, U.S. Dept. of the Interior, Boston, MA.

Beck, Wendy, et Margaret Somerville

2005 *Conversations Between Disciplines: Historical Archaeology and Oral History at Yarrawarra.* *World Archaeology* 37(3): 468-483.

Belzile, Richard, et Lorraine Paradis

1992 *Fort Ingall, Cabano.* Ministère des Affaires culturelles et Société d'histoire et d'archéologie du Témiscouata. Collection Patrimoines. Lieux et traditions 3. Publications du Québec, Québec.

Benoit, Suzanne

1994 *Remèdes anciens.* Centre d'aphalbétisation Moi j'apprends, Rockland, ON.

Bergson, Henri

1957 *Mémoire et vie.* Paris, Presses universitaires de France, Paris.

Bernard, Harry

1953 *Portages et routes d'eau en Haute-Mauricie,* Vol. no 12. Éditions du Bien public, Trois-Rivières.

1942 *Dans les chantiers.* *Le Canada Français* 29(5) : 321-335.

Bérubé, Pierre

1995 *Le Témiscouata est une Patrie.* *Histoire Québec* 1(1) : 35-38.

Bintliff, J.L.

1991 *Post-modernism, rhetoric and scholasticism at TAG: the current state of British archaeological theory.* *Antiquity* 65: 274-278.

Blanchard, Raoul

1935 *L'est du Canada français : province de Québec*. Publications de l'institut scientifique franco-canadien. Beauchemin, Montréal.

Blanchard, Louie, Walker Demarquis Wyman, et Lee Prentice

1969 *The Lumberjack Frontier: The Life of a Logger in the Early Days on the Chippeway*. The Pioneer heritage series. University of Nebraska Press, Lincoln.

Blanchet, Alain, et Anne Gotman

2007 *L'enquête et ses méthodes : L'entretien*. Armand Colin, Paris.

Blaubergs, Ellen

2007 "These Artifacts...will not be Further Analyzed:" Canadian and European Ceramics in Algonquin Park. Paper presented at the Partners to the Past: Proceedings of the 2005 Ontario Archaeological Society Symposium.

Bond, Kathleen H.

1989 The Medicine, Alcohol, and Soda Vessels from the Boott Mills Boardinghouses. Dans *Interdisciplinary Investigations of the Boott Mills, Lowell, Massachusetts*, sous la direction de Mary Carolyn Beaudry, et Stephen A. Mrozowski. National Park Service, U.S. Dept. of the Interior, Boston, Mass.

Bolduc, Laurence

2017 Parc national du Lac-Témiscouata : Interventions archéologiques aux sites de la Terre-à-Fer (CkEe-3) et de la vieille écluse (CkEe-47), été 2016. Rapport soumis au ministère de la Culture, des Communications du Québec, Québec.

2016 *Parc national du Lac-Témiscouata, Inventaire archéologique de trois secteurs, été 2015*. Rapport soumis au ministère de la Culture, des Communications du Québec, Québec.

Boozer, Anna

2010 Memory and Microhistory of an Empire: Domestic Contexts in Roman Amheida, Egypt. Dans *Archaeology and Memory*, sous la direction de Dusan Boric, pp. 138-157. Oxbow Books.

Boric, Dusan

2010 Introduction: Memory, Archaeology and the Historical Condition. Dans *Archaeology and Memory*, sous la direction de Dusan Boric, pp. 1-34. Oxbow Books.

Bouchard, Serge

1980 Mémoires d'un simple missionnaire : le père Joseph-Étienne Guinard. Ministère des Affaires Culturelles, Québec.

Boucher, Yan

2009 Aménagement écosystémique et forêt préindustrielle. *Histoires forestières du Québec* 1(2): 17-21.

Bourdieu, Pierre

1979 La distinction : critique sociale du jugement. Éditions de Minuit, Paris.

1970 La reproduction : éléments pour une théorie du système d'enseignement. Éditions de Minuit, Paris.

Brashler, Janet G.

1991 When Daddy Was a Shanty Boy: The Role of Gender in the Organization of the Logging Industry in Highland West Virginia. *Historical Archaeology* 25(4): 54-68.

Brod, Harry

1987 The Making of Masculinities : The New Men's Studies. Allen & Unwin, Boston.

Brooks, Meagan

2005 Public Archaeology with Doukhobor Descendant Community. Mémoire de maîtrise ès Arts, Département d'Archéologie, University of Saskatchewan.

Burström, Mats

2008 Looking into the Recent Past: Extending and Exploring the Field of Archaeology. *Current Swedish Archaeology* 15-16: 21-36.

Canuto, Marcello A., et Jason Yaeger

2000 The Archaeology of Communities : A New World Perspective. Routledge, London.

Carman, John

2011 Stories We Tell: Myths at the Heart of 'Community Archaeology'. *Archaeologies: Journal of the World Archaeological Congress* 7(3): 490-501.

Casella, Eleanor Conlin

2012 "That's Just a Family Thing, You Know": Memory, Community Kinship, and Social Belonging in the Hagg Cottages of Cheshire, North-West England. *International Journal of Historical Archaeology* 16(2): 284-299.

Casella, Eleanor Conlin, et James Symonds (dirs.)

2005 *Industrial Archaeology: Future Directions*. Contributions to Global Historical Archaeology. Springer, New York.

Chalifoux, Éric

1993 *Interventions archéologiques au Témiscouata, été 1992. Évaluation de cinq sites préhistoriques*. Rapport soumis à la Direction de l'Est du ministère des affaires culturelles et à la Société d'histoire et d'archéologie du Témiscouata, Québec.

1992 *Interventions archéologiques au Témiscouata, été 1991 - II Reconnaissance archéologique*. Soumis au ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine, Québec.

Chalifoux, Éric, Adrian L. Burke, et Claude Chapdelaine

1998 *La préhistoire du Témiscouata: Occupations amérindiennes de la haute vallée de Wolastokuk*. Paléo-Québec. Recherches amérindiennes au Québec, Montréal.

Clifford, James, et George E. Marcus

1986 *Writing Culture: The Poetics and Politics of Ethnography*. University of California Press, Berkeley, CA.

Cloutier, Pierre

1997 Projet d'archéologie publique au Lieu historique national du Fort-Lennox. *Archéologiques* 11 : 247-251.

Cohen, Lizabeth A.

1982 Embellishing a Life of Labor: An Interpretation of the Material Culture of American Working-Class Homes, 1885-1915. Dans *Material Culture Studies in America*, sous la direction de Thomas J. Schlereth, pp. 289-305. The American Association for State and Local History, Nashville.

Cole, Trudie

2012 The Stanwell Mothers Project: Reaching Archaeologists and Communities. Dans *Community Archaeology: Themes, Methods, and Practices*, sous la direction de Gabriel Moshenska, et Sarah Dhanjal, pp. 71-79. Oxbow Books, Oxford.

Collin, Johanne, et Denis Béliveau

1994 *Histoire de la pharmacie au Québec*. Musée de la pharmacie du Québec, Montréal.

Colwell, Alex

S. d. British American History. En ligne au : <<http://www.britishamericoil.ca/history.html>>, consulté le 20 août 2016.

Colwell-Chanthaphonh, C., et T. J. Ferguson

2008a Collaboration in Archaeological Practice : Engaging Descendant Communities. *Archaeology in society* series. AltaMira Press, Lanham, MD.

2008b Introduction: The Collaborative Continuum. Dans *Collaboration in Archaeological Practice : Engaging Descendant Communities*, sous la direction de Chip Colwell-Chanthaphonh, et T. J. Ferguson, pp. 1-32. AltaMira Press, Lanham, MD.

2006 Memory Pieces and Footprints: Multivocality and the Meanings of Ancient Times and Ancestral Places among the Zuni and Hopi. *American Anthropologist* 108(1): 148-162.

Coman, Alin, Adam D. Brown, Jonathan Koppel, et William Hirst

2009 Collective Memory from a Psychological Perspective. *International Journal of Politics, Culture, and Society* 22: 125-141.

Conlin, Joseph

1979 Old Boy, Did You Get Enough of Pie? A Social History of Food in Logging Camps. *Journal of Forest History* 23(4): 164-185.

Connerton, Paul

1989 Social memory. Dans *How Societies Remember*, sous la direction de Paul Connerton, pp. 6-40. Cambridge University Press, Cambridge.

2006 Cultural Memory. Dans *Handbook of Material Culture*, sous la direction de Christopher Y. Tilley, pp. 315-324. SAGE, London.

Cook, Katherine, et Mary E. Compton

2018 Canadian Digital Archaeology: On Boundaries and Futures. *Canadian Journal of Archaeology* 42: 38-45.

Coopérative de Développement Agroforestier du Témiscouata (CDAFT)
2019 *Histoires du JAL*. <<https://histoiresdujal.com/projet-jal/>>, consulté en octobre 2020.

Côté, Luc, et Jean-Guy Daigle
1999 *Publicité de masse et masse publicitaire : le marché québécois des années 1920 aux années 1960*, Vol. no 23 Société canadienne. Presses de l'Université d'Ottawa, Ottawa.

Couvrette, Sébastien
2014 *Le récit de la classe moyenne : la publicité des quotidiens montréalais, 1920-1970*. Leméac, Montréal, Québec.

Cowan, Ruth Schwartz
1982 The Industrial Revolution in the Home: Household Technology and Social Change in the Twentieth Century. Dans *Material Culture Studies in America*, sous la direction de Thomas J. Schlereth, pp. 222-236. The American Association for State and Local History, Nashville.

Cowie, Sarah E.
2011 *The Plurality of Power: An Archaeology of Industrial Capitalism*. Contributions to Global Historical Archaeology. Springer, New York.

Crellin, John K.
1994 *Home Medicine : The Newfoundland Experience*. McGill-Queen's University Press, Montreal.

Dagneau, Charles
2008 *La culture matérielle des épaves françaises en Atlantique nord, et l'économie-monde capitaliste, 1700-1760*. PhD. en anthropologie, Département d'anthropologie, Université de Montréal, Montréal.

Dalglisch, Chris
2013a Archaeologists, Power and the Recent Past. Dans *Archaeology, the Public and the Recent Past*, sous la direction de Chris Dalglisch, pp. 1-10. The Boydell Press, Woodbridge.
2013b *Archaeology, the Public and the Recent Past*. The Boydell Press, Woodbridge.

Davies, Peter

- 2005 Space and Structure at an Australian Timber Camp. *Historical Archaeology* 39(4): 59-72.
2002 'A little world apart...': Domestic Consumption at a Victorian Forest Sawmill. *Australasian Historical Archaeology* 20: 58-66.
2001 A Cure for All Seasons: Health and Medicine in a Bush Community. *Journal of Australian Studies* 25(70): 63-72.

Dawdy, Shannon Lee

- 2009 Millennial Archaeology. Locating the Discipline in the Age of Insecurity. *Archaeological Dialogues* 16(02): 131.

Debary, Octave, et Laurier Turgeon (dirs.)

- 2007 *Objets et Mémoires*. Presses de l'Université Laval, Québec.

Deloria, Vine

- 1995 Red Earth, White Lies: Native Americans and the Myth of Scientific Facts. Scribner, New York.
1992 Indians, Archaeologists, and the Future. *American Antiquity* 57(4): 595-598.

Denton, David

- 2003 Archéologie et développement hydroélectrique dans le nord du Québec : nouvelles façons de faire. *Archéologiques* 17 : 97-100.
2002 Patrimoine cri : Savoirs du Nord. *Continuité* (92) : 29-31.

DeSantis, Lydia, et Doris N. Ugarriza

- 2000 The Concept of Theme as Used in Qualitative Nursing Research. *Western Journal of Nursing Research* 22(2): 351-372.

Desjardins, Pauline

- 2003 L'archéologie industrielle : une discipline en essor. *Continuité* 96 : 21-24.

Desrosiers, Pierre

- 1986 *Rapport de l'inspection visuelle des sites archéologiques des MRC Témiscouata et La Mitis*. Soumis au ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine, Québec.

Dickinson, John Alexander, et Brian Young

2003 *Brève histoire socio-économique du Québec*. Nouv. éd. mise à jour. Septentrion, Sillery.

Dinsmore, R.E.

1985 *Archaeological Perspectives of the Lumber Industry in Northern Lower Michigan, 1865-1920*. Western Michigan University.

Doroszenko, Dena

2007 *Adventures in Archaeology at the Ontario Heritage Trust*. Dans *Past Meets Present: Archaeologists Partnering with Museum Curators, Teachers, and Community Groups*, sous la direction de John H. Jameson, et Sherene Baugher, pp. 265-279. Springer, New York.

Douglas, Mary, et Baron C. Isherwood

1996 *The World of Goods : Towards an Anthropology of Consumption*. Routledge, London.

Douglass, William A.

1998 *The Mining Camp as Community*. Dans *Social Approaches of the archaeology and Anthropology of Mining*, sous la direction de A. Bernard Knapp, Vincent C. Pigott, et Eugenia W. Herbert, pp. 97-108. Routledge, New York.

Dubé, Richard

1979 *L'Est du Québec au 19^e siècle : L'exploitation forestière*. *Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent* 6(1) : 22-31.

Dupin, Pierre

1935 *Anciens chantiers du Saint-Maurice*. Collection "L'Histoire régionale", vol. no 13. Editions du Bien Public, Trois-Rivières.

Eid, Patrick

2014 *Parc national du La-Témiscouata: Résultats de la fouille de CkEe-33 (station B) et de trois inventaires archéologiques, été 2013*. Rapport soumis à la Sépaq et Ministère de la Culture et des Communications du Québec, Québec.

2013 *Plan de gestion patrimoniale du Parc national du Lac-Témiscouata*. Rapport inédit remis à la Sépaq et au Ministère de la Culture et des Communications du Québec, Québec.

Ellenberger, Kate, et Lorna-Jane Richardson

2018 Reflecting on Evaluation in Public Archaeology. *AP: Online Journal in Public Archaeology* 8: 65-94.

Ethnoscop inc.

2005 Étude de potentiel archéologique : Projet de construction 20-3371-9809, route 234, municipalité de Price. Rapport soumis au Ministère des Transports du Québec, Québec.

Fagin, Martin M.

2018 Effects of Conversations with Sites of Public Heritage on Collective Memory. Dans *The Oxford Handbook of Public Heritage Theory and Practice*, sous la direction de Angela M. Labrador, et Neil A. Silberman, pp. 1-14. Oxford University Press, Oxford.

Femia, Joseph V.

1981 Gramsci's Political Thought : Hegemony, Consciousness, and the Revolutionary Process. Clarendon Press, London.

Ferguson, T. J.

1996 Native Americans and the Practice of Archaeology. *Annual Review of Anthropology* 25: 63-79.

Ferris, Neal, et John R. Welch

2015 New Worlds: Ethics in Contemporary North American Archaeological Practice. Dans *Ethics and Archaeological Praxis*, sous la direction de C. Gnecco, et D. Lippert, pp. 69-92. Springer, New York.

Filippucci, Paola

2010 Archaeology and the Anthropology of Memory: Takes on the Recent Past. Dans *Archaeology and Anthropology*, sous la direction de Duncan Garrow, et Thomas Yarrow, pp. 69-83. Oxbow Books, Oxford, UK.

Finneran, Niall

2017 Beside the Seaside. The Archaeology of the Twentieth-Century English Seaside Holiday Experience: A Phenomenological Context. *International Journal of Historical Archaeology* 21: 533-557.

Flatman, Joe

2009 The Economics of Public Archaeology - A Reply to "What is Public Archaeology". *Present Pasts* 1: 50-52.

Fluehr-Lobban, Carolyn

2008 Collaborative Anthropology as Twenty-First-Century Ethical Anthropology. *Collaborative Anthropologies* 1: 175-182.

Forbes, Jack D.

1968 Frontiers in American History and the Role of the Frontier Historian. *Ethnohistory* 15(2): 203-235.

Fortin, Claire-Andrée

1983 *Les travailleurs forestiers en Mauricie au XIXe siècle*. Mémoire de maîtrise, Mémoire de maîtrise en Études québécoises, Université du Québec à Trois-Rivières, Trois-Rivières.

1981 Notes sur les conditions de vie et de travail des bûcherons en Mauricie au 19^e siècle. *Bulletin d'histoire de la culture matérielle* 13 : 83-94.

Fortin, Jean-Charles, et Antonio Lechasseur

1999 *Le Bas-Saint-Laurent*. Éditions de l'IQRC, Sainte-Foy, Québec.

1993 *Histoire du Bas-Saint-Laurent*, Vol. 5. Institut québécois de recherche sur la culture, Québec.

Foucault, Michel

1984 [1967] Des espaces autres, Hétérotopies. *Architecture, Mouvement, Continuité* (5) : 46-49.

1969 *L'archéologie du savoir*. Gallimard, Paris.

Frank, Blye

1987 Hegemonic Heterosexual Masculinity. *Studies in Political Economy* 24(1): 159-170.

Franzen, John G.

1999 The Archaeology of the Lumber Industry in Northern Michigan. Dans *Retrieving Michigan's Buried Past: The Archaeology of the Great Lakes State*, Vol Bulletin 64, sous la direction de John R. Halsey, et Michael D. Stafford, pp. 338-346. Cranbrook Institute of Science, Bloomfield Hills, MI.

1995 Comfort for Man of Beast: Alcohol and Medecine Use in Northen Michigan Logging Camps, CA 1880-1940. *The Wisconsin Archaeologist* 76(3-4): 294-337.

1992 Northern Michigan Logging Camps: Material Culture and Worker Adaptation on the Industrial Frontier. *Historical Archaeology* 26(2): 74-98.

French, Scot A.

1995 What is Social Memory? *Southern Cultures* 2(1): 9-18.

Fritz, John M., et Fred T. Plog

1970 The Nature of Archaeological Explanation. *American Antiquity* 35(4): 405-412.

Gadsby, David A., et Jodi A. Barnes

2010 Activism as Archaeological Praxis: Engaging Communities with Archeologies that Matter. Dans *Archaeologists as Activists : Can Archaeologists Change the World?*, sous la direction de Jay M. Stottman, Jodi A. Barnes, Robert C. Chidester, Kim Christensen, David A. Gadsby, et Gwyn A. Henderson, pp. 48-62. The University of Alabama Press, Tuscaloosa.

Gadsby, David A., et Robert C Chidester

2007 Heritage in Hampden: A Participatory Research Design for Public Archaeology in a Working-Class Neighborhood, Baltimore, Maryland. Dans *Archaeology as a Tool of Civic Engagement*, sous la direction de Barbara J. Little, et Paul A. Shackel, pp. 223-242. AltaMira Press, Lanham.

Garner, John

1992 Introduction. Dans *Company Town, The: Architecture and Society in the Early Industrial Age*, sous la direction de John Garner, pp. 3-14. Oxford University Press, New York.

Gaudreau, Guy

1988 L'exploitation des forêts publiques au Québec (1874-1905) : transition et nouvel essor. *Revue d'histoire de l'Amérique française* 42(1) : 3-26.

Goddard, Richard A.

2002 Nothing but Tar Paper Shacks. *Historical Archaeology* 36(3): 85-93.

González-Ruibal, Alfredo

2014 Returning to Where we Have Never Been: Excavating the Ruins of Modernity. Dans *Ruin Memories, Materialities, Aesthetics and the Archaeology of the Recent Past*, Vol 367-389, sous la direction de B. Olsen, et P. Petursdottir. Routledge, London.

2008 Time to Destroy: An Archaeology of Supermodernity. *Current Anthropology* 49(2): 247-279.

2007 Making Things Public: Archaeologies of the Spanish Civil War. *Public Archaeology* 6(4): 203-226.

González-Ruibal, Alfredo, et Felipe Criado-Boado

2018 Against Reactionary Populism: Towards a New Public Archaeology. *Antiquity* 92(362): 507-515.

Gonzalez, Sara, Darren Modzelewski, Lee Panich, et Tsim Schneider

2006 Archaeology for the Seventh Generation. *American Indian Quarterly* 30(3/4): 388-415.

Gough, Katheleen

1968 New Proposals for Anthropologists. *Current Anthropology* 9(5): 403-435.

Gould, Peter G.

2016 On the Case: Method in Public and Community Archaeology. *Public Archaeology* : 1-18.

Goulet, Denis

1987 *Le commerce des maladies : la publicité des remèdes au début du siècle*. Collection Edmond-de-Nevers, Vol. no 6, Institut québécois de recherche sur la culture, Québec.

Gramsci, Antonio

1971 Selections from the Prison Notebooks of Antonio Gramsci. International Publishers, New York.

Green, Anna

2004 Individual Remembering and 'Collective Memory': Theoretical Presuppositions and Contemporary Debates. *Oral History* 32(2): 35-44.

Green, Stanton W., et Stephen M. Perlman

1985 *The Archaeology of Frontiers and Boundaries*. Studies in archaeology. Academic Press, Orlando.

Greer, S., Harrison, R. et McIntyre-Tamwoy, S.
2002 Community Based Archaeology in Australia. *World Archaeology* 34(2): 265-287.

Griebel, Brendan

2013 Recharting the Courses of History: Mapping Concepts of Community, Archaeology, and Inuit Qaujimaqatuqanjit in the Canadian Territory of Nunavut. Doctorate of Philosophy, Department of Anthropology, University of Toronto, Toronto.

2010 Un conflit d'intérêt : l'exemple d'une tentative d'archéologie communautaire dans l'Arctique canadien. *Museum International* 62(1-2) : 78-83.

Grima, Reuben

2017 Presenting archaeological sites to the public. Dans *Key Concepts in Public Archaeology*, sous la direction de Gabriel Moshenska. UCL Press, Londres.

2016 But Isn't All Archaeology 'Public' Archaeology? *Public Archaeology* : 1-9.

Guilfoyle, David R., et Erin A. Hogg

2015 Towards an Evaluation-Based Framework of Collaborative Archaeology. *Advances in Archaeological Practice* 3(2): 107-123.

Gusfield, Joseph

1991 Benevolent Repression: Popular Culture, Social Structure, and the Control of Drinking. Dans *Drinking: Behavior and Belief in Modern History*, sous la direction de Susanna Barrows, et Robin Room, pp. 399-424. University of California Press, Berkeley.

Guttormsen, Torgrim Sneve, et Lotte Hedeager

2015 Introduction: Interactions of Archaeology and the Public. *World Archaeology* 47(2): 189-193.

Halbwachs, Maurice

1976 *Les cadres sociaux de la mémoire*. Archontes, vol. 5. Mouton, Paris.

1947 La Mémoire Collective et le Temps. *Cahiers Internationaux de Sociologie* 2: 3-31.

Hall, Martin

2001 Social Archaeology and the Theatres of Memory. *Journal of Social Archaeology* 1(1): 50-61.

Hamelin, Jean, et Yves Roby

1971 *Histoire économique du Québec, 1851-1896*. Fides, Montréal,.

Hamilakis, Yannis

1999 La trahison des archéologues ? Archaeological Practice as Intellectual Activity in Postmodernity. *Journal of Mediterranean Archaeology* 12(1): 60-79.

Hamilakis, Yannis, et Aris Anagnostopoulos

2009 What is Archaeological Ethnography? *Public Archaeology* 8(2-3): 65-87.

Hansen, Denise, et Jonathan Fowler

2007 Protect and Present: Parks Canada and Public Archaeology in Atlantic Canada. Dans *Past Meets Present: Archaeologists Partnering with Museum Curators, Teachers, and Community Groups*, sous la direction de John H. Jameson Jr., et Sherene Baugher, pp. 321-338. Springer, New York.

Hardesty, Donald L

2002a Commentary: Interpreting Variability and Change in Western Work Camps. *Historical Archaeology* 32(3): 94-98.

2002b Power and the Industrial Mining Community in the American West. Dans *Social Approaches to an Industrial Past: The Archaeology and Anthropology of Mining*, sous la direction de Eugenia W. Herbert, A. Bernard Knapp, et Vincent C. Pigott, pp. 81-96. Routledge, New York.

1985 Evolution on the Industrial Frontier. Dans *The Archaeology of Frontiers and Boundaries*, sous la direction de Stanton W. Green, et Stephen M. Perlman, pp. 213-229. Academic Press, New York.

Hardy, René

2001 L'exploitation forestière dans l'histoire du Québec et de la Mauricie. *Histoire Québec* 6(3) : 6-7.

Hardy, René, et Normand Séguin

2011 Forêt et société en Mauricie : la formation d'une région. Septentrion, Québec.

1984 Forêt et société en Mauricie : la formation de la région de Trois-Rivières 1830-1930, vol. 10. Boréal Express ; Musée national de l'Homme, Ottawa.

Harrison, Rodney, et J Schoefield

2010 After Modernity : Archaeological Approaches to the Contemporary Past. Oxford University Press, Oxford.

Harvey, Fernand

1978 *Révolution Industrielle et Travailleurs : une enquête sur les rapports entre le capital et le travail au Québec à la fin du 19e siècle*. Collection Histoire et sociétés. Les éditions du Boréal Express, Montréal.

Henry, Susan L.

1991 Commodities, and Choices: A General Model of Consumer Behavior. *Historical Archaeology* 25(2): 3-14.

Henson, Don

2012 Does Archaeology Matter? Dans *Community Archaeology: Themes, Methods, and Practices*, sous la direction de Gabriel Moshenska, et Sarah Dhanjal, pp. 120-127. Oxbow Books, Oxford.

Heron, Greig

2006 Boys Will be Boys: Working-Class Masculinities in the Age of Mass Production. *International Labor and Working-Class History* 69: 6-34.

Higginbotham, Dean

1982 Native Americans Versus Archaeologists: The Legal Issues. *American Indian Law Review* 10: 91-115.

Himelfarb, Alexander

1976 *Caractéristiques sociales des villes canadiennes bâties autour d'une seule entreprise industrielle : une recherche scientifique*. Approvisionnements et Services Canada, Ottawa.

Hodder, Ian

2008 Multivocality and Social Archaeology. Dans *Evaluating Multiple Narratives : Beyond Nationalist, Colonialist Imperialist Archaeologies*, sous la direction de Junko Habu, Clare P. Fawcett, et John M. Matsunaga, pp. 196-200. Springer Verlag, New York.

2003 *Archaeology Beyond Dialogue*. Foundations of archaeological inquiry. University of Utah Press, Salt Lake City.

1991a Interpretive Archaeology and Its Role. *American Antiquity* 56: 7-18.

1991b *Reading the Past : Current Approaches to Interpretation in Archaeology*. 2e ed. Cambridge University Press, Cambridge.

Hodder, Ian, Michael Shanks, Alexandra Alexandri, Victor Buchli, John Carman, Jonathan Last, et Gavin Lucas

1995 *Interpreting Archaeology: Finding Meaning in the Past*. Routledge, London.

Hollowell, Julia J., et Lena Mortensen

2009 Introduction: Ethnographies and Archaeologies. Dans *Ethnographies and archaeologies : iterations of the past*, sous la direction de Lena Mortensen, et Julia J. Hollowell, pp. 1-17. University Press of Florida, Gainesville.

Holtorf, C.

2007 *Archaeology is a Brand: The Meaning of Archaeology in Popular Culture*. Left Coast Press, Walnut Creek, CA.

Huskins, Bonnie, et Michael Boudreau

2016 Irresponsibility, Obligation, and the 'Manly Modern': Tensions in Working-Class Masculinities in Post-War Saint John, New Brunswick. *Labour/Le Travail* 78 : 165-196.

Hymes, Dell H.

1974 *Reinventing Anthropology*. Vintage Books, New York.

Institut culturel Avataq

2020 Département d'archéologie. <<http://www.avataq.qc.ca/fr/L-institut/Departements/Archeologie>>, consulté le 18 octobre 2019.

Isherwood, Robert

2013 Rediscovering, Preserving and Making Memories at Community Archaeology Projects. Dans *Archaeology, the Public and the Recent Past*, sous la direction de Chris Dalglish, pp. 77-92. The Boydell Press, Woodbridge.

2012 Community Archaeology: Conceptual and Political Issues. Dans *Community Archaeology: Themes, Methods, and Practices*, sous la direction de Gabriel Moshenska, et Sarah Dhanjal, pp. 6-17. Oxbow Books, Oxford.

Jameson, John H., et Sherene Baugher (dirs.)

2007 *Past Meets Present: Archaeologists Partnering with Museum Curators, Teachers, and Community Groups*. Springer, New York.

Jameson Jr., John H.

2005 Epilogue. Dans *Unlocking the Past : Celebrating Historical Archaeology in North America*, sous la direction de Lu Ann De Cunzo, et John H. Jameson, pp. 205-212. University Press of Florida, Gainesville.

1994 The Importance of Public Outreach in Archaeology. *SAA Bulletin* 12(3): 16-17. Society for American Archaeology, Washington D.C.

Jameson Jr., John H. (dir.)

1997 *Presenting Archaeology to the Public: Digging for Truths*. AltaMira Press, Walnut Creek.

Jean, Bruno

2016 *Le BAEQ revisité : un nouveau regard sur la première expérience de développement régional au Québec*. Presses de l'Université Laval, Québec.

Johnson, Matthew

1999 Historical, Archaeology, Capitalism. Dans *Historical Archaeologies of Capitalism*, sous la direction de Mark P. Leone, et Parker B. Potter, pp. 219-232. Springer, Boston, MA.

1996 *An Archaeology of Capitalism*. Blackwell Publishers, Oxford, UK.

Jones, A.

2007 *Memory and Material Culture*. Cambridge University Press, Cambridge.

Jones, Delmos J.

1970 Towards a Native Anthropology. *Human Organization* 29(4): 251-259.

Jones, Siân

2013 Dialogues Between Past, Present and Future: Reflections on Engaging the Recent Past.

Dans *Archaeology, the Public and the Recent Past*, sous la direction de Chris Dalglish. The Boydell Group, Woodbridge.

2012 "Thrown Like Chaff in the Wind": Excavation, Memory and the Negotiation of Loss in the Scottish Highlands. *International Journal of Historical Archaeology* 16(2): 346-366.

Jones, Olive, et Catherine Sullivan

1985 *Glossaire du verre de Parcs Canada*. Direction des lieux et des parcs historiques nationaux, Parcs Canada, Environnement Canada, Ottawa.

Jones, Siân, et Lynette Russell

2012 Archaeology, Memory and Oral Tradition: An Introduction. *International Journal of Historical Archaeology* 16(2): 267-283.

Kelvin, Laura, et Lisa Hodgetts

2020 Unsettling Archaeology. *Canadian Journal of Archaeology* 44(1): 1-19.

Kephart, George

1970 The Pulpwood Camps. *Forest History Newsletter* 14(2): 27-34.

Kerber, Jordan E.

2006 Cross-cultural Collaboration : Native Peoples and Archaeology in the Northeastern United States. University of Nebraska Press, Lincoln.

King, Thomas

1983 Professional Responsibility in Public Archaeology. *Annual Review of Anthropology* 12: 143-164.

2012 Forum: Is Public Archaeology a Menace? Public Archaeology is a Menace to the Public - and to Archaeology. *Online Journal in Public Archaeology* (2): 5-23.

Knauf, Jocelyn E.

2015 What Does Womanhood Have to Do with Capitalism?: Normalized Domesticity and the Rise of Industrialized Food in Annapolis, MD, 1870-1930. Dans *Historical Archaeologies of Capitalism*, sous la direction de Mark Leone, et J. E. Knauf, pp. 77-101. Springer, New York.

Knapp, A. Bernard

1996 Archaeology Without Gravity: Potmodernism and the Past. *Journal of Archaeological Method and Theory* 3(2): 127-158.

Knapp, Bernard A.

2002 Social Approaches of the Archaeology and Anthropology of Mining. Dans *Social Approaches to an Industrial Past: The Archaeology and Anthropology of Mining*, sous la direction de A. Bernard Knapp, Vincent C. Pigott, et Eugenia W. Herbert, pp. 1-23. Routledge, New York.

L'Actualité

2010 Le parc de la deuxième chance, 19 août 2010. En ligne au <
<https://lactualite.com/societe/le-parc-de-la-deuxieme-chance/>>, consulté le 30 juillet 2019.

La Salle, Marina J.

2010 Community Collaboration and Other Good Intentions. *Archaeologies* 6(3): 401-422.

La Salle, Marina J., et Richard Hutchings

2016 What Makes Us Squirm - A Critical Assessment of Community-Oriented Research. *Canadian Journal of Archaeology* 40(1): 164-180.

Laboratoire d'archéologie de l'Université du Québec à Chicoutimi

2009 Inventaire et fouille archéologique du site ChEt-2 (km 100+380 à km 100+600 de la route 175). Tronçon entre les kilomètres 86 et 133. Réserve faunique des Laurentides (Été 2007). Rapport soumis à Transports Québec, Québec.

Lang, Nicole

1996 De l'entreprise familiale à l'entreprise moderne : la Fraser Companies Limited, de 1918 à 1974. *Acadiensis* 25(2) : 41-61.

1987 L'impact d'une industrie : Les effets sociaux de l'arrivée de la Compagnie Fraser Limited à Edmundston, N.-B., 1900-1950 Vol. 1-2.

Larousse

2019 Mémoire. Récupéré à partir de <<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/mémoire>>

Lassiter, Luke E.

2008 Moving Past Public Anthropology and Doing Collaborative Research. Dans *Careers in Applied Anthropology in the 21st Century: Perspectives from Academics and Practitioners*, sous la direction de Carla Guerron-Montero. American Anthropological Association.

2005 Collaborative Ethnography and Public Anthropology. *Current Anthropology* 46(1): 83-106.

Lavabre, Marie-Claire

2000 Usages et mésusages de la notion de mémoire. *Critique internationale* : 48-57.

Layton, Robert

1989 Who Needs the Past? : Indigenous Values and Archaeology. U. Hyman, Boston.

Lea, Joanne

2014 Public Archaeology in Canada. Dans *Public Participation in Archaeology*, sous la direction de Suzie Thomas, et Joanne Lea, pp. 183-194. The Boydell Press, Woodbridge.

2007 The Potential for Public Archaeology in Algonquin Park. Paper presented at the Partners to the Past: Proceedings of the 2005 Ontario Archaeological Society Symposium.

Lea, Joanne, et Karolyn E. Smardz

2000 Public Archaeology in Canada. *Antiquity* 74: 141-146.

Le Guédard, Pierre

2007 Colonisation et exploitation forestière dans la Matapédia (1910-1950). *L'Estuaire* (67) : 22-28.

Leacock, Eleanor

1987 Theory and Ethics in Applied Urban Anthropology. Dans *Cities of the United States: Studies in Urban Anthropology*, sous la direction de L. Mullings, pp. 317-336. Columbia University Press, New York.

Le Devoir

1943 Buveurs d'alcool de bois. *Le Devoir*, 13 août 1943.

Le Front Ouvrier

1950 On augmente le salaire des bûcherons de 20 % dans le Québec, *Le Front Ouvrier*, 2 décembre 1950.

Leizaola, Aitzpea

2007 La Mémoire de la Guerre Civile Espagnole : Le Poid du Silence. *Ethnologie française* 37 : 483-491.

Lemay, Jacques

1977 Il y a quarante ans quand les "barons" du bois tenaient un pays sous leurs lois. *Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent* 4(10) : 9-13.

Leone, Mark

1999 Setting Some Trends for Historical Archaeologies of Capitalism. Dans *Historical Archaeologies of Capitalism*, sous la direction de Mark Leone, et Parker B. Potter, pp. 3-22. Plenum Press, New York.

Leone, Mark, Parker B. Potter, et Paul A Shackel

1987 Toward a Critical Archaeology. *Current Anthropology* 28: 283-202.

Leonidoff, Georges-Pierre

1978 Architecture traditionnelle de camps forestiers. Dans *Habitation rurale au Québec*, sous la direction de Jean-Claude Dupont, pp. 29-57, Vol. 36, Collection Ethnologie. Les Cahiers du Québec/ Hurtubise HMH, Montréal.

Le Progrès du Golfe

1961 Deux bûcherons tués en forêt, *Le Progrès du Golfe*, 27 octobre 1961.

1939 Au Témiscouata, les bûcherons. *Le Progrès du Golfe*, 29 septembre 1939.

Levasseur, Jos

1977 Les obligations d'un 'gars' de chantier. *Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent* 4(1) : 6-8.

L'Illustration Nouvelle

1941 Côté est mort empoisonné. *L'Illustration Nouvelle*, 16 avril 1941.

Linteau, Paul-André

1989 *Histoire du Québec contemporain*. Boréal, Montréal.

Little, Barbara J.

2012 Envisioning Engaged and Useful Archaeologies. Dans *Archaeology in Society: Its Relevance for the Modern World*, Vol 277-289, sous la direction de Marcy Rockman, et Joe Flatman. Springer, New York.

2007 Archaeology and Civic Engagement. Dans *Archaeology as a Tool of Civic Engagement*, sous la direction de Barbara J. Little, et Paul A. Shackel, pp. 1-22. AltaMira Press, Lanham.

2002 *Public Benefits of Archaeology*. University Press of Florida, Gainesville.

1997 Expressing Ideology Without a Voice, or Obfuscation and the Enlightenment. *International Journal of Historical Archaeology* 1(3): 225-241.

Little, Barbara J., et Paul A. Shackel

2007 *Archaeology as a Tool of Civic Engagement*. AltaMira Press, Lanham, MD.

Littler, Craig R.

1978 Understanding Taylorism. *The British Journal of Sociology* 29(2): 185-202.

Lockhart, Bill

2014 Consumer Glass Co. Document électronique en ligne au : <
<https://sha.org/bottle/pdf/ConsumersGlass.pdf>>.

Loewen, Brad

2010 Introduction. Dans *De l'archéologie analytique à l'archéologie sociale*, sous la direction de Claude Chapdelaine, Adrian L. Burke, et Brad Loewen, pp. 15-26. Recherches amérindiennes au Québec, Collection Paléo-Québec 34, Montréal.

Lucas, Rex A.

1971 *Minetown, Milltown, Railtown: Life in Canadian Communities of Single Industry*. University of Toronto Press, Toronto.

Lydon, Jane, et Uzma Z. Rizvi

2010 *Handbook of Postcolonial Archaeology*. Coast Press, Walnut Creek, CA.

Lynn, John A.

1976 Reconstructing a Maine Lumber Camp of 1900: The Diorama as a Historical Medium. *Journal of Forest History* 20(4): 191-202.

Lyons, Natasha

2013 *Where the Wind Blows Us : Practicing Critical Community Archaeology in the Canadian North*. University of Arizona Press, Tucson.

Lyons, Natasha, et Susan Blair

2018 Looking Both Ways at Community-Oriented Archaeologies in Canada. *Canadian Journal of Archaeology* 42: 172-183.

Lyons, Natasha, Kisha Supernant, et John R. Welsh

2019 What are the Prospects for an Archaeology of Heart? *SAA Archaeological Record* 19(2): 6-9.

MacKay, Roderick

2014 Looking at the Material Culture of Nineteenth Century Logging Camps: An Algonquin Park Perspective and Beyond. *APA Occasional Paper in Archaeology* 1(1): 1-26.

2007 Potatoes in the Pines: Depot Farms in Algonquin Park; with particular investigations at the Egan Farm BkG1-1, Clancy township. Paper presented at the Partners to the Past: Proceedings of the 2005 Ontario Archaeological Society Symposium.

1979 The Canadian Logging Frontier. *Journal of Forest History* 23(1): 4-17.

Majewski, Teresita, et Michael Brian Schiffer

2001 Beyond Consumption: Toward an Archaeology of Consumerism. Dans *Archaeologies of the Contemporary Past*, sous la direction de Victor Buchli, et Gavin Lucas. Routledge, New York.

Malenfant, Isabelle

2011 La Compagnie Fraser et le Village Industriel Planifié de Cabano. *Bulletin : Association Québécoise pour le Patrimoine Industriel* 22(3) : 8-12.

2009 Deux grands feux à Cabano. *L'Estuaire* 69 : 35-38.

Maniery, Mary L.

2002 Health, Sanitation, and Diet in a Twentieth-Century Dam Construction Camp: A View from Butt Valley, California. *Historical Archaeology* 36(3): 69-84.

Marshall, Yvonne

2002 What is Community Archaeology? *World Archaeology* 34(2): 211-219.

Martijn, C. N.

1964 *Preliminary report, an archaeological reconnaissance in the Temiscouata region of south-east Quebec*. Rapport soumis au ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine du Québec, Québec.

Martin, Ann Smart

1993 Makers, Buyers, and Users: Consumerism as a Material Culture Framework. *Winterthur Portfolio* 28(2/3): 141-157.

Martino, Wayne, et Christopher J. Greig

2012 *Canadian Men and Masculinities : Historical and Contemporary Perspectives*. Canadian Scholars' Press Inc., Toronto.

Massé, Jean-Claude

2017 *Le Témiscouata : de la Préhistoire à la Confédération*. Presses de l'Université Laval, Québec.

Massheder-Rigby, Kerry

2014 Digging up Memories: Collaborations Between Archaeology and Oral History to Investigate the Industrial Housing Experience. *Online Journal in Public Archaeology* 1: 61-75.

Matsuda, Akira

2004 The Concept of the 'Public' and the Aims of Public Archaeology. *Papers from the Institute of Archaeology* 15: 66-76.

Matthews, Christopher N.

2004 Public Significance and Imagined Archaeologists: Authoring Pasts in Context. *International Journal of Heritage Studies* 8(1-25).

2010 *The archaeology of American Capitalism*. University Press of Florida, Gainesville.

Maynard, Steven

1989 Rough Work and Rugged Men: The Social Construction of Masculinity in Working-Class History. *Labour/Le Travail* 23 : 159-169.

Mazière, Francine

2005 *L'analyse du discours : histoire et pratiques*. 1re éd. Que sais-je ?, vol. 3735. Presses universitaires de France, Paris.

McCallum, Marc M.

2013 Boire comme un homme : la masculinité dans les publicités de bière au Québec dans les années 1920. *Cahiers d'histoire* 32(1) : 99-125.

McCracken, Grant D.

1990 *Culture and Consumption*. Indiana University Press, Bloomington.

McDavid, Carol

2009 Back to the Futurist. Response to Dawdy. *Archaeological Dialogues* 16(2): 169-171.

2004 From "Traditional" Archaeology to Public Archaeology to Community Action. The Levi Jordan Plantation Project. Dans *Places in Mind :Public Archaeology as Applied Anthropology*, sous la direction de Paul A. Shackel, et Erve Chambers. Routledge, New York.

1997 Descendants, Decisions, and Power: The Public Interpretation of the Archaeology of the Levi Jordan Plantation. *Historical Archaeology* 31(3): 114-131.

McGhee, Robert

2008 Aboriginalism and the Problems of Indigenous Archaeology. *American Antiquity* 73(4): 579-597.

McGill, Dru

2010 The Public's Archaeology: Utilizing Ethnographic Methods to Link Public Education with Accountability in Archaeological Practice. *Archaeologies* 6(3): 468-484.

McGimsey, Charles R.

1972 *Public archaeology*. McGraw Hill, New York.

McGuire, Randall H.

2008 *Archaeology as Political Action*. University of California Press, Berkeley.

1992 Archaeology and the First Americans. *American Anthropologist* 94(4): 816-836.

McGuire, Randall H., et R. Paynter (dirs.)

1991 *The Archaeology of Inequality*. Blackwell, Oxford.

McManamon, Francis P.

1991 The Many Publics for Archaeology. *American Antiquity* 56(1): 121-130.

McNiven, Ian J.

2005 *Appropriated Pasts : Indigenous Peoples and the Colonial Culture of Archaeology*. AltaMira Press, Lanham, MD.

Menzies, Charles R.

2001 Reflections on Research With, for, and Among Indigenous Peoples. *Canadian Journal of Native Education* 25(1): 19-36.

Merriman, Nick

2004 *Public Archaeology*. Routledge, New York.

Meskill, Lynn (dir.)

2005 *Archaeologies of Materiality*. Blackwell Pub., Malden, MA.

1998 *Archaeology Under Fire : Nationalism, Politics and Heritage in the Eastern Mediterranean and Middle East*. Routledge, London.

Meskill, Lynn, et Robert W. Preucel

2007 *A Companion to Social Archaeology*. Blackwell, Oxford.

Metheny, Karen Bescherer

2013 Modeling Communities through Food: Connecting the Daily Meal to the Construction of Place and Identity. *Northeast Historical Archaeology* 42: 147-183.

2007 *From the Miners' doublehouse : Archaeology and Landscape in a Pennsylvania Coal Company Town*. University of Tennessee Press, Knoxville.

Miller, Daniel

1987 *Material Culture and Mass Consumption*. B. Blackwell, Oxford.

1980 Archaeology and Development. *Current Anthropology* 21(6): 709-726.

Miller, George L., et Elizabeth A. Jorgensen

1986 *Some Notes on Bottle Mould Numbers from the Dominion Glass Company and its Predecessors*. National Historic Parks and Sites Branch, Minister of Supply and Services Canada, Ottawa.

Molyneaux, B.L., et P.G. Stone (dirs.)

1994 *The Presented Past: Heritage, Museums and Education*. Routledge, London.

Moser, Stephanie, Darren Glazier, James E. Phillips, Lamy Nasser el Nemr, Mohammed Saleh Mousa, Rascha Nasr Aiesh, Susan Richardson, Andrew Conner, et Michael Seymour

2002 Transforming Archaeology through Practice: Strategies for Collaborative Archaeology and the Community Archaeology Project at Quseir, Egypt. *World Archaeology* 34(2): 220-248.

Moshenska, Gabriel

2007 Oral History in Historical Archaeology: Excavating Sites of Memory. *Oral History* 35(1): 91-97.

Moshenska, Gabriel, et Sarah Dhanjal (dirs.)

2012 *Community Archaeology: Themes, Methods and Practice*. Oxbow books, Oxford.

MRC Témiscouata

2019 Connaître le Témiscouata. En ligne au : < <http://www.mrctemiscouata.qc.ca/connaitre-le-temiscouata>>, consulté le 14 octobre 2019.

Mrozowski, Stephen A.

2006 Pulling the Threads Together: Issues of Theory and Practice in an Archaeology of the Modern World. Dans *Confronting Scale in Archaeology : Issues of Theory and Practice*, sous la direction de G. R. Lock, et Brian Molyneaux, pp. 19-34. Springer, New York.

Mullins, Paul R

2011 The Archaeology of Consumption. *Annual Review of Anthropology* 40: 133-144.

Musée des Abénakis

2020 À la recherche du fort Odanak. <http://www.fort-odanak.ca/projet_archeologique_fort-archaeological_project_fort-fra>, consulté le 18 octobre 2019.

Myers, Adrian

2008 Between Memory and Materiality: An Archaeological Approach to Studying the Nazi Concentration Camps. *Journal of Conflict Archaeology* 4(1-2): 231-245.

Nevell, Michael

2013 Archaeology for All: Managing Expectations and Learning from the Past for the Future - the Dig Manchester Community Archaeology Experience. Dans *Archaeology, the Public and the Recent Past*, sous la direction de Chris Dalglish. The Boydell Press, Woodbridge.

Nicholas, George

2010 *Being and Becoming Indigenous Archaeologists*. West Coast Press, Walnut Creek, CA.

Nicholas, George, et Thomas Andrews

1997 *At a Crossroads: Archaeology and First Peoples in Canada*. Archaeology Press, Burnaby, B.C.

Nicholas, George, et Julia J. Hollowell

2008 Ethical Challenges to a Post-colonial Archaeology. Dans *Archaeology and Capitalism: From Ethics and Politics*, sous la direction de Yannis Hamilakis, et P. Duke, pp. 59-82. Lest Coast Press, Walnut Creek, Ca.

Nora, Pierre

1997 *Entre Mémoire et Histoire*. Gallimard, Paris.

1989 Between Memory and History: Les Lieux de Mémoire. *Representations* 26 : 7-14.

1984 *Les Lieux de Mémoire*. Gallimard, Paris.

Norder, John

2012 The Creation and Endurance of Memory and Place Among First Nations of Northwestern Ontario, Canada. *International Journal of Historical Archaeology* 16(2): 385-400.

Okamura, Katsuyuki, et Akira Matsuda (dirs.)

2011 *New Perspectives in Global Public Archaeology*. Springer, New York.

Oldham, Mark

2017 Bridging the Gap: Classification, Theory and Practice in Public Archaeology. *Public Archaeology* 16(3-4): 214-229.

Orser, Charles E.

2009 Twenty-First-Century Historical Archaeology. *Journal of Archaeological Research* 18(2): 111-150.

1996 *A historical archaeology of the modern world*. Contributions to global historical archaeology. Plenum Press, New York

Ouellet, Jean-Christophe

2018 Le programme de recherches archéologiques d'Ekuanitshit (Mingan) : Un exemple d'approche communautaire en archéologie nord-côtière (Québec). *Recherches amérindiennes au Québec* 48(3) : 11-29.

Owens-Illinois Glass Company

1933 1930-1935 Owens-Illinois Glass Co. Bottle Catalogue. Document électronique en ligne au : <<https://sha.org/bottle/oi1933.htm>>.

Palus, Matthew M., Mark P. Leone, et Matthew D. Cochran

2006 Critical Archaeology: Politics Past and Present. Dans *Historical Archaeology*, sous la direction de Martin Hall, et Stephen W. Silliman, pp. 84-106. Blackwell, Malden, MA.

Paradis, Luce

1995 La forêt, la surexploitation et la conscience de conservation : Le cas du Bas-Saint-Laurent entre 1930 et 1950. *Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent* 18(2) : 24-33.

Pearson, Mike, et Michael Shanks

1997 Performing a Visit: Archaeologies of the Contemporary Past. *Performance Research* 2(2): 41-53.

Pelletier, Martin P.

2016 La cartonnerie de Cabano : Le rêve réalisé d'une révolte populaire, Société d'histoire forestière du Québec.

Pels, Peter, et Lorraine Nencel

1991 Introduction: Critique and de Deconstruction of Anthropological Authority. Dans *Constructing Knowledge. Authority and Critique in Social Science*, pp. 1-21. Sage Publications, Londres.

Perry, Michael T.

2013 The Aroostook War of 1839. *American Review of Canadian Studies* 43(4): 534-536.

Perry, Sara

2019 Foreword. Dans *Public Archaeology: Arts of Engagement*, sous la direction de Howard Williams, Caroline Pudney, et Afnan Ezzeldine. ArchaeoPress, Oxford.

Piédalue, Gisèle

2009 *Le patrimoine industriel archéologique du Québec*. Rapport soumis au Ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine.

Pillon, Thierry

2011 Virilité Ouvrière. Dans *Histoire de la Virilité : La virilité en crise ? XXe-XXIe siècle*, sous la direction de Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine, George Vigarello, pp. 302-325. Seuil, Paris.

Pineau, Lionel

1977 Les chantiers d'autrefois. *Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent* 4(1) : 3-5.

Pintal, Jean-Yves

2012 *Parc National du Lac-Témiscouata. Secteur des sites CkEe-003 et CkEe-014. Inventaire archéologique 2012*. Rapport inédit remis à la Sépaq et au ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine, Québec.

Pomerleau, Jeanne

1997 *Bûcherons, raftmen et draveurs, 1850-1960*. Éditions J.-C. Dupont, Sainte-Foy.

Pope, Peter E., et Stephen F. Mills

2007 Outport Archaeology: Community Archaeology in Newfoundland. Dans *Past Meets Present: Archaeologists Partnering with Museum Curators, Teachers, and Community Groups*, sous la direction de John H. Jameson Jr., et Sherene Baugher, pp. 169-186. Springer, New York.

Potter, Parker B.

1998 Ethnography in Annapolis. Dans *Annapolis Pasts : Historical Archaeology in Annapolis, Maryland*, sous la direction de Paul A. Shackel, Paul R. Mullins, et Mark S. Warner, pp. 34-47. The University of Tennessee Press, Knoxville.

1994 Public Archaeology in Annapolis : A Critical Approach to History in Maryland's Ancient City. Smithsonian Institution Press, Washington.

Proulx, Louise

1985 Les chantiers forestiers de la Rimouski (1930-1940) : techniques traditionnelles et culture matérielle. Cahiers du GRIDEQ, Vol. no 16. Université du Québec à Rimouski, Rimouski.

Prouty, Andrew M.

1985 *More Deadly than War - Pacific Coast Logging 1827-1981*. Garland Publishing, New York.

Provencher, Nicolas

2016 Le XIX^e siècle : La fin des monopoles ? *Histoires forestières du Québec* 8(1) : 11-13.

Prybylski, Matthew E., et Jay M. Stottman

2010 Reconnecting Community: Archaeology and Activism at the Portland Warf. Dans *Archaeologists as Activists: Can Archaeologists Change the World?*, sous la direction de Jay M. Stottman, David A. Gadsby, Jodi A. Barnes, Robert C. Chidester, et Gwyn A. Henderson, pp. 126-140. The University of Alabama Press, Tuscaloosa.

Purser, Margaret

1999 Ex Occidente Lux? An Archaeology of Later Capitalism in the Nineteenth-Century West. Dans *Historical Archaeologies of Capitalism*, sous la direction de Mark Leone, et Parker B. Potter, pp. 115-141. Plenum Press, New York.

1992 Consumption as Communication in Nineteenth-Century Paradise Valley, Nevada. *Historical Archaeology* 26(3): 105-116.

- Pyburn, Anne K.
2009 Practising Archaeology: As if it Really Matters. *Public Archaeology* 8(2-3): 161-175.
- Radforth, Ian
1984 In the Bush: The Changing World of Work in Ontario's Pulpwood Logging Industry During the Twentieth Century. *Material Culture Review* 19: 13-24.
- Radley, Alan
1990 Artefacts, Memory and a Sense of the Past. Dans *Collective remembering*, sous la direction de David Middleton, et Derek Edwards, pp. 46-59. Sage, London.
- Rappaport, Joanne
2008 Beyond Participant Observation: Collaborative Ethnography as Theoretical Innovation. *Collaborative Anthropologies* 1: 1-31.
- Reinmuth, Mary B.
1949 Forest Heritage: The Story of Fraser Companies Limited.
- Richardson, Lorna-Jane, et Jaime Almansa-Sanchez
2015 Do you Even Know What Public Archaeology is? Trends, Theory, Practice, Ethics. *World Archaeology* 47(2): 194-211.
- Richner, Jeffrey J.
1986 An Archaeological Evaluation of the Trout Point Logging Camp, sous la direction de National Park Service. Midwest Archaeological Center, Occasional Studies in Anthropology #17, Lincoln, Nebraska.
- Ricœur, Paul
2000 *La mémoire, l'histoire, l'oubli*. Ordre philosophique. Éditions du Seuil, Paris.
- Rock, James T.
1984 Cans in the Countryside. *Historical Archaeology* 18(2): 97-111.
- Rohe, Randall E.
1986 The Evolution of the Great Lakes Logging Camp, 1830-1930. *Journal of Forest History* 30(1): 17-28.

- Rotman, Deborah, et Ellen-Rose Savulis (dirs.)
2003 *Shared Space and Divided Places: Material Dimensions of Gender Relations and the American Historical Landscape*. University of Tennessee Press, Knoxville.
- Rottenberg, Barbara L., et Judith Tomlin
1982 *Glass Manufacturing in Canada: A survey of Pressed Glass Patterns*. National Museum of Man Mercury Series. History Division Paper No 33, Ottawa.
- Rousseau, Nicole, et Joanne Daigle
2013 *Infirmières de colonie : soins et médicalisation dans les régions du Québec, 1932-1972*. Presses de l'Université Laval, Québec.
- Rouverol, Alicia J.
2000 'I Was Content and not Content: Oral History and the Collaborative Process'. *Oral History* 28(2) : 66-78.
- Roy, Gilles, Marie Bellavance, et Julie Garon
2005 *Au fil des ans : Squatec...une forêt d'histoires à raconter*. Fabrique de Squatec, Rimouski.
- Ruralys
2010 *Parc national du Lac-Témiscouata : Étude de potentiel archéologique*. Rapport inédit soumis à la Sépaq, Québec.
- Sabloff, Jeremy A.
2008 *Archaeology Matters : Action Archaeology in the Modern World*. Left Coast Press, Walnut Creek, CA.
- Said, Edward
1978 *Orientalism*. Pantheon, New York.
- Saillant, Francine
1991 *Le rhume et la grippe : Recettes québécoises de médecine populaire*. *Ethnologie française* 21(2) : 126-134.
1990 *Les recettes de médecine populaire. Pertinence anthropologique et clinique*. *Anthropologie et Sociétés* 14(1) : 93-113.

Saitta, Dean J.

2007 *The Archaeology of Collective Action*. University Press of Florida, Gainesville.

Saldaña, Johnny

2016 *The Coding Manual for Qualitative Researchers*. 3e ed., Sage, Los Angeles.

Salisbury, Richard F.

1976 *The Anthropologist a Societal Ombudsman*. Dans *Development from Below: Anthropologists and Development Situations*, sous la direction de D.C. Pitt, pp. 255-265. The Hague, Paris.

Santerre, Renaud, et Renée Ménard

1994 Les familles souches de Squatec. *Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent* (42) : 3-8.

Savard, Manon, et Nicolas Beaudry

2018 Archéologie et mise en valeur de l'île Saint-Barnabé (Rimouski, Québec): De la matérialisation d'un mythe à la performance archéologique. *História: Questões & Debates, Curitiba* 66(2): 63-86.

2016 *Reconnaissance et prospection archéologiques dans la MRC de la Matapédia, août 2015*. Rapport déposé à la MRC de Matapédia et au ministère de la Culture et des Communications du Québec. Université du Québec à Rimouski, Laboratoire d'archéologie et de patrimoine, Rimouski.

Savard, Mario

1987 Relevé archéologique et synthèse de l'évolution fonctionnelle et technologique de la pulperie de Chicoutimi. Rapport soumis au Ministère des Affaires culturelles du Québec, Québec.

Savard, Pierre-André

2016 L'exploitation forestière et l'occupation du territoire dans le discours cinématographique de l'abbé Jean-Philippe Cyr. *L'Estuaire* 76 : 1-16.

Schacter, Daniel L.

2001 *The Seven Sins of Memory : How the Mind Forgets and Remembers*. Houghton Mifflin, Boston.

Schadla-Hall, Tim

2006 Public Archaeology in the Twenty-First Century. Dans *A Future for Archaeology: The Past in the Present*, sous la direction de Layton R., Shennan S., et P.G. Stone, pp. 75-82. UCL Press, London.

1999 Editorial: Public Archaeology. *European Journal of Archaeology* 2(2): 147-158.

Schmidt, Peter R., et Innocent Pikirayi (dirs.)

2016 Community Archaeology and Heritage in Africa : Decolonizing Practice. Taylor and Francis, London.

Shackel, Paul A.

2011 Heritage, Engaging Communities. *Historical Archaeology* 45(1): 1-9.

2004 Working with Communities: Heritage Development and Applied Archaeology. Dans *Places in Mind : Public Archaeology as Applied Anthropology*, sous la direction de Paul A Shackel, et Erve Chambers, pp. 1-16. Routledge, New York.

2002 Broadening the Interpretations of the Past at Harpers Ferry National Park. Dans *Public Benefits of Archaeology*, sous la direction de Barbara J Little, pp. 157-166. University Press Florida, Gainesville.

Shackel, Paul A, et David A. Gadsby

2008 "I Wish for Paradise" Memory and Class in Hampden, Baltimore. Dans *Collaboration in Archaeological Practice : Engaging Descendant Communities*, sous la direction de Chip Colwell-Chanthaphonh, et T. J. Ferguson, pp. 225-242. AltaMira Press, Lanham, MD.

Shackel, Paul A., et Erve Chambers (dirs.)

2004 *Places in Mind : Public Archaeology as Applied Anthropology*. Routledge, New York.

Shackel, Paul A, et Matthew M. Palus

2006 The Guiled Age and Working-Class Industrial Communities. *American Anthropologist* 108(4): 828-841.

Shakour, Katie, Ian Kuijt, et Tommy Burke

2019 Different Roles, Diverse Goals: Understanding Stakeholders and Archaeologists Positions in Community-Based Projects. *Archaeologies: Journal of the World Archaeological Congress* 15(3): 371-399.

Silliman, Stephen W.

2008 Collaborative Indigenous Archaeology: Trowling at the Edge, Eyeing the Center. Dans *Collaborating at the Trowel's Edge : Teaching and Learning in Indigenous Archaeology*, sous la direction de Stephen W. Silliman. University of Arizona Press, Tucson.

Simpson, Faye

2009a Evaluating the Value of Community Archaeology: The XArch Project. *Treballs d'Arqueologia* 15: 51-62.

2009b *The Values of Community Archaeology: A Comparative Assessment*. Doctor of Philosophy, Unpublished dissertation, University of Exeter.

Sirop Lambert

S. d. Histoire du sirop Lambert, votre sirop naturel contre la toux depuis 120 ans. En ligne au: <<https://www.sirop Lambert.com/fr/>>.

Skeates, Robin, Carol McDavid, et John Carman (dirs.)

2012 *The Oxford Handbook of Public Archaeology*. Oxford University Press, Oxford.

Smith, Claire, et Martin Wobst (dirs.)

2005 *Indigenous Archaeologies: Decolonizing Theory and Practice*. One World Archaeology. Routledge, London.

Smith, Laurajane, et Emma Waterton (dirs.)

2009 *Heritage, Communities and Archaeology*. Duckworth Debates in Archaeology. Duckworth, London.

Smith, Linda Tuhiwai

1999 *Decolonizing Methodologies : Research and Indigenous Peoples*. Zed Books, New York.

Société d'Histoire et d'Archéologie du Témiscouata (SHAT)

2002 L'émergence d'une région stratégique : Le Témiscouata. *Histoire Québec* 8(2) : 30-34.

2001 *Témiscouata, Synthèse historique*. Société d'histoire et d'archéologie du Témiscouata, Communications faucons, Trois-Pistoles.

Society for American Archaeology (SAA)

1996 Principles of Archaeological Ethics. Document électronique en ligne au <<https://www.saa.org/career-practice/ethics-in-professional-archaeology>>, consulté le 09 novembre 2018.

Society of Historical Archaeology (SHA)

2020 Bottle Typing/Diagnostic Shapes: Liquor/Spirits Bottles. En ligne au : <<https://sha.org/bottle/liquor.htm>>, consulté le 15 janvier 2017.

Soucoup, Dan

2011 Logging in New Brunswick : Lumber, Mills, & River Drives. Nimbus Pub., Halifax, N.S.

Soucy, Robert

1976 *Récits de forestiers*. Les archives d'ethnologie, vol. 1. Presses de l'Université du Québec, Montréal.

South, Stanley

1977 Method and Theory in Historical Archeology. Academic Press, New York.

Spencer-Wood, Suzanne M.

1987 Consumer Choice in Historical Archaeology. Plenum Press, New York.

Stencel, Craig

2000 *Life at a Logging Camp: A Case Study of Goodman Lumber Company Camp E*. Mémoire soumis au Department of Social Sciences, Michigan Technological University, Houghton, MI.

Stevens, Gerald

1961 *Early Canadian Glass*. Ryerson, Toronto.

Stone, Peter G.

2015 Sharing Archaeology: An Obligation not a Choice. Dans *Sharing archaeology : academe, practice, and the public*, sous la direction de Peter G. Stone, et Hui Zhao, pp. 17-35. Routledge, New York.

Stone, Peter G., et Philippe G. Planel
1999 *The Constructed Past : Experimental Archaeology, Education, and the Public*. Routledge, New York.

Stone, Peter G., et Hui Zhao
2015 *Sharing Archaeology : Academe, Practice, and the Public*. Vol. 14. Routledge, New York.

Stottman, Jay M.
2010 Introduction: Archaeologists as Activists. Dans *Archaeologists as Activists : Can Archaeologists Change the World?*, sous la direction de Jay M. Stottman, Jodi A. Barnes, Robert C Chidester, Kim Christensen, David A. Gadsby, et Gwyn A. Henderson, pp. 1-16. The University of Alabama Press, Tuscaloosa.

Stottman, Jay M., Jodi A. Barnes, Robert C Chidester, Kim Christensen, David A. Gadsby, et Gwyn A. Henderson (dirs.)
2010 *Archaeologists as Activists: Can Archaeologists Change the World?* The University of Alabama Press, Tuscaloosa.

Subarctique

2013 Interventions archéologiques de l'automne 2012. Projet de Val- Jalbert, rivière Ouiatchouan. Secteur de l'esplanade. Village historique de Val- Jalbert, site DcFa-14. Chambord, Lac-Saint-Jean. Lac Saint-Jean. Rapport soumis à la Société de l'énergie communautaire du Lac-Saint-Jean, Québec.
2010 Interventions archéologiques sur le site de la maison du surintendant, été 2009. Village historique de Val-Jalbert, site DcFa-14. Rapport soumis à la Corporation du parc régional de Val-Jalbert, Québec.

Supernant, Kisha, Jane Baxter, Natasha Lyons, et Sonya Atalay (dirs.)
2019 *Archaeologies of Heart and Emotions*. Springer International, New York.

Swidler, Nina, Kurt E. Dongoske, Roger Anyon, et Alan Downer (dirs.)
1997 *Native Americans and Archaeologists : Stepping Stones to Common Ground*. AltaMira Press, Walnut Creek.

Taché, Joseph-Charles
1946 *Forestiers et voyageurs*. Fides, Montréal.

The Clorox Company

2020 Vintage Bottle Guide. En ligne au : < <https://www.thecloroxcompany.com/who-we-are/our-heritage/bottle-guide/#OMLIpKtQcOPdZp11.9>>, consulté le 9 novembre 2018.

The Dodge Compagny

2020 Our History. En ligne au : < <https://www.dodgeco.com/our-history>>.

Thivierge, Nicole, et Brigitte Gagnon

1992 L'est du Québec et la contrebande d'alcool. *Cap-aux-Diamants : la revue d'histoire du Québec* (28) : 48-51.

Thomas, Suzie

2014 Making Archaeological Heritage Accessible in Great Britain: Enter Community Archaeology. Dans *Public Participation in Archaeology*, sous la direction de Suzie Thomas, et Joanne Lea, pp. 23-33. The Boydell Press, Woodbridge.

Thomas, Suzie, et Joanne Lea

2014 *Public Participation in Archaeology*. The Boydell Press, Woodbridge.

Timmons, Marta Amelia, et Kelly J. Dixon

2011 Coloma Mining District: Gold Mining and Community in Western Montana's Garnet Range. *IA. The Journal of the Society for Industrial Archeology* 37(1/2): 61-78.

Tourisme Témiscouata

2015 Nouvelles représentations de la pièce de théâtre Cabano P.Q., 6 octobre 2015. En ligne au <<https://www.tourismetemiscouata.qc.ca/vacances-quebec/Nouvelles/nouvelles-representations-de-la-piece-de-theatre-cabano-pq.aspx>>, consulté le 30 juillet 2019.

Tremblay, Adélar

1960 Les tensions psychologiques chez le bûcheron : quelques éléments d'explications. *Recherches Sociographiques* 1(1) : 61-89.

Trigger, Bruce G.

2006 *A History of Archaeological Thought* (2nd edition). Cambridge University Press, Cambridge.

1997 Foreword. Dans *At a Crossroads: Archaeology and First Peoples in Canada*, sous la direction de George Nicholas, et Thomas Andrews, pp. vii-xiii. Archaeology Press, Burnaby, B.C.

1984 Alternative Archaeologies: Nationalist, Colonialist, Imperialist. *Man* 19: 355-370.

1980 Archaeology and the Image of the American Indian. *American Antiquity* 45: 662-676.

Tripp, Christopher John

2012 Why Community Archaeology? Dans *Community Archaeology: Themes, Methods, and Practices.*, sous la direction de Gabriel Moshenska, et Sarah Dhanjal, pp. 28-34. Oxbow Books, Oxford.

Van Bueren, Thad M.

2002 Struggling with Class Relations at a Los Angeles Aqueduct Construction Camp. *Historical Archaeology* 36(3): 28-43.

Van Dyke, Ruth M., et Susan E. Alcock

2003 *Archaeologies of Memory*. Blackwell, Malden MA.

Vanay, Maurice

1983 Colonisation et monopole forestier : Le cas des cantons Biencourt et Auclair durant la Crise. *Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent* 9(24) : 41-56.

Voss, Barbara L

2010 Matter Out of Time: The Paradox of the “Contemporary Past”. *Archaeologies* 6(1): 181-192.

Wampole

2017 Wampole, une marque de confiance depuis 1893. En ligne au : <
<https://www.wampole.ca/fr/notre-histoire/>>.

Washburn, Wilcomb B.

1987 A Critical View of Critical Archaeology. *Current Anthropology* 28(4): 544-545.

Watkins, Joe

- 2012 Looking Forward to the Past: Archaeology Through Rose-Coloured Glasses. Dans *Archaeology in Society: Its Relevance in the Modern World*, Vol 257-266, sous la direction de Marcy Rockman, et Joe Flatman. Springer, New York.
- 2000 Indigenous Archaeology: American Indian Value and Scientific Practice. AltaMira Press, Walnut Creek, CA.

White, Bob

- 2012 From Empermental Moment to Lecacy Moment: Collaboration and the Crisis of Reppresentation. *Collaborative Anthropologies* 5: 65-97.

Wilkie, Laurie, et Kevin M. Bartoy

- 2000 A Critical Archaeology Revisited. *Current Anthropology* 41(5): 747-761.

Willis, John

- 1981 *Fraserville and its Temiscouata Hinterland, 1874-1914: Colonization and urbanization in a peripheral region of the province of Quebec*, Mémoire de maîtrise en Études québécoises, Université du Québec à Trois-Rivières.

Wurst, LouAnn, et Randall H. McGuire

- 1999 Immaculate Consumption: A Critique of the "Shop till you Drop" School of Human Behavior. *International Journal of Historical Archaeology* 3(3): 191-1999.

Annexe 1 – Figures

Figure-A.1.– Affiche promotionnelle utilisée pour le recrutement de participants	287
Figure-A.2.– Document d’information à l’attention des participants de l’activité de fouilles publiques.....	288
Figure-A.3.– Affiche promotionnelle de l’atelier-conférence.....	289
Figure-A.4.– Plan d’arpentage du secteur du lac Témiscouata en 1841	290
Figure-A.5.– Carte postale de 1910, vue de la Terre-à-Fer à partir du Grand lac Touladi	291
Figure-A.6.– Photo du bureau du contremaître au camp de la Terre-à-Fer en 1951. On peut y voir le mode de revêtement des bâtiments en bardeaux de cèdre et en planches	291
Figure-A.7.– Vestige de piliers d’estacade à l’embouchure de la rivière Touladi.....	292
Figure-A.8.– Photo du « Jardin des mémoires » aménagé à la Terre-à-Fer	292
Figure-A.9.– Sondage de la fosse à déchets avec artefacts en paroi ouest.....	293
Figure-A.10.– Profils stratigraphiques des parois de l’opération 1A, CkEe-3	293
Figure-A.11.– Bouteille en verre de couleur vert avec bouchon en liège à l’intérieur).....	294
Figure-A.13.– Petites pièces de quincaillerie architecturale en fer : clous de bardeau, rivet, vis, boulons, écrous	294
Figure-A.14.– Fragment de lime en acier biseauté)	295
Figure-A.15.– À gauche : boutons en métal blanc à quatre trous. À droite : un renfort de talon de botte clouté en métal ferreux	295
Figure-A.16.– Bague en métal blanc fracturé	295
Figure-A.17.– À gauche : hameçons tordus en métal ferreux. À droite : cartouches de fusils de calibre 10 et 20	296
Figure-A.18.– À gauche : bouteille de médicament indéterminé en verre incolore provenant du site CkEe-3. À droite : exemple de bouteille de forme similaire avec étiquette originale d’alcool à friction	296
Figure-A.19.– Structure d’écluse sur la rivière Touladi, 1915.....	297

Figure-A.20.– Détail d’une photographie aérienne de 1949 montrant l’écluse et l’emplacement du camp de l’écluse. Le camp de la Terre-à-Fer est également visible au nord	297
Figure-A.21.– Plan du site de la Vieille-Écluse, localisation des sondages réalisés lors de l’inventaire de 2015.	298
Figure-A.22.– Plan délimitant le talus de terre et localisant l’opération de fouille 1A	299
Figure-A.23.– Profils stratigraphiques de l’opération de fouille 1A, site de la Vieille-Écluse CkEe-47	300
Figure-A.24.– Bouteille de boisson gazeuse de marque <i>Old City</i>	301
Figure-A.25.– Bouteille de condiments de type essence de vanille.....	301
Figure-A.26.– Bouteille à gin rectangulaire.....	302
Figure-A.27.– Contenant pour le tabac à cigarette de marque <i>Zig-Zag</i>	302
Figure-A.28.– Botte de cuir.....	303
Figure-A.29.– a) Partie d’une lame de sciote en métal ferreux b) Lime plate en métal ferreux c) Cercles de baril de métal ferreux	303
Figure-A.30.– a) Bouteille transparente de sirop de marque <i>Mathieu</i> b) Bouteille de verre brun de sirop de marque <i>Lambert</i>	304
Figure-A.31.– Bouteille carrée de verre incolore, possiblement alcool à friction	304
Figure-A.32.– Bouteille de verre brun d’eau de Javel de marque <i>Mix-O</i>	305
Figure-A.33.– Bâton en graphite faisant partie d’une batterie de téléphone.....	305
Figure-A.34.– Tasse en métal émaillé blanc	306
Figure-A.35.– Manche d’ustensile en métal ferreux avec décorations d’aluminium encastré	306
Figure-A.36.– Section d’un os long de mammifère, montrant des traces de découpe à la scie	306



**Parc national
du Lac Témiscouata**
Conserver. Découvrir. Partager.

**Université
de Montréal**

**SUR LES TRACES DES BÛCHERONS
D'AUTREFOIS:**

**Participez à de réelles fouilles
archéologiques d'anciens camps
forestiers au Parc national du Lac-
Témiscouata!**


Dates: Du 22 juillet au 28 août 2016
Durée : 4 heures
Prix : Frais d'entrée du parc (8,50\$)
Clientèle: Adultes (18 ans et plus)

**Inscription obligatoire
contactez Laurence Bolduc:
Téléphone: 418-855-5508
Courriel: info.archeocamp@gmail.com**

Figure-A.2.–Affiche promotionnelle utilisée pour le recrutement de participants (Source :
Création Émilie Adam, Montréal)

SUR LES TRACES DES BÛCHERONS D'AUTREFOIS : FOUILLES ARCHÉOLOGIQUES AU PARC NATIONAL DU LAC-TÉMISCOUATA

GUIDE DU PARTICIPANT



RECHERCHE DIRIGÉE PAR LAURENCE BOLDOC, CANDIDATE AU DOCTORAT EN ANTHROPOLOGIE, UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

DÉROULEMENT DE L'ACTIVITÉ

13 :00 – Rencontre à l'accueil du centre de service du Petit-Lac-Touladi

13 :00 – 13 :30

- Déplacement en voiture au site de la Terre-à-Fer (Jardin des Mémoires)
- Présentation du projet et des participants

13 :30 – 14 :00

- Formation sur les techniques de base en archéologie
- Présentation sur l'histoire forestière de la région et sur l'histoire du site

14 :00-14 :45

- Fouilles archéologique d'un ancien camp de draveur des années 1930
- Discussions et interprétations autour des découvertes archéologiques

14 :45-15 :15

- Marche de 20 minutes sur un ancien chemin forestier le long de la rivière Touladi jusqu'au site d'un autre camp forestier.

15 :15-16 :00

- Fouille d'un ancien camp forestier des années 1940
- Discussions et interprétations autour des découvertes archéologiques

16 :00-16 :20

- Retour en empruntant le même chemin forestier

16 :30-17 :00

- Démonstration de la collection d'artéfacts provenant des sites
- Discussions de groupe et partage d'histoires personnelles et familiales (photographies d'archives)

HEURE DE RENCONTRE : 13 :00
(VEUILLEZ VOUS PRÉSENTER À L'ACCUEIL 15 MINUTES À L'AVANCE)

QUOI APPORTER ?

- Vêtements confortables
- Bonnes chaussures
- Chapeau
- Crème solaire
- Anti-moustique
- Bouteille d'eau
- Photographies d'archives de famille (s'il y a lieu)

Figure-A.3.–Document d'information à l'attention des participants de l'activité de fouilles publiques (Source : L. Bolduc)

LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE ET
D'ARCHÉOLOGIE DU TÉMISCOUATA
ET LE MUSÉE DU TÉMISCOUATA
VOUS INVITENT À UN:

Atelier- conférence

PAR LAURENCE BOLDOC,
ARCHÉOLOGUE

VENEZ VOIR LES
NOUVELLES DÉCOUVERTES
ARCHÉOLOGIQUES!

 Samedi 13 mai, 2:00 PM

 Fort Ingall
81 rue Caldwell, Cabano

 Gratuit



Université
de Montréal

SHAT
SOCIÉTÉ D'HISTOIRE
ET D'ARCHÉOLOGIE
DU TÉMISCOUATA

MUSÉE du
TÉMISCOUATA

Parc national
du Lac-Témiscouata
Conserver. Protéger. Découvrir.

Figure-A.4.—Affiche promotionnelle de l'atelier-conférence (Source : L. Bolduc)



Figure-A.5.—Plan d'arpentage du secteur du lac Témiscouata en 1841. Les cercles rouges indiquent l'emplacement de camps forestiers (Source : Bureau de l'arpenteur général, Ware et Russel 1841)



Figure-A.6.–Carte postale de 1910, vue de la Terre-à-Fer à partir du Grand lac Touladi (Source : BAnQ P186, S9, P34)



Figure-A.7.–Photo du bureau du contremaître au camp de la Terre-à-Fer en 1951. On peut y voir le mode de revêtement des bâtiments en bardeaux de cèdre et en planches (Source : Collection Albert Lebel)



Figure-A.8.–Vestige de piliers d’estacade à l’embouchure de la rivière Touladi (Source : L. Bolduc)



Figure-A.9.–Photo du « Jardin des mémoires » aménagé à la Terre-à-Fer (Source : L. Bolduc)



Figure-A.10.– Sondage de la fosse à déchets avec artéfacts en paroi ouest (Source : L. Bolduc)

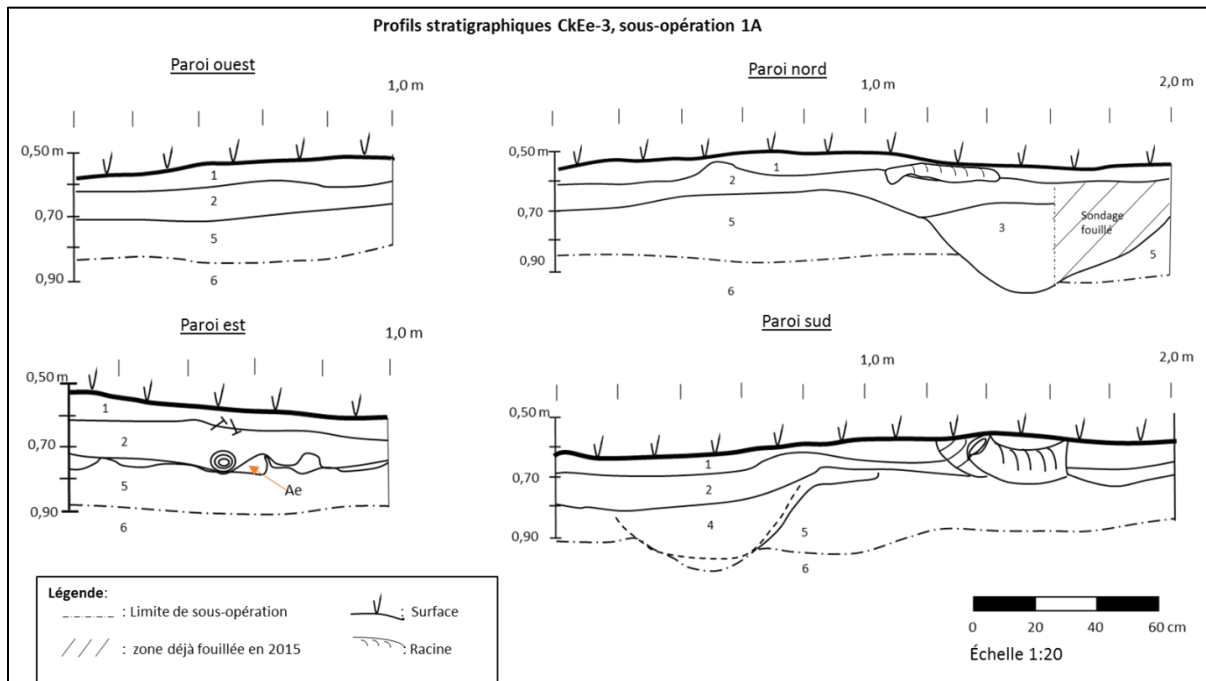


Figure-A.11.– Profils stratigraphiques des parois de l'opération 1A, CkEe-3 (Source : L. Bolduc)



Figure-A.12.–Bouteille en verre de couleur vert avec bouchon en liège à l'intérieur (Source : L. Bolduc)



Figure-A.13.– Petites pièces de quincaillerie architecturale en fer : clous de bardeau, rivet, vis, boulons, écrous (Source : L. Bolduc)



Figure-A.14.– Fragment de lime en acier biseauté (Source : L. Bolduc)

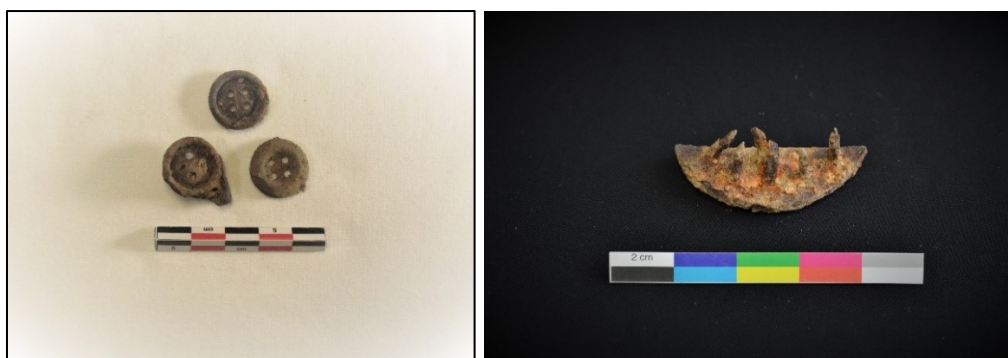


Figure-A.15.– À gauche : boutons en métal blanc à quatre trous. À droite : un renfort de talon de botte clouté en métal ferreux (Source : L. Bolduc)



Figure-A.16.–Bague en métal blanc fracturé (Source : L. Bolduc)

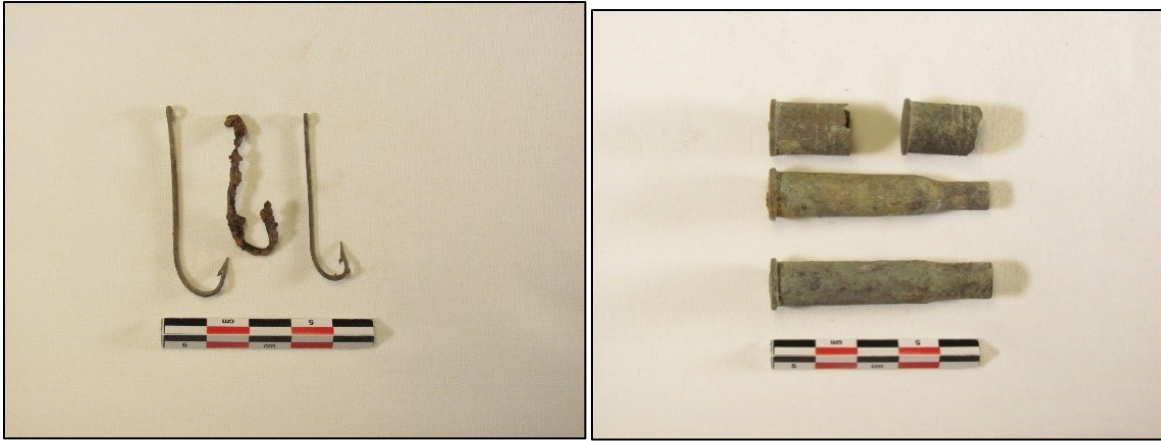


Figure-A.17.– À gauche : hameçons tordus en métal ferreux. À droite : cartouches de fusils de calibre 10 et 20 (Source : L. Bolduc)



Figure-A.18.– À gauche : bouteille de médicament indéterminé en verre incolore provenant du site CkEe-3. À droite : exemple de bouteille de forme similaire avec étiquette originale d'alcool à friction (Source : À gauche : L. Bolduc; à droite : Collection privée Martin Gagnon)



Figure-A.19.– Structure d'écluse sur la rivière Touladi, 1915 (Source : Musée McCord, Montréal, V5486)

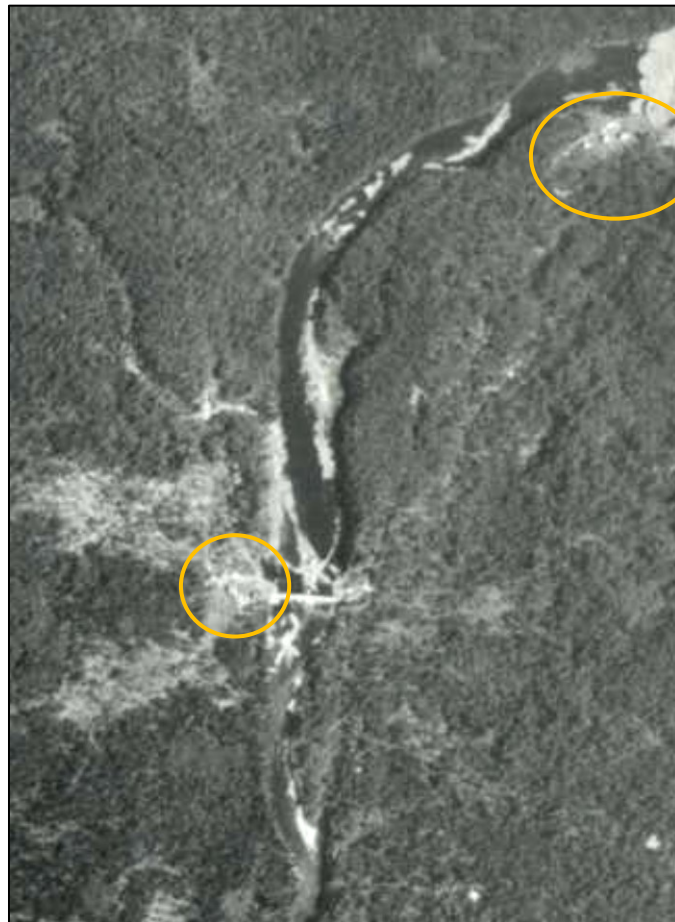


Figure-A.20.– Détail d'une photographie aérienne de 1949 montrant l'écluse et l'emplacement du camp de l'écluse. Le camp de la Terre-à-Fer est également visible au nord (Source : Ministère des Terres et Forêts du Québec A11660-373)

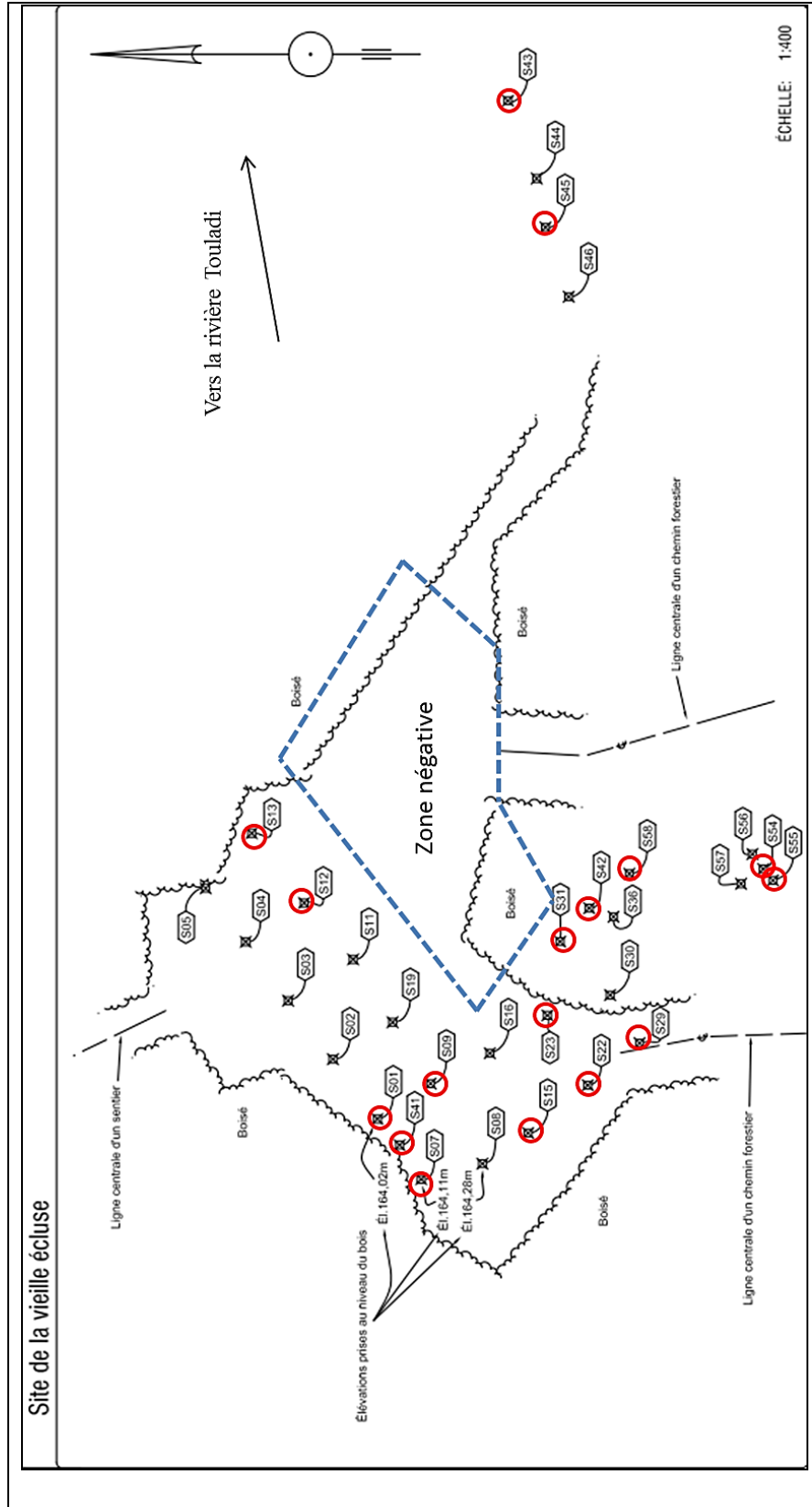


Figure-A.21.– Plan du site de la Vieille-Écluse, localisation des sondages réalisés lors de l' inventaire de 2015. Les cercles rouges indiquent les sondages positifs (Source : Arpenteurs-géomètres Pelletier et Labrie, Cabano)

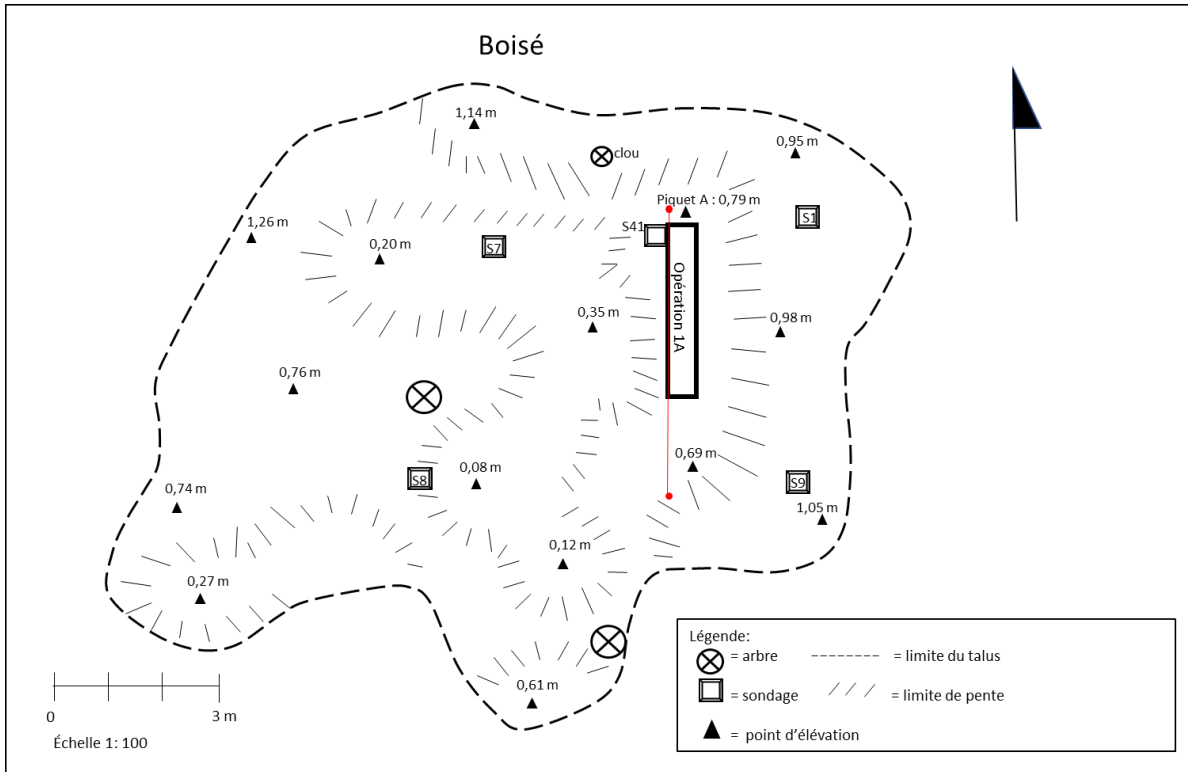


Figure-A.22.– Plan délimitant le talus de terre et localisant l’opération de fouille 1A (Source : L. Bolduc et V. Michaud 2016)

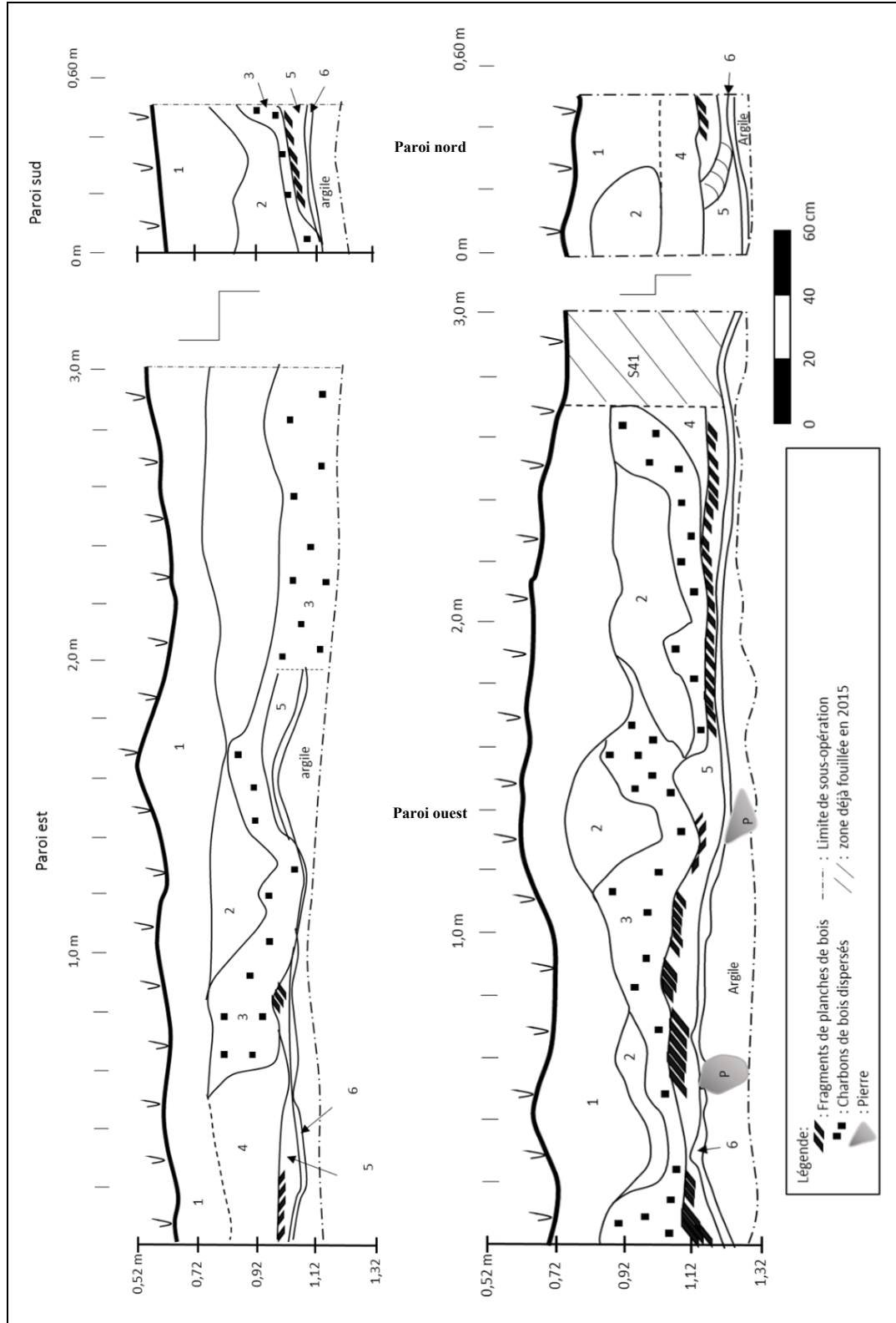


Figure-A.23.— Profils stratigraphiques de l'opération de fouille 1A, site de la Vieille-Écluse CkEe-47 (Source : L. Bolduc 2016)



Figure-A.24.– Bouteille de boisson gazeuse de marque *Old City* (Source : L. Bolduc)



Figure-A.25.– Bouteille de condiments de type essence de vanille (Source : L. Bolduc)



Figure-A.26.– Bouteille à gin rectangulaire (Source : L. Bolduc)



Figure-A.27.– Contenant pour le tabac à cigarette de marque *Zig-Zag* (Source : L. Bolduc)



Figure-A.28.– Botte de cuir (Source : L. Bolduc)



Figure-A.29.– a) Partie d'une lame de sciote en métal ferreux
b) Lime plate en métal ferreux
c) Cercles de baril de métal ferreux (Source : L. Bolduc)



Figure-A.30.– a) Bouteille transparente de sirop de marque *Mathieu*
 b) Bouteille de verre brun de sirop de marque *Lambert* (Source : L. Bolduc)



Figure-A.31.– Bouteille carrée de verre incolore, possiblement alcool à friction (Source : L. Bolduc, V. Michaud)



Figure-A.32.– Bouteille de verre brun d'eau de Javel de marque *Mix-O* (Source : L. Bolduc)



Figure-A.33.– Bâton en graphite faisant partie d'une batterie de téléphone (Source : L. Bolduc)



Figure-A.34.– Tasse en métal émaillé blanc (Source : L. Bolduc)



Figure-A.35.– Manche d'ustensile en métal ferreux avec décorations d'aluminium encastré (Source : L. Bolduc)



Figure-A.36.– Section d'un os long de mammifère, montrant des traces de découpe à la scie (Source : L. Bolduc)

Annexe 2 – Tableaux

Tableau-A.1.– Classification par matériau, la Terre-à-Fer (CkEe-3), Opération 1A, 2016	309
Tableau-A.2.– Classification par matériau, la Vieille-Écluse (CkEe-47), Opération 1A, 2016	310
Tableau-A.3.– Classification par matériau, dépotoir de la Vieille-Écluse, CkEe-47, 2016	311
Tableau-A.4.– Classification par matériau, sondage fosse 5 (CkEe-47), 2016	312

Catégorie	Matériau	Objet	Nombre de fragments					Total	Total par cat.
			1A1	1A2	1A3	1A4	1A99		
VERRE	Verre inc.	Contenant	2	8				10	181
		Lampe	1	1		76		78	
		Bouteille			5	3		8	
	V. Teinté Rég. Vert	Vitre	12	25	1		1	39	
	V. Coul. transp. autre	Bouteille	7	11			1	19	
		Grattoir		1				1	
	Verre altéré	Indéterminé	1			25		26	
MÉTAL	Métaux et alliages ferreux	Bague				1		1	792
		Hameçon				3		3	
	Fer tréfilé	Clou	18	32	12	355		417	
		Fil	1	15	1	262		279	
		Piquet				1		1	
		Tige				1		1	
	Acier	Hache				1		1	
	Métaux et alliages cuivreux	Cartouche	1	1	1	3		6	
	Fer Indéterminé	Anse				1		1	
		Attache				1		1	
		Boîte de conserve				6		6	
		Bouton ?		1		1		2	
		Bouton				4		4	
		Boucle				2		2	
		Bouchon				3		3	
		Boulon				1		1	
		Capsules	3	1		1		5	
		Canne d'huile				8		8	
		Couvercle				10		10	
		Clou de fer à cheval		2		3		5	
		Lamelle			1			1	
		Languette				3		3	
		Œillets				6		6	
		Plaque	1	2			1	4	
	Rivet ?	1			4		5		
	Vis				1		1		
	Vis et boulon				1		1		
Indéterminé	2	3		9		14			
MATIÈRE ORGANIQUE	Cuir	Languette				2	2	6	
	Plastique	Indéterminé		1		1	2		
	Os	Ossements		2			2		

Catégorie	Matériau	Objet	Nombre de fragments					Total	Total par cat.
			1A1	1A2	1A3	1A4	1A99		
MATÉRIAU COMPOSITE	Verre et métal	Fusible	1					1	13
	Cuir et caoutchouc	Chaussure				5		5	
	Céramique et alliage ferreux	Pièce de moteur				1		1	
	Goudron et ind	Papier goudronné		3				3	
	Caoutchouc et alliage ferreux	Indéterminé		1		2		3	
Total			51	110	21	807	3	992	992

Tableau-A.1.– Classification par matériau, la Terre-à-Fer (CkEe-3), Opération 1A, 2016

Catégorie	Matériaux	Objet	Nombre de fragments						Total	Total par cat.
			1A1	1A2	1A3	1A4	1A5	1A99		
VERRE	Verre inc.	Bouteille	4	1					5	55
		Contenant			2				2	
		Lampe			2		5		7	
	Verre teinté reg. vert	Vitre	25	3	2			1	31	
	Verre coul. transp. brune	Bouteille						1	1	
	Verre coul. transp. autre	Bouteille					1	7	8	
		Contenant	1						1	
MÉTAL	Fer indéterminé	Indéterminé	5	11	30		1		47	189
		Clou de fer à cheval	2						2	
	Fer tréfilé	Clou	28	26	44			1	99	
		Fil	16	10	10	4	1		41	
MATIÈRE ORGANIQUE	Tissus	Mèche de lampe à l'huile ?	1						1	18
	Bois	Cheilles ?			7	7			14	
	Plastique	Indéterminé					1		1	
		Peigne						1	1	
	Cuir	Languette				1			1	
Total			82	51	97	12	9	11	262	262

Tableau-A.2.– Classification par matériau, la Vieille-Écluse (CkEe-47), Opération 1A, 2016


Catégorie	Matériau	Objet	Secteur nord-est	Descente de rivière	Secteur sud	Total	Total par cat.
CÉRAMIQUE	Porcelaine	Isolateur	1			1	1
VERRE	Verre inc.	Bouteille	102	32	22	156	231
		Pot à conserve	4	3	4	11	
		Cheminée de lampe à l'huile	9			9	
		Pot à onguent	1			1	
		Jarre à conserve		1		1	
	V. Teinté Rég. Vert	Vitre	1			1	
	V. coul. transp. brun	Bouteille	19	3	4	26	
	V. coul. transp. bleu	Bouteille	1			1	
	V. coul. transp. vert	Bouteille	6	6	12	24	
	V. miroir	Miroir				1	
MÉTAL	Métaux et alliages ferreux	Cerceaux de baril	15	1		16	65
		Chaudière	5	1	3	9	
		Cannes d'huile	4	4		8	
		Couvercles		4	1	5	
		Couvercle de bassine		1		1	
		Plaques (tôle)	2	2		4	
		Lame de sciotte	2	1		3	
		Bassin		1	1	2	
		Boîte à tabac	2			2	
		Chaudron		2	1	2	
		Disques (cendrier)	2			2	
		Grillage pour poêle		1		1	
		Bol			2	1	
		Boîte de cire à chaussure	1			1	
	Tuyau de poêle	1			1		
	Acier	Lime	1			1	
	Acier-chrome	Briquet	1			1	
	Fer émaillé « granite »	Bouilloire		2		2	
Assiette			1		1		
Bassin			1		1		
Tasse				1	1		
MATIÈRE ORGANIQUE	Cuir	Bottes	7	1		8	30
		Mitaines	6		1	7	
	Caoutchouc	Bottes	1			1	
	Os	Ossements	3	3	7	13	
	Graphite	Batterie de téléphone	1			1	
Total			197	71	59	327	327

Tableau-A.3.– Classification par matériau, dépotoir de la Vieille-Écluse, CkEe-47, 2016

Catégorie	Matériau	Objet	Total	Total par cat.
VERRE	Verre inc.	Bouteille (complète)	3	188
		Fragments de bouteilles	160	
		Pot à conserve	3	
		Cheminée de lampe à l'huile	2	
		Couvercle de pot à conserve	1	
	Verre coul. transp. vert	Bouteille gin	1	
		Bouteille boisson gazeuse	1	
Fragments de bouteille ind.		17		
MÉTAL	Métaux et alliages ferreux	Anse de chaudron ?	3	22
		Capsules	3	
		Clous tréfilés	4	
		Cuillère	1	
		Manche d'ustensile	5	
		Outil ?	1	
		Indéterminé	1	
	Acier	Lames de couteau	1	
	Fer émaillé « granite »	Bouilloire	1	
		Tasse	1	
Indéterminé		1		
MATIÈRE ORGANIQUE	Os	Ossements mammifère	469	472
		Ossements poisson	3	
	Liège	Capsule		
	Écofact	Noyaux	40	
Total			722	722

Tableau-A.4.– Classification par matériau, sondage fosse 5 (CkEe-47), 2016

Annexe 3 – Certificat d'éthique et consentement verbal

	N° de certificat CERAS-2016-17-073-D	
Comité d'éthique de la recherche en arts et en sciences		
CERTIFICAT D'APPROBATION ÉTHIQUE		
<i>Le Comité d'éthique de la recherche en arts et en sciences (CÉRAS), selon les procédures en vigueur, en vertu des documents qui lui ont été fournis, a examiné le projet de recherche suivant et conclu qu'il respecte les règles d'éthique énoncées dans la Politique sur la recherche avec des êtres humains de l'Université de Montréal.</i>		
Projet		
Titre du projet	Projet en archéologie publique sur le site d'anciens camps forestiers au XXe siècle au Témiscouata	
Étudiante requérante	Laurence G. Bolduc [redacted], Étudiante au doctorat, FAS-Département d'anthropologie	
Sous la direction de	Brad Loewen, professeur titulaire, FAS-Département d'anthropologie, Université de Montréal	
Financement		
Organisme	CRSH	
Programme		
Titre de l'octroi si différent		
Numéro d'octroi		
Chercheur principal		
No de compte		
MODALITÉS D'APPLICATION		
Tout changement anticipé au protocole de recherche doit être communiqué au CÉRAS qui en évaluera l'impact au chapitre de l'éthique.		
Toute interruption prématurée du projet ou tout incident grave doit être immédiatement signalé au CÉRAS.		
Selon les règles universitaires en vigueur, un suivi annuel est minimalement exigé pour maintenir la validité de la présente approbation éthique, et ce, jusqu'à la fin du projet. Le questionnaire de suivi est disponible sur la page web du CÉRAS.		
[redacted]	4 juillet 2016	31 janvier 2019
Martin Arguin, Président Comité d'éthique de la recherche en arts et en sciences Université de Montréal	Date de délivrance	Date de fin de Validité
adresse postale C.P. 6128, succ. Centre-ville Montréal QC H3C 3J7	adresse civique Pavillon Lionel-Groulx 3150, rue Jean-Brillant Local C-9104 Montréal QC H3T 1N8	Téléphone : 514-343-7338 ceras@umontreal.ca www.ceras.umontreal.ca

Synopsis verbal de consentement

Avant de pouvoir poursuivre avec notre activité, je tiens à revenir sur les modalités entourant la recherche à laquelle vous participez.

Je suis Laurence Bolduc, une étudiante au doctorant en anthropologie de l'Université de Montréal qui travaille sur l'archéologie des camps forestiers du Témiscouata. Un élément central de ma recherche est la relation qu'entretient la communauté locale avec le patrimoine forestier de la région et au rôle que l'archéologie peut jouer dans cette connexion au passé.

Votre participation consiste à contribuer avec des témoignages personnels et histoires familiales, puis de répondre à certaines questions concernant les camps forestiers. Vos connaissances générales sur le territoire et l'histoire de la région peuvent être grandement utiles pour documenter les sites et artefacts à l'étude. À cet effet, notez que vos commentaires et réactions peuvent être enregistrés pendant les quatre heures que durera l'activité ou consignés dans un carnet de notes. Des photos et même des vidéos peuvent être prises avec votre accord.

Il n'y a pas de risque particulier à participer à ce projet, mais vous pouvez à tout moment refuser de répondre à une question ou que votre réponse est enregistrée. Les renseignements personnels que vous nous donnerez demeureront confidentiels. Les données seront conservées dans un lieu sûr. Les résultats généraux de mon projet pourraient être utilisés dans des publications ou des communications, mais toujours de façon anonyme, c'est-à-dire sans jamais nommer ou identifier les participants.

Votre participation à ce projet est entièrement volontaire et vous pouvez à tout moment vous retirer du projet sur simple avis verbal. N'hésitez pas à poser toutes les questions que vous jugez utiles concernant ce projet.

Annexe 4 – Exemple de fiche d’enregistrement pour l’activité de fouilles publiques

Notes terrain ethnographique | 2016

Date : ____/____/2016

Participant : _____

Âge : _____ Sexe : _____

Résidence : _____ Occupation : _____

THÈME 1 : HISTOIRE FAMILIALE

(origine, parents, grands-parents, occupations, enfance)

THÈME 2 : TERRITOIRE ET FORÊT

(travail dans le bois – chasse-pêche – connaissances sur les arbres, plantes, animaux, etc)

THÈME 3 : HISTOIRE FORESTIÈRE ET VIE DANS LES CAMPS

(questions, commentaires, réactions, émotions, information)

THÈME 4 : ARCHÉOLOGIE

1- (questions, commentaires, réactions, émotions, information)

2- Relation avec l'archéologue

NOTES SUR LE PARTICIPANT

1. Attitude générale au travers l'activité

- a) passionné
- b) intéressé
- c) indifférent

Commentaires :

2. Relation entretenue avec les autres participants

- a) Entraide, amitié, confiance
- b) Compétition, jalousie, irritation
- c) Conflit, agression
- d) Indifférence

Commentaires :

3. Registre de son discours

- a) Informatif
- b) Émotif
- c) Narratif

Commentaires :

Annexe 5 – Grille de questions pour entrevues semi-dirigées

Thème A : Famille

1	Depuis combien de temps habitez-vous la région?
2	Combien de générations de votre famille ont habité la région?
3	Avez-vous un membre de votre famille qui a déjà travaillé dans les camps forestiers de la région? Si oui, qui? Quel camp? Quel emploi occupait-il?
4	Cette personne vous racontait-elle des histoires ou anecdotes à propos de cette période? Que vous rappelez-vous?

Thème B : Territoire

1	Êtes-vous déjà venu ici avant la création du parc?
2	Pour quelles raisons : Chasse Pêche Camping Loisirs Autre
3	Connaissez-vous bien la forêt, les lacs et rivières du secteur?
4	Avez-vous un attachement particulier avec la nature d'ici, sa faune, son paysage?

Thème C : Histoire forestière

1	Avez-vous déjà entendu parler de la compagnie forestière Fraser ? Que savez-vous sur cette compagnie? Traitait-elle bien ses employés, offrait-elle de bonnes conditions?
2	Pensez-vous que l' industrie forestière a été importante pour le développement économique de la région? De quelle manière?
3	Connaissez-vous d' autres camps forestiers que ceux-ci? Lesquels? Où sont-ils situés?

Thème D : Vie et travail dans les camps

1	Comment décririez-vous un bûcheron : son physique, sa personnalité, etc?
2	Que savez-vous (ou pensez savoir), sur l' alimentation dans les camps?
3	Que savez-vous (ou pensez savoir), sur l' hygiène corporelle et la santé ?
4	Que savez-vous (ou pensez savoir), sur les activités et loisirs ?
5	Que savez-vous (ou pensez savoir), sur l' architecture des bâtiments et l'organisation du camp?
6	Connaissez-vous des outils utilisés par les travailleurs?
7	Pensez-vous qu'il y avait des femmes dans ces camps? Si oui que faisaient-elles?
8	Comment décririez-vous les relations entre les travailleurs et leurs employeurs? Tendues, amicales, conflictuelles?
9	Comment était la vie en communauté dans ces camps, les hommes entretenaient-ils de bonnes relations entre eux?